



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

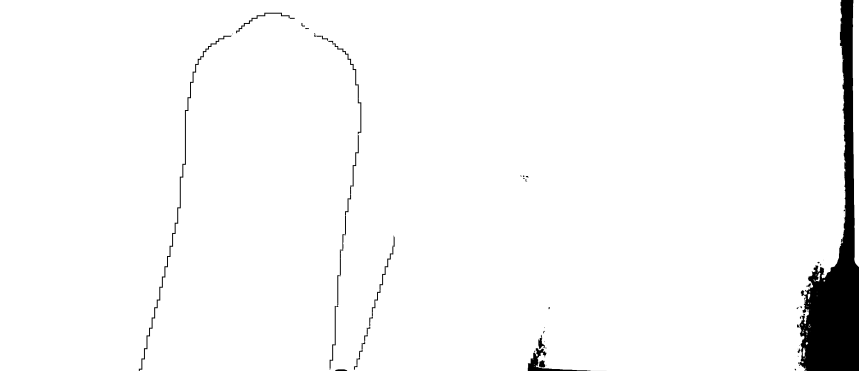
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

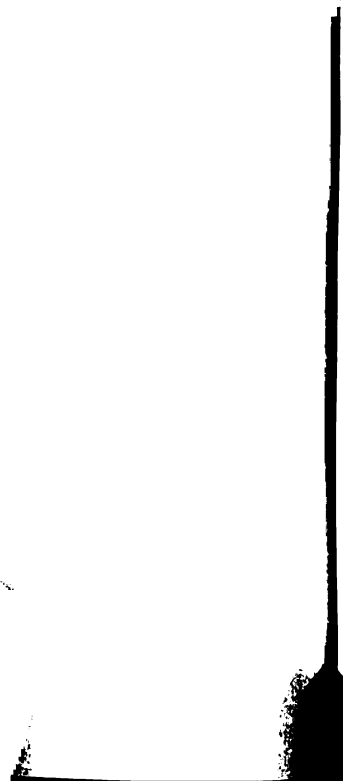
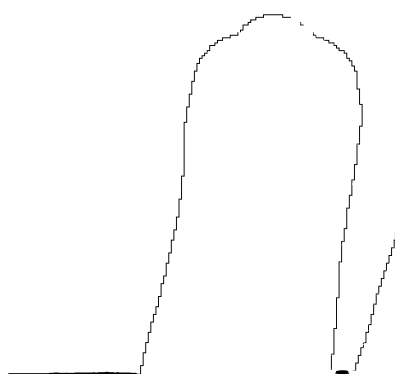
**REVUE
GERMANIQUE.**

**REVUE
GERMANIQUE.**

**REVUE
GERMANIQUE.**



**REVUE
GERMANIQUE.**



**REVUE
GERMANIQUE.**

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1837.



TOME DOUZIÈME.



PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;

Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;

Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

—
1837.

OCTOBRE 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. C. LEVRAULT.

LE CARNAVAL A STUTTGART EN 1737,

TRADUIT DE L'ALLEMAND D'APRÈS WILHELM HAUFF.

I.

JAMAIS le carnaval n'avait été célébré à Stuttgart avec tant de magnificence qu'en 1737. De vastes salles avaient été construites exprès ; des milliers de masques s'y pressaient ; les chants, les cris, les éclats de rire couvraient presque les fanfares des nombreux orchestres. A la vue de tout ce luxe et de toute cette joie tumultueuse, l'étranger avait de la peine à se persuader qu'il se trouvait dans la capitale d'un pays que menaçaient les déprédations systématiques d'un ministre tout-puissant ; où le zèle haineux d'un protestantisme jaloux et implacable proscrivait toutes les réjouissances qui pouvaient rappeler la domination d'une secte rivale, où tout, enfin, portait l'empreinte d'une gravité dure et sombre, et du plus profond abattement.

La plus brillante de ces fêtes fut celle du 12 février. Ce jour-là le juif Süss célébrait l'anniversaire de sa naissance. Dans la matinée, le duc lui avait envoyé de riches présents. De toutes les marques de faveur dont Son Altesse l'avait comblé, la plus précieuse aux yeux du ministre, c'était un édit qui le dégageait de toute responsabilité, tant pour l'avenir que pour le passé. La tourbe innombrable de ses créatures s'empressa de lui présenter ses félicitations, et dans l'ignoble cohue qui assiégeait l'antichambre de Süss et encombraient les escaliers de son hôtel, se trouvait plus

d'un homme de bien que la crainte de perdre sa place et de voir sa famille réduite à la misère, amenait au baise-main du juif.

Il en fut de même le soir. Les partisans du juif accoururent en foule aux divertissements qu'il leur offrait : c'était pour eux un jour de triomphe, qui paraissait devoir assurer leur fortune à jamais. Les plus ardents patriotes s'enveloppèrent dans leur domino, en frémissant de rage, et se rendirent à ces folles orgies, sachant bien que leur absence serait remarquée, et que rien ne les arracherait à l'implacable rancune du juif. Quant aux gens du peuple, ils saisirent avec empressement l'occasion de s'étourdir pendant quelques heures sur les souffrances qui les accablaient, sans songer que le juif spéculait même sur les consolations passagères, et que l'énorme prix d'entrée était une espèce d'impôt auquel les assujettissait l'habile et insatiable juif.

La fête fut arrêtée dans ses joyeux retentissements par un instant de silence, lorsque, la grande porte de la salle s'étant ouverte à deux battants, on vit entrer un homme d'une quarantaine d'années, aux traits fortement marqués, et dont les yeux étincelants envoyaient dans l'épaisseur de la foule des regards perçants et rapides. Il portait un domino blanc, un chapeau blanc orné de plumes écarlates, auquel son masque était attaché avec négligence. Son costume n'offrait du reste rien de bien saillant, si ce n'est une bague ornée d'un solitaire d'une dimension extraordinaire, et qui servait à attacher la *baouïta* en crêpe de soie pourpre qui flottait sur sa poitrine. Il conduisait une jeune dame à la taille mince et svelte, aux formes frêles et majestueuses tout à la fois, dont le costume oriental, chargé d'or et de pierreries, attirait tous les regards.

« Monsieur le ministre, monsieur le directeur des finances, » chuchotait de toutes parts la foule qui s'ouvrait devant lui pour lui faire passage, et qu'il saluait avec une politesse hautaine. Quand il fut arrivé au milieu de la salle, les trompettes et les timbales de l'orchestre firent entendre leurs salves assourdissantes, auxquelles se mêlèrent les acclamations d'une partie des assistants. Le reste de l'assemblée se détourna avec colère et mépris de cette scène dégoûtante; mais les plus implacables ennemis du ministre ne

purent se défendre d'un mouvement de curiosité, mêlée d'intérêt, à l'aspect de la jeune personne qui était venue avec lui. Son goût effréné pour les femmes étant généralement connu, on était assez disposé à croire que le riche déguisement cachait une de ses maîtresses; toutefois on ne lui en connaissait pas qui réunît dans sa personne tous les agréments, toutes les perfections que l'on admirait dans la belle sultane. L'une était trop petite, l'autre n'avait point cette taille déliée, cette démarche aérienne; une autre, enfin, n'avait point ces cheveux d'un noir éclatant qui retombaient en boucles abondantes sur les blanches épaules de la jeune inconnue, ni surtout cet œil magnifique que l'on voyait resplendir derrière son masque.

La curiosité de la foule, distraite par les scènes les plus bruyantes et les plus diverses qui se succédaient sans interruption, se lassa bientôt. On se résigna à attendre patiemment que la belle se démasquât, et on finit par ne plus lui donner que ce qu'il fallait d'attention pour remarquer qu'elle se disposait à danser un menuet.

Derrière le groupe des danseurs se tenaient trois jeunes gens sur lesquels cette apparition mystérieuse avait fait une impression plus profonde et plus durable, et qui continuèrent à s'en occuper avec une curiosité passionnée.

— « Je payerais volontiers cinquante billets d'entrée au juif! s'écria l'un d'eux d'un air d'impatience, s'il voulait m'apprendre quelle est cette femme, qu'à sa démarche et à la magnificence de son costume on prendrait pour une reine. »

— « Frère, répliqua le second, parole d'honneur¹, il y a là une contradiction — je m'y perds, quoi! la plus fine taille qui se puisse voir, des proportions si sveltes, si délicates; un maintien, des poses, des gestes réglés par la grâce la plus parfaite, la plus exquise, un port de tête plein de noblesse et de fierté et »

— « Dieu me damne, frère, tu as raison! interrompit un troisième interlocuteur, une si merveilleuse créature, comment a-t-elle pu se résoudre à venir au bal avec Süß? »

¹ Ces deux mots sont en français dans le texte.

— « Elle ne saurait appartenir à aucune des bonnes familles de la capitale, reprit le premier; car quand il serait vrai, comme on se le dit ça et là à l'oreille, que plus d'un misérable s'est avili au point d'envoyer sa propre fille solliciter auprès du juif, quel homme serait assez effronté pour afficher lui même son infamie, pour permettre à son enfant de paraître en public avec cette mazette¹? »

— « Au nom du Ciel, frère, je t'en supplie, ne parle pas si haut! tu sais que la police a lâché aujourd'hui tous ses limiers; songe à ta famille! veux-tu donc te perdre? — Mais quel est ce Turc qui vient vers nous? Si je ne me trompe, son turban est de la même couleur que celui de notre belle. »

Les deux autres interlocuteurs, s'étant retournés, aperçurent un homme de belle et haute stature, et qui se faisait remarquer par la riche élégance de son costume autant que par sa démarche et son maintien plein de grâce et de noblesse. Il s'avança lentement vers les trois jeunes gens; quand il fut près d'eux, ses pas semblaient hésiter.

— « Le mot d'ordre, dit l'un des jeunes gens au Turc, croyant reconnaître en lui un ami; — *Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus.*² »

— « C'est lui, c'est lui! » s'écrièrent deux de ces messieurs, en serrant vivement la main du nouveau venu.

— « Du diable, si je t'aurais reconnu sous cet accoutrement, dit le capitaine à Gustave; je viens de parier une bouteille de champagne que tu étais ici déguisé en paysan! Mais allons au buffet, je désirerais te présenter un de mes amis, qui est impatient de faire ta connaissance, et en pareille occasion on est bien aise de se voir face à face. »

— « Je ne puis quitter mon masque que pour deux secondes, répondit Gustave avec hésitation; et encore faut-il que cela soit dans un coin obscur, à l'abri de tout regard indiscret. »

¹ Ce mot est en français dans le texte.

² Ce sont les deux premiers vers d'une chanson d'étudiant que l'on chante dans toutes les universités allemandes.

— « Comme tu voudras, dit le capitaine; mais vienne la seconde bouteille, et il faudra bien que tu nous confesses pourquoi tu fais tant de façon pour montrer ton visage à tes amis! »

II.

Gustave choisit un salon presque vide. On n'y servait que des fruits exquis et des vins fins; la foule se portait de préférence dans les grandes salles, où elle trouvait du petit-vin, de la bière et des mets plus substantiels. Dans un des angles de cette pièce il y avait une petite table qui n'était point occupée, où Gustave pouvait, en tournant le dos au reste du salon, se démasquer sans courir aucun risque. On s'assit autour de la table, et quand les verres furent remplis : Frère, dit le capitaine, j'ai l'honneur de te présenter mon noble et incomparable ami Pinassa, gentilhomme accompli et le meilleur tireur de l'époque; il eut la gloire de me désarmer jadis dans ce fameux Rosenthal¹, qui fut plus d'une fois le théâtre de tes prouesses! Mon ami a fait faux-bond aux Muses; comme moi, il s'en est remis à Bellone du soin de sa fortune : il a échangé son vieux *Hieber*, dont l'énorme garde lui servait de table à manger, contre l'épée d'officier; Pinassa est aujourd'hui lieutenant dans notre armée. »

— « Vous ne perdez point au change, monsieur, répliqua le Turc, en s'inclinant devant le lieutenant : de nos jours la carrière des armes est la seule qui présente quelques chances, à moins que l'on ne soit assez riche pour acheter un emploi au poids de l'or, ou assez vil pour vendre sa conscience et son honneur. Le duc est un grand homme, trop grand pour nous : je lui souhaiterais une monarchie qui pût lui fournir une armée de deux cent mille hommes! Il n'aime que le bruit du tambour, le tumulte des camps, les émotions terribles de la bataille. L'armée seule a droit à sa sollicitude; nous autres qui ne sommes pas soldats, il nous abandonne au bon plaisir d'un juif. Je ne doute pas au reste que vous ne fassiez votre chemin : un jeune homme de belle taille, avec

¹ Le *Rosenthal* est le Bois de Boulogne des étudiants de l'université de Leipzig; c'est là que se vident toutes leurs affaires d'honneur.

cette tournure martiale, cet air décidé et une cicatrice au front, peut toujours compter sur les bonnes grâces du héros qui nous gouverne.»

— «Maintenant ouvre ta visière et montre tes couleurs, afin que mon ami sache à qui il a affaire; vous voyez ici, continua le capitaine, en se tournant vers le lieutenant, mon *doctissime et excellentissime* ami Gustave Lanbek, fils légitime de l'illustre avocat de district Lanbek, auquel il est adjoint en qualité de greffier : c'est un charmant garçon, parole d'honneur! par malheur depuis quelque temps il donne furieusement dans la mélancolie, et qui pis est, son cœur est insensible aux charmes du beau sexe!»

Lanbek détacha son masque, et fit voir à sa nouvelle connaissance un visage d'une rare beauté. De son turban s'échappaient des boucles blondes, sans frisure et sans poudre, qui flottaient négligemment autour de son front. Un nez arqué, plein de fierté, des yeux d'un bleu foncé, donnaient à sa physionomie une gravité, une expression d'énergie et de hardiesse qui contrastait avec la fraîcheur délicate de son teint : «J'ouvre ma visière et je montre mes couleurs, répondit-il avec un doux sourire qui tempérait l'austérité de ses traits et de ses regards; soyez le bienvenu, monsieur de Pinassa! je vide ce verre en votre honneur — et maintenant je vous prie de m'excuser; il faut que je vous quitte....»

Le capitaine attacha sur son ami un long et perçant regard. «Frère, ne t'en déplaît, tout ceci me paraît fort singulier : je parierais dix autres bouteilles de champagne que ton père ne sait pas que tu es ici dans cet accoutrement. Allons, Gustave, de la franchise.»

Gustave lui tendit la main en rougissant, et fit un signe de tête affirmatif.

— «Mille bombes! s'écria le capitaine, qu'est-ce-ci! qui se serait jamais douté que monsieur le greffier, avec son air froid et posé, eût des intrigues? Changer de costume pendant le bal! Et cet embarras, ce mystère — est-ce par hasard au juif que tu en veux?»

Gustave devint pourpre et se hâta de remettre son masque,

Sans lui donner le temps de répondre : « Frère, dit Blankenberg, tu me mets sur la voie.... Où avez-vous acheté, toi et ta sultane, l'étoffe de vos turbans ? Gustave, Gustave, ajouta-t-il en le menaçant du doigt ; tu demeures en face du juif : je parie que tu connais la *donna* qui est avec lui ! »

— « Que me fait à moi le juif et sa *donna* ? » murmura Gustave sous le masque, et fit un pas pour s'éloigner.

— « Tu ne bougeras pas d'ici que tu ne nous ayes dit qui elle est ! s'écria vivement le capitaine ; et si tu t'obstines à garder le silence, je me glisse auprès de la belle pour lui dire que tu as trahi le mystère.... »

— « Tu n'en feras rien, si je t'en prie sérieusement. Au reste, puisque cette dame vous intrigue si fort, je vous dirai que j'ai des motifs de croire qu'elle s'appelle Léa Oppenheimer et que c'est la sœur du ministre. J'espère qu'à présent vous voudrez bien me laisser partir ; si vous me rencontrez dans la salle, vous ferez semblant de ne pas me connaître ; et toi, Reetzingen, si mon père demande après moi »

— « Je dirai que je ne t'ai pas vu, et que j'ignore où tu es, cela s'entend, » répliqua Reetzingen. Lanbek s'éloigna. Les trois amis se regardèrent d'un air qui exprimait à la fois la surprise et l'inquiétude. « Je ne sais que penser de tout cela, dit enfin Blankenberg ; je crains pour notre ami ; Gustave ne serait pas le premier garçon d'esprit à qui le diable aurait fait faire une sottise ! »

III.

Le jeune Lanbek, après avoir quitté ses amis, erra quelque temps d'une salle à l'autre, interrogeant la foule d'un regard inquiet. Il avait le visage tout en feu ; l'atmosphère était lourde et accablante ; plus d'une fois il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Quand il fut parvenu au milieu de la seconde salle, les flots de la multitude devinrent plus épais et plus orageux. Après avoir lutté quelque temps contre le torrent, Gustave fut entraîné, et se trouva tout à coup en face du ministre, qui était assis devant une table et jouait avec quelques conseillers de

finances. Des monceaux d'or étaient étalés devant les joueurs; les spectateurs observaient le ministre d'un œil curieux, et se communiquaient à voix basse leurs réflexions sur les sommes immenses qu'il perdait et gagnait tour à tour, sans changer de visage.

Gustave, qui n'avait jamais vu le juif de si près, fut obligé de s'avouer qu'il avait la tête belle, et d'une coupe noble et régulière, que l'habitude de commander aux autres avait imprimé à ses traits et à son attitude un caractère de grandeur qui en imposait; mais les plis amassés entre ses sourcils avaient quelque chose de dur et de repoussant; la petite moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure ne pouvait cacher l'expression haineuse qui régnait autour de sa bouche, et le rire rauque et forcé qu'il faisait entendre de temps à autre, jetait l'horreur et l'effroi dans l'âme du jeune homme.

Tout à coup un individu sortit de la foule et s'approcha des joueurs. Un vieux chapeau, un gilet rouge avec de larges boutons d'étain, des culottes de peau jaune et des bas de soie noire composaient son piètre costume; selon la coutume des gens de la campagne, il appuya sa main sur un bâton noueux haut de près de cinq pieds, posa le menton, qui était garni d'une longue barbe, sur sa main et dit en patois : « Tudieu, que d'écus, monseigneur! Votre Excellence a dû se donner bien du mal pour gagner tant d'argent! »

Le ministre se retourna, et s'efforça de plier ses traits à l'expression du sourire. Peut-être n'était-il pas fâché de profiter de l'occasion pour se donner un air de popularité. « Bon soir, mon ami, » dit-il au paysan de l'air le plus gracieux.

— « Moi, votre ami? plutôt à Dieu que je le fusse, répliqua le paysan: je ne viendrais pas ici en habit râpé, avec un chapeau troué; car on dit que tous vos amis sont riches. »

— « Vous faites de l'esprit, *pays*, » repartit le ministre avec calme.

— « Pas plus votre pays que votre ami! Les *Mauchés*¹ n'ont

¹ *Mauchés*, de Moïse, sobriquet que l'on donne en Allemagne aux juifs.

pas l'habitude de se mettre comme moi. Peut-être nous mettrons-nous bientôt comme eux ; je vois le moment où l'on fera circuire tout le duché ! Aussi ai-je laissé pousser ma barbe , par mesure de précaution.

— « Dans quelques semaines tu pourras te faire catholique , » dit une voix qui partit d'un groupe de spectateurs.

Celui qui a vu une poudrière éclater au milieu d'une ville populeuse , peut se faire une idée de l'explosion qui suivit ces paroles mystérieuses. Le ministre , la face livide ; la rage dans les yeux , jette les cartes sur la table , et s'élançant de son siège : « Qui a prononcé ces paroles ? qu'on l'arrête , au nom du prince ! » s'écrie-t-il d'une voix terrible , et se précipite au milieu de la foule. Ses amis , non moins émus que lui , gardent toutefois assez de sang-froid pour l'arrêter par le bras , et cherchent à le calmer. Un murmure d'indignation parcourt l'assemblée , et lorsque le ministre , poussé par sa fureur , fond sur sa victime et s'apprête à la saisir , on l'entoure , on le presse avec des cris menaçants ; en un clin d'œil le paysan est arraché d'entre ses mains et disparaît dans la foule , qui s'entr'ouvre et s'éparpille dans tous les sens.

Gustave fut emporté par le choc subit de la multitude. Ce qui venait de se passer lui semblait aussi extraordinaire qu'inexplicable ; sa surprise tenait de la stupeur. Il resta quelque temps immobile , plongé dans ses réflexions , lorsque tout à coup il sentit une main se poser dans la sienne. En se retournant , l'heureux jeune homme voit la belle sultane. « Suivez-moi , » lui dit-elle d'une voix tremblante , et se glisse dans la foule.

IV.

Gustave s'élança sur ses pas , se roidissant de toute la vigueur de ses membres pour fendre les masses profondes qui s'agitaient autour de lui. Son cœur battait avec violence ; les derniers sons de la voix chérie qu'il venait d'entendre vibraient doucement dans son âme ; en ce moment ses pensées , ses regards n'étaient occupés que de la belle juive. Elle s'arrêta à l'extrémité de la salle , et se retournant vers le jeune Lanbek : « Gustave , au nom du Ciel ,

dites-moi ce que signifie ce tumulte, j'entends prononcer partout le nom de mon frère; on paraît irrité contre lui. Hélas! ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçue que notre nation n'est pas aimée chez vous!»

Le jeune homme se trouvait dans le plus cruel embarras. Devait-il détruire l'illusion de cette aimable et candide créature? Devait-il lui faire voir à nu tout ce qu'il y avait d'infamie au fond des grandeurs de son frère, tous les méfaits, toutes les turpitudes dont se nourrissait son opulence? Devait-il lui apprendre que cet homme qu'elle était habituée à chérir et à respecter, n'était qu'un misérable, chargé de la malédiction publique? «Rassurez-vous, Léa, lui dit-il d'un air contraint; ce n'est rien. On a lancé à votre frère quelques mauvais lazzi qui l'ont blessé — voilà tout : calmez-vous, je vous en supplie.»

— «Hélas! depuis quelques jours une terreur involontaire m'obsède, reprit la jeune fille; des rêves sinistres troublent mon sommeil; je suis triste, abattue; si j'en crois les funestes pressentiments qui pèsent sur mon âme, le ministre est menacé de quelque grand malheur.»

— «Léa, lui dit le jeune homme, pour donner une autre direction à ses pensées, nous avons tant de choses à nous dire; vous m'avez promis une heure! vous vous en souvenez?»

— «Je le veux bien, dit Léa après quelques moments d'hésitation; ma nourrice est à la porte, elle pourra m'accompagner; mais où irons-nous?»

— «J'y ai songé. Suivez-moi, à droite en sortant.»

Lanbek avait eu soin de louer d'avance un des cabinets particuliers attenants aux salles de danse; il y avait fait préparer une petite collation. Léa fut très-flattée de l'attention du galant greffier. Dès qu'elle fut entrée avec sa nourrice, elle se hâta de jeter son masque; ayant cherché vainement une glace dans le cabinet, qui n'offrait pour tout ameublement qu'une table et quelques chaises. «Il faudra bien vous résigner à me tenir lieu de miroir, dit-elle en souriant à Gustave; voyez si ma coiffure n'a pas souffert dans la presse.»

Lanbek resta quelque temps en extase devant cette jeune et ravissante personne; sa figure offrait le vrai type de la beauté orientale. Ses traits grandioses dessinés avec autant de délicatesse que de régularité; ses grands yeux noirs d'une expression merveilleuse qu'ombrageaient des cils longs et soyeux; ses sourcils courbés en arceaux, pleins de hardiesse et de fierté; ses cheveux noirs, partagés en larges touffes qui relevaient la blancheur de son front, et la pourpre éclatante de ses lèvres fraîches et pures; le turban qui s'entrelaçait à ses cheveux, le collier de perles qui étincelait sur son sein; le costume à la fois si chaste, si attrayant et si pittoresque : tout cela produisit un effet magique sur l'imagination du jeune homme. « Léa ! s'écria-t-il dans le transport de son exaltation passionnée, que vous êtes belle sous ce déguisement; il me semble voir Armide, ou plutôt une de ces vierges d'Israël dont l'Écriture nous vante la beauté. »

Sur l'invitation de Gustave la nourrice s'assit devant la petite table et fit honneur à la collation. Dans un angle du cabinet le jeune greffier prit place à côté de son amie, et se penchant à son oreille : « Vous souffrez, Léa ? lui dit-il à voix basse ; un profond chagrin vous consume ; ouvrez-moi votre cœur, ayez confiance en votre ami, douteriez-vous de la sincérité de mon attachement ? »

— « Oh ! non, non ! répondit Léa, en retenant à peine ses larmes ; je sais que vous m'aimez, je le sens tous les jours davantage. Hélas ! votre amour est mon unique consolation. »

— « Et pourtant ! »

— « Et pourtant, je dois l'avouer, je ne suis pas heureuse. Avant de venir ici, je menais une vie obscure et paisible au milieu de mes compagnes. Retirée loin du monde auquel je ne demandais rien, le mépris que les chrétiens ont pour mon peuple ne m'affectait guère. Mon frère m'appela auprès de lui. On me dit qu'il était devenu grand seigneur, qu'il gouvernait le pays en maître absolu, qu'il habitait un palais, que la plus haute noblesse tenait à honneur d'assister à ses fêtes ; je l'avoue, j'aimais à entendre mes amies me peindre l'avenir qui m'attendait sous des couleurs

si brillantes. Hélas ! quelle femme de mon âge ne s'en serait pas laissé éblouir comme moi ? »

Ici sa voix expira dans les larmes. Gustave n'essaya pas de consoler son amie, pensant qu'il valait mieux la laisser s'abandonner quelque temps à sa douleur. De tous les sentiments douloureux que puisse éprouver l'âme humaine, le plus amer, le plus poignant est peut-être celui que l'on pourrait appeler *la compassion de nous-mêmes*. Il s'empare de nous lorsque, voyant nos espérances détruites, nous reportons nos souvenirs vers les temps où les espérances nous souriaient dans le lointain de la vie : le contraste entre l'avenir, tel que nous le rêvions, et le présent qui nous accable, est bien fait pour abattre des âmes plus vigoureuses que celle d'une jeune fille.

« Il s'en faut que j'aye trouvé ici le bonheur auquel je m'attendais, reprit Léa après quelques minutes de silence. Dans le superbe hôtel de mon frère, au milieu du luxe et du bruit du monde, mes jours s'écoulent plus tristes, plus solitaires que dans l'obscur réduit où fut élevée mon enfance. Mon frère ne veut pas que je vienne à ses festins, ni à ses bals. Tandis que ses magnifiques salons retentissent du son des instruments, je suis seule dans ma petite chambre ; pour toute consolation on m'envoie des sucreries, des friandises, comme à un enfant qui n'aurait pas encore l'âge d'aller dans le monde. En vain je prie mon frère de ne point me tenir renfermée dans une solitude si accablante ; il m'a toujours refusée ; une fois même ses refus furent accompagnés de paroles singulières qui m'ont effrayée. Il me regarda longtemps d'un œil attristé ; un sombre nuage se répandit sur ses traits. Ma sœur, me dit-il d'un son de voix qui me fit frémir, je ne veux pas que toi aussi tu te perdes ! Prie le Dieu de nos pères qu'il te conserve pure et pieuse, afin que tu sois une victime sans tache qui puisse racheter un jour mon âme ! »

— « Abominable superstition ! s'écria Gustave indigné ; le cruel ! il vous prive de toutes les jouissances de la vie, afin que lui.... »

Ici le fougueux jeune homme s'arrêta tout à coup, comme s'il avait craint de laisser échapper une parole imprudente. « Mon

frère est-il donc si coupable ? poursuivit Léa ; quels crimes veut-il que j'expie ? Ces paroles mystérieuses me font un mal affreux ; sans doute mon frère a de graves reproches à se faire : peut-être prévoit-il une catastrophe qui menace de l'entraîner à sa ruine. »

— « Quant à cela, soyez sans inquiétude, dit Gustave avec un rire amer ; votre frère a pris ses précautions. Le duc vient de lui envoyer des lettres-patentes qui mettent sa tête à l'abri de tout danger. »

— « O le bon prince, je lui en suis reconnaissante ! s'écria la jeune fille en reprenant sa gaité. Mon frère n'a donc plus personne à craindre ? Les chrétiens ne pourront pas lui faire de mal ?... Vous ne me répondez pas ? Avouez-le, Gustave : vous n'aimez pas mon pauvre frère ! »

— « Votre *pauvre* frère ? S'il était pauvre, j'estimerai peut-être en lui ses talents !.... Mais que nous importe votre frère, continua Lanbek avec un sourire presque farouche ; je vous aime, et quand tous les démons de l'enfer seraient vos frères, je ne vous en aimerais pas moins.... Mais, Léa, votre main : j'exige de vous une promesse. »

Léa posa sa main dans celle du jeune homme, et fixa sur lui un regard dans lequel se peignait à la fois la tendresse la plus confiante et une curiosité inquiète.

— Ne demandez plus jamais à votre frère qu'il vous conduise à ses fêtes ; quels que soient ses motifs, vous ne devez point y paraître ; et soyez sûre que si jamais j'apprends que vous vous y êtes montrée, je ne vous parlerai plus de ma vie. »

Ces paroles, le ton dur et presque menaçant dont elles avaient été prononcées ; jetèrent l'effroi dans le cœur de la jeune fille. Elle allait lui demander l'explication de cette énigme, lorsque le bruit d'une altercation, qui s'éleva dans une pièce voisine, interrompit la conversation des deux amants.

— « Ciel ! c'est la voix de mon père ! s'écria le jeune Lanbek ; Léa, tachez de vous glisser dans la salle avec Sara, et prenez la clef du cabinet avec vous ; peut-être pourrions-nous nous revoir plus tard. »

Puis il dépose à la hâte un baiser sur le front de son amie, reprend son masque et s'élance hors de la porte. Il y avait beaucoup de monde à l'entrée du cabinet voisin que la police venait de forcer. Bientôt Gustave entendit plus distinctement la voix forte et sonore de son père; il se jeta avec fureur au milieu du groupe des curieux qui lui barraient le passage, et parvint, non sans peine, dans le cabinet. Quelques amis de son père, hommes d'un âge et d'un extérieur respectables, s'empresaient autour du vieil avocat; les uns parlaient avec colère, les autres cherchaient à apaiser le fougueux vieillard. Il y avait du danger à se brouiller avec la police, que le premier ministre avait prise sous sa protection spéciale; mais l'avocat, loin de se laisser intimider par l'arrogance et les menaces des sbires, les sommait d'un ton d'autorité de se retirer sur-le-champ, et peut-être se serait-il porté à des voies de fait, si dans ce moment un autre objet n'eût attiré l'attention de la police. Gustave s'était placé à côté de son père, et s'appêtait à le seconder avec vigueur en cas qu'on en viendrait aux mains. Le chef des sbires l'ayant aperçu, au nom de Son Altesse, arrêtez le Turc! s'écria-t-il; c'est lui que nous cherchons.

Trois hommes se jetèrent à l'instant sur Gustave et le saisirent avant qu'il eût songé à se défendre. Quoique l'avocat, aidé de ses amis, eût pu le tirer de ce mauvais pas, le jeune Lanbek ne voulut point se faire connaître; le courroux de son père l'effrayait plus que la puissance du juif. Il se laissa emmener sans résistance. A quelque distance du cabinet un faible cri retentit auprès de lui; en se retournant il crut entrevoir à la lueur des lustres le turban de la belle juive. Son cœur se serra douloureusement; il tomba dans une profonde rêverie, et ce ne fut qu'au sortir de la salle, quand le froid de la nuit vint à le saisir, qu'il sortit de sa préoccupation, et calcula, non sans quelque inquiétude, les suites que pourrait avoir son arrestation.

V.

Les agents de la police conduisirent leur prisonnier à la grand-garde. Le capitaine qui y commandait répondit à peine au salut

de Gustave, et lui montra par un geste assez brusque un banc dans le coin le plus obscur de sa chambre. Le prisonnier s'y étendit de son long, et quoique cette couche ne fût pas des plus commode, accablé par les fatigues de la nuit, il ne tarda pas à s'endormir.

Le bruit du tambour le réveilla le lendemain matin. Ses yeux appesantis par le sommeil errèrent au hasard dans la chambre solitaire; il regardait tour à tour ses habits de masque et le banc qui lui avait servi de lit. Peu à peu il parvint à lier dans sa mémoire la suite des événements qui l'avaient amené dans ces lieux. Il s'approcha de la fenêtre; la matinée était froide et nébuleuse; il n'y avait personne sur la place, excepté la compagnie qui relevait la garde. Quand le roulement du tambour eut cessé, Gustave entendit sonner huit heures à l'horloge de la cathédrale; le son de cette cloche lui rappela tout ce que sa situation avait de pénible et d'inquiétant. « Bientôt, se dit-il, mon père va s'informer de moi; quelle sera sa surprise et son indignation, quand il apprendra que j'ai découché cette nuit. »

L'absence de Gustave était une infraction insolite à l'ordre sévère qui réglait habituellement la vie paisible et uniforme de la famille Lanbek. Depuis de longues années le vieux père déjeûnait à huit heures précises. Au premier coup de la pendule le fils entrait dans la chambre de son père, suivi du domestique qui portait le café. Pendant le déjeuner on causait, on parlait des nouvelles du jour, de la marche des affaires. La conversation finissait avec le déjeuner. Le greffier baisait la main de son père, et se rendait régulièrement à neuf heures moins un quart à la chancellerie. « Dans ce moment Jean apporte les tasses; le regard de mon père se fixe avec inquiétude sur la porte; il m'attend.... Maintenant il me fait appeler ô mon pauvre père! mon pauvre père! » En prononçant ces dernières paroles, Gustave jeta son turban à terre avec un geste de colère, laissa tomber le front dans ses mains et résolut de s'informer du motif de son arrestation aussitôt qu'il reverrait l'officier.

Le tambour retentit de nouveau; les troupes qui descendaient

la garde s'éloignèrent, et bientôt après un officier entra dans la petite pièce faiblement éclairée par les lueurs indécises d'une matinée d'hiver. L'officier, après avoir jeté un regard insouciant sur le prisonnier, déposa son épée et son chapeau sur la table et s'assit. Lanbek, qui s'était recouché sur son banc, ne voulait pas entamer la conversation; il fit un mouvement pour indiquer qu'il ne dormait pas. « Bon jour, monsieur, dit l'officier; voudriez-vous me faire l'honneur de partager mon déjeuner? »

Cette voix n'était pas inconnue à Gustave. Il se leva, s'approcha de l'officier et le salua avec politesse; un cri d'étonnement échappa à tous les deux. « Parole d'honneur, dit le capitaine Reetzingen; je ne m'attendais guère à te trouver en pareil lieu! Et pourquoi es-tu ici? Parbleu, Blankenberg avait bien raison de craindre que tu ne fisses quelque sottise! »

— « Pourquoi je suis ici? j'allais te le demander; personne ne s'est donné la peine de m'en informer. Tu es de garde, Reetzingen; je t'en conjure, tu dois savoir.... »

— « Dieu me garde¹! dit le capitaine en souriant; crois-tu que je suis dans la confidence du juif? Le lieutenant de la compagnie que je suis venu relever, m'a dit en partant : Vous trouverez là-haut un prisonnier qu'on a amené du bal pendant la nuit : il n'en fait jamais d'autres! »

— « Qui cela? » demanda Lanbek.

— « Qui? reprit le capitaine à demi-voix; eh! parbleu, ton beau-père *in spe*, le juif. »

— « Le juif! s'écria Lanbek en rougissant; le juif! Jusqu'ici j'avais cru qu'il y avait un malentendu, que l'on m'avait pris pour un autre. Tu as entendu parler de la fameuse scène qui eut lieu quelques instants après que je vous eus quittés? Une voix cria que nous allions nous faire catholiques.... »

— « Que dis-tu? interrompit le capitaine; c'était donc cela! on m'avait raconté l'affaire autrement. »

Lanbek fut frappé de l'air sérieux qui assombrit tout à coup la physionomie ordinairement gaie et riante de son ami. « Qu'as-

¹ Ces mots sont en français dans le texte.

tu ? lui dit-il avec surprise ; comment peux-tu te laisser affecter si vivement par une mauvaise plaisanterie ? »

— « Frère, répliqua Reetzingen, il y a parfois des plaisanteries terriblement sérieuses. »

— « Que veux-tu dire ? continua le greffier avec une surprise toujours croissante ; d'où te vient cette humeur noire et chagrine ? ta bourse serait-elle à sec ? Tu sais que la mienne est toujours à ton service. »

— « Mon garçon ? répliqua le capitaine, il faut que tu aies été furieusement amoureux la semaine dernière, pour ne pas t'apercevoir de bien des choses qui ne m'ont pas échappé, à moi, qui, à part le service, ne m'inquiète guère de ce qui se passe autour de moi. Dis-moi, ton père ne te parle-t-il jamais de la situation du pays ? Ne vois-tu pas quelquefois le colonel de Røeder chez vous ? Vendredi soir les prélats ne se sont-ils pas réunis dans votre maison ? »

— « Je ne comprends rien à tout cela, répliqua Gustave, de plus en plus étonné ; que peut-il y avoir de commun entre les prélats, le colonel et mon père ? »

— « Ami, pas de détours ! tu aurais tort de te défier de ma légèreté, quand il s'agit du salut du pays ! Je ne veux point chercher à surprendre vos secrets ; mais je peux t'assurer que, malgré tout le mystère dont vous vous enveloppez, je ne suis point votre dupe, et, parole d'honneur, je pense là-dessus comme il convient à un gentilhomme et à un brave officier. »

— « Et que m'importent à moi ton arbre généalogique et ton épauvette ! repartit le greffier impatienté ; je te l'ai dit et je te le répète, je ne comprends rien à tes questions, je t'en donne ma parole d'honneur, et cela doit vous suffire, monsieur de Reetzingen. »

— « Calme-toi, mon garçon, répondit le capitaine en souriant ; je t'en crois sur ta parole ! Mais il eût été prudent de la part de ton père de te prévenir, d'autant plus que tes amours avec la juive sont tout à fait hors de saison. Nous t'en prions tous, laisse là ta dulcinée ; tu ne pourras jamais espérer d'en faire ta femme. »

— « Que savez-vous de mes amours avec la sœur du ministre ?

répliqua le jeune homme avec colère; avant de me donner vos conseils, vous feriez bien d'attendre que je vous les demandasse!»

Le capitaine allait, dans l'intérêt même de son ami, lui répondre sur le même ton; mais en ce moment on heurta à la porte. Le capitaine ayant ouvert, un sergent lui fit signe de sortir. Gustave les entendit échanger quelques paroles, et bientôt il vit rentrer son ami. «Tu reçois une singulière visite, lui dit Reetzigen d'un air stupéfait; il va entrer lui-même à l'instant. Il m'est défendu d'être présent à votre entrevue.»

— «Qui cela? mon père?» demanda Gustave.

— «Le juif,» répliqua le capitaine, en prenant son chapeau et son épée.

VI.

Le vieux Lanbek se promenait à grands pas dans son appartement; il avait l'air triste et soucieux. Les larges plis que jetait sa robe de chambre de drap vert, garnie de fourrure, annonçaient qu'il y avait depuis quelque temps une décroissance assez sensible dans l'embonpoint du vieillard; mais ses joues colorées, ses yeux encore brillants, le pas assuré dont il marchait, témoignaient suffisamment, sans qu'on eût besoin d'entendre sa voix pleine et sonore, que ses facultés physiques et intellectuelles étaient encore dans toute leur verdeur et toute leur puissance.

Dans l'embrasure d'une large fenêtre étaient assises deux jeunes personnes de dix-huit à vingt ans, qui toutes les fois que l'avocat leur tournait le dos, se jetaient des regards inquiets et se parlaient de temps en temps à voix basse. Les grands yeux noirs de l'une de ces demoiselles, qui était occupée à coudre, se dirigeaient plus souvent sur la rue que sur son ouvrage; toutefois l'expression sérieuse de sa physionomie ne permettait point d'attribuer sa distraction à un motif de curiosité ou de coquetterie. Toutes deux gardaient le silence; elles avaient été élevées trop sévèrement, pour oser interrompre les méditations de leur père par des questions indiscretes. Tout à coup Hedwig s'élance de son siège, laisse tomber son ouvrage, et s'approchant de la fenêtre, regarde fixement dans

la rue. Le vieil avocat, qui avait aperçu ce mouvement, s'arrête et attache sur sa fille un regard interrogateur. « C'est lui ! s'écria Hedwig ; c'est lui, mon père !... Vois donc, ma sœur, comme il est bizarrement accoutré ! C'est l'habit de chasse de Blankenberg, » ajouta-t-elle à voix basse, en se penchant à l'oreille de sa sœur.

— « Il paraît que tu t'intéresses beaucoup à la garde-robe de M. de Blankenberg, » répliqua Henriette avec un sourire plein de malice.

Hedwig devint pourpre. L'arrivée du greffier mit fin aux taquineries d'Henriette. L'avocat s'était assis dans son fauteuil : sa physionomie était grave et sévère. Le cœur des deux jeunes filles battit avec violence lorsque la porte s'ouvrit et que leur frère entra. Après les saluts d'usage il s'établit une pause pénible pour tous les quatre. Enfin Gustave s'approcha de son père avec une contenance respectueuse. « Vous avez sans doute été inquiet en ne me voyant pas venir ce matin, mon père ? »

— « Nullement, répondit le vieillard avec une indifférence affectée ; mais je ne puis te cacher que deux choses m'ont surpris de ta part : d'abord que tu ne sois resté qu'une heure au bal, ensuite que tu aies prolongé les divertissements de la nuit si avant dans le jour ; il y a une demi-heure que tu devrais être à ton bureau. »

— « Quant à mon bureau, j'y suis excusé pour aujourd'hui, répartit Gustave en souriant ; depuis minuit il m'est arrivé des aventures si singulières, qu'il n'est pas étonnant que je rentre si tard. Devinez où j'ai passé la nuit, » ajouta-t-il en se tournant vers ses sœurs. Celles-ci le regardèrent avec indignation : elles craignaient, et avec raison, que le ton de légèreté qui frisait l'impertinence n'irritât le vieillard. « Comment pouvons-nous le savoir, répliqua Hedwig ; nous ne nous sommes jamais occupées de ce que tu fais avec tes amis ; j'avoue, Gustave, que je ne puis m'expliquer ta conduite. »

— « Il faut bien que je vous le dise ; car vous ne le devineriez jamais. Je viens de la grand'garde. »

— « De la grand'garde ! » s'écrièrent ses sœurs consternées.

— « J'en suis vivement affligé, dit l'avocat; tu es le premier du nom de Lanbek qui ait figuré en pareil lieu. »

— « Pour moi l'aventure est d'autant plus fâcheuse, que ce n'est que par suite d'un malentendu que j'ai été arrêté, répondit Gustave, en fixant sur son père un regard assuré : ce n'est pas moi qui cette nuit ai provoqué la colère du juif. »

Le vieillard resta stupéfait. « Passez dans le cabinet, mesdemoiselles, » dit-il en s'adressant à Hedwig et à Henriette. Quand elles se furent retirées, l'avocat saisit la main de son fils, et l'attirant près de lui sur une chaise, il lui dit avec précipitation : « Qu'ai-je entendu d'où sais-tu qui t'en a instruit ? »

— « Lui-même, » répliqua le jeune homme.

— « Le ministre ? impossible ! »

— « Il est venu me voir dans ma prison. Cela vous étonne ? Préparez-vous à apprendre des choses bien plus surprenantes. »

Alors le greffier lui fit part d'une partie de la conversation qu'il avait eue avec le ministre. Il lui apprit que Süß avait fait éclater un profond ressentiment contre l'avocat et son parti; que lui, Gustave, avait chaudement défendu la cause des patriotes; que le juif, loin de se trouver offensé de la vivacité de ses expressions, avait subitement changé de langage, et lui avait offert la place de conseiller de régence. Quant à Léa, le jeune homme jugea à propos de ne point en parler à son père, et d'attendre qu'il eût pris ses mesures, ou qu'il se vît dans l'impossibilité de cacher plus longtemps sa liaison avec la sœur du ministre.

— « Je vois où le juif veut en venir, dit le vieillard, après avoir réfléchi quelque temps. L'emploi qu'il t'offre n'est qu'un piège qu'il nous tend à tous les deux. »

— « Comment cela ? » répondit le jeune homme, qui se sentit singulièrement soulagé quand il entrevit de quelle manière son père prenait la chose.

— « Mon ami, poursuivit l'avocat avec l'épanchement le plus confiant, tu seras la victime de cette intrigue; mais aussi vrai que je suis ton père, le triomphe du juif sera court. Voici com-

ment il calcule : Si tu refuses la place de conseiller de régence, il s'en plaindra au duc, et se servira du seul moyen qu'il ait de me contraindre à demander ma démission : il sait bien que ni lui ni le duc ne peuvent me destituer. Si tu acceptes, nous devenons suspects aux patriotes. On sait que je ne suis pas riche ; on ne croira jamais que j'aie acheté pour toi une charge aussi éminente, et comme on sait également que le juif ne donne rien pour rien, on en tirera la conséquence que nous nous sommes vendus à l'oppresseur, que nous avons déserté la cause du pays. Le plan n'est pas mal conçu ! Mais le rusé fils d'Israël ne me connaît pas tout entier ! Dieu merci, il me reste encore un moyen de conserver la confiance des hommes de bien ! Quant à toi, tu acceptes la place qu'il t'a offerte : lorsque tout sera rentré dans l'ordre, tu reprendras les modestes fonctions de greffier ; il nous sera facile de nous justifier aux yeux du monde. »

— « Mon père, dit le jeune homme, vous ne courez aucun risque ; votre réputation est inébranlable ; mais la mienne ! qui sait combien d'années s'écouleront encore avant que le joug qui pèse sur nous soit brisé ? Le juif est placé trop haut... »

— « Si haut qu'il soit placé, la vengeance populaire saura l'atteindre. Au point où en sont les choses, une explosion est imminente. Avant que le printemps soit de retour, tout aura changé de face : crois-en ton vieux père, et songe qu'il y a une justice éternelle, qui se plaît à frapper le coupable au moment qu'il se croit assuré de sa victoire. »

VII.

L'avocat avait à peine achevé de parler, lorsque la sonnette de la maison fut agitée violemment ; bientôt après un officier d'un âge assez avancé entra dans l'appartement. Sur le visage austère et ridé du vieux militaire, dans ses petits yeux gris, enfoncés sous d'épais sourcils, éclatait une énergie calme et grave, qui s'accordait parfaitement avec la réputation de bravoure et d'intrépidité dont il jouissait dans l'armée. Lanbek père fit au nouveau venu l'accueil le plus amical. « Mon fils, le greffier Lanbek,

dit-il en lui présentant Gustave — le colonel de Røder, que tu connais sans doute de réputation, » ajouta-t-il en se tournant vers son fils.

— « Il n'y a pas de Wurtembergeois qui ne connaisse un guerrier aussi distingué, et qui ne soit fier de le compter parmi ses compatriotes, répliqua Gustave en s'inclinant devant le colonel; toutes les fois que nos troupes parlent des glorieuses journées de Malplaquet et de Peterwaradein, le nom de monsieur de Røder se trouve mêlé dans leurs récits aux noms les plus illustres. »

— « Je ne mérite pas tant d'honneur, répondit le colonel avec modestie; la part que je puis avoir eue au succès de nos armes est peu de chose, et après tout, je n'ai fait que mon devoir. — Mais qu'en dites-vous, mon cher avocat, ne voilà-t-il pas qu'il prend fantaisie au juif de se fourrer dans nos corps de garde, et qu'il se mêle de donner des ordres à mes officiers! Je venais pour vous demander conseil : décidément il faudra que je rompe la glace. »

— « Je ne vous comprends pas, répondit l'avocat; au nom du Ciel, colonel, point d'inconséquence en ce moment; vous pourriez nous perdre. »

— « Mon honneur, l'honneur du corps que je commande, sont en jeu, reprit Røder en frappant du pied; faut-il que pour ce gredin je chasse de nos rangs un de nos meilleurs officiers! Et pourtant je ne puis faire autrement, et si je le fais destituer, demain je suis cassé moi-même! »

— « Mais expliquez-vous donc, colonel! s'écria le vieux Lanbek, en faisant signe à Gustave d'approcher des sièges; asseyez-vous — que s'est-il donc passé? »

— « Mon régiment est de service depuis hier, poursuivit le colonel avec chaleur lorsqu'on se fut assis. Hier soir on amena un individu à la grand'garde, avec l'ordre exprès du juif de le garder à vue; mais de ne point faire de rapport au colonel. Ce matin le capitaine Reetzingen trouva le prisonnier dans la chambre des officiers, et figurez-vous, une heure après le ministre vient en personne, procède sans témoins à l'interrogatoire du détenu, le congédie, et enjoint de nouveau au capitaine de ne point en faire

mention dans son rapport, après lui avoir demandé sa parole d'honneur qu'il taira le nom du détenu. Le capitaine a manqué à son devoir; il quittera le régiment, dût-il m'en coûter mes épaulètes.»

Pendant que le colonel parlait, le vieillard et son fils s'étaient jeté des regards significatifs. «Süss est un matois plus rusé que nous ne pensions, dit l'avocat quand monsieur de Røder eut fini. Savez-vous qui était le prisonnier de cette nuit? le voici devant vous : c'est mon fils Gustave!»

Le colonel recula saisi d'étonnement; il ne put s'empêcher de jeter un regard irrité au jeune homme. Mais lorsque l'avocat l'eut mis au fait de l'aventure, quand il lui eut appris que lui, Lanbek, avait été la cause de tout ce qui était arrivé, et qu'il lui eut développé le plan astucieux du ministre, le colonel s'élança de son siège : «Que le juif me haisse et me persécute, s'écria-t-il avec une rage concentrée, peu m'importe après tout! mais il ne se sera point impunément attaqué à toi, mon vieux et digne ami! il s'y cassera le cou, j'en jure par la part que j'espère avoir un jour au paradis. Vous acceptez la place de conseiller de régence, monsieur le greffier, cela va sans dire. Dans les conjonctures actuelles il est urgent que monsieur votre père reste à son poste, il y va de notre religion et de nos lois. Quant à moi, de ce pas je cours chez le duc, je lui dirai»

— «Vous n'en ferez rien, colonel, dit le vieux Lanbek avec vivacité; lisez cette lettre que l'on vient de nous adresser de Wurtzbourg, et dites-nous après si vous serez encore tenté d'aller parler au prince.»

Le colonel, ayant pris la lettre des mains de son ami, se mit à la lire; à mesure qu'il avançait dans cette lecture, ses traits prenaient une expression plus prononcée de surprise mêlée de colère : enfin le papier lui tombe des mains, il reste immobile, les bras pendants, en face de l'avocat; ses yeux lançaient des éclairs.

— «Mon père, dit le jeune homme, dont les regards étonnés se portaient tour à tour sur monsieur de Røder et sur l'avocat;

mon père, vous me rendez témoin d'une scène à laquelle il eût peut-être mieux valu que je n'eusse pas assisté. On veut à toute force me faire jouer un rôle qui me répugne. Le ministre me nomme conseiller de régence, sans que je sache pourquoi. Je suis déshonoré si j'accepte cette place, et l'on me défend de la refuser, sans me dire pourquoi. Monsieur le colonel, vous m'engagez à flétrir le nom de mon père : j'ai le droit de vous demander vos motifs.

— « Rien de plus juste, répliqua le colonel ; nous exigeons de vous le sacrifice le plus douloureux qu'un honnête homme puisse faire à ses concitoyens, celui de votre réputation : le moins que nous puissions faire, c'est de vous dire nos raisons. »

— « Eh bien, soit, dit le vieux Lanbek. Mon fils, continuait-il d'un ton de voix grave et solennel, si jusqu'à présent j'ai cru devoir te faire un mystère de nos projets, c'était uniquement de peur qu'on ne me reprochât de me laisser aveugler par la tendresse paternelle, et de trop présumer de ta prudence et de ton courage.... Que Dieu me garde de jamais murmurer contre mon souverain et maître ! Nul plus que moi n'apprécie les hautes qualités de Charles-Alexandre ! Pourquoi faut-il que ce grand homme, que nous admirons, que nous chérissons tous, ne réponde à notre amour que par le mépris ! Il croirait déroger à son génie en accomplissant ses devoirs de souverain ; il rougirait de faire le bonheur de ses sujets. Ce *misérable* petit duché, ainsi qu'il l'appelle, délaissé par son protecteur naturel, est devenu la proie d'un aventurier. Depuis que le juif et ses affidés ont envahi le pouvoir, notre malheureuse patrie languit et se meurt de honte et de misère. La fortune publique s'engouffre dans les coffres forts de ces insatiables brigands. Les charges de l'État se vendent à l'enchère, ou bien elles sont le prix de la bassesse, de l'espionnage et du crime : aux postes les plus éminents, où naguère nous voyions les citoyens les plus illustres rayonner du double éclat des talents et des vertus, d'infâmes scélérats étalent impudemment leur ignorance et leur opprobre ; la verge et la prison punissent le plus léger murmure, et le patriote qui refuse

d'adorer l'idole du jour, qui du milieu de cette cohue servile de courtisans lève un front courageux, est en butte aux outrages et aux insultes les plus cruelles. Enhardi par la résignation pusillanime avec laquelle nous avons plié la tête sous les iniquités dont il nous accable, l'insolent satrape menace aujourd'hui notre liberté d'un coup de mort. De concert avec le général Rœmchingen et d'autres misérables de cette trempe, il se propose de dissoudre les États et de les abolir pour jamais.»

— «Que dites-vous! s'écria le jeune homme; les téméraires oseraient porter une main sacrilège sur le palladium de nos libertés! ils oseraient briser cette antique et sainte barrière qui nous protège contre le despotisme! Et qui sont-ils, pour tenter une pareille entreprise? Sur qui comptent-ils? croiraient-ils que le soldat serait assez stupide pour les aider de ses armes à le dépouiller de ses droits?»

— «Étrange et funeste aveuglement des princes! s'écria le colonel; le ministre a su persuader au duc que les États étaient en horreur au pays, qu'il ne lui en coûterait qu'un mot pour s'en défaire, que le peuple battrait des mains en voyant chasser avec ignominie les hommes chargés de veiller au maintien de ses franchises!»

— «Les infâmes qui ont ourdi cette trame infernale, pour suivit Lanbek, ne se font pas illusion; ils nous connaissent trop bien pour se flatter d'avoir bon marché de notre liberté; ils prévoient une vigoureuse résistance. Voici une lettre du général Rœmchingen au prince-évêque de Wurtzbourg; il mande à ce prélat que le gouvernement se propose d'introduire dans l'État quelques réformes que réclame le bien-être du pays, que le ministre ne peut pas compter sur l'appui de l'armée, et qu'en conséquence il prie le prince-évêque de prendre les dispositions nécessaires, afin que les troupes du cercle de Franconie se trouvent à jour fixe près des frontières du Wurtemberg.»

— «Est-ce au nom du duc que le général a écrit?» demanda Gustave.

— «Pas précisément; mais on a jeté à l'évêque un leurre au-

quel le prêtre fanatique se laissera prendre; le juif s'est engagé à rétablir le culte catholique dans tout le duché.»

— «Ainsi du même coup nous verrions détruire notre existence politique et religieuse! s'écria Gustave d'une voix altérée par la colère; dans le sanctuaire même de notre conscience nous ne serions plus à l'abri des machinations de l'opprimeur! Non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas! le duc n'y consentira jamais!»

— «Le duc ignore l'attentat que méditent nos adversaires, dit le colonel; ils n'ont eu garde de se découvrir à lui; ils savent bien que la gloire que Charles-Alexandre a acquise par tant d'exploits lui est trop précieuse, pour qu'il voulût la compromettre en trempant dans cet horrible complot. Mais peut-être ne serait-il pas fâché de recueillir les fruits d'un crime auquel il serait resté étranger; si la révolution que projette le juif s'accomplissait, est-il bien sûr que le duc s'empressât d'en arrêter les effets? Les lettres-patentes qui mettent le favori à l'abri de toute poursuite, dans quel but croyez-vous que le rusé courtisan les ait demandées? N'est-ce pas évidemment pour le mettre à couvert, dans le cas qu'il prit fantaisie à Son Altesse de se courroucer contre des serviteurs trop zélés, qui auraient conquis le pouvoir absolu pour le déposer à ses pieds?»

— «Et c'est contre ces hommes-là que vous voulez lutter?» dit Gustave découragé.

— «Oui, nous lutterons contre ces hommes-là, avec l'aide de Dieu et des patriotes fidèles! s'écria l'intrépide vieillard, et nous les exterminerons jusqu'au dernier, ou bien nous périrons ensemble. Pour le moment il t'importe peu de connaître les noms de ceux qui se sont associés à nous; qu'il te suffise de savoir que ce sont les personnages les plus marquants dans la bourgeoisie et dans la noblesse. Notre intention avait été d'abord de soumettre nos griefs à l'empereur; mais depuis la dernière guerre le duc est trop haut en faveur, pour que nous puissions espérer obtenir justice de Sa Majesté; il ne nous reste»

— «Qu'à prévenir nos ennemis, interrompit vivement le colonel. C'est le dix-neuf mars prochain, jour de la Saint-Joseph,

que le complot doit éclater. Le onze, les conspirateurs seront arrêtés. Dans la nuit nous rassemblons les troupes à Stuttgart, nous appelons les populations de la campagne à notre secours, puis nous allons nous jeter aux pieds du prince pour lui renouveler nos serments d'obéissance et de fidélité. Je connais le duc, il a trop de droiture, trop d'élévation dans l'âme, pour nous punir d'avoir sauvé sa gloire; d'ailleurs celui qui implore le pardon sous les auspices de la victoire est toujours sûr de l'obtenir."

— « Et pendant que vous ferez jouer vos mines, où restera le duc? » demanda Gustave.

— « Le j'ai su le décider à visiter les forteresses de Kehl et de Philippsbourg, répondit le colonel; les conspirateurs comp- taient profiter de son absence pour mettre leurs plans à exécution. C'est le onze que Son Altesse partira; les personnes qui doivent l'accompagner sont déjà désignées. »

— « Tu connais maintenant nos projets, dit le vieux Lanbek à son fils; songe que nous t'avons confié un secret terrible, que le salut de l'État, que la vie de ton vieux père est entre tes mains. Sois prudent : une parole indiscrete peut nous perdre. Pose ta main dans la mienne, et jure-nous de garder le plus profond silence sur tout ce que tu viens d'entendre. »

— « Je le jure, » dit le greffier d'une voix assurée. Son père et le colonel le pressèrent dans leurs bras et le saluèrent comme un des leurs.

VIII.

C'était par une triste et froide soirée de mars. Gustave se promenait à pas lents dans les allées humides du jardin qui s'étendait derrière la maison de son père et touchait à celui du ministre. Il avait le visage pâle et défait, les lèvres serrées, l'œil terne et éteint; sa tête, qu'il portait habituellement si droite et avec tant de fierté, se penchait tristement sur sa poitrine. Ce qu'il avait prévu était arrivé; sa rapide fortune l'avait perdu dans l'opinion de ses concitoyens. Les courtisans du ministre l'abordaient avec un air de familiarité grossière et insultante. Tout son sang se

soulevait chaque fois qu'un de ces misérables venait à lui avec un sourire d'intelligence et l'entourait de ses empressements injurieux. Ce que Gustave éprouvait en se voyant confondu avec les suppôts du juif, peut se comparer aux sensations accablantes qui brisent le cœur d'un honnête homme, que des circonstances malheureuses ont conduit dans une prison habitée par des voleurs de grand chemin et des prostitués, qui se croient fondés à le traiter comme un des leurs. Les regards bienveillants que le ministre laissait tomber de temps à autre sur le nouveau conseiller de régence, achevèrent de lui aliéner tous les cœurs. Son apparition dans les lieux publics excitait des murmures. Les personnes de sa connaissance qui autrefois lui souriaient sur son passage, se détournaient maintenant avec mépris du plus loin qu'elles l'apercevaient, et même les ouvriers et les vigneron, qu'il avait souvent aidés de ses conseils et de ses lumières, passaient à côté de lui sans le saluer.

Ce qui complétait son infortune, c'étaient les anxiétés et les alarmes qu'il éprouvait au sujet de Léa. Il sentait bien que le coup que l'on destinait aux conspirateurs, s'il venait à manquer, retomberait sur son père, sur sa famille et sur sa propre tête, et pourtant il ne pouvait envisager sans frémir les conséquences que devait entraîner la chute du ministre. Que deviendrait Léa ? où irait-elle se réfugier pendant que l'on ferait le procès à son frère ? Il n'avait jamais songé bien sérieusement à l'épouser ; dans les circonstances actuelles une telle union le diffamait pour jamais, lui et les siens. En proie au plus affreux désespoir, Gustave maudissait la juive et sa funeste beauté ; il résolut de rompre avec elle, de ne plus la revoir, d'aller se jeter dans les bras de son père et de tout lui avouer. Mais un si cruel sacrifice était au-dessus de ses forces ; l'infortuné jeune homme avait trop souffert ; le ressort de son âme était brisé. L'amour reprit bientôt tout son ascendant sur lui. D'enivrants souvenirs se réveillèrent dans son cœur et lui retracèrent l'image de son amie, la perfection idéale de ses traits, ses grands yeux noirs si purs et si passionnés à la fois. Gustave eut presque regret d'avoir pu songer un moment à l'abandonner.

Sans se rendre compte de ce qu'il ferait, il dirigea ses pas vers la partie du jardin où il savait que Léa l'attendait.

— « Enfin ! enfin ! lui dit-elle, en lui présentant sa blanche main à travers le treillis qui séparait les deux jardins ; savez-vous que je vous en veux ? Vous vous êtes bien fait attendre ! Et pourquoi nous voir ici par le temps qu'il fait ? Ne vous est-il pas libre de venir à la maison quand vous voulez ? »

— « Léa, répliqua le jeune homme, en portant à ses lèvres la main qu'elle lui offrait ; vous êtes injuste ! Comment puis-je vous voir chez vous ? Ne m'avez-vous promis de ne point paraître dans les salons de votre frère ? »

Malgré l'obscurité, Gustave crut voir une vive rougeur enflammer les joues de la jeune fille.

— « Vous avez manqué à votre promesse ! » s'écria-t-il avec un mouvement de colère.

— Écoutez-moi, répartit Léa, en serrant la main de son ami dans les siennes ; ma nourrice vous a informé de ce qui s'est passé après le carnaval ; vous savez que c'est grâce à mes supplications et à mes larmes que vous avez été mis en liberté. Depuis cette époque mon frère a entièrement changé de conduite à mon égard ; il a mille amitiés pour moi, il me traite en grande personne ; je sors souvent en voiture avec lui. Enfin, dernièrement il m'invita à me parer de mes plus beaux atours et me conduisit dans ses appartements. Il y avait grand monde ; on fit de la musique, on dansa ; mais je ne pus m'y plaire. Vous n'étiez pas avec moi ! Je n'y retournerai plus, quoique mon frère me répète sans cesse qu'étant sur le point de me marier »

— « Vous, vous marier ? » interrompit Gustave.

— « Quelle question, reprit Léa ; mais en vérité je ne vous comprends pas. Il me semble qu'au point où nous en sommes »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Lanbek avec une surprise toujours croissante.

— « N'avez-vous pas demandé ma main à mon frère ? ne vous l'a-t-il pas accordée à condition que le duc consente à lever l'obstacle que la différence de religion oppose à notre union ? Heu-

reusement vous n'êtes pas catholique, sans cela le mal serait sans remède; mais vous autres protestants vous n'êtes que des hérétiques tout aussi bien que nous....»

— « Léa, au nom du Ciel! s'écria le jeune Lanbek consterné; qui vous a dit toutes ces choses? O mon Dieu! Comment la tirer d'erreur? C'est affreux! »

— « Tranquillisez-vous; mon frère, vous le savez, est tout-puissant, il arrangera l'affaire. Mais j'ai une prière à vous faire: ne voulez-vous pas m'introduire dans votre famille? Vous avez deux jolies sœurs; je les aperçois souvent de ma croisée: il me tarde de les embrasser. »

Gustave ne put proférer une parole. Il était atterré; son cœur battait à peine; toute sa vie était en suspens. Il ressemblait à un homme dont une terreur subite avait glacé les sens. Ses yeux hagards se fixaient avec l'expression d'une indicible douleur sur cette malheureuse jeune fille qui, sur les bords de l'abîme où elle allait tomber se berçait d'illusions et de rêves d'amour.

— « Qu'avez-vous, mon ami? continua-t-elle; votre main tremble dans la mienne. Êtes-vous malade? »

Avant qu'il eût eu le temps de lui répondre, « bon soir, monsieur le conseiller de régence, dit une voix sourde et creuse à côté de Léa; la soirée est fraîche; que ne montez-vous plutôt chez nous? »

— « Avec qui t'entretiens-tu? » interrompit le vieil avocat, qui s'était approché au même instant.

— « C'est le ministre, » répondit Gustave consterné.

— « Votre très-humble serviteur, monsieur le directeur des finances, dit sèchement le vieillard; Votre Excellence voudra bien permettre que je profite de l'occasion pour la remercier des bontés qu'elle a eues pour mon fils; je suis charmé que vous fassiez si bon voisinage ensemble. »

— « J'étais venu pour prendre ma sœur, » répondit le ministre avec hauteur.

— « Votre sœur?.... Gustave, que signifie ceci? parle! »

— « Monsieur le conseiller de régence fait la cour à ma sœur

en tout bien et tout honneur, poursui vit le juif; il me semble qu'il n'y a pas là de quoi vous échauffer si fort la bile, monsieur l'avocat.»

— « Misérable! s'écrie le vieillard, en saisissant son fils par le bras et l'entraînant avec lui; monte à ta chambre, j'ai à te parler! — Et vous, mademoiselle, je vous défends de parler dorénavant à mon fils! C'est le fils d'un honnête homme, d'un chrétien; jamais je ne souffrirai qu'il épouse une juive, fût-elle sœur du roi de Jérusalem.»

Léa pleura à chaudes larmes; mais le ministre avec un ricane ment infernal : « Parole d'honneur! s'écria-t-il, voilà une scène magnifique! N'oubliez pas du reste, monsieur le conseiller de régence, qu'il vous reste quinze jours : passé ce terme, je tiendrai ma parole.»

IX.

Le respect que le jeune Lanbek avait pour son père allait jusqu'à la crainte; il connaissait d'ailleurs trop bien le caractère du fougueux vieillard, pour chercher à se disculper dans un moment où l'apparence était contre lui. Rentré chez lui, l'avocat se laissa tomber dans un fauteuil et se cacha le visage dans ses deux mains. Gustave, en proie à de cruelles angoisses, se tenait à ses côtés, immobile et muet. Ses sœurs, voyant l'état d'abattement où se trouvait le vieillard, allèrent à lui avec une tendre sollicitude; elles détachèrent doucement ses mains de son visage et les arrosèrent de leurs larmes, en lui demandant le motif de son affliction.

« Gustave, c'est Gustave! s'écria-t-il, lorsque l'excès de sa colère lui eût enfin rendu ses forces; c'est lui, c'est mon propre enfant, qui couvre mes cheveux blancs d'opprobre, qui livre notre nom à la risée, à l'exécration publique! Le Judas! le paricide! — il vient de me donner le coup de mort!»

— « Au nom du Ciel! Gustave!» s'écrièrent les jeunes filles, en se pressant contre le vieillard et jetant un regard de terreur sur leur frère.

— « Je ne puis le nier, dit l'infortuné jeune homme; les apparences »

— « Les apparences, interrompit le vieillard, en se levant à demi, l'œil en feu, la main levée comme pour frapper; les apparences! crois-tu pouvoir encore m'en imposer comme après l'affaire du bal? Ah! je le vois bien; je vis trop longtemps au gré de tes désirs! il te tarde de te débarrasser d'un témoin importun, de me voir enfoui sous terre, afin que le bruit de ta honte ne puisse plus parvenir jusqu'à moi! Mais il ne te servira de rien d'avoir hâté ma mort! Misérable, je te renie pour mon fils; je te déshérite sois maudit. »

— « Mon père! » s'écrièrent ses trois enfants à la fois. Hedwig s'élança dans les bras du vieillard, et posant pour la première fois ses lèvres sur les lèvres sacrées de son père, elle étouffa ses imprécations sous des baisers. Henriette avait pris son frère par la main, et s'était placée devant lui comme pour le défendre; mais le jeune homme, par un mouvement brusque, dégagea sa main de celle de sa sœur; sa tête et sa poitrine se redressèrent avec fierté.

— « Je ne suis pas aussi coupable que je le parais; je vous l'ai dit, je le répète, je le jure par l'ombre de ma mère! Si vous n'en croyez point mes serments, si vous n'avez plus de confiance en votre fils, si vous renoncez à moi, eh bien! je renonce à vous, à la vie! »

Il allait sortir. « Reste! lui dit son père d'un son de voix dans lequel il y avait plus de crainte et d'inquiétude que de colère; est-ce par des menaces et une fierté insultante que tu crois apaiser mon juste ressentiment? penses-tu réparer tes torts par le plus lâche de tous les crimes? »

— « Mon père, dit Henriette avec douceur, Gustave nous a toujours été si cher à nous tous; vous avez toujours parlé de lui avec tendresse, avec orgueil : qu'a-t-il donc fait pour que vous le traitiez avec tant de cruauté? »

— « Monsieur s'est épris de la sœur du ministre, monsieur veut l'épouser! je viens de le surprendre avec sa belle et monsieur

son beau-frère. Peux-tu le nier? peux-tu justifier une pareille conduite?»

— « Mon père refuse de m'entendre, dit Gustave avec des larmes dans la voix; je m'adresse donc à vous, mes sœurs; je vais vous faire un aveu sincère, et je suis sûr que vous ne me condamnerez pas. »

Alors il leur raconta comment il avait fait la connaissance de Léa; il leur peignit la bonté, l'innocence naïve et confiante de cette malheureuse jeune fille, qui, sans amis, sans société, cloîtrée par son frère dans la solitude la plus complète, n'avait d'autre consolation, d'autre bonheur que de lui confier ses chagrins. Il ne dissimula point que le juif lui avait offert la main de sa sœur; mais il protesta en même temps qu'il ne lui était jamais venu à l'idée de contracter une alliance à laquelle s'opposait sa religion; que dès ce soir même il s'en serait expliqué avec Léa, si son père n'avait point interrompu si brusquement l'entretien qu'il avait eu avec elle.

— « Tu n'en as pas moins agi fort imprudemment, dit Hedwig, jeune personne d'un caractère réfléchi et grave; tu savais que jamais tu ne pourrais épouser la sœur du ministre; l'honneur te faisait un devoir de ne point te lier avec elle. Encore si tu t'étais découvert plus tôt à ton père, le mal n'était pas sans remède; maintenant il est trop tard; tu t'es rendu malheureux, toi et les tiens. Toute la ville va faire sur nous des gorges chaudes; et crois-tu que le ministre ne se vengera pas? »

— « Va demander pardon à papa, dit la belle Henriette en pleurant; pourquoi le tourmenter par des reproches, ma sœur? N'est-il pas assez malheureux? Viens, Gustave, ajouta-t-elle, en prenant son frère par la main et le conduisant vers le vieillard: le juif va nous persécuter; il nous ruinera comme il a ruiné le pays: soyons du moins unis entre nous, nous supporterons nos malheurs avec plus de courage. »

Le vieillard regarda longtemps son fils, mais sans colère. « Tu t'es conduit comme un fat: ta folle vanité s'est laissé entraîner par l'attention que la belle juive te témoignait. Je te pardonne;

Henriette a raison : il faut rester unis pour résister à notre ennemi commun. Crois-tu qu'il tiendra parole? qu'il attendra quinze jours avant de rien entreprendre contre nous?»

— « Je le crois et l'espère, » répondit le jeune homme.

— « Jusque-là tout sera décidé, reprit l'avocat; dans quinze jours nous n'aurons plus rien à craindre de sa colère, ou rien ne pourra nous sauver. Promets-moi de ne plus revoir la juive, et à cette condition je te rends mon affection paternelle. »

Gustave le promit d'une voix tremblante, et se retira dans sa chambre pour se livrer sans témoins à sa douleur. C'en était fait! il était enfin venu cet affreux moment que plus d'une fois il avait entrevu avec terreur dans l'avenir. Il fallait renoncer à Léa! Il fallait repousser ce cœur si noble, si aimant, qui s'était donné à lui avec la naïveté la plus tendre et la plus chaste! Gustave était bien coupable; il sentait ses torts profondément; son âme était en proie aux plus poignants remords. Il ne pouvait pas même implorer le pardon de sa victime, ce n'eût été qu'un outrage de plus pour elle! Hélas! et dans peu de jours peut-être sa malheureuse amie, si cruellement blessée dans ses plus chères affections, allait se voir réduite à la plus horrible misère! Gustave ne se fit point illusion; il comprit que le bonheur, le repos de sa vie, étaient détruits pour jamais. Peut-être sa fermeté eût-elle succombé à cette accablante pensée, si les sentiments religieux n'étaient venus à son secours; il soumit avec résignation sa destinée aux arrêts incompréhensibles de la Providence.

L'avocat, tandis que le cœur de son fils saignait d'une de ces profondes blessures dont on guérit rarement, s'entretenait avec ses deux filles de l'aventure de ce soir. Il chérissait tendrement son fils; il était fier de ses talents, de la noblesse et de l'élévation de ses sentiments; aussi quelques instants de réflexion suffirent-ils pour effacer dans le cœur du vieillard les dernières traces de colère. Quand les deux jeunes personnes se trouvèrent seules : « Gustave a sans doute de graves reproches à se faire, dit Henriette à sa sœur; mais tout autre à sa place eût failli comme lui. J'ai vu la juive; jamais un être aussi gracieux, aussi ravissant n'avait

frappé mes regards. Que sont nos beautés les plus vantées auprès de cette tête magnifique ! En vérité, je crois que j'aurais pu en devenir amoureuse moi-même ! »

— « Folle, comment peux-tu parler ainsi, répliqua Hedwig ; avec toute sa beauté elle n'en est pas moins une juive ! »

X.

Les habitants de Stuttgart étaient en proie aux plus vives alarmes. Après s'être vus dépouillés de leur bien-être par les exactions du juif, ils tremblaient maintenant pour leur liberté, pour leur religion. Süss, comme pour braver ses ennemis, prenait plaisir à se montrer plus souvent en public, à étaler un luxe impudent. On le voyait fréquemment traverser la ville dans un carrosse doré, trainé par ses superbes chevaux, avec un grand train de laquais et de coureurs. Son air d'assurance, l'orgueil qui éclatait dans ses regards, son sourire empreint d'une joie haineuse, ne justifiaient que trop les appréhensions du pays.

Les bruits les plus sinistres commencèrent à se répandre. Les uns prétendaient que le duc était parti pour Philippsbourg, et qu'en partant il avait laissé les sceaux de l'État entre les mains du juif ; les autres annonçaient qu'à la frontière autrichienne les catholiques étaient tombés à l'improviste sur les protestants ; que, ceux-ci étant restés maîtres du champ de bataille, une compagnie du cercle avait occupé le village. Enfin, on rapportait que le juif, dinant naguère à la cour, avait dit au duc : « Les États de Votre Altesse sont fatigués de la longue lutte qu'ils ont soutenue contre votre gouvernement¹ : il est temps qu'ils se reposent. » Sur quoi le duc avait répondu en français : « C'est vrai ; allons donc leur donner des sièges ; et une fois assis, ils ne se relèveront plus. »

Le soir du onze mars l'avocat de district Lanbek était assis dans sa demeure devant une table chargée de bouteilles et de verres ; auprès de lui se trouvaient son fils et le capitaine de Reetzingen. Les deux Lanbek paraissaient sombres et préoccupés ;

¹ Il y a dans le texte allemand un jeu de mots qu'il nous a été impossible de reproduire.

quant au capitaine, il ne pouvait même dans ce moment critiquer réprimer les élans de son humeur joyeuse : son attention se partageait entre ses deux amis et les demoiselles de l'avocat, qui se tenaient à quelque distance dans l'embrasure d'une fenêtre. Hedwig était pâle et silencieuse ; sa sœur, au contraire, montrait plus de vivacité et d'enjouement qu'à l'ordinaire ; les saillies du capitaine excitaient fréquemment son hilarité, et lui donnaient occasion de faire voir ses petites dents blanches et les fossettes de ses joues pleines et roses.

— « Êtes-vous bien monté ? » demanda le vieux Lanbek au capitaine.

— « Mon Oscar est meilleur piéton que moi ; il n'a qu'un seul défaut, qti ne laisse pas de me donner parfois du souci : il n'est pas encore payé. »

— « Entre onze heures et minuit vous pouvez être rendus à Louisbourg, poursuit l'avocat ; à quatre heures vous serez à Heilbronn, où vous prendrez quelque repos ; demain matin entre huit et dix vous arriverez à OEhringen. »

— « Mon père, interrompt Gustave, ne serait-il pas plus prudent de nous diriger sur Heidelberg ? je crains que la route d'OEhringen ne soit pas sûre ; il est probable que l'évêque de Wurtzbourg aura fait prévenir les autorités de Mergentheim. »

— « En prenant la route de Heidelberg, répliqua l'avocat, vous éveillerez des soupçons. Au cas que vous trouviez les environs d'OEhringen occupés par l'ennemi, le duc de Neustadt, mon ancien patron et maître, vous accueillera chez lui ; vous pourrez y attendre l'issue de la lutte qui va s'engager. Si Charles-Alexandre approuve ce que nous aurons fait pendant ce temps, vous viendrez ici ; sinon, il faudra continuer votre route vers Francfort. »

— « Pourquoi faut-il que je vous quitte au moment décisif ! s'écria Gustave. Mon départ vous expose au plus grand danger ; le juif ne tardera pas à l'apprendre, et c'est sur vous qu'il se vengera. Non, je ne partirai pas ! »

— « Mon père ! s'écria Hedwig, en saisissant la main du vieillard, ne souffrez pas que Gustave s'éloigne. Oh ! je le sais, vous

avez de terribles projets; vous conspirez contre Süs et les siens! Au nom du Ciel, renoncez à une entreprise si périlleuse! Demandez pardon au juif... Hélas! ma tête s'égare je me meurs!

— « Si Gustave reste ici, il est perdu, repartit le vieillard; j'ai intercepté un billet que sa belle lui adressait, et l'ai envoyé au ministre; il en est furieux.... »

Tout à coup on entendit heurter à la porte de l'appartement, et presque au même instant une grande figure, enveloppée dans un manteau, entra à pas précipités : « Blankenberg! » s'écria Hedwig en rougissant, lorsque le nouveau venu eut ouvert son manteau.

— « Pardon, monsieur l'avocat, si je viens vous déranger à pareille heure. — Gustave, il faut que tu partes sur-le-champ. Notre ami Pinassa me mande qu'il a reçu l'ordre de t'arrêter à minuit; il me charge de t'en prévenir, afin que tu ayes le temps de prendre tes mesures. »

— « Mille grâces, mon cher Blankenberg, dit le vieillard en lui serrant la main; allons, en route, continua-t-il, en s'adressant à son fils et au capitaine; en route, il n'y a pas un moment à perdre! Vos chevaux sont à la *porte du lac*; mais la première ronde est faite, il faudra prendre par les jardins : monsieur de Blankenberg aura la bonté de vous accompagner jusqu'au sortir de la ville. »

Gustave embrassa son père et ses sœurs. Au moment où il allait sortir, le vieillard le pressa une dernière fois dans ses bras : « Que le passé soit oublié, lui dit-il d'une voix émue; qui sait quand nous nous reverrons! qui sait ce que l'avenir nous prépare! Adieu! que le Ciel veille sur toi, et qu'il te ramène bientôt sain et sauf auprès des tiens! »

XI.

Gustave et son compagnon suivaient en silence la route de Louisbourg. La nuit était noire; de longues files de nuages traversaient rapidement les cieux. Le vent soufflait par brusques et subites bourrasques, qui faisaient gémir les cimes des arbres et

s'engouffraient avec des murmures plaintifs dans les gorges des montagnes voisines. Quand les deux voyageurs furent arrivés près du gibet en fer, auquel le duc Ferdinand avait fait pendre, environ trois siècles auparavant, le fameux alchymiste Honauer : « Entends-tu les cris sinistres des corbeaux ? demanda le capitaine à son compagnon ; ne dirait-on pas à leurs croassements lugubres qu'ils flairent une proie nouvelle ? »

Gustave détourna les yeux avec effroi. Il lui avait semblé voir Léa, assise auprès de ce lieu d'horreur ; elle était pâle, échevelée, et lui tendait les bras en l'appelant d'une voix lamentable. Au moment où ils entrèrent à Zuffenhausen, minuit sonnait à l'horloge de l'église ; on voyait encore de la lumière dans la plupart des maisons ; les villageois étaient occupés à réciter des prières ou à chanter des cantiques. Le capitaine arrêta son cheval auprès du garde de nuit, pour lui demander ce que signifiaient ces pratiques pieuses à pareille heure.

« Ah ! monsieur, répondit le paysan, quelle nuit ! feu monsieur le curé s'est montré dans le village. Il a frappé à toutes les portes, et nous a ordonné de passer la nuit à prier le bon Dieu. Cela présage quelque grand malheur. »

Reetzingen regarda son ami avec un sourire ; mais le jeune Lanbek frissonna en songeant à Léa et aux périls qui menaçaient son père.

A une demi-lieue de Zuffenhausen ils aperçurent enfin des lumières dans le lointain : c'était la ville de Louisbourg, dont ils ne se trouvaient plus qu'à une distance de mille pas environ. S'étant arrêtés au bas d'une côte pour laisser souffler leurs montures, ils entendirent dans le lointain le galop de plusieurs chevaux retentir à travers le silence de la nuit. Le cavalier qui était en tête avait une bonne avance sur les autres ; mais celui qui le suivait de plus près paraissait mieux monté, et il était facile de prévoir qu'il ne tarderait pas à rejoindre son devancier. « Place ! place ! » cria de loin le premier cavalier, en apercevant Gustave et le capitaine. « Arrête, scélérat, ou je te brûle la cervelle ! » cria presque aussitôt une voix qui ne semblait pas inconnue aux deux

jeunes gens. C'était le colonel de Rœder qui venait d'atteindre le juif, et qui, s'étant élancé sur lui, l'avait saisi avec fureur par le bras.

« Modérez-vous, monsieur le colonel, répliqua le juif avec une hauteur qui déguisait mal son effroi ; je me rends auprès de la duchesse à Stuttgart. »

— « C'est mon chemin, nous ferons route ensemble, dit monsieur de Rœder d'une voix terrible. — Holà ! qui va là ? faites place ! qui êtes-vous, messieurs ? »

— « Le conseiller de régence Lanbek et le capitaine de Reetzingen. »

— « Bon soir, messieurs, vous venez fort à propos. Capitaine, prenez la gauche du ministre ; au moindre mouvement qu'il fera pour échapper, envoyez-lui une balle dans la tête ; j'en prends toute la responsabilité sur moi. »

— « C'est une infamie ! Monsieur le conseiller de régence, vous êtes témoin de la manière indigne dont on me traite. — Colonel, savez-vous que vous risquez votre tête ? »

— « Monsieur de Rœder, dit Gustave à voix basse, songez aux conséquences que peut avoir cette scène : craignez la colère du duc ! »

— « Le duc est mort, » répondit monsieur de Rœder.

— « Le duc est mort ! » répéta le capitaine consterné.

— « O Ciel ! quel coup terrible ! s'écria Gustave. Mais d'où savez-vous ? »

— « Une attaque d'apoplexie foudroyante nous a enlevé notre auguste souverain : Charles-Alexandre vient de rendre le dernier soupir dans son château de Louisbourg. Comme monsieur s'est beaucoup mêlé des affaires de notre gouvernement, ajouta le colonel avec une ironie amère, il faut sans retard le ramener dans la capitale, afin que le vaisseau de l'État ne soit pas sans pilote ! »

— « Messieurs, dit le juif en recueillant ses dernières forces, afin de donner quelque assurance à sa voix et à son attitude, je n'ai pas cessé d'être ministre, et personne n'a le droit de me demander compte de mes actions, vous le savez. Respectez l'édit de votre souverain et maître ; ne poussez pas plus loin vos violences.... »

— « Ton empire est fini, juif, » interrompit le capitaine avec un rire farouche ; en même temps il lança un coup de fouet au cheval du ministre, le saisit par la bride et piqua des deux. Gustave et le colonel les suivirent, et le jour venait à peine de naître, lorsque le ministre arriva avec son escorte aux portes de la ville.

XII.

Au bruit inattendu de la mort de Charles-Alexandre les habitants de Stuttgart restèrent frappés de surprise. Doué de la constitution la plus vigoureuse et d'une santé à toute épreuve, le duc avait semblé destiné par la nature à une longue carrière. Il fut regretté malgré tous les malheurs qui, pendant son règne, avaient affligé le pays. Quant au ministre, nous n'avons pas besoin de dire que la nouvelle de son arrestation fut accueillie avec des cris de joie.

Dès son arrivée à Stuttgart, Süß s'était rendu au château pour présenter ses hommages à la duchesse et l'informer de la mort de son époux. Après une courte audience il sortit des appartements de la princesse. Sur sa demande, un lieutenant avec six hommes se joignirent à lui pour le reconduire à son hôtel ; en chemin, douze hommes commandés par le capitaine de Reetzingen vinrent grossir son escorte. A l'aspect de son ennemi le juif pâlit, et lorsqu'il eut aperçu de loin quatre factionnaires à la porte de son palais, lorsqu'en montant les escaliers il vit étinceler de tout côté des sabres et des baïonnettes, que sa sœur vint se jeter dans ses bras, éperdue et le visage baigné de larmes, le ministre comprit que son heure avait sonné ; il s'écria en français : « O Ciel ! je suis perdu ! »

Le duc de Neustadt, en sa qualité de plus proche agnat, prit la direction des affaires. Sous son administration éclairée et paternelle le duché commença à respirer de ses longues souffrances. Le jeune Lanbek fut confirmé dans son emploi de conseiller de régence, et comme il passait à juste titre pour un jurisconsulte habile, le duc le nomma membre de la commission d'enquête qui fut chargée de faire le procès au juif. Ce fut pour l'avocat un sujet de joie

et d'orgueil. Mais Gustave, s'il n'avait craint de blesser son père, eût repoussé des fonctions qui lui imposaient le cruel devoir d'invoquer la vengeance des lois contre le frère de Léa. A la vérité, le ministre l'avait persécuté, outragé aux jours de sa grandeur : Gustave avait même été obligé de se soustraire à ses fureurs par la fuite ; mais il avait l'âme trop grande, trop généreuse, pour se souvenir des injures d'un ennemi malheureux. Lorsqu'il le visita pour la première fois, lorsqu'il descendit dans l'humide et sombre casemate qui lui servait de prison, qu'il vit cet homme, naguère entouré de l'appareil fastueux de la puissance, habitué aux jouissances d'une vie opulente, et qui maintenant, pâle, déguenillé, portait sur son visage amaigri les traces de la faim, et avait de la peine à se tenir debout sous le fardeau de ses chaînes, le seul sentiment que le noble jeune homme éprouva, fut celui d'une pitié sincère et profonde. Tout défiguré qu'il était, le visage de l'infortuné lui rappelait des traits chéris, et Gustave ne put retenir ses larmes lorsqu'à la fin de l'interrogatoire le juif lui dit d'un ton de voix dans lequel il y avait autant de lâche et basse anxiété que de douleur : « Il existe une personne qui nous est chère à tous les deux. J'ignore où elle est. On l'a chassée de ma maison, on ne lui a laissé que la robe qu'elle portait. Je n'ai plus rien, je ne puis la secourir. Informez-vous d'elle, monsieur, je vous en supplie ; ne l'abandonnez pas, ne la laissez pas mourir de faim ! »

Plus de six mois s'étaient écoulés, le procès du ministre s'approchait de sa fin. Toutes les perquisitions du jeune Lanbek au sujet de Léa avaient été infructueuses, et déjà il désespérait de jamais la revoir, lorsque par une triste et sombre soirée d'octobre, pendant qu'il travaillait seul dans le cabinet de son père, il vit entrer sa sœur Henriette conduisant une dame voilée par la main. Le conseiller de régence se leva en rougissant ; un secret pressentiment l'avertissait que la personne qu'il cherchait depuis si longtemps était devant lui. Il ne se trompait pas : c'était la sœur du ministre. Elle rejeta son voile en arrière, se précipita à ses pieds, et joignant ses deux mains amaigries : « Miséricorde !

s'écria-t-elle; miséricorde! ne tuez pas mon frère!» Gustave resta muet de surprise et de douleur. Ils saisit ses mains glacées, et l'ayant relevée, la contempla quelque temps d'un œil attristé. Qu'elle était changée! Son visage n'offrait presque plus aucune trace de beauté. L'ovale parfait que dessinaient autrefois ses joues fraîches et pures, était déformé; ses lèvres étaient flétries, ses yeux, profondément enfoncés, avaient perdu tout leur éclat. Enfin ses cheveux noirs, flottant en désordre autour de son front, l'excessive pâleur répandue sur ses traits, achevaient de lui donner l'apparence d'un fantôme.

« Léa! s'écria Gustave après quelque silence, pourquoi vous êtes-vous dérobée si longtemps à nos recherches? comment avez-vous pu nous laisser si longtemps dans cette cruelle incertitude, et nous priver du plaisir de vous aider à supporter votre position? »

— « Si jamais j'avais besoin de vos bienfaits, je les accepterai sans rougir. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit dans ce moment. Je viens vous demander la vie de mon frère. »

— « Tranquillisez-vous, Léa, répondit le conseiller avec embarras, les choses n'en sont point encore là; il y a encore de l'espoir.... »

— « Il n'y en a plus! vous seul pouvez sauver mon frère. Je le sais; lui-même me l'a dit. Vous avez une lettre de lui entre vos mains; cette lettre le perdra. Vous seul l'avez lue; personne ne sait qu'elle existe. Détruisez ce funeste papier. »

Gustave ne répondit pas. Une lutte cruelle s'éleva dans son cœur. L'aspect imprévu de cette jeune fille, que ses épouvantables malheurs lui avaient encore rendue plus chère, ses sanglots, ses larmes, son regard suppliant plein de désespoir et d'amour, avaient fait une telle impression sur Gustave, qu'il n'eut pas d'abord la force de lui refuser sa demande. Léa, le voyant hésiter, saisit sa main, la porta sur son cœur, la pressa contre ses lèvres : « Oui, oui, je le vois, vous vous êtes laissé toucher par mes prières! Vous avez peut-être eu à vous plaindre de mon frère : pour une âme aussi élevée que la vôtre, c'est une raison de plus pour lui prêter secours. Grâce, grâces vous soient rendues. »

— « C'est impossible, dit enfin Gustave avec désespoir; la commission d'enquête sait que cette lettre existe : je ne suis pas le seul qui l'ai lue c'est impossible!.... »

— « Gustave, au nom des liens sacrés qui devaient nous unir, sauvez la tête de mon frère! s'écria Léa, en se jetant de nouveau à ses pieds; gardez-le en prison, qu'il reste dans les fers jusqu'à ce qu'il plaise à l'Éternel de l'en délivrer; mais au moins qu'il ne meure pas, qu'il ne meure pas! il est si affreux de mourir! »

— « Léa, je sacrifierais ma vie pour vous, si vous l'exigiez; mais mon devoir, mon honneur — jamais, jamais.... »

— « Ainsi il mourra! dit Léa d'une voix presque éteinte, il mourra! Et c'est toi qui le livres aux bourreaux! c'est toi qui le tues, et il t'avait destiné ma main! et tu disais que tu m'aimais! »

— « Léa, vous êtes cruelle! je vous le répète, la commission a connaissance de ce document; si je consentais à le détruire, je me perdrais sans rendre la position de votre frère meilleure! »

— « C'en est fait! répondit l'infortunée; plus d'espoir! mon pauvre frère! mourir à quarante ans! mourir par la main du bourreau, aux cris de joie d'une populace barbare! C'est affreux! c'est affreux!.... Adieu, Gustave, je vous pardonne : je prierai le Dieu de mes pères de vous accorder tout le bonheur dont vous êtes digne, et que j'aurais voulu vous donner! »

Léa voulut s'éloigner, mais ses genoux fléchirent, elle pâlit. Gustave courut à elle et la soutint. Un éclair de bonheur traversa l'âme de la jeune fille quand elle sentit le bras de son amant enlacé à sa taille; elle posa la tête sur le sein de celui qu'elle avait déjà regardé comme son époux, le pressa sur son cœur dans une étreinte convulsive, puis, s'arrachant de ses bras avec un violent effort, elle rejeta son voile sur son visage et sortit précipitamment.

La commission d'enquête avait déployé dans l'instruction du procès une activité patiente, infatigable, acharnée, qui avait intimidé le juif dans sa défense, et paralysé son astuce et son audace habituelles. Les recoins les plus obscurs de sa vie avaient été

fouillés. Remontant aux premiers jours de l'administration du ministre, on l'avait suivi à travers ses actes publics et privés, dans ses relations les plus intimes, dans ses plus ténébreuses intrigues, et par une investigation si longue et si minutieuse on était parvenu à produire au grand jour toutes les fraudes, toutes les exactions du juif, toutes les violences et les iniquités que, soit par cupidité, soit par vengeance, il avait fait peser sur la tête de ses nombreuses victimes. La conspiration qu'il avait ourdie contre la constitution du duché était prouvée par des documents authentiques, irrécusables. Abandonné de tout le monde, trahi par ses complices, dont le témoignage lui avait ravi ses derniers moyens de défense, Süß n'avait pas tardé à prévoir que l'issue du procès lui serait funeste. Toutefois il avait été loin de s'attendre à l'arrêt barbare qui fut porté contre lui. On le renferma dans une cage de fer, qui fut attachée au haut d'une énorme potence du même métal; supplice atroce, indigne d'un peuple civilisé, et dont on doit d'autant plus s'étonner, que vers cette époque les chefs-d'œuvre de la littérature française avaient puissamment contribué à éclairer les esprits et à adoucir les mœurs des classes élevées de la société allemande. Léa devint folle : le jour de l'exécution du ministre on trouva le cadavre de sa sœur dans les eaux du Neckar. Quant à Gustave, il tomba dans une mélancolie profonde: il ne se maria pas. Sa vie resta constamment solitaire; il voyait à peine ses amis et sa famille. Toutefois il parvint à une grande vieillesse : c'était une de ces âmes fortement trempées, qui ne se révoltent pas contre le destin, qui se soumettent à ses arrêts avec une résignation courageuse, et qui, lorsqu'elles ont connu le malheur, sont trop fières pour chercher des consolations et des adoucissements à leurs maux.

Nous avons oublié de dire que le vieil avocat ne tarda pas à suivre son ancien souverain Charles-Alexandre au tombeau; la sombre et farouche douleur qui avait envahi l'âme de son fils, avait hâté la fin de ses jours. Il mourut regretté par le pays dont il avait si courageusement défendu la liberté.

LE ROSSIGNOL DE MUROM,

NOUVELLE RUSSE,

TRADUIT DE L'EUROPA D'A. LEWALD.

(*Suite et fin.*¹)

« Dès le dixième siècle, sous le règne du premier Wladimir, surnommé le saint, un peuple sorti des steppes qui avoisinent la mer Caspienne, envahit la Russie. On ne connaissait pas son origine, on ignorait la terre où reposaient ses ancêtres. Les Grecs appelaient ces hordes *Komanes* ; mais nous leur donnâmes le nom de *Polowzi* et l'épithète d'*impures* ; car, étrangers aux lois et aux mœurs des autres hommes, ils se nourrissaient de la chair crue des animaux, et le sang chaud était leur boisson favorite. Leur corps était hideux à voir, mais leur âme était bien plus affreuse encore ; car elle ne respirait que rapines et cruautés. Le chevaleresque Wladimir et ses héros chassèrent ces misérables et les repoussèrent jusque dans leurs repaires inconnus ; mais, semblables aux bêtes fauves affamées, ils revinrent sans cesse inonder notre fertile patrie. Et lorsque le partage de l'empire eut semé la discorde parmi ses chefs, ces barbares devinrent de nouveau redoutables. En l'an du Seigneur 1093, lorsque la peste et la famine ravageaient le pays, les Polowzi firent une nouvelle invasion dans nos districts, brûlèrent les villes et les villages après les avoir pillés, et égorgèrent les pauvres habitants, qui ne leur opposaient presque aucune résistance : le peuple, abandonné de ses chefs, avait perdu toute confiance en lui-même et tout espoir en un avenir meilleur.

« Une armée s'était organisée cependant, elle ne manquait pas de chefs habiles. Jean de Kiew, Rostislaw et le vaillant Wla-

¹ Voyez le cahier de septembre, p. 276.

dimir Monomach la commandaient. Toutefois elle fut écrasée par les forces de l'ennemi, et la plus grande partie des Russes périrent dans les eaux gonflées de la Stugna. Monomach y perdit son propre frère, le brave Rostislaw, jeune héros de vingt-trois ans. En vain se jeta-t-il dans les flots pour en arracher son frère; il put à peine leur disputer sa propre vie, et la malheureuse mère, qui croyait embrasser ses fils vainqueurs, dut pleurer la mort de celui des deux qu'elle chérissait le plus. Une seconde bataille fut risquée pour secourir Torscheck, que les Polowzi assiégeaient; mais elle fut aussi malheureuse que la première, et la ville tomba entre les mains des ennemis. Elle fut effacée de la terre et les habitants en furent emmenés comme esclaves. Hélas! c'était un temps de deuil, que je ne puis mieux vous dépeindre qu'en me servant des paroles mêmes de Nestor, le premier chroniqueur de la Russie, de ce pieux anachorète, contemporain de ces malheurs: « Les villes, dit-il, ressemblent aux déserts; les villages qui ne sont pas encore détruits, vont l'être aussitôt que les flammes en seront éteintes. Les habitants qui ne périssent pas sous le glaive, sont réservés pour mille tortures ou emmenés en esclavage. Je suis de telle ville russe, disent en pleurant les uns, et moi de tel village, répondent en gémissant les autres! Plus de troupeaux, plus de chevaux dans nos prairies; les champs incultes pullulent de mauvaises herbes, et les bêtes fauves se réfugient où naguère demeuraient des chrétiens. On n'a jamais vu en aucun temps ce que nous voyons, ni souffert ce que nous souffrons, en punition de nos péchés. »

« Parmi ceux qui furent ainsi arrachés de leurs foyers et entraînés loin de leur patrie, se trouvait un vieillard presque centenaire. A côté de lui marchait une jeune fille, le soutenant d'un bras, et s'appuyant de l'autre sur un beau jeune homme, son fiancé. Hélas! les malheureux avaient pourtant connu de beaux jours. Ils étaient venus de Murom à Torscheck pour célébrer leur union au sein de leur famille, et le jour même qui devait les unir pour jamais, les avait vus captifs de ces barbares. Qu'il était affreux pour eux, ce subit passage de toutes les douceurs de

la vie à la misère la plus horrible, pour Igor, le premier à la lutte et au combat de la lance, et pour Anastasie, appelée Solowei, la couronne des jeunes filles. Mais l'amour, qui adoucit la douleur la plus acerbe, leur rendait leur commun malheur plus supportable. Les pieds de la jeune fille, qui n'avaient encore foulé que les riches tapis de Bucharest, étaient gonflés et saignants. Igor, son fiancé, ôta les souliers de jonc que la charité lui avait jetés, et les donna à son amante; mais elle, le remerciant d'un doux sourire, s'agenouilla devant son vieux père, et couvrant de baisers les traces sanglantes dont les pierres pointues avaient sillonné les pieds du vieillard, elle lui attacha les molles sandales, et le voyant marcher alors d'un pas plus affermi, cette courageuse jeune fille oublia ses propres douleurs.

« Un jour plusieurs des barbares s'approchèrent d'Anastasie, et lui montrant un objet d'art qu'ils avaient trouvé parmi le butin, ils lui demandèrent : « Qu'est-ce que cela ? et qu'en fait-on ? » Anastasie reconnut sa propriété, sa harpe confectionnée en Grèce. Elle n'avait pas d'égale pour faire vibrer les cordes de cet instrument, et à cause de sa belle voix on l'avait appelée le rossignol. A la vue de cette confidente de ses beaux jours passés, elle ne put retenir ses larmes; elle embrassa étroitement l'instrument chéri, et après l'avoir couvert de baisers comme un ami fidèle qu'on retrouve dans le malheur, elle commença à chanter un cantique sacré, implorant du Très-Haut les forces nécessaires pour supporter la cruelle adversité. C'était une fille pieuse et craignant le Seigneur. Qu'ils sont puissants, qu'ils sont saints, les accents qui échappent au malheur ! A peine avait-elle fait entendre sa voix mélodieuse, qu'il se fit autour d'elle un profond silence. Le vacarme sauvage, les malédictions et les blasphèmes cessèrent; les cris du crime et du désespoir se turent, et l'on se pressa autour d'elle pour entendre ce chant merveilleux. Ses accents rappelèrent la pitié dans le cœur des barbares; et dès lors ils l'entourèrent de leurs respects, et ne permirent plus qu'elle se trainât sur ses pieds endoloris. Ils la firent asseoir sur un cheval bien doux; mais la tendre fille ne voulut profiter de cette faveur

jusqu'à ce qu'elle n'eût obtenu de la partager avec son vieux père. La renommée de son chant vint enfin jusqu'aux oreilles du chef des Polowzi, du farouche Bagur. Il ordonna qu'on amenât Anastasie devant lui, et il lui commanda de jouer et de chanter. Elle obéit; elle chanta le Sauveur, la manière dont il avait vécu sur la terre et dont il y avait souffert; et Bagur aussi éprouva la puissance de sa voix divine. « Tu chantes bien, lui dit-il; mais ton refrain est triste et resserre le cœur. Chante-moi des chansons en l'honneur de la joie, de l'amour et de nos dieux, et tu seras ma femme; car tu es belle plus que toutes celles que j'aie vues. » Anastasie recula d'horreur. Blessée dans ses sentiments les plus sacrés, elle oublia la puissance du formidable Bagur, et elle répondit avec indignation : « Païen, je ne puis être ta femme, car déjà je suis fiancée à un chrétien. Je ne puis chanter tes faux dieux, car je les abhorre, et des chants autres que ceux en l'honneur de ma religion, ne sortiront jamais de ma bouche. » Bagur, furieux comme un tigre irrité, s'élança de son siège, et d'une voix frémissant de colère il s'écria : « Femme téméraire, toi seule, tu oserais me résister, moi, devant lequel des milliers de fronts s'inclinent dans la poussière? Non, tu ne seras pas ma femme; non, je ne m'abaisserai pas jusqu'à une esclave. Mais tu abjureras ta croyance, tu adoreras mes dieux et tu chanteras des louanges en leur honneur; sinon, toi, ton père et ton fiancé mourrez tous avant que le soleil huit fois ne se renouvelle! »

« Sur un signe du monstre elle fut entraînée et jetée dans les tourments. A chaque nouvelle torture on lui demandait : « Veux-tu abjurer ta foi et adorer nos dieux? » Elle resta ferme, malgré les souffrances atroces qu'elle endurait, et d'une voix éteinte elle priait le Seigneur. Après qu'ils eurent épuisé sur elle tous les tourments, ils entraînèrent son vieux père par ses cheveux blancs pour lui faire éprouver les mêmes tortures qu'à sa fille.

« Les gémissements du vieillard étant venus déchirer son cœur, et le sang de son père ruisselant déjà sur sa chevelure blanche, la jeune fille perdit courage, sa fermeté l'abandonna. « Arrêtez! arrêtez! » s'écria-t-elle, j'abjurerais mon Dieu et adorerai vos idoles! »

« La malheureuse, reniant ainsi celui qui l'avait toujours comblée des dons de sa grâce, fut conduite sur un pré où s'élevait en pierre la figure gigantesque de l'hideuse idole. Elle était teinte de sang humain, et dans un vide pratiqué à la place du cœur, nichaient des serpents. Cette idole n'était qu'un monceau de pierres informes mal assemblées, simulant à peine une forme humaine; elle n'en était pas moins d'un aspect effrayant; aujourd'hui encore le voyageur qui parcourt les steppes septentrionales du Caucase est saisi d'épouvante à l'aspect des débris gigantesques de ces idoles, qu'on rencontre encore çà et là sur les bords du Donguste et du Jégarlick. Le prêtre de ce culte abominable s'approcha alors de la malheureuse, et lui dit : « Agenouille-toi devant notre dieu et adore-le. C'est le plus puissant des immortels; car il engendre le mal, et tous les êtres lui obéissent. » Anastasie se mit donc à genoux; elle abjura son Dieu et sa foi avec des paroles blasphématoires, et adora cette pierre hideuse que ses prêtres eux-mêmes appelaient le crime. Ce n'était que de vains sons qu'elle proférait: son cœur reniait les mots que prononçaient ses lèvres; mais elle commit néanmoins un grand péché de ne pas être restée ferme dans l'épreuve.

« Le reniement consommé, la malheureuse voulut s'éloigner; mais un signe de Bagur l'arrêta. Sa voix ne frémissait plus de colère, son œil souriait même, mais d'un sourire mille fois plus affreux que les étincelles de sa rage; c'était le ricanement de la bête féroce qui sait que sa proie ne lui échappera plus. « Ta pénitence, dit-il, n'est pas encore finie. Il faut à ce dieu un sacrifice pour sceller les liens qui t'attachent maintenant à lui. Choisis donc, qui, de ton père ou de ton fiancé, lui doit être immolé. Que dans trois jours ton choix soit fixé; tu chanteras pendant le sacrifice des hymnes de joie à la gloire de nos dieux; et si tu refuses de faire mes volontés, ton père et ton fiancé mourront tous les deux. »

« A ces effroyables paroles le désespoir s'empara de la coupable. Elle avait joué son salut éternel pour sauver la vie de ceux qui lui étaient chers, et elle n'avait fait que perdre l'un sans

gagner l'autre. Les trois jours qui suivirent furent pour elle des jours d'enfer. Aucune pensée ne concevrait ses tourments, aucune langue humaine ne saurait les exprimer. N'ayant plus de croyance, elle n'avait plus d'espoir; elle ne pouvait plus prier celui qu'elle avait renié : elle était comme une misérable. Vers le milieu du troisième jour, quelques femmes des Polowzi, étant entrées dans son cachot, eurent pitié de la malheureuse, et lui dirent : « La vie est belle, ô jeune fille ! mais les jours de ton vieux père sont comptés ; qu'il soit donc la victime, et tu pourras vivre encore de longues années avec ton bien-aimé au sein de la joie et du bonheur. »

« Anastasie les regarda d'un œil hagard. « Vivre heureuse, dit-elle en frissonnant ; respirer encore, quand le sang de mon père aura été versé par moi ? »

« Tu n'aimes donc pas ton fiancé ? » répliquèrent les femmes.

« Si je l'aime ! reprit-elle, et son regard alla chercher le ciel, qui était fermé pour elle. Mais vaincue par ses angoisses, par ses souffrances et par un dernier désir, elle se jeta aux pieds des femmes païennes, et d'une voix étouffée par les sanglots elle leur dit : « Que je le voie encore une fois, une seule fois encore ! »

« Les femmes sortirent, et revinrent bientôt pour la conduire auprès d'Igor. Éplorée, elle se précipita sur son cœur. « J'ai renié mon Seigneur ! s'écria-t-elle ; j'ai trahi celui qui m'a sauvée. Il a entendu mes blasphèmes, ils sont montés jusqu'à lui ; mais il a vu mon cœur et il me jugera dans sa miséricorde... Igor, me pardonneras-tu ? » Igor répondit à la pécheresse : « Je te pardonne comme Dieu te pardonnera. »

« Fixant alors son amant d'un regard fascinateur, Anastasie lui dit d'une voix éteinte : « Igor, si je te commande un grand sacrifice, au-dessus des forces humaines, m'aimeras-tu encore au delà de la tombe ? »

« Igor, la pressant sur son cœur, répondit : « Je te comprends, ô ma bien-aimée ! Je devine le sacrifice que tu réclames de moi ; crois que je t'aimerai là comme ici ! »

« Les femmes alors poussèrent des cris de joie ; la beauté et

la jeunesse d'Igor avaient excité leur pitié, et d'après ces paroles elles le crurent sauvé. Mais Igor avait autrement compris son amante : dès ce moment il se mit en prière pour se préparer à la mort.

« Le jour terrible vint enfin. Devant la pierre ensanglantée se tenait le sacrificateur attendant sa proie, et de toutes parts le peuple accourait pour être témoin de la sanglante décision. On amena le vieillard et le jeune homme; de l'autre côté on entraîna la pâle Anastasie. On la fit asseoir en face de l'idole, on lui posa sa harpe entre les bras, et le prêtre de sang, brandissant son coutelas, lui dit : « Lequel faut-il que j'immole ? » Le vieillard, tendant alors les bras vers sa fille, lui dit d'une voix suppliante : « L'heure de ma mort est proche, d'après les lois éternelles de la nature. J'ai connu beaucoup d'afflictions dans la vie; mais je la quitte sans regret, puisqu'il te reste un soutien. Viens donc, ô mon enfant, que je te donne ma dernière bénédiction, et que mon âme paraisse devant Dieu en te bénissant. » Anastasie ne répondit pas; mais elle s'avança vers son fiancé, qui était là debout, calme, serein, et ne paraissait souffrir que des douleurs de son amante. Après l'avoir étroitement embrassé, après avoir couvert de baisers ses mains et ses pieds, elle se tourna vers le sacrificateur et dit : « Immolez celui-ci, afin que je ne trahisse pas mon père comme j'ai trahi mon Dieu ! » Aussitôt elle saisit sa harpe et entonna un chant joyeux; les paroles étaient celles de la joie, mais l'air en était terrible et comme on n'en avait jamais entendu sur la terre. Quand le sang d'Igor coulait, Anastasie fit un mouvement convulsif, mais son chant ne se ralentit pas. Son père se tenait à genoux, en prière, les bras élevés au ciel; mais tout à coup ses bras tombent, ses membres se roidissent : le vieillard était mort. Anastasie voit le cadavre de son père et celui de son amant; mais son chant continue. On entend toujours les mêmes accents, mais cependant plus terribles, plus effrayants : ils glacent le cœur de ceux qui les écoutent et arrêtent le sang dans leurs veines. Ce ne sont plus des accents humains qui s'échappent de ses lèvres, mais des sons qui montent

de l'abîme éternel, et qui portent l'épouvante des damnés dans l'âme des idolâtres et de leur chef lui-même. « Arrête! s'écria Bagur; arrête! s'écrièrent les prêtres, cesse tes chants, qui nous tuent! » Mais elle ne discontinua pas. Et le tonnerre, comme s'il eût été appelé par elle, commença de gronder, un ouragan avec ses tourbillons terribles se déchaina sur la forêt; mais au-dessus du mugissement de la tempête, au-dessus du soulèvement de la nature résonnait le chant terrible d'Anastasia. On vit soudain un phénomène inouï dans notre pays : la terre trembla dans ses fondements et ses profondeurs s'ouvrirent; la gigantesque idole tomba de sa hauteur, ensevelissant dans sa chute Bagur et les sacrificateurs. Les habitations des hommes s'écroulèrent aussi, écrasant sous leurs ruines tout le peuple. — Anastasia chantait toujours, et les arbres, se déracinant, couvrirent de leur vert feuillage les corps de son père et de son fiancé. Alors sa mélodie changea; au lieu des sons qui avaient appelé la dévastation et la mort, on n'entendit plus qu'une douce complainte. Bientôt elle-même fut ensevelie sous les troncs renversés de la forêt, et de dessous leur masse on entendit mourir peu à peu son chant plaintif.

« Tout le pays d'alentour ne fut plus qu'un vaste désert, et au milieu de ruines et de décombres apparurent trois tertres tels que nous en trouvons sur des routes solitaires, et sous lesquels on ensevelit les cadavres inconnus trouvés loin des habitations. Sur l'un de ces tertres se tenait un petit oiseau qui chantait d'une voix douce et plaintive : c'était le rossignol de Marom. Aujourd'hui encore, malgré les siècles, il chante toujours, et son chant est signe de mort et de trahison. Le voyageur qui a le malheur de l'entendre, reste comme enchaîné au sol, et il s'élève dans son cœur une douleur inexprimable, qui le tue avant que le chant n'ait cessé. Si quelqu'un survit à ces accents, il est voué au malheur; il est trahi dans ses plus chères affections, et le bonheur ne lui sourit point sur la terre.

« Mais il se fait tard, dit ensuite Eucharis; l'heure de la prière m'appelle. »

Il se leva donc, et après avoir donné la bénédiction à ses ouailles, il regagna lentement le village.

« Je voudrais bien savoir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, » dit la vieille Marthe.

— « Contes que tout cela, répondit un paysan qui avait servi à Saint-Pétersbourg; ne dit-on pas aussi qu'il tonne régulièrement le jour de la Saint-Jean; cependant aujourd'hui le temps a été plus serein que jamais. »

— « Il n'est pas encore minuit, » dit une voix creuse, probablement celle d'Alexandre. Elle sonna si étrangement qu'on eût dit un avertissement surnaturel; et comme si la nature eût voulu le confirmer, le roulement du tonnerre se fit soudain entendre dans le lointain.

« Entendez-vous ? il tonne, » dit Machinka effrayée.

— « Ma foi, non ! dit le paysan sceptique; ce sont probablement les boîtes d'artifice qu'on tire au château ! »

— « Notre seigneur, dit Marthe, a passé sa jeunesse en France, dans ce pays frivole, où il a oublié les usages de ses ancêtres. Il ne songe pas à célébrer dignement ce saint jour. Dans notre pays orthodoxe on le passe dans le calme et dans le recueillement, et non pas en faisant des festins, comme cela se pratique chez les Tchoudi et chez les Esthes, où les tables ne se dégarnissent pas de viandes et d'eau-de-vie, où les torches de poix flambent toute la nuit, et où l'on danse jusqu'au jour au son bruyant de la vielle. »

— « C'est bien le grondement du tonnerre et non le bruit des boîtes, dit Wanuschka; mais l'orage est encore éloigné. »

— « Le rossignol ne chante plus, murmura tout bas Rosa; je ne sais quelle anxiété j'éprouve, la pensée d'Anastasie ne sort pas de mon esprit. »

— « Ni du mien, répliqua Marthe, jetant un regard sur Alexandre, qui paraissait toujours absorbé dans ses pensées; et je me tromperais fort, si quelqu'un de nous n'a pas réellement entendu le rossignol de Murom ! »

A ces mots, Alexandre sortit brusquement de sa rêverie, comme si on l'avait appelé par son nom.

— « Que dites-vous donc? dit-il d'une voix effarée; il y a longtemps déjà qu'il m'a appelé! »

Un cri de surprise s'éleva dans l'assemblée : « Quoi? Alexandre! tu aurais entendu le rossignol de Murom? »

— « Oui, répéta-t-il d'une voix grave, je l'ai entendu; et à moi, comme à tous ceux que ses chants ont surpris, il m'annonce la trahison et une vie brisée. »

— « Se peut-il, Alexandre! » dit Rosa d'une voix pleine de tristesse.

— « Tais-toi, infidèle! s'écria-t-il, en fixant sur elle un œil égaré. N'as-tu pas trahi mon amour, violé tes serments? »

— « Moi? » soupira Rosa, pouvant à peine proférer un son.

Alexandre vit l'effroi se peindre sur tous les visages; il se remit de son trouble, et prenant son front à deux mains : « Ma tête, ma tête! s'écria-t-il. Les blessures que me firent les Turcs me brûlent comme mille feux! Il me semble que je serais soulagé, si elles pouvaient se rouvrir, et si je voyais mon sang couler de nouveau. » Puis tendant sa main à Rosa, c'était la première fois qu'il saisissait celle de la jeune fille, il lui dit d'une voix douce qu'on ne connaissait pas encore à ce singulier jeune homme : « Rosa, pardonne-moi; tes traits, tes regards ont jeté le trouble dans l'âme d'un malheureux.... Tu ne sais pas encore; je suis ton compatriote! »

— « Toi! s'écria Rosa pleine de joie; toi, Cosaque? »

— « Ou plutôt je l'étais, continua Alexandre; j'ai renoncé à ma tribu. »

— « Renoncé! répéta Rosa étonnée; comment un Cosaque peut-il renoncer à sa tribu? »

— « Je le fis pourtant, répondit le jeune homme, et c'était un devoir sacré de le faire. Tu sauras que dans le temps où je vivais encore parmi mes frères, Vieux-Tscherkask n'avait pas encore été abandonné de ses habitants; quelques Cosaques seulement étaient allés demeurer à Novo-Tscherkask. Nous connaissions nous autres le charme de notre fleuve, dont nous étions fiers. De même que le guerrier du Don n'a point son pareil dans toutes les peuplades

de la vaste Russie, de même s'élevait la ville de Tscherkask, supérieure à toute autre de l'empire. Pendant deux mois de l'année nos habitations étaient sous l'eau; il n'y avait que les toits et les tours des églises qui paraissaient, ce qui donnait à la ville l'aspect d'un grand lac semé de petits filots. Il fallait aller en bateau pour visiter son voisin. Quand la crue commençait ou quand elle déclinait, on marchait sur de hauts *mosti*¹ jetés sur la rue d'une maison à une autre. Les maisons elles-mêmes étaient bâties sur de hauts pilotis, sous lesquels, après l'écoulement des eaux, poussait une herbe fine qui servait de pâturage à nos chevaux et à nos bestiaux. Ce changement continu, cette attente constante d'une situation nouvelle, ne montrèrent-ils pas à l'habitant du Don sa destinée entière, qui est de vouer sa vie à la défense de la patrie!

« Le jour que la sage-femme me présenta à mon père, une double joie régna dans sa maison; car à la même heure sa jument favorite, qui l'avait porté dans bien des batailles, mit bas un poulain. L'enfant et le cheval furent élevés ensemble comme deux frères. J'étais toujours à l'écurie à jouer avec lui, ou il venait à la maison m'amuser de ses courbettes. Le lait de jument me donna des forces précoces, et j'appris à courir à cheval avant que j'eusse appris à marcher. Mais aucun coursier ne me porta d'un pas aussi sûr, aussi léger à travers les steppes et les forêts, que Kaschka, mon frère de lait; il obéissait à ma voix et ne se laissait monter que par moi. Hélas! la carrière du noble animal est plus vite fournie que celle de l'homme. Lorsque je commençai à penser, à sentir, Kaschka était déjà vieux.

« Or, en face de nous demeurait un vieillard avec sa fille; je n'ai pas de noms pour eux; je les appellerai, lui, le vieux Cosaque, et elle la fidèle. Ce vieillard était un homme de fer. Il avait combattu contre les Abasses, les Turcs, les Perses et contre les Français. Il se signait régulièrement trois fois par jour; mais il n'aurait pas cédé le pas au diable, s'il l'avait rencontré, et à chaque danger il répétait son mot favori *ne bos*². Sa fille était

¹ Espèce de pont. — ² N'aye pas peur.

une délicieuse enfant, la fleur de Tscherkask. Elle écoutait mes chants quand le soir, assis sur le banc devant ma maison, je m'accompagnais de ma balalaïka; elle ralentissait le pas quand dans la rue le hasard me rapprochait d'elle; et le matin, lorsqu'elle ouvrait sa fenêtre, son premier salut était toujours pour moi. Notre liaison devint bientôt plus intime. La belle enfant n'écoutait plus mes chants de loin, mais assise à mon côté; et quand à la fin du jour j'avais fait ma prière devant l'image de la Vierge, c'était avec la sienne dans le cœur que j'allais goûter le sommeil. Le père me voulait du bien; mais j'étais pauvre, et il avait dans sa cave, au lieu de farine et de légumes secs, de l'or et de l'argent plein ses pots. Je n'osais donc parler de mon amour; et bien que j'aimasse sans espoir, je ressentais une indicible joie, quand, témoin du jeu de lance sur le pré, l'œil de la jeune fille ne cherchait que moi; quand elle pâlisait, lorsqu'à la course je feignais de me jeter sous les fers de mon cheval, quand dans nos promenades sur le Don elle ne voulait être conduite que par moi, et que, mutine et joyeuse pendant toute la journée, elle redevenait posée et triste le soir en me quittant, comme si l'intervalle d'une nuit eût dû nous séparer à jamais. Hélas! elle pressentait l'avenir; une heure, un moment, suffirent pour changer le cœur de l'homme, pour briser une vie entière.

« Un jour que je me promenais sous la maison de ma bien-aimée, je remarquais que les pilotis sur lesquels elle était bâtie commençaient déjà à se pourrir. « Il y a du danger ici, dis-je au père. Quand le Don viendra de nouveau nous visiter dans nos chambres, et qu'il sera accompagné de l'ouragan, ces pilotis ne lui résisteront plus. » — « *Ne bos*, répondit le vieillard; ce bois est du temps de mes pères, et je te donne ma parole qu'il résistera plus longtemps que le tien. » De fortes neiges étaient tombées cette année et le débordement devait être en conséquence; je n'osai pourtant persister dans mon opinion devant la longue expérience du vieillard, c'est pourquoi la maison resta sans supports.

« Un matin, au sortir d'un doux rêve qui m'avait uni à ma

bien-aimée, je fus éveillé par un bruit singulier sur l'escalier de ma chambre. C'était Kaschka qui venait à moi, et hennissait joyeusement comme de me voir éveillé. Il devait être arrivé quelque chose d'extraordinaire; car le vieil animal ne quittait plus guère sa bonne place dans l'écurie. Courant donc à la fenêtre, je vis que les eaux refluaient dans la rue, et que le vent, qui soufflait de la mer d'Azof, les poussait avec une rapidité effrayante. Les flots montaient d'instant en instant, et l'inondation, qui ne croît ordinairement que par gradation, se fit de cette manière avec la rapidité de la pensée. Le vieux Cosaque passa dans une barque avec ses domestiques. «*Ne bos!* me cria-t-il, nous allons mettre les chevaux en sûreté. Ma fille dort encore, la paresseuse!» Je descendis à l'écurie, craignant de ne pas arriver à temps pour détacher les chevaux. Effectivement, déjà les flots m'allaient au visage; mais je vis que l'écurie était vide. Les prudents animaux s'en étaient arrachés d'eux-mêmes, et ils avaient gagné la colline. Kaschka seul m'était resté fidèle. Rentrant alors dans ma chambre, et laissant errer mes regards des flots qui grossissaient à vue d'œil, au ciel gris dont la pluie tombait par torrents, je crus remarquer que la maison d'en face tremblait. Je me trompe, me disai-je; ce n'est que l'effet de la lumière incertaine et de l'épais brouillard, qui permet à peine de distinguer les objets. Mais un sourd ébranlement se fit entendre et fut suivi d'un craquement terrible. Cette fois je ne me trompai plus, la maison tremblait, et l'ouragan, qui l'attaquait avec toute sa force, menaçait de la briser à chaque instant. Ma bien-aimée parut alors à la fenêtre, pâle, échevelée. Elle tendait ses bras vers moi, elle me criait des mots que je n'entendais pas; mais je vis tout ce qu'elle souffrait, et combien son péril était imminent. Les flots affluaient toujours, l'ouragan mugissait de plus en plus fort et le bâtiment s'affaissait peu à peu. Point de barque! point de radeau! aucun homme dans le voisinage qui eût pu lui porter secours. Le temps pressait; je vis le moment où tout allait s'écrouler, où la malheureuse, engloutie par les flots ou brisée par les poutres tombantes, allait périr d'une mort affreuse. Je pris la résolution du désespoir; et comme un

Cosaque ne sait nager qu'à cheval, je monte le vieil animal fidèle, qui, me sentant sur son dos, me lèche la main. Je le lance par la fenêtre dans les flots. Pendant quelques moments le péril sembla donner des forces à l'animal, qui traverse rapidement les vagues, et j'arrive sans encombre jusqu'à milieu de la rue, où Kaschka peut encore prendre pied sur le Mosta. Mais les forces de ma pauvre bête sont épuisées et le péril devient toujours plus pressant. Kaschka tombe, se relève et tombe encore. Mais j'entendais les cris de la malheureuse, et frappant et excitant mon cheval, je parvins enfin à le faire aborder, haletant et tremblant, à la maison de ma bien-aimée. Elle s'élança dans mes bras; je la serrai étroitement. Mais les moments étaient précieux, le moindre retard pouvait nous devenir funeste; je ne pus donc permettre à Kaschka de se reposer, et son fardeau était double. Malgré les efforts que je fis, malgré les coups dont je l'accablai, la pauvre bête ne fit plus aucun mouvement; elle n'essaya pas de lutter contre l'impossible. Ce fut la seule violence des flots poussés par l'ouragan qui nous poussa vers la rive opposée. J'étais déjà près de notre maison, quand Kaschka tomba de nouveau. Avec cette force que donne le désespoir, je soulevai alors mon amie, qui put gagner la croisée et s'y cramponner : elle était sauvée, et elle me tendit la main pour me tirer à elle. Le pauvre cheval, délivré de la moitié de sa charge, respirait de nouveau. Je le saisis par la crinière pour le sauver en même temps que moi; mais mes forces aussi étaient épuisées, le cheval m'entraîna. « Lâche donc la crinière; me cria la jeune fille, et que l'animal périsse! » Ces mots me firent mal. J'aurais cru commettre un crime de sacrifier le fidèle animal, et mes mains n'en saisirent sa crinière qu'avec plus de force encore. Mais un craquement terrible se fit entendre : la maison d'en face s'écroulait, ses débris s'abîmaient dans les flots. Une grosse poutre rasa mon corps, frappa le cheval, dont elle me sépara; c'est alors qu'éperdu je saisis la croisée, et lorsque je fus revenu à moi, j'aperçus Kaschka, le crâne fracassé, entraîné avec les débris. C'est confesser une honte, je le sais; mais il faut que je vous l'avoue, j'ai pleuré le vieil animal. La fidélité est si rare sur la terre!

« Le vieux Cosaque ayant vu sa fille sauvée, me serra la main et me dit : « Cette fois le jeune homme s'est montré plus prudent que le vieillard. » Et comme je lui montrai la place où sa maison avait disparu, il répondit, en clignant de l'œil, à sa manière : « *Ne bos*, mon garçon ; l'automne prochaine tu verras une maison plus belle et plus solide que la première ; car les pots à l'argent sont sauvés. » Sa fille ne fit plus aucun effort pour cacher les sentiments qu'elle avait pour moi ; elle était devenue ma propriété, ou plutôt j'étais devenu la sienne. Elle épiait tous mes regards, toutes mes paroles ; elle voulait que je lui rendisse compte de toutes mes actions ; et moi, j'étais heureux de cet esclavage, car l'amour avait forgé mes chaînes. Pourtant je n'osai me présenter, suivant l'usage de notre pays, au vieux Cosaque pour lui demander la main de sa fille ; car depuis quelque temps il m'avait montré de la froideur.

« Un dimanche je fus appelé chez lui. En entrant dans la chambre principale je vis que tout y avait un air de fête. Les images des saints avaient été fraîchement décorées ; les bancs et les chaises étaient couverts de riches tapis, et sur la table on avait posé du pain, du sel et de l'eau-de-vie. Mon amante vint à ma rencontre ; elle était parée du collier et des bracelets de sa mère. Elle me tendit la main d'un air si doux et pourtant si sérieux, que je croyais voir en elle une étrangère. Le vieillard s'avança vers moi d'un air sombre, et me dit d'une voix colère : « J'ai plus de roubles que tu n'as de copeks, par conséquent je dois être honteux d'aller moi-même offrir ma fille à un homme qui n'a fait que la tirer de l'eau. Pourtant je le fais ; elle est à toi, je te la donne. Mais si tu refuses de boire avec moi à une heureuse postérité, tu recevras des coups de ton beau-père même avant la noce ; car si tu avais toujours dit, comme moi, *ne bos*, je pourrais déjà faire sauter mes petits-enfants. »

« Que j'étais heureux ! J'embrassai le bon vieillard, je lui baisai les mains et la barbe ; je pressai ma fiancée sur mon cœur. Les portes de la chambre voisine s'ouvrirent, les parents et les amis en sortirent, ayant à leur tête le pope portant l'image de S.^{te} Olga.

Il s'avança et nous fit embrasser *simultanément* l'image de la sainte, et nous fîmes fiancés. Les invités nous offrirent leurs cadeaux, puis tout le monde se rendit dans une autre chambre, où était exposé le magnifique trousseau de ma fiancée. Le banquet que le vieillard donna en l'honneur de nos fiançailles dura trois jours, et, suivant l'usage, nous y assistâmes sans y prendre part. Il fut convenu que notre mariage se ferait à mon retour; car j'étais un de ceux qui devaient partir pour relever la ligne militaire au Caucase. Je me séparai d'elle le cœur déchiré, mais plein de foi en son amour et en sa fidélité. Elle pleura beaucoup, disant que les filles des Tscherkesses étaient beaucoup plus belles que celles des Cosaques, et que je l'oublierais bientôt. Elle alla même dans sa douleur jusqu'à m'appeler un infidèle, un traître, à m'accabler de reproches de ce qu'ayant pleuré la mort de mon cheval, je n'avais aucune larme pour notre séparation. Ces pleurs, cette douleur me rendirent mon amante plus chère encore; car dans ses injustes reproches je croyais reconnaître l'excès même de son amour pour moi. Lorsqu'elle me vit m'élancer sur mon cheval et partir, elle tomba évanouie dans les bras des femmes. Dieu entendit mon serment de lui garder un amour et une fidélité sans tache.

« Plus tard, des compagnons d'armes qui arrivèrent compléter notre régiment, m'apportèrent de sa part tantôt un salut, tantôt un signe de son amour. J'appris même une fois que, se trouvant seule un soir dans sa chambre pour penser à moi, toutes les cordes de ma balalaïka s'étaient tout à coup déchirées; elle soutenait à cause de cela que je lui étais devenu infidèle à l'instant même. Mais ce moment-là précisément je combattais les sauvages brigands de la montagne, et mon sang coulait de plusieurs blessures que j'avais reçues. Néanmoins cet avertissement bizarre devint pour moi la source de mille sombres pensées; mais il devait s'expliquer autrement que je ne pensais alors.

« Six mois s'étaient écoulés; l'hiver vint et rendit la guerre impossible dans ces contrées. D'ailleurs les Caucasiens, ayant été battus, n'osaient plus se montrer. Un jour donc le Kochewoi-

Altamann me dit : « Alexandre, monte à cheval, retourne chez toi pour épouser ta fiancée; va, et que le Ciel te protège. » Une heure après j'étais à cheval, partant en société d'un compagnon d'armes qui allait visiter sa femme malade. La veille de notre arrivée nos chevaux étaient si fatigués que nous ne pûmes atteindre notre gîte; il fallut se résoudre à passer la nuit dans un bois touffu. Le froid était piquant, et les arbres de la forêt, chargés de neige, ne nous offraient qu'un faible abri contre le vent glacial qui engourdissait nos membres. Nous nous enveloppâmes dans nos *burki*¹ tscherkassiennes, et nous nous étendîmes sur la neige durcie pour chercher le repos. Mais malgré notre fatigue, le sommeil nous fuyait. L'idée d'être si près de nos foyers, et pourtant si dénués, fit naître en nous de sombres et de pénibles réflexions. Mon compagnon pensait à sa femme malade, et moi, je songeais à ma fiancée qui m'attendait; mais sa gracieuse image ne put chasser les angoisses qui tourmentaient mon âme. Nous étions sur le point de nous endormir, quand tout à coup un son doux et triste se fit entendre au-dessus de nos têtes. Presque effrayés, nous nous dressâmes sur notre séant, et nous aperçûmes un petit oiseau perché sur une branche chargée de neige. C'était un rossignol qui chantait d'une manière si suave, que, sans penser d'abord à l'extraordinaire de ce phénomène, nous ne fîmes que prêter l'oreille à ses délicieuses mélodies. « Que signifie ceci? m'écriai-je enfin; un rossignol dans cette vaste solitude, au milieu de toutes les rigueurs de l'hiver! » Mon compagnon, singulièrement ému, me répondit : « C'est la chanteuse mystérieuse du pays, c'est le rossignol de Murom. » — « Que nous présage-t-elle? » demandai-je. Le cœur serré, il répliqua : « La mort, le péril ou le crime, voilà ce que présage ordinairement le chant de cet oiseau de malheur. Prions pour ma femme, qui peut-être lutte avec la mort dans ce moment. Prions aussi pour nous, afin que le tentateur reste loin de notre cœur. » Nous nous mîmes en prières, et le rossignol chantait toujours de plus en plus fort, jusqu'à ce que tout d'un coup il termina par un cri aigu qui nous traversa le cœur. Un

¹ Manteaux de feutre.

profond silence se fit de nouveau autour de nous. Mon compagnon, avant de se recoucher, tira de son sac une gourde d'eau-de-vie. « Ne bois pas, lui dis-je, le froid est trop vif; dans une telle saison il n'est pas bon de boire de l'eau-de-vie la nuit. » — « Qui sait, me répondit-il, en me lançant un coup d'œil significatif, s'il n'est pas bon de boire de l'eau-de-vie en ce moment même. » Il vida sa gourde d'un trait, se signa et s'endormit aussitôt avec une respiration forte et bruyante. Quant à moi, un sommeil inquiet ne me gagna que tard, et des rêves bizarres tourmentaient mon âme. Lorsque je m'éveillai au matin, le froid avait presque anéanti l'usage de mes membres. Je me levai avec peine du sol glacé; et n'entendant plus la respiration de mon compagnon, je crus qu'il s'était levé avant moi. Mais non, le voilà qui dort encore à côté de moi, enveloppé dans sa burka, comme il s'était couché la veille; je voulais l'éveiller : mais je m'aperçus que je n'avais plus devant moi qu'un cadavre. Le malheureux avait péri de froid, l'eau-de-vie qu'il avait bue lui avait été mortelle. A l'idée du rossignol de Murom, une voix intérieure cria en moi avec un sombre pressentiment, que j'aurais aussi ma part de sa sinistre prédiction, et mon cœur se serra. Bien que je fusse pressé d'arriver à Tscherkask, je ne pouvais quitter le corps de mon compagnon d'armes, sans l'avoir déposé dans sa dernière demeure. La tombe d'un guerrier est bientôt faite. Je creusai une fosse dans la neige avec mon sabre, et ayant couché mon pauvre camarade dans ce lit bien blanc, je le couvris de branches de sapin. Ce dernier devoir rempli, je voulus remonter à cheval et partir, lorsque je m'aperçus que nos deux montures, poussées par le froid ou peut-être effarouchées par quelque bête féroce, avaient pris la fuite. Il fallut donc comprimer mon impatience et me résigner à voyager à pied. Le mouvement me fit du bien; la vie revint peu à peu dans mes membres engourdis, et plus j'approchai de ma ville natale, plus j'accélérais mon pas. Déjà j'entends les cloches qui me convient avec leurs sons bien connus; et me voilà dans la ville. Mais les rues en sont désertes; quelques vieilles femmes seulement sont assises sur leurs portes et

me regardent d'un air d'étonnement. L'épuisement, joint à la souffrance de la dernière nuit, aura décomposé mes traits, pensai-je; évitant donc la rue principale, je fais un détour pour me rendre à la maison de ma fiancée. J'entre, je passe le seuil sacré: mais tout s'y offre à mes regards étonnés comme je l'avais quitté six mois auparavant. Il me semble que le repas de mes fiançailles dure encore. Les images des saints sont fraîchement décorées d'or et d'argent, les meubles sont de nouveau couverts de riches tapis, et la table est chargée de vin, de bière, de naliwki, de poissons frits et de mets de toutes sortes; malgré qu'il fasse grand jour, les bougies sont allumées; et lorsque, ne pouvant revenir de mon étonnement, je passe dans la chambre voisine, je vois le magnifique trousseau exposé de nouveau. Mais personne ne vient à ma rencontre, personne ne vient pour me saluer; toutes les chambres sont vides. Indécis et ne sachant que faire, je sors de la maison. Devant la porte principale, la rue, jonchée de branches de pins hachées, me montre le sentier que j'ai à suivre, et il me conduit à l'église, lorsque à moitié chemin une noce vient à ma rencontre. A la tête et entre les deux anciens du village j'aperçois alors ma fiancée, et près d'elle marchait un étranger. A ma vue soudain elle pâlit, et comme au jour de mon départ elle tomba évanouie entre les bras des femmes. On la porta dans une maison voisine; les invités se dispersèrent, et le père, se précipitant vers moi, m'entraîna dans sa maison. Longtemps nous restâmes en face l'un de l'autre sans pouvoir proférer un mot. Élevant enfin sur lui un regard accusateur, je m'aperçus que ses cheveux avaient blanchi, que son front était sillonné de rides et que sa force était brisée. « Alexandre, me dit-il d'un ton colère, la honte est descendue sur ma tête, ma fille t'a trahi; un autre l'épouse, et cet autre, ce n'est pas un Cosaque, pas même un Russe, mais l'un de ces étrangers aux paroles mielleuses et au cœur faux, qui ont profané nos temples, dont nous avons versé le sang et dont les os blanchissent sur nos champs. »

« Le rossignol de Murom! me dit alors ma voix intérieure. Je me retournai pour m'éloigner; mais le vieillard me retint,

essayant de me consoler, lui, dont la vie, comme la mienne, était brisée. En détournant mes regards de son visage amaigri par le chagrin, ils tombèrent sur ma balalaïka, qui pendait à un clou, oubliée et couverte de poussière. Je la saisis, et je vis que les cordes en étaient effectivement rompues. « Quand est-ce que cela est arrivé ? » demandai-je. — « Hm ! reprit le vieillard, il y a déjà quelques semaines que le Français essaya d'en jouer ; mais comme il ne put y parvenir, il déchira les cordes de dépit. — O femmes ! »

A ces mots, Alexandre prit sa balalaïka, en fit vibrer les cordes avec une force qui les fit sauter toutes, puis il lança l'instrument contre un arbre, saisit ses béquilles et disparut.

— « La malheureuse ! dit Rosa en soupirant. Oui, il a dit vrai ! moi aussi, je dois porter la peine de ses malheurs. »

— « Toi ? » demanda Maschinka étonnée.

— « Oui, répéta Rosa ; n'est-il pas dit : le péché de l'un sera puni en toute sa race ? La malheureuse dont il a parlé était ma sœur. »

— « Sa sœur ! » s'écrièrent-ils tous. Mais Rosa continuant : « Elle et moi, dit-elle, étions enfants du même père ; mais sa mère était Grecque et la mienne était Russe. Lorsque ceci se passa, j'étais encore enfant, et je vivais chez ma marraine. »

— « Eh bien ! ta sœur est-elle heureuse ? » demanda la vieille Marthe.

— « Sa déception fut courte, répliqua Rosa, mais long fut son repentir ; la tombe couvre sa faute. »

— « Que Dieu pardonne à la pécheresse ! » dirent tous.

Cependant l'orage s'était insensiblement approché, et déjà le tonnerre grondait avec force. « Rentrons, rentrons ! s'écrièrent les femmes ; car la nuit de la Saint-Jean réclame son droit. »

Le vent commençait à mugir, le tourbillon s'élevait ; mais au milieu de la nature révoltée on entendit de nouveau le chant du rossignol. Tous restèrent comme enchaînés. Les nuages, chassés devant l'ouragan, voilèrent la lune d'une nuit profonde. Le tonnerre grondait dans la plaine et retentissait sur les hauteurs ; et comme pour préluder à cette lutte inégale, le rossignol ne discon-

tinuait pas sa plainte douloureuse. Soudain un éclair entoura les habitants de sa lueur blafarde; leurs yeux en furent éblouis, leur respiration s'arrêta et une douleur aiguë traversa leurs nerfs. Un violent coup de foudre, presque simultanément, fit tomber quelque chose dans la main de Rosa, qui, demi-évanouie, se tenait appuyée contre un arbre. C'était le rossignol que la foudre avait tué. Mais des cris « au feu! au feu! » s'élevèrent du village, et parmi les rayons bleuâtres des éclairs on voyait luire la flamme rouge de l'incendie. La foudre était tombée sur l'église. Les villageois accoururent de tous côtés pour éteindre le feu, pour sauver les objets sacrés; mais les portes principales étaient fermées, et dans son angoisse le marguillier ne put trouver les clefs. La flamme, excitée par le vent, grandissait à vue d'œil; déjà elle entourait de ses mille langues l'édifice de bois. Tout à coup les cloches se mettent en branle; les habitants stupéfiés élèvent leurs regards, et — chose horrible — ils aperçoivent un homme au milieu d'une mer de flammes, et cet homme — c'est Alexandre! Comment le malheureux, le mutilé, a-t-il pu arriver là-haut? qu'y voulait-il faire? se demandait-on, lorsque d'autres flammes, annonçant un incendie dans le village voisin, donnent le mot de l'énigme. Alexandre, vraisemblablement, avait aperçu ces flammes, et il était monté à la tour pour avertir les habitants du danger qui les menaçait. « C'est par la porte de derrière qu'il est entré! s'écria une voix, pénétrons-y. » Tout le monde s'y précipite. La porte était ouverte, mais déjà les flammes en sortaient furieuses, dévastatrices. Les plus courageux reculaient, quand une femme s'y précipita. Un instant le feu refléta son ombre, on vit son écharpe, que les jeunes filles cosaques portent en sautoir, prendre feu et se consumer sur la poitrine, puis on ne vit plus rien. C'était Rosa! Elle sentit l'ardeur des médailles à son cou; elle les arracha et elle avançait toujours. Les poutres enflammées tombaient autour d'elle, lui barrant le passage; elle avance encore. Le carillon devenait horrible, les cloches sonnaient leur propre glas; Rosa avançait toujours. Arrivée à la place où devait se trouver l'escalier de la tour, elle ne le retrouva plus; il était consumé. Dans ce moment un

craquement terrible se faisait entendre; le toit s'écroule, et la masse incandescente des cloches tombe avec un fracas épouvantable. Rosa est renversée et un cri d'angoisse fut entendu au dehors. Les murs s'étaient écroulés avec le toit, et l'on ne voyait plus qu'un monceau de ruines.... Un seul côté de l'église restait encore, c'était celui où se trouvaient les saintes portes. Les villageois se pressaient autour des décombres ardentes pour chercher les cadavres des deux malheureux.... Mais que le Seigneur est grand et que sa grâce est infinie! Le grand tableau du maître-autel, qui représentait le Christ jugeant la femme adultère, s'était détaché du mur par l'effet de la chaleur, et en tombant il avait formé une espèce de toit ¹. Quel ne fût pas l'étonnement des villageois, lorsque, le soulevant, ils découvrirent dessous Rosa, pâle, penchée sur Alexandre, dont la blessure de tête s'était rouverte et avait taché de sang la blanche robe de la jeune fille.

Alexandre guérit. Lorsque sa blessure se ferma pour la seconde fois, sa morosité et sa misanthropie disparurent. Il devint doux comme autrefois, et il n'avait d'yeux que pour sa gardienne fidèle, qui ne quittait presque jamais son lit de douleur.

Un an s'était écoulé, et l'église s'élevait de nouveau, en bois, il est vrai, mais plus vaste et plus belle qu'auparavant. Lorsque l'évêque consacra le nouveau temple, on vit Rosa, toujours aussi tendre et aussi fidèle, agenouillée devant le maître-autel et priant devant le tableau qui représentait le Christ qui jugeait la femme adultère. Son regard plein de foi demeura attaché sur l'image de l'homme-Dieu, et sa voix murmurait : « Le péché de ma sœur est expié. » A côté d'elle priait un pâle jeune homme, Alexandre. Eucharius s'avança vers eux et, joignant leurs mains, leur donna la bénédiction des époux.

¹ En Russie, les tableaux d'église sont peints sur bois.

HARRY HOERTEL.



Histoire.

LA SUÈDE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'ABDICATION DE CHRISTINE
(1654).

(*Suite.*¹)

Dirigé d'abord par un ministre habile, Albert régna quelque temps avec succès; mais plus tard, abandonné à lui-même, il ne montra aucune des qualités nécessaires dans les circonstances où se trouvait son royaume. Le désordre s'introduisit bientôt dans toutes les branches de l'administration; les lois perdirent leur vigueur, et le trône fut dépouillé des ressources dont il avait besoin pour inspirer le respect et forcer à l'obéissance.

Dans le même temps régnait en Danemarck et en Norwége Marguerite, fille de Valdemar et veuve de Haquin. Le mécontentement qu'avait excité Albert étant parvenu à son comble, lorsque ce prince voulut réunir à son domaine le tiers des biens-fonds, sans en excepter ceux de la noblesse et du clergé, les seigneurs et les prélats les plus puissants s'adressèrent à Marguerite. Albert leva des troupes; la reine de Danemarck lui opposa une armée nombreuse. En 1389 un combat sanglant fut livré dans la plaine de Fahlkœping, dans la Westrogothie. Le roi fut défait, et devint prisonnier de Marguerite; cette princesse, qui méritait à cette époque le titre de Sémiramis du Nord, convoqua en 1397, dans la ville de Calmar, les députés de la Suède, du Danemarck et de la Norwége, et leur proposa de réunir pour toujours les

¹ Voyez le cahier d'août, p. 134.

trois couronnes sur une même tête, et de désigner pour son successeur Éric de Poméranie, son arrière-neveu. Ses vœux furent remplis sans opposition.

Pendant tout le temps qu'elle régna, Marguerite sut maintenir l'ordre et la paix; mais après sa mort, l'avènement d'Éric fut signalé par des troubles et des divisions. Les Suédois, surtout, étaient difficiles à maintenir. Ils formèrent deux partis : l'un pour la conservation du traité de Calmar; l'autre dévoué au peuple, et cherchant à repousser la prépondérance de l'autorité des agents danois. Éric, après un règne de courte durée, déchiré par les guerres civiles et les luttes toujours renaissantes des factions, fut dépossédé du trône par une assemblée de notables Suédois, et bientôt après il perdit aussi le Danemarck et la Norwège. Les Danois le remplacèrent par son parent Christophe de Bavière, qui parvint à soumettre les Suédois, mais sans acquérir leur attachement.

Après sa mort, Christian d'Oldenbourg fut élu en Danemarck. Les Suédois firent choix de Charles Canutron, de l'ancienne maison Bonde, alliée à celle de Saint-Éric. Ce dernier fut aussitôt reconnu par les Norwégiens; mais doué de plus d'ambitions que de talent, il ne fut pas heureux. Christian lui enleva la Norwège; puis, ayant gagné l'archevêque d'Upsal, Benoît Oxenstiern, il fit marcher des troupes contre la Suède; Charles, trahi par l'archevêque et forcé de fuir, se réfugia à Dantzick. En 1457, l'union de Calmar fut solennellement renouvelée, et les trois royaumes se rangèrent encore sous le même sceptre; mais l'archevêque d'Upsal n'avait fait obtenir à Christian le trône de Suède que pour régner sous son nom. Ses prétentions hautaines irritèrent le roi, qui le fit arrêter et conduire en Danemarck; aussitôt le clergé s'insurgea, et l'évêque de Linköping s'empara du pouvoir. Les partisans de Charles profitèrent de ces troubles pour le rappeler; mais Christian ayant relâché l'archevêque, celui-ci revient en Suède, se met à la tête d'une armée, et Charles, forcé de céder pour la seconde fois, abdique dans la cathédrale de Stockholm, et se retire en Finlande. Son parti, Christian et

Benoît Oxenstiern, font à l'envi le malheur des peuples. Enfin, à la mort de Benoît, Charles ressaisit encore le sceptre, et règne jusqu'en 1470.

L'autorité fut donnée à Stenon Sture, surnommé *l'ancien*, qui la conserva pendant vingt-six ans, c'est-à-dire jusqu'en 1503, époque de sa mort. Son administration fut sage, éclairée et vigilante; il gagna l'affection du peuple en le protégeant contre l'oppression. Il contribua puissamment aux progrès de la civilisation du Nord, en fondant l'université d'Upsal, la plus ancienne de la Scandinavie, et en introduisant l'imprimerie en Suède, peu de temps après sa découverte en Allemagne. Ce chef fut un digne précurseur, sous tous les rapports, du beau règne de Gustave Wasa.

Christian II, roi de Danemarck et de Norwège, et gendre de Charles-Quint, était jaloux d'étendre sa domination sur toutes les contrées du Nord. En 1518, il parut devant Stockholm avec une flotte et des troupes de débarquement; il fut repoussé avec perte; en 1520, il rentra en Suède. Sture marcha à sa rencontre avec 10,000 hommes; mais il fut blessé mortellement dans un combat, et Christian s'empara du trône de Suède.

Après avoir fait son entrée solennelle dans la capitale, il donna pendant deux jours des fêtes très-somptueuses aux grands et aux sénateurs; il les fit réunir le troisième, mais c'était pour les envelopper dans un affreux massacre, dont il donna lui-même le signal. Après cette boucherie, il retourna en Danemarck, laissant la Suède en proie à la consternation, mais se flattant d'y avoir bien assuré son pouvoir.

Christian II, dans sa première expédition, avait emmené quelques otages, qu'on lui avait remis pour faciliter les négociations; parmi ces otages se trouvait Gustave-Éricson Wasa, qui devint le libérateur de la Suède, et qui mit un terme aux discordes et aux calamités qu'avait fait naître le traité de Calmar. Gustave était né en 1490, dans la province d'Upland, au château de Lindholm. Sa famille était une des plus distinguées du pays. Les talents de son esprit et la noblesse de son caractère étaient relevés par un extérieur distingué et par une éloquence imposante.

Gustave, emmené comme otage, ou plutôt comme prisonnier, fut d'abord détenu à Copenhague, d'où on le fit passer dans un château fort du Jutland. Un matin, à la pointe du jour, Gustave, habillé en paysan, sort de la place, fait à pied et sans s'arrêter douze milles d'Allemagne, et se trouve rendu le lendemain à la ville de Flensbourg en Sleswic. Il fut sur le point d'être saisi; mais ayant quitté la ville dans le plus grand secret, il fit route avec des conducteurs de bœufs, et arriva, au mois de septembre 1519, à Lubeck, dont les magistrats l'accueillirent avec empressement, jaloux qu'ils étaient de l'accroissement du monarque Danois. Gustave obtint d'eux un vaisseau qui le ramena en Suède; mais il apprit bientôt les cruautés de Christian; et forcé de chercher lui-même un asile obscur pour échapper aux Danois, il se rendit dans la province de Dalécarlie, dont les paysans étaient renommés par la loyauté de leur caractère autant que par leur haine pour toute domination étrangère. Après s'être longtemps déguisé en paysan, pour se soustraire aux émissaires de Christian, il saisit le moment favorable, et se fit connaître aux Dalécarliens, dans la plaine de Mora, non loin du temple de la paroisse de ce nom; il leur adressa un discours, où il dépeignait avec chaleur l'asservissement et les malheurs de sa patrie. Son éloquence entraîna tous les esprits, et il n'y eut qu'une voix pour jurer de le suivre. Profitant de cet élan des Dalécarliens, il se mit aussitôt à leur tête, et marcha sur Stockholm, que Christian avait déjà quitté, en en laissant la défense à l'un de ses meilleurs généraux. Les habitants de plusieurs provinces se déclarèrent pour Gustave, et son armée s'accrut sur la route.

Pendant que ses troupes assiégeaient Stockholm, Gustave rassembla les États à Waldstena, où la déchéance de Christian fut prononcée. Investi à sa place du souverain pouvoir, il revint continuer le siège de la capitale suédoise. Peu de temps après, les États se réunirent de nouveau à Strengnes, et après avoir délibéré sur la situation du royaume, ils proclamèrent Gustave Wasa roi de Suède, le 6 juin 1523. Stockholm lui ouvrit ses portes, et le monarque fit une entrée triomphale.

Christian fut réduit à chercher un asile en Hollande, et Frédéric de Holstein, son oncle, fut élu roi de Danemarck; les Norvégiens ne tardèrent pas à se ranger sous le même sceptre.

Gustave, dans sa haute position, avait besoin de toutes les ressources d'un esprit vigilant, d'une âme forte et courageuse. L'État se trouvait épuisé par de longs malheurs; les grands allaient manifester le chagrin de voir sur le trône celui qui avait été leur égal. Le clergé surtout formait un corps redoutable; la plus grande partie des richesses du royaume composait son antique patrimoine, et il était investi de la possession des places fortes les plus importantes. Il entretenait des relations en Danemarck, et menaçait Gustave tantôt de la vengeance de Christian, tantôt des entreprises de Frédéric de Holstein.

Les opinions de Luther étaient connues en Suède depuis quelque temps. Les deux frères Laurent et Olaüs Pétri les avaient étudiées à Wittenberg, et, de retour dans leur patrie, ils s'étaient appliqués à les répandre. Gustave, qui voulait abaisser le clergé et profiter des immenses richesses de ce corps, conçut le projet d'introduire dans ses États la nouvelle doctrine; il nomma Olaüs curé d'une paroisse de Stockholm, et Laurent fut envoyé à Strengnes, pour enseigner la théologie dans l'école de cette ville. Laurent Andreaë ou Anderson, archidiacre de la même ville, fut encore plus utile à Gustave : c'était un homme entreprenant, hardi, laborieux; il fut un des premiers prosélytes du luthéranisme, et il employa à le propager toute l'activité de son caractère.

Pendant que les frères Pétri et Anderson, que Gustave nomma son chancelier, cherchaient à familiariser le peuple avec la nouvelle doctrine, le roi ne négligeait aucune occasion d'affaiblir la puissance du clergé : il lui ôta la juridiction temporelle, et défendit aux évêques de s'approprier la succession des prêtres de leurs diocèses; il fit décréter par le sénat et la diète, qu'une partie de l'argenterie des églises serait employée à éteindre la dette publique, et que les deux tiers des dîmes ecclésiastiques seraient employés à l'entretien de l'armée. Lorsque toutes ces mesures furent prises, il convoqua les députés du clergé, de la noblesse,

de la bourgeoisie et des paysans, dans la ville de Westeras, en 1527. Le résultat de cette assemblée, après de violentes oppositions, fut conforme aux projets de Gustave. Le clergé, replacé dans une ligne plus modeste, continua bien de faire partie des États du royaume; mais il siégea après la noblesse.

En 1529, Gustave Wasa se fit couronner solennellement dans la cathédrale d'Upsal, en présence du sénat et des États; en 1531, il épousa Catherine de Saxe-Lauenbourg, dont il eut un fils, qui reçut le nom d'Éric. A la mort de cette princesse, il se décida à choisir sa nouvelle épouse dans les maisons illustres du pays; et son choix tomba sur Marguerite de Leiohnvud, dont la famille était déjà alliée à celle de Wasa. De cette union naquirent trois princes: Jean, Magnus et Charles, et plusieurs princesses, qui furent mariées dans les maisons de Bade, d'Ost-Frise, de Saxe, de Mecklembourg, et dont la postérité mêla le sang des Wasa à celui des souverains de Danemarck, de Prusse, d'Angleterre et de Russie. Après la mort de Marguerite, Gustave épousa, en troisièmes noces, Catherine de Stenbock, dont il n'eut pas d'enfants. Ces mariages plaisaient aux grands, et facilitèrent en partie l'exécution des projets du roi Gustave; mais, d'un autre côté, ils eurent l'inconvénient d'entretenir dans les familles anciennes et riches des prétentions ambitieuses, dont les effets se firent sentir dans plusieurs circonstances sous les règnes suivants.

Tandis que Gustave et Frédéric, roi de Danemarck, s'occupaient activement à régénérer l'administration de leurs États, Christian, soutenu par son beau-frère Charles-Quint, faisait un armement redoutable pour reconquérir les couronnes qu'il avait perdues. Il se rendit en Norwège avec une flotte et des troupes de débarquement. Arrivé à Opslo, en 1532, il s'empara bientôt de plusieurs places fortes; l'ancien archevêque Trolle et les autres Suédois mécontents, retirés en Norwège, prirent parti en sa faveur; mais Christian ne sut point profiter des circonstances favorables que lui présentait la fortune. Agité, irrésolu, il prit des mesures si peu convenables, qu'il se trouva enfermé d'un côté

par les Danois, de l'autre par les Suédois. Le général danois lui promit des conditions avantageuses, s'il voulait se rendre à Copenhague et s'aboucher avec Frédéric. Il accepta et partit; mais au lieu d'arriver à la capitale du Danemarck, il fut conduit dans un château fort comme prisonnier d'État. Ni les liens du sang qui attachaient Christian à Frédéric, ni la crainte que pouvait inspirer Charles-Quint, ne désarmèrent la politique, et dans cette occasion, comme dans tant d'autres, la raison d'État prévalut aux dépens de la loyauté. Pendant une longue suite d'années une dure captivité fut le partage de ce prince qui avait possédé trois royaumes, et qui avait mis le comble à ses malheurs, en se livrant à une aveugle confiance.

D'autres nuages s'élevèrent sur le Nord; la régence de Lubeck avait eu avec Frédéric de Danemarck des différends au sujet du commerce, et Gustave avait été choisi pour arbitre. Ce prince, n'ayant pas voulu se prêter aux vues ambitieuses des Lubeckois, encourut leur haine et leur vengeance. Ils proposèrent à Sture, fils du dernier régent politique de ce nom, de se mettre à la tête des mécontents de Suède et de ravir le sceptre à Gustave. Sture ayant refusé de se faire l'instrument de leurs passions, ils tramèrent un complot contre la vie du roi et y firent entrer plusieurs habitants de Stockholm. Ce complot fut également déjoué, et le monarque irrité dépouilla de leurs privilèges commerciaux des marchands avides qui avaient perdu leurs droits à sa reconnaissance. Mais ils ne renoncèrent point à l'espoir de conserver la prépondérance qu'ils avaient eue si longtemps dans le Nord. Frédéric de Danemarck étant mort en 1533, Christian, son fils aîné, fut élu roi par la majorité de la noblesse, et proclamé sous le nom de Christian III. Le clergé, qui craignait son attachement aux opinions de Luther, lui opposa Jean, son frère, et les partisans de Christian II entreprirent de replacer sur le trône ce prince, qui était toujours captif en Danemarck. La régence de Lubeck voulut s'établir arbitre de cette grande querelle; elle se déclara pour Christian II, et fit la guerre à Christian III, de concert avec Christophe comte d'Oldenbourg. Gustave, qui était beau-

frère de Christian III, balança d'autant moins à le secourir, qu'il pouvait être exposé lui-même aux plus grands dangers, si la régence de Lubeck parvenait à exécuter son plan. Les troupes suédoises se joignirent à celles du beau-frère de Gustave, et les troupes ennemies furent défaites dans plusieurs combats. Ce fut dans un de ces combats que périt Trolle, qui était resté fidèle au prince dont il avait embrassé la cause étant archevêque d'Upsal. Les Lubeckois furent réduits à signer la paix; Christian III devint paisible possesseur du sceptre danois, et le roi de Suède continua d'exécuter ses grands desseins pour la gloire et la prospérité de ses États.

Il restait encore à Gustave beaucoup d'obstacles à surmonter pour organiser l'administration et assurer le repos intérieur. Irritées par ses succès, les passions s'agitaient autour de son trône et travaillaient à le miner sourdement. On parvint à exciter des émeutes en Dalécarlie, en Westro-Gothie, en Smaland. Les paysans redemandèrent les cloches qui avaient été fondues pour servir à payer les dettes de l'État, et les prêtres, les grands, sollicitaient le retour de leurs antiques prérogatives.

Gustave apaisa les insurrections tour à tour par la force et la prudence; il poursuivit ses glorieux travaux, sans se laisser abattre par aucune résistance, et pour assurer aux générations suivantes le prix de ses efforts, il proposa de rendre la couronne héréditaire dans sa famille. En 1540 les États décrétèrent qu'elle serait dévolue à la postérité mâle du roi; et ce décret, qui avait rencontré peu d'opposition, fut ratifié à la diète de Westeras en 1544. L'acte émané de la diète reçut le nom d'*union héréditaire*.

Charles-Quint continuait à s'occuper du rétablissement de Christian II, son beau-frère, sur les trônes du Nord. Christian III, qui régnait en Danemarck, pour se ménager un appui respectable, avait conclu une alliance avec François I.^{er}; Gustave crut devoir prendre le même parti. Il envoya son secrétaire Trébow à Paris pour commencer la négociation, et François I.^{er} fit partir, peu après, pour Stockholm Christophe Richer. En 1542 une ambassade solennelle se rendit en France, de la part du roi de Suède;

elle était composée du chancelier de la cour, de Sten-Leiohnvud, beau-frère du roi, et de plusieurs gentilshommes des premières maisons. Instruit des grandes qualités de Gustave, François I.^{er} reçut cette ambassade de la manière la plus distinguée. Le 1.^{er} juillet un traité d'alliance fut signé entre les deux monarques. Les principaux articles étaient qu'on s'assisterait réciproquement, avec un corps de six mille hommes, qui, selon les circonstances, serait porté à vingt-cinq mille, et avec cinquante bâtiments de guerre, et qu'il pourrait être tiré de France pour la Suède, du sel jusqu'à la valeur de six mille ducats, sans payer de droits.

Selon quelques mémoires, il fut même question du mariage des deux fils aînés de Gustave avec des princesses de France. Pour donner au roi de Suède une preuve de son estime particulière, François I.^{er} lui envoya le cordon de Saint-Michel; le traité fut confirmé sous Henri II, et puis renouvelé sous François II. On y ajouta un article, portant que les Suédois seraient exempts du droit d'aubaine en France.

Ainsi furent jetés les premiers fondements de ce système que développèrent Gustave-Adolphe et Oxenstiern, Richelieu et Mazarin, et qui imprima un nouveau caractère à la politique moderne.

Vers la fin de son règne, Gustave fut sur le point d'être entraîné dans une guerre avec la Russie. Iwan Wasiliewitsch II, qui régnait dans ce pays, portait ses regards vers la Baltique, pour ouvrir à ses États une communication avec l'Europe. Il aspirait à conquérir l'Estonie et la Livonie, provinces qui faisaient partie de l'ancien domaine des chevaliers teutoniques, et qui avaient pour souverain Van Galen, successeur de Plettenberg, dont le grand-maître de Russie avait reconnu l'indépendance. Van Galen entra en négociation avec le roi de Suède, qui lui-même avait eu plusieurs fois à se plaindre du czar. Les troupes suédoises eurent quelques engagements avec les Russes, et Gustave se rendit en Finlande; mais voyant que Van Galen voulait lui laisser tout le fardeau de la guerre, et désirant maintenir la tranquillité dans son pays, il proposa au czar une trêve, qui fut conclue pour quarante ans.

Gustave, en montant sur le trône, ne trouva que des débris et des ruines dans les villes et les campagnes, l'incohérence et la désorganisation dans toutes les parties du gouvernement. Il reçut le titre de roi; mais il devait pour ainsi dire créer son royaume. Le courage, la constance, l'amour de l'ordre et un généreux dévouement au salut de l'État, le rendirent vainqueur de toutes les difficultés et lui assurèrent le succès. Il s'entoura d'hommes éclairés, qu'il avait appelés la plupart d'Allemagne et de France; quoique son pouvoir fût très-étendu, il consulta souvent le sénat et les États, et maintint soigneusement ces deux institutions. Il entra dans les moindres détails de l'administration, et rien n'échappait à son œil vigilant. Les gouvernements et les gouverneurs substitués aux fiefs et aux feudataires; une armée et une marine formées dans l'espace d'environ dix ans; de nombreux établissements pour faire fleurir l'agriculture, les travaux des mines, le commerce; des hôpitaux pour les malades et les pauvres; des écoles destinées aux enfants du peuple, et un trésor toujours en état de fournir aux dépenses nécessaires; tels furent les résultats des soins infatigables du monarque. Une puissance respectable sembla tout à coup sortir du néant; quoique menacée plus d'une fois d'être ébranlée et dissoute, elle se soutint sur ses premières bases que lui avait données le génie, et se montra même rivale des plus grands États de l'Europe.

Gustave avait soutenu pendant quarante années le poids du gouvernement. Son activité, son zèle, ne s'étaient jamais ralentis. Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, il éprouva plusieurs infirmités, et sentant sa fin approcher, il assembla les États à Stockholm. Conduit par ses fils, il se rendit dans la salle où étaient réunis les députés de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des laboureurs. Son testament leur ayant été lu, il prit lui-même la parole. Il remercia les représentants de la nation de la confiance qu'ils lui avaient toujours témoignée. Montrant ses cheveux blancs et les rides de son visage, il protesta qu'il n'avait point épargné ses efforts pour assurer le bonheur public. Rapportant à l'Être suprême la gloire de ses succès, il reconnut qu'il

avait pu lui échapper des erreurs, et il en demanda pardon. Il adressa aussi des exhortations touchantes à ses fils, et, enfin, il ajouta : « Ma dernière heure approche; je n'ai pas besoin, pour en être convaincu, de consulter les astres; l'épuisement de mes forces me dit assez que c'est pour la dernière fois que je m'entretiens avec vous, et que bientôt je paraîtrai devant le Roi des rois. Accompagnez-moi de vos vœux au pied du trône éternel; souvenez-vous de moi, et que mes cendres dorment en paix parmi vous quand j'aurai fermé les yeux à la lumière. » Ayant cessé de parler, il étendit ses mains pour donner sa bénédiction à l'assemblée; ses cheveux blancs, ses traits altérés, mais toujours nobles et imposants, les larmes qui souvent coupaient sa voix, firent une telle impression, que toute la salle retentit des accents de la douleur.

Le roi se retira appuyé sur ses fils, et se retourna souvent pour saluer encore de ses regards les représentants de la nation. L'assemblée entière se leva et le suivit jusqu'au palais. Quelques mois après, le 26 septembre 1560, Gustave expira. Sa dépouille mortelle repose dans la cathédrale d'Upsal, et son nom est inscrit, dans les fastes de l'histoire, parmi les noms des hommes supérieurs qui fixent l'attention de la postérité.

Éric, fils aîné du roi, monta sur le trône et fut couronné sous le nom d'Éric XIV. Entraîné par un ancien usage et par la tendresse paternelle, Gustave avait donné à ses autres fils des duchés avec de grandes prérogatives. Jean avait obtenu la Finlande; Magnus, l'Ostrogothie, et Charles la Sudermanie. Éric se montra bientôt jaloux des avantages accordés à ses frères; et de concert avec les États, il détermina les limites de leurs droits; afin qu'ils fussent moins dangereux pour le trône. Les ducs, et surtout Jean, ne purent lui pardonner cette mesure, et firent connaître leur mécontentement. Cependant le roi maintint son autorité, et les premières années de son règne furent marquées par la sagesse et par la fermeté. Pour balancer la considération et le crédit de ses frères, et pour s'attacher les grands par une noble récompense, il créa les dignités de comte et de baron, auxquelles il attachait des

domaines avec le droit de majorat. Il appela des étrangers pour faire fleurir le commerce, et perfectionna l'administration de la justice. L'armée et la flotte furent mises sur un pied respectable; il y eut plus de trente vaisseaux de ligne dans les divers ports du pays, et les arsenaux furent pourvus de tous les objets nécessaires à l'équipement.

Les habitants de l'Estonie, toujours exposés aux incursions des Russes, implorèrent le secours de la Suède. Retler, alors leur chef, ayant recherché peu après la protection de la Pologne, et ne s'étant point opposé aux armateurs qui infectaient la côte de Finlande, Éric, qui avait d'abord été incertain sur le parti qu'il devait prendre, secourut les Estoniens; mais il réunit en même temps leur pays à la Suède. La guerre éclata, et la Suède fut attaquée non-seulement par la Pologne, mais par le Danemarck et les Lubeckois. Le roi opposa aux ennemis une résistance courageuse. Ses amiraux remportèrent de brillants avantages, et furent pendant quelques années maîtres de la Baltique.

Mais à l'amour de la gloire, aux talents naturels et aux lumières acquises par une éducation soignée, Éric joignait un caractère soupçonneux et violent, une humeur sombre et farouche; bientôt un ascendant funeste l'entraîna, et, ses soupçons étant nourris par des conseils perfides, ses appréhensions augmentées par son goût pour l'astrologie, il donna dans les plus étranges égarements, et provoqua une révolution qui lui fit perdre le trône, la liberté et la vie.

Le duc Jean avait épousé Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne; il contracta avec ce prince des engagements secrets, et se fit en Finlande un parti puissant. Éric lui demanda, par des députés, s'il devait le regarder comme ami ou comme ennemi, et n'ayant point obtenu de réponse satisfaisante, il assigna le duc devant les États. Jean, au lieu de comparaître, fortifia le château de la ville d'Abo et se prépara à soutenir un siège. Il se défendit pendant plusieurs mois; mais enfin il fut obligé de se rendre, et on le conduisit avec sa femme au château de Grippsholm en Suédois.

Les grandes familles prirent assez ouvertement le parti du duc, parce qu'elles étaient la plupart alliées à sa mère, et qu'elles se flattaient de regagner, dans cette circonstance critique, le pouvoir qu'elles avaient perdu sous le règne de Gustave. Le roi ayant demandé des subsides pour la guerre, la noblesse refusa de les payer, et ne céda qu'à un décret des États. Plusieurs seigneurs eurent des entrevues secrètes qui alarmèrent Éric, et il conçut surtout de grands soupçons contre les Sture, issus du dernier administrateur de ce nom. En 1566, Nicolas Sture, ayant été défait dans un combat contre les Danois, fut condamné, par un tribunal extraordinaire, à avoir la tête tranchée. Le roi lui fit grâce de la vie, mais ordonna de le conduire dans les rues de Stockholm sur un cheval de paysan et ayant une couronne de paille sur la tête. Peu après, par une inconséquence conforme à son caractère, il le reprit en faveur et le déclara innocent. Il l'envoya même à la cour de Lorraine, pour négocier le mariage qu'il se proposait de faire avec la princesse Renée de Lorraine.

Ce projet ne réussit point, et le roi, qui avait déjà négocié en vain pour obtenir la main d'Élisabeth d'Angleterre, de Marie d'Écosse, de Christine de Hesse-Cassel, demanda aux États de pouvoir épouser, sans préjudice pour la succession, une Suédoise ou une étrangère, de quelque naissance ou de quelque rang qu'elle fût. Il se proposait d'élever au trône Catherine, fille d'un soldat et petite-fille d'un laboureur. La beauté de cette femme et la douceur de son caractère avaient captivé le cœur d'Éric, et il en avait eu secrètement un fils nommé Gustave. Mais dans ce même temps les embarras et le désordre augmentaient aux armées et dans l'administration. Les revers de la guerre, les plaintes qui se faisaient entendre dans les provinces, les contradictions qu'éprouvait l'autorité suprême, remplirent le roi d'inquiétudes et d'alarmes. S'abandonnant aux conseils de son favori, George Pehrson, homme souple et adroit, mais vil et corrompu, il prenait des mesures souvent injustes et cruelles, et toujours contraires à ses vrais intérêts.

Ne doutant plus que les grands ne trâmassent contre lui une

conspiration, de concert avec le duc Jean, Éric en fit arrêter plusieurs, parmi lesquels étaient Nicolas Sture et son père Swante Sture, et ordonna de les conduire dans les prisons d'Upsal. Il rassembla ensuite les États dans la même ville, et leur enjoignit d'instruire le procès des prévenus. Les États déclarèrent qu'il n'y avait point de preuves suffisantes, et dans le même moment le bruit se répandit que Jean venait de s'échapper du château de Grippsholm. Éric, plein de fureur, se rend à la prison de Nicolas Sture, l'accable de reproches et lui enfonce un poignard dans le bras. Sture, ayant retiré le poignard, le baise et le présente au roi, qui, persistant dans sa rage, le plonge dans l'œil du malheureux prisonnier, à qui un domestique porte en même temps un coup mortel. Éric passe ensuite dans la prison du père de Sture, lui parle avec bonté et demande à se réconcilier avec lui.

« Je vous pardonne, lui dit le vieillard, vos torts envers moi; mais vous me répondez devant Dieu de ce qui pourra arriver à mon fils. »

« Eh bien, répond le roi, vous ne pardonnerez donc jamais, et il faut vous faire éprouver le même sort. » Il donne aussitôt l'ordre de lui ôter la vie et d'immoler également la plupart des autres prisonniers. Après avoir satisfait ainsi sa colère et sa vengeance, il sortit de la ville. Son ancien précepteur, Denys Beurée, qui lui était très-attaché, se hâta de le suivre, et voulut l'engager à revenir. Mais Éric ordonna à l'un de ses gardes de le tuer à coups de hallebarde. Il erra ensuite dans les champs, se dérochant à sa suite, et arriva le quatrième jour à un presbytère dans l'état le plus déplorable. Le remords commençait à se faire sentir; ses yeux se mouillaient de larmes et il poussait de profonds soupirs. Parmi ceux qui avaient été à sa recherche se trouvait Catherine; en l'apercevant, le calme rentra peu à peu dans son âme. Après avoir pris du repos et quelque nourriture, il fut ramené dans Stockholm, et donna des preuves du repentir qu'il éprouvait. Il prodigua aux familles qu'il avait plongées dans le deuil les présents et les honneurs; il s'humilia devant le duc Jean, et lui

rendit la liberté. Son favori Pehrson fut renvoyé de la cour, et reçut même l'ordre de se rendre en prison.

Mais cette révolution ne fut pas de longue durée. A mesure que le remords s'affaiblissait, Éric retournait à ses anciennes habitudes. Les arrestations, les sentences arbitraires reprirent leur cours; l'odieux Pehrson recouvra toute son influence; il répandit des émissaires dans le pays, et les délations se multiplièrent de plus en plus. Le peuple était dans l'effroi, et les ducs, les grands, les officiers, méditaient une insurrection.

En 1568 Éric résolut d'épouser Catherine, et il invita à la fête du mariage ses frères, qui refusèrent de s'y rendre. Pendant qu'il entourait le trône de magnificence et de plaisirs, et qu'il y plaçait à côté de lui l'objet de sa confiance et de sa tendresse, un parti puissant travaillait à l'en précipiter. Les ducs Jean et Charles s'étaient réunis avec leurs amis et leurs conseillers dans le midi du royaume; ils avaient pris l'engagement solennel de combattre ensemble contre le roi, pour exercer ensuite le pouvoir en commun. Ayant levé des troupes et choisi des généraux attachés à leur cause, ils s'avancèrent vers la capitale et en firent le siège. Éric les repoussa dans quelques sorties; mais abandonné de ses soldats, de ses amis et de son courage, il entama une négociation. On lui demanda de livrer Pehrson, qu'il envoya aussitôt au camp des ducs, où il fut exécuté. Le siège continuant, malgré les propositions et les concessions du roi, la ville fut prise et Éric se retira dans le château. Entouré de troupes et ne possédant plus aucun moyen de résistance, il se rendit prisonnier de ses frères. Les États furent appelés à Stockholm en 1569, pour prononcer sur le sort du royaume. Éric parut devant eux avec les ducs; on lui rappela ses égarements, et on lui reprocha ses vengeances cruelles: il se défendit avec dignité et montra une grande présence d'esprit. Le duc Jean lui ayant parlé de sa démence: « je n'ai été en démence qu'une seule fois, répondit-il; c'est lorsque je vous ai rendu la liberté. »

A la fin de la séance, les États décrétèrent qu'Éric était déchu du trône; en même temps ils y élevèrent le duc Jean, qui fut

proclamé sous le nom de Jean III. On ne fit aucune mention de Charles, qui avait été prévenu par son frère, et qui, se voyant trompé dans l'espoir de partager la royauté, s'éloigna de la cour pour se livrer à d'autres projets.

La conduite de Jean envers Éric fut encore moins loyale et moins noble. Ce prince était sans doute incapable de porter le sceptre, et ne pouvait faire du pouvoir qu'un usage dangereux; mais détrôné et accablé sous les revers, il méritait des égards, surtout de la part d'un frère. Ce frère fut insensible à la voix de la nature, et devint non-seulement le persécuteur, mais le meurtrier du malheureux monarque que la fortune avait livré dans ses mains. N'écoutant que la vengeance, ou cédant à des appréhensions pusillanimes et lâches, il trahit l'honneur de sa maison, et insulta aux mânes du grand homme dont il tenait la naissance. Éric fut traité avec la dernière rigueur; promené pendant plusieurs années de prison en prison, privé de tous les soulagements qui auraient pu adoucir sa captivité, il but à longs traits jusqu'à la lie le calice de la douleur et de l'humiliation. Souvent il manqua de nourriture; le jour n'entraînait qu'à peine dans les cachots où il était détenu. Sa femme, dont la présence le consolait, fut plusieurs fois séparée de lui, et les secours de la religion lui furent même refusés. Son âme, qui s'était égarée au milieu des grandeurs et de la puissance, retrouva le calme et la dignité au sein de l'infortune; il se livra à la méditation, appela l'étude à son secours, et rédigea même quelques ouvrages pendant sa captivité. Ses souffrances et sa résignation ayant inspiré de l'intérêt, Jean délibéra secrètement avec quelques sénateurs et quelques évêques, et il fut arrêté qu'on mettrait fin aux jours du roi captif, aussitôt qu'il y aurait en sa faveur le moindre mouvement.

Au commencement de l'année 1577, le bruit d'un complot s'étant répandu, Jean envoya par son chirurgien du poison à Éric, qui le prit avec une grande tranquillité, après s'être préparé à la mort; au bout de quelques heures il expira. On l'enterra dans l'église de Vesterås, sans aucune des cérémonies usitées. Le duc

Charles, instruit de ce qui avait eu lieu, entra dans un transport de colère et témoigna hautement son indignation. Il ordonna même de faire à ses frais des funérailles honorables à Éric, dont la tombe resta néanmoins sans épitaphe; ce n'est que deux siècles après, par ordre de Gustave III, qu'elle a reçu une inscription qui caractérise le règne et rappelle les malheurs de celui dont elle renferme la cendre.

La veuve d'Éric passa le reste de ses jours, dans une situation pénible, en Estonie et en Finlande. Son fils Gustave, qui avait été reconnu héritier du trône, après avoir échappé aux poursuites de Jean, par les soins généreux d'un des partisans de son père, fut envoyé en Allemagne, où il se livra à l'étude, sous les auspices de l'empereur Rodolphe. Il devint ensuite le jouet de l'ambition et de la politique des souverains de Russie et de Pologne; tour à tour admis dans les palais et jeté dans les cachots, comblé de faveurs, et réduit aux plus dures extrémités, il se retira dans une petite ville de Russie et mourut dans l'abandon. Sa sœur Siegfriede fut plus heureuse. On l'éloigna de la cour; mais elle épousa Henri Tott, d'une famille ancienne et fort considérée. Son petit-fils joua un rôle assez remarquable sous le règne de Christine.

Pendant l'expédition des ducs contre Éric, il avait été fait, en leur nom, avec le Danemarck et Lubeck, une convention peu favorable à la Suède. Jean, parvenu au trône, recommença la guerre contre les Danois et les Lubeckois; cependant les hostilités cessèrent en 1570, et la même année la paix fut conclue définitivement. Le Danemarck obtint une somme d'argent et rendit ses conquêtes. On accorda également une indemnité en argent à la ville de Lubeck, pour l'engager à renoncer pour toujours à ses privilèges commerciaux. Mais la guerre continuait en Estonie et en Livonie, où les généraux suédois se maintenaient avec avantage contre les Russes et faisaient des conquêtes.

Tandis que ses armées combattaient pour étendre les limites de ses États, Jean s'occupait en Suède d'une révolution religieuse. Catherine Jagellon, épouse du roi, avait conservé en Suède la religion de ses pères, et faisait élever secrètement dans cette reli-

gion son fils Sigismond. Ayant pris un grand ascendant sur l'esprit de son époux, elle l'engagea à entrer en négociation avec la cour de Rome et à rétablir le culte romain. Pour préparer les esprits à ce changement, Jean entreprit d'introduire un formulaire où les cérémonies de l'Église romaine étaient mêlées au culte luthérien. Le jésuite Antoine Possevin fut envoyé à Stockholm par le pape, et le roi fit secrètement abjuration entre ses mains. On convint de délibérer ultérieurement sur les conditions auxquelles la Suède retournerait sous la juridiction du saint-siège. Mais le peuple, déjà très-attaché au luthéranisme, commença à murmurer; les évêques que le roi avait gagnés, voyant que leur condescendance les mènerait plus loin qu'ils n'avaient cru, changèrent de langage, et plusieurs protestèrent contre le formulaire; le duc Charles refusa de l'admettre dans son duché et donna asile aux mécontents. Ce choc des opinions religieuses fit naître des animosités auxquelles se joignirent bientôt des vues politiques et des projets d'ambition. Le duc Charles surtout se proposait d'en tirer parti. Cependant le calme fut encore maintenu. Jean craignit pour son trône, et l'on vit son zèle se ralentir. Possevin, à son second voyage en Suède, fut reçu froidement, et tous les agents de Rome furent renvoyés de la cour.

Les armes suédoises avaient eu des succès brillants contre les Russes en Finlande et en Estonie, depuis que Jean eut contracté alliance avec Étienne Battory, roi de Pologne; mais Étienne, craignant que la Suède n'étendit ses conquêtes jusqu'en Livonie, fit la paix avec Iwan Wasiliewitch, qui dirigea toutes ses forces contre les Suédois. Cependant, les Tartares ayant fait une invasion dans ses États, il fut obligé de demander une trêve. Il mourut en 1585, et la trêve fut renouvelée.

Catherine Jagellon étant morte en 1583, Jean cessa entièrement de s'occuper de l'introduction du catholicisme en Suède; mais il restait attaché au formulaire, et il persécuta les ecclésiastiques qui refusaient de le reconnaître. Le duc Charles persistant également à le refuser, et protégeant ouvertement ceux que le roi regardait comme des réfractaires, il se forma un

schisme aussi dangereux pour la paix de l'Église que pour la tranquillité du royaume. Gunille, de la maison de Bilke, que le roi épousa en secondes noces, parvint à mettre un terme au zèle de son époux pour le formulaire et à rétablir l'union religieuse. Mais en même temps ce second mariage de Jean donna occasion aux grands de se livrer de nouveau à des projets ambitieux.

Étienne Battory venait de terminer sa carrière. Le roi de Suède, sollicité par plusieurs Suédois, ainsi que par Anne, sœur de sa première femme, et craignant que la couronne de Pologne n'échût au czar de Russie, fit demander cette couronne pour son fils Sigismond. Ce prince fut élu en 1587, et partit pour Varsovie. Jean, comme s'il eût eu un pressentiment de l'avenir, se sépara de lui au milieu des regrets et des larmes. Il vit en effet se manifester bientôt des plans qui pouvaient lui devenir funestes, à lui-même et à son fils; les Polonais aspirèrent à se mettre en possession des conquêtes suédoises, et les seigneurs de Suède laissèrent entrevoir qu'ils ne resteraient pas dans l'inaction, lorsque Sigismond serait appelé au trône de Wasa.

Jean se rapprocha du duc Charles, et en 1589 il eut une entrevue avec son fils à Réval. Sigismond, déjà fatigué du poids de la couronne de Pologne, témoigna à son père le désir de retourner en Suède, et Jean résolut de le ramener à Stockholm; mais les sénateurs qui étaient présents s'opposèrent à cette résolution du roi, et les chefs de ses troupes le menacèrent d'une révolte. Il fut forcé de céder, et attendit le moment de la vengeance.

Revenu dans la capitale de Suède, il assembla les États, et accusa plusieurs sénateurs d'avoir le dessein de changer l'ordre du gouvernement et de la succession. Les preuves de cette accusation ne furent cependant pas trouvées suffisantes; on se borna à condamner les sénateurs à perdre leur charge et à se constituer prisonniers; la reine, dont la plupart étaient proches parents, et Sigismond, qu'ils avaient su mettre dans leurs intérêts, firent de fréquentes représentations en leur faveur, et Jean leur permit enfin de se rendre dans leurs terres sans escorte. Mais les soupçons et les craintes n'en empoisonnèrent pas moins le reste de

ses jours. Ainsi qu'Éric, il s'imagina que les grands méditaient un complot contre lui. Alarmé par des visions et des songes, il tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau en 1592. Ce prince avait l'extérieur très-distingué, l'organe imposant et sonore, l'esprit cultivé; il encouragea les arts et fit des institutions utiles; mais il manquait de franchise, de loyauté, de courage; il eut une ambition astucieuse, vindicative, cruelle, et sa conduite envers l'infortuné Éric, son frère, a flétri sa mémoire.

Le duc Charles, ayant appris la mort du roi, se rendit dans la capitale, assembla le sénat et prit les rênes du gouvernement pendant l'absence de Sigismond, en vertu d'une convention passée avec Jean. Son premier acte d'autorité fut de convoquer une diète à Upsal, où il fut décrété que le luthéranisme serait maintenu en Suède, à l'exclusion de toute autre religion, et que Sigismond ne serait point couronné avant d'avoir signé cette résolution des États. Le duc prit plusieurs autres mesures qui indiquaient ses vues; il chercha surtout à se faire des partisans dans le clergé, dans la bourgeoisie et parmi les paysans, pour opposer ces trois ordres du royaume à celui de la noblesse. Le progrès des lumières et de l'industrie donnait aux ordres inférieurs une plus grande importance, et ils commencèrent dès cette époque à lutter avec succès contre les grands, tantôt pour défendre les droits du trône, tantôt pour assurer leurs propres intérêts.

Au mois de septembre de l'année 1593, Sigismond arriva en Suède; il trouva le royaume divisé en deux partis: l'un, porté pour lui, mais dirigé par des principes aristocratiques, se flattait de gouverner sous son nom pendant les fréquents séjours qu'il serait obligé de faire en Pologne; l'autre parti, dévoué au duc Charles et voulant maintenir la prérogative royale, désapprouvait la réunion des deux couronnes, et faisait surtout valoir le danger où la religion protestante serait exposée, si un prince catholique était assis sur le trône. Sigismond ne parut pas disposé à signer le décret d'Upsal, et se laissa guider principalement par les jésuites qu'il avait amenés de Pologne. Il fournit ainsi des armes au duc, et donna lieu de croire que la promesse qu'il avait faite de main-

tenir la religion, n'était pas sincère. S'étant enfin décidé à signer le décret, il fut couronné en 1594. Peu après il donna une nouvelle abbesse au couvent de Wadstena, et permit d'y recevoir des novices.

Pendant qu'une fermentation sourde régnait parmi le peuple suédois, Sigismond, pressé par les Polonais, retourna à Varsovie. Il avait laissé un plan d'administration pour la Suède, et s'était réservé de prononcer en dernier ressort dans toutes les affaires importantes. Ce plan fut rejeté par le duc et son parti. Les États décrétèrent que Charles administrerait le royaume de concert avec le sénat, et qu'il n'y aurait point d'appel en Pologne. Les sénateurs dévoués à Sigismond travaillaient cependant pour ce prince et cherchaient à maintenir son autorité. Le duc, alléguant qu'il était fatigué du fardeau d'une administration contrariée par l'intrigue et la malveillance, déclara qu'il avait le dessein d'y renoncer; mais avant d'exécuter ce dessein, il assembla les représentants de la nation. Plusieurs sénateurs protestèrent contre la légitimité de cette diète; ils refusèrent de s'y rendre; ceux qui avaient le plus de penchant pour Sigismond quittèrent le royaume, négocièrent auprès des puissances étrangères et passèrent enfin en Pologne. Charles, assuré d'une partie de la noblesse et de tous les ordres inférieurs, dirigea sans peine les délibérations. Les paysans surtout, arrivés en très-grand nombre, lui donnèrent des preuves de leur dévouement. On le pria de conserver le gouvernement, et de prendre les mesures les plus efficaces pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité.

La couronne allait échapper à Sigismond; il s'en aperçut, quoique trop tard, et résolut de recouvrer par la force le pouvoir qu'il avait négligé de conserver par la sagesse, la fermeté et la vigilance.

En 1599 il débarqua avec une armée à Calmar. A peu de distance de cette ville il rencontra le duc, qui avait rassemblé des troupes. Après avoir essayé en vain les négociations, les deux rivaux tentèrent le sort des armes pour terminer leur querelle. Dans un premier combat les troupes du duc furent défaites, et

si le roi eût profité de ce succès pour avancer, il eût peut-être abattu pour toujours le parti de son antagoniste; mais se laissant aller à l'irrésolution de son caractère, il reprit les négociations, et Charles eut le temps de rétablir ses forces. Un second combat fut livré près de la ville de Linkœping, et le duc remporta la victoire. Sigismond se vit réduit à capituler et à subir la loi du vainqueur. Le duc demanda d'abord que les sénateurs qui s'étaient rendus à la cour de Sigismond lui fussent livrés, et on les remit entre ses mains. Le roi consentit de plus à la convocation des États, pour prendre les mesures qu'exigeait la situation du royaume; mais ayant reçu des avis alarmants sur les intentions de Charles et de ses partisans, et frappé de terreur, il repartit subitement pour la Pologne.

Le triomphe du duc était assuré. Les États prononcèrent la déchéance de Sigismond, offrant néanmoins de donner la couronne à son fils Uladislas, si dans l'espace d'une année ce jeune prince était envoyé en Suède pour y être élevé dans la religion du pays; mais cette proposition ne pouvait convenir au roi; il la rejeta, et le duc Charles fut nommé administrateur du royaume.

Après avoir fait reconnaître son autorité dans toute la Suède, par des actes rigoureux et souvent tyranniques, l'administrateur traduisit devant le tribunal des États les sénateurs livrés par Sigismond. Ils furent condamnés à perdre l'honneur, les biens et la vie, pour avoir tenu des propos calomnieux sur le compte de Charles, et pour s'être engagés dans des négociations avec les puissances étrangères. La diète était assemblée à Linkœping; les sénateurs furent conduits sur la place de cette ville, et leur sentence fut lue en présence du peuple. Quatre eurent la tête tranchée; deux autres obtinrent leur grâce après avoir été témoins du supplice de leurs amis.

La couronne avait été offerte à Charles; mais croyant devoir encore user de réserve, il avait fait renouveler à Sigismond la proposition d'envoyer son fils en Suède. Le roi de Pologne s'y étant refusé de nouveau, et ayant déclaré la guerre aux Suédois, son rival ne cacha plus l'ambition qu'il nourrissait depuis long-

temps. Il prit le titre de roi, et fut proclamé sous le nom de Charles IX à la diète de Norkœping en 1604. La couronne fut déclarée héréditaire dans sa postérité mâle, à l'exclusion de Jean, duc d'Ostrogothie, fils de Jean III, et qui n'avait que quinze ans. A défaut d'héritiers mâles dans la branche de Charles, Jean et sa postérité mâle devaient rentrer dans leurs droits, et si les héritiers mâles venaient à manquer entièrement, il était réservé aux princesses de succéder, sous condition qu'elles n'auraient pas été mariées sans le consentement des États.

Parvenu au trône, Charles se rendit en Livonie, en 1605, et marcha contre les Polonais. La fortune ne lui fut pas favorable, et dans un combat où il perdit huit mille hommes, il eût péri lui-même, si un officier livonien, se dévouant pour lui, ne lui eût pas donné son cheval.

Ses généraux réparèrent cependant ce revers, et les armes suédoises se soutinrent, tant en Livonie qu'en Estonie et en Ingrie. Les troubles qui régnaient parmi les Russes donnèrent même occasion à Charles d'acquérir une grande influence dans le système politique du Nord.

Au commencement du dix-septième siècle, à la mort de Fédor, fils d'Iwan Wasiliévitch et dernier rejeton de la race de Rurik, Boris Godunow s'empara du sceptre de la Moscovie. Il avait fait égorger Démétrius, enfant issu du second mariage d'Iwan. Mais ce crime étant resté mystérieux, il se présenta un homme adroit et entreprenant, nommé George Outrepief, qui prit le nom de Démétrius, soutenant qu'il était fils du dernier czar, et qu'un autre enfant ayant été mis en sa place, il avait échappé à la barbarie de Boris. Celui-ci opposa une armée à son concurrent; mais ayant été abandonné de ses soldats, il ne put survivre à ce revers et prit du poison. Le prétendu Démétrius fut proclamé dans Moscou; mais s'étant rendu odieux aux Russes en méprisant leurs mœurs et en traitant le patriarche sans égards, il fut massacré dans une émeute.

Basile Zuskoi, qui descendait des anciens princes par sa mère, obtint le titre de czar. Le bruit s'étant répandu que Démétrius

avait été sauvé pendant l'émeute, un autre imposteur profita de la crédulité du peuple et parut sous le même nom. Il fut appuyé par Sigismond, roi de Pologne, qui voulait tirer parti de la situation des Russes, et qui fit marcher une armée contre Zuskoi. Abandonné de la plus grande partie des siens et menacé par les Polonais, Zuskoi eut recours à Charles IX. Le roi de Suède lui envoya des troupes dont il confia le commandement à Jacques de la Gardie, fils de Pontus de la Gardie, gentilhomme français qui s'était fixé en Suède sous le règne d'Éric XIV, avait épousé une fille naturelle de Jean III, et s'était élevé aux premières dignités du royaume.

La Gardie, plein de courage et dévoué à son roi, pénétra en Russie, remporta une victoire sur les antagonistes de Zuskoi et fit avec lui une entrée triomphante à Moscou. Mais les efforts réitérés des Polonais et le peu de discipline des troupes moscovites le forcèrent à se replier. Zuskoi l'accompagna, et pendant la retraite il y eut une bataille où les Polonais restèrent vainqueurs. Le protégé de Charles perdit la couronne, qui fut décernée à Moscou, en 1610, à Uladislas, fils de Sigismond. Le roi de Pologne n'ayant pu se décider avec énergie sur le parti qu'il devait prendre, la régence de Moscou suspecta ses desseins, fit attaquer les Polonais et se laissa conduire par de nouveaux imposteurs. Cependant la Gardie, ayant reçu des renforts, avait remporté de grands avantages aux environs de Nowgorod. Sa valeur et sa vigilance lui avaient donné beaucoup d'ascendant sur les Russes, et la régence de Nowgorod prit en lui la plus haute confiance. Elle lui proposa de faire nommer czar Charles-Philippe, duc de Sudermanie, fils cadet de Charles IX. Le général fit un rapport détaillé de l'état de la Russie, et les négociations commencèrent.

Les États de Suède ayant été assemblés, et Charles les voyant peu disposés à seconder ses entreprises militaires et ses projets politiques, ce prince leur parla avec tant de véhémence, qu'il eut immédiatement après une attaque d'apoplexie qui le fit tomber dans un état de langueur. Christian IV, roi de Danemarck, ja-

loux des progrès que faisaient les armées suédoises vers l'Est, crut le moment arrivé d'affaiblir un adversaire redoutable. En 1611 il déclara la guerre à la Suède et s'empara peu après de la forteresse de Calmar. A la nouvelle de cet événement, Charles éprouva des transports de fureur. Oubliant son âge, ses infirmités et son rang, il envoya au monarque danois un défi conçu dans les termes les plus véhéments.

Christian refusa le combat, répondit par une lettre ironique et continua la guerre.

Vers la fin de l'année 1611, Charles, s'étant rendu à Rykœping pour assister à une assemblée des États, mourut subitement le 30 octobre, à l'âge de soixante et un ans. La fermeté de ce prince dégénéra trop souvent en dureté et en oppression; dans son humeur violente il ne distingua pas toujours la justice de la vengeance. Cependant il expia ses torts par des services signalés. Il avait le plus grand zèle pour la gloire et la prospérité de son pays. Plusieurs villes furent fondées pendant son règne; le royaume obtint un code de lois uniforme, et le sénat, dont les membres étaient auparavant dispersés dans les provinces, fut appelé à former un corps sédentaire dans la capitale.

Charles affermit l'édifice élevé par Gustave Wasa, et comprima les factions qui menaçaient de replonger le royaume dans l'anarchie. Ce fut lui qui donna à la Suède et à l'Europe Gustave-Adolphe, à si juste titre surnommé le Grand. Charles IX s'était marié d'abord à Marie, de la maison Palatine. Il eut de ce mariage plusieurs enfants, qui moururent en bas âge, à l'exception de Catherine. Cette princesse épousa Jean-Casimir, comte palatin de Deux-Ponts. D'un second mariage de Charles, avec Christine de Holstein-Gottorp, naquirent Gustave-Adolphe, Charles-Philippe, duc de Sudermanie, et Marie-Élisabeth, qui fut mariée à Jean, duc d'Ostrogothie.

(La fin au prochain numéro.)



Mélanges.

NÉCROLOGIES.

NOTICE

SUR

M. PIERRE-FRÉDÉRIC BERGER-LEVRAULT.

Nous avons tardé longtemps à remplir un triste devoir; plus de deux mois se sont écoulés depuis l'événement qui nous accable; mais il est des souffrances qui paralysent jusqu'à la pensée : on dirait que la mémoire fléchit, et que l'excès du malheur produit le doute; enfin, l'on craint en quelque sorte, en faisant le récit d'un malheur si grand, de l'achever, de l'accomplir, comme si le dernier hommage rendu à la vie du juste, était en même temps le dernier adieu.

Telles sont les hésitations douloureuses qui ont retardé l'insertion d'une notice sur M. Berger-Levrault, l'un des fondateurs de ce recueil. Sa famille, jusqu'à ce jour, n'a trouvé que des pleurs : un ami, frappé lui-même dans ses plus chères affections, lui a demandé des souvenirs; à ces souvenirs, il mêle aujourd'hui les siens.

Pierre-Frédéric BERGER est né à Montbéliard le 9 janvier 1796 : son père était négociant. Après avoir reçu dans sa famille l'éducation de la première enfance, le jeune Berger fréquenta le collège de sa ville natale, y fit de bonnes et solides études, et par la noblesse de son caractère, la douceur de ses mœurs, s'attira l'affection des maîtres et des élèves. L'un d'eux, qui occupe au-

jourd'hui un rang distingué dans la diplomatie, écrivait, il y a peu de jours encore : « Je dois tout à Berger ; c'est dans l'austérité de ses mœurs, dans la pureté de sa conscience, dans la régularité de sa vie, que j'ai puisé les principes et les exemples devenus la règle de ma vie et la cause de mon élévation. Il suffisait d'être son ami, pour qu'il fût impossible de jamais faillir. »

En effet, la franchise était une des qualités dominantes de F. Berger; et comme elle était accompagnée de bienveillance et de simplicité, cette qualité perdait ce qu'elle offre ordinairement de rude. Le reproche ne se présentait dans sa bouche que sous la forme du conseil, et le conseil, exempt de prétention, paraissait toujours dicté par l'affection. C'était la véritable charité, la charité telle que la voudrait l'Évangile. Il ne se livrait point à des critiques amères contre les faiblesses d'autrui, et ce qu'il disait sans détour à l'ami en défaut, il ne le répétait jamais hors sa présence. Faut-il s'étonner, d'après cela, qu'il se soit répandu autour de lui comme une atmosphère de bonté, et qu'il soit devenu, très-jeune encore, l'objet d'une sorte de respect? Sa réputation ne tarda point à s'étendre; d'ailleurs il portait un nom qui avait marqué déjà dans les fastes de l'instruction publique¹. On le pria de surveiller à Paris l'éducation des trois fils de M. Doumerc; Berger se rendit à cet appel, accomplit dignement cette mission délicate, et suivit en même temps les cours de l'école de droit, donnant à ses hautes études le même soin, le même zèle qui avaient éclairé ses premiers pas dans la vie intellectuelle. Doué d'une égale facilité pour écrire en vers² et en prose, possédant un fonds de connaissances fort variées, Berger aurait pu facilement se vouer à la carrière des sciences ou des lettres; il eût, peut-être, doté d'une réputation de plus la patrie des Cuvier et des Duvernoy; mais sa modestie en avait autre-

¹ M. Berger-Pfeffel, gendre de l'illustre poète Pfeffel, était son proche parent.

² L'auteur de cet article se souvient encore de l'effet que produisirent, il y a quelques années, sur la Société des sciences de Strasbourg, des vers adressés à Edmond, dans lesquels Berger célèbre avec une douce naïveté, avec autant de grâce que d'esprit, la naissance de l'enfant d'un de ses amis.

ment décidé. D'ailleurs, et c'est un des traits particuliers de son caractère, l'individualité n'était rien à ses yeux; en conséquence il n'avait en lui-même rien de personnel. Pour lui, un peu de bien était au-dessus de beaucoup de gloire; aussi se mit-il rarement en peine d'en acquérir, tandis qu'il ne demeurait jamais dans l'inaction quand il pouvait contribuer à quelque œuvre sociale, où son nom se perdit dans celui d'une association ou d'une administration. De là son zèle pour l'instruction primaire, pour les salles d'asile, et ses sacrifices perpétuels pour les aveugles, les sourds-muets, les prisonniers, etc. Il est des hommes qui ne s'émeuvent qu'à la vue de l'infortune; pour émouvoir Berger, il suffisait qu'il en connût l'existence et qu'il pût y porter remède. Dès lors le repos ne lui était plus possible. On conçoit qu'avec cette agitation, et, qu'on nous passe l'expression, cette *tourmente* du bien, qui était le mobile de ses actions, Frédéric Berger n'ait pu s'attacher fortement à aucune des carrières dont la positive sécheresse eût contenu son avenir dans des limites inflexibles. Aussi le vit-on quitter le barreau, dans lequel il avait débuté avec quelque éclat à Paris en 1824. En 1825 il vint à Strasbourg; là une heureuse union le fit entrer dans une famille où le commerce lui-même n'a été bien souvent que l'occasion de favoriser la propagation des lumières, et d'assurer l'amélioration de l'instruction publique et de la morale populaire; elle devait agir puissamment sur sa destinée, et lui donner, outre le bonheur intérieur, les moyens de réaliser des vues réellement philanthropiques. Berger, devenu membre de la maison Levrault, dirigea toute son activité de ce côté; néanmoins il ne quitta pas le barreau sur-le-champ, et se livra quelque temps encore à la plaidoirie, défendant avec un succès marqué quelques accusés dont la cause était bonne. Mais cette carrière, toute honorable qu'elle fût, n'était point son fait; car il se passionnait pour ce qu'il croyait juste, au point d'en devenir malade. Quant aux affaires civiles, il répugnait à s'en charger, sa conscience trouvant toujours quelque sujet de scrupule: il en arriva que, sans projet déterminé de quitter la robe, il en finit avec le barreau et laissa mourir sa clientèle.

On sait qu'aux opérations de la maison dans laquelle il venait d'entrer, présidait toujours une sorte de désintéressement, qui plus souvent calculait le résultat scientifique des entreprises que le produit pécuniaire. Cette tendance date de l'administration de M. le recteur Levrault, et sa veuve l'avait conservée avec autant d'élévation d'esprit que de discernement; elle fut encore fortifiée de l'accession de Berger. Il choisit, pour les publier, les livres les plus utiles de l'étranger, imprima des traductions des excellents ouvrages du chanoine Schmidt d'Augsbourg, conceptions naïves et morales qui grandissent l'intelligence de l'enfance et l'instruisent par l'appât du plaisir, comme *les Œufs de Pâques*, *la Veille de Noël*, *la Colombe*, *la Chapelle de la forêt*, etc.

Aux ouvrages de Schmidt il joignit ceux de Glatz, puis il s'associa quelques-uns des hommes de mérite qu'on rencontre si nombreux à Strasbourg. La maison Levrault enrichit ainsi l'instruction populaire des livres appelés *Maître Pierre ou le Savant de village*; collection précieuse, où des notions les plus élémentaires on passe à l'intelligence des choses les plus utiles, véritable encyclopédie populaire, qui, bien apprise, constituerait à elle seule le savoir d'un homme du monde, et lui communiquerait la science par le moyen agréable et facile de dialogues écrits avec élégance et méthode. Nous citerons les *Entretiens sur la langue française*, sortis de la plume habile qui retraça la vie de Mendelssohn, les *Entretiens sur la physique*, ceux sur *l'éducation*, sur *la géographie* et *l'histoire*. Frédéric Berger s'était réservé le soin de rédiger le *Maître Pierre* dont le sujet devait être la morale; malheureusement il ne nous a légué à cet égard que des exemples, et sa modestie a laissé à un professeur d'un mérite éminent, M. Delcasso, le soin d'en faire une œuvre vraiment littéraire.

Pour répandre d'autant mieux les connaissances de ce genre, pour donner l'impulsion autant que pour la recevoir, il entretenait avec les préfets du midi de la France et avec la presse périodique de ce pays des relations très-suivies, et ces relations

n'avaient rien de mercantile. On peut se convaincre par les lettres de Berger qu'il n'avait qu'un but, le progrès. Dans toutes les réponses on voit qu'elles s'adressent au philanthrope, non au libraire. Après avoir remercié M. Pelleng, préfet de l'Isère, de ses efforts pour l'instruction primaire, Berger ajoute : *Ce qui m'échappe du cœur, n'a point pour but de vous plaire ou d'attirer votre attention sur nos entreprises. Eh, qu'importent nos livres! Qu'on en adopte d'autres, pourvu qu'ils soient meilleurs. Ce que je désire, ce que je réclame avec tout homme de bien, c'est que mon pays s'éclaire et se moralise. Alors, seulement alors, nous serons une grande et noble nation....* La presse a plus d'une fois constaté le mérite des entreprises dont il parle ici avec tant de désintéressement et d'abandon. Il n'est presque pas un journal du Midi qui n'ait rendu hommage à son beau caractère. Le *Sémaphore de Marseille* disait : « M. Berger-Levrault, entraîné par le désir d'être utile à ses concitoyens; beaucoup plus que par celui d'entreprendre de nouvelles publications, a parcouru les diverses provinces de l'Allemagne et de la France. Il s'en allait chercher à leur source même les enseignements simples et religieux, dont l'Allemagne nous a si bien appris à connaître le charme. Il visitait les écoles, étudiait les meilleures méthodes, et s'en revenait riche de principes neufs, de bons livres, d'excellents éléments. Il observait les défauts existant encore dans nos écoles primaires, les lacunes des bibliothèques d'instituteurs, et des bibliothèques non moins importantes à mettre entre les mains des enfants, et il cherchait à remédier à tout cela par ce qu'il avait puisé ailleurs, à remplacer un mauvais ouvrage dont on reconnaissait l'abus, par l'importation d'un ouvrage généralement apprécié, et une méthode surannée par une méthode plus forte et plus rapide. »

Le même esprit guidait Frédéric Berger dans les entreprises littéraires. C'était avec cette seule pensée qu'il parcourait ou lisait les manuscrits qu'on lui présentait : ainsi furent publiées les *Idées de Herder*, ainsi les *Études sur les prisons*, de Julius. Un jour

entra dans son cabinet un jeune homme à l'abord franc, à la physionomie spirituelle et prévenante : *Voici*, dit-il, *le résultat de mon travail*, et il tenait à la main une énorme traduction; *personne n'a voulu l'imprimer*, ajouta-t-il, *je viens vous l'offrir....* Touché de cette loyauté si ingénue, Berger accueillit le modeste auteur, lut avec empressement sa composition, l'accepta, l'imprima, et lui ouvrit le chemin d'une célébrité qui, sans cet élan d'un cœur généreux, lui fût peut-être demeurée interdite à jamais. On pourrait multiplier à l'infini ces exemples et les enrichir de noms fort connus. C'est ainsi que par une suite de traditions honorables, propagées par des personnes animées d'un même esprit, un magasin de librairie est devenu réellement l'entrepôt de deux grandes nations.

Frédéric Berger recherchait avec soin la connaissance des hommes illustres de toutes les contrées de l'Europe. Dans cette vue, autant que pour admirer ce que la nature offre de plus grand, il parcourut à diverses reprises l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse. Toujours il revenait plus instruit, et toujours aussi grossissait le catalogue des savants qui, pour l'avoir vu quelques heures, lui conservaient une affection durable. A Göttingue Blumenbach l'accueillit; Weimar, riche de l'illustration de Wieland, de Herder, de Schiller, lui parut comme le temple des Muses allemandes; alors y vivait encore l'homme que l'Allemagne déifie : Frédéric Berger fut reçu chez Goëthe en 1827, peu d'années avant la fin de ce grand écrivain. Il en conservait une vive admiration, et ne cessait d'admirer l'universalité de ce génie auquel rien n'était étranger; il se sentait vivement ému par le feu de son regard, par la fraîcheur de sa pensée, par sa démarche simple, noble, assurée. A Dresden, Berger vit le célèbre Kruse, qui semble avoir, par son érudition, retiré du sol et nommé de nouveau toutes les ruines les plus oubliées de la Grèce; puis il assista au jubilé ou fête semi-séculaire, célébré en l'honneur du chancelier Niemeyer; il entendit encore le vieux romancier Lafontaine, qui enrichit d'une gloire allemande un nom si glorieux en France. Comme Berger voyageait en observateur, il voulut assister dans

Vienne à une de ces audiences que l'empereur François se plaisait à donner à ses sujets; échange de respect et de bonhomie, de demandes et de bienfaits, gage certain de l'amour du peuple envers le souverain, qui vivait si familièrement avec lui, de cet amour aussi constant dans les nombreux revers de l'Autriche, qu'il se montrait vif et enthousiaste dans les jours de prospérité. A Presbourg, le voyageur fut témoin d'un spectacle d'un autre genre : il vit une réunion de magnats.

Les monuments n'attiraient pas moins ses regards : né dans le culte protestant, il accorda une vénération particulière aux souvenirs que Weimar conserve de Luther. A l'église des Augustins il pénétra dans la petite cellule où ce grand réformateur a passé trois ans; puis dans celle appelée le Dôme, il vit les restes de la chaire où il prêchait. Mais la religion de Frédéric Berger n'avait rien d'exclusif, elle ne l'empêchait pas de comprendre tout ce que les arts et leur prestige donnaient de solennité et de grandeur au culte catholique. A Gênes, la vue d'un Christ mourant, sculpté par Michel-Ange, lui inspira sur ce sujet quelques pages sublimes. L'auteur de cet article l'a rencontré sur les degrés du dôme de Milan, et cette entrevue fortuite, inattendue, de deux amis, de deux enthousiastes des arts, en présence d'une des plus belles merveilles de l'architecture, à deux cents lieues de la ville où l'on venait de se quitter, de la patrie dans laquelle on allait rentrer par des routes différentes, fut sans contredit l'un des incidents dont le souvenir a laissé à tous deux l'impression la plus agréable. Pour lui, il se rendait au Saint-Bernard, sanctuaire de la charité chrétienne, site sauvage et majestueux, neiges éternelles, où l'avalanche emporte le voyageur dans l'abîme, où par une compensation de ces dangers la bienfaisance devient la vertu des animaux eux-mêmes. La fidélité, le dévouement de ces chiens, l'abnégation des religieux, leur bonté pour l'étranger, ont pénétré l'âme de ce philanthrope chrétien. C'était, en effet, un beau spectacle pour l'homme qui avait consacré son existence à faire le bien; c'en était un sublime aussi pour le Français; car la tombe de Désaix est dans l'église du monastère, et la neige recouvre

sur les sentiers du roc et sur le bord de l'abîme, le sol que foulèrent nos armées alors qu'il existait un Bonaparte, et que ses intrépides guerriers, triomphant de tous les obstacles, franchissaient ces Alpes inaccessibles, comme s'ils avaient à leur disposition le vol rapide de l'oiseau-roi, dont, grâce à leurs victoires, l'image devait bientôt décorer leurs enseignes. Frédéric Berger était impressionnable à toutes les sensations de l'enthousiasme national : un an après son voyage d'Italie, il passait devant la colonnade du Louvre. Une foule immense se pressait vers le jardin, et cependant cette foule était silencieuse.... Des corps mutilés, couverts de blessures, descendaient dans la tombe, et le peuple saluait les restes des vainqueurs.... Aussitôt la parole s'échappe abondante et sonore du cœur de Berger ; on écoute ce discours simple et touchant, et son émotion devient l'émotion de tous ; on l'entoure, chacun le presse dans ses bras : il est reconduit avec reconnaissance, avec acclamation.

Après cette grande époque il reprit le cours de ses travaux pour l'instruction primaire, fit des voyages, parcourut la France méridionale avec le jeune et savant Marmier, vit à Avignon Alphonse Rastoul, l'éditeur de l'*Écho de Vaucluse*, l'historien de sa patrie, le digne biographe de Pétrarque ; puis il vint à Lyon et à Grenoble, visita la grande Chartreuse, se rendit à Châlons, où il présida à la création de la Société pour la propagation des bons livres ; à Grenoble, où il obtint les mêmes résultats, toujours en citant l'exemple de l'Alsace, qu'il vantait en toute occasion avec un véritable patriotisme.

Dans cette patrie même Berger agrandit le cercle de son influence, fut membre de presque tous les comités, assista à toutes les solennités scolaires, distribua lui-même des livres, et en rehaussa la valeur et l'effet par des paroles d'encouragement, dites avec cette bonté dont le souvenir suit l'enfant à travers tous les âges de la vie. A lui les inspirations généreuses, les motions d'honneur national : il revendiqua pour Strasbourg une bonne part de la gloire de Gutenberg ; le premier il eut l'idée de lui ériger un monument : car il considérait comme le bienfaiteur de l'hu-

manité celui qui en avait assuré l'éducation et le progrès. Ce cœur aimant n'appréciait les dons de l'esprit qu'autant qu'ils contribuaient au bonheur de la société ou de la famille; il ne sortait de son intérieur que pour faire quelque bien, et ne se croyait jamais quitte pour avoir donné, si le don n'était accompagné de consolations, de conseils ou de paroles d'espérance. *Malheur*, disait-il, *malheur à qui croit se racheter par un peu d'argent du devoir de soulager par sa bienveillante sympathie les misères secrètes de son semblable*. Dans une autre occasion il écrivait à sa famille : « Le bonheur domestique est le seul à désirer, le seul vrai, le seul inaltérable; plus j'avance dans la vie, plus je me promets d'y placer toute mon ambition. Vous me tiendrez lieu de tout, et je bénirai ma douce obscurité. » Et plus loin : « Travaux, gloire, fortune, que sont-ils ? En jetant un dernier regard sur la vie, il n'est permis de s'arrêter qu'au bien que l'on a fait, qu'au souvenir des larmes qu'on a séchées, des bénédictions qu'on a reçues. C'est pour l'oreille du juste le concert le plus harmonieux, et ces accents accompagnent jusqu'au séjour céleste l'âme prête à s'envoler. »

Ces paroles, hélas ! étaient prophétiques, la sentence était prédiction, et la prédiction s'accomplit trop tôt. Père de cinq enfants, Berger se renfermait, de plus en plus, dans les affections de famille. La maladie de l'un d'eux lui causa de violentes inquiétudes; en une seule nuit ses cheveux blanchirent, et quoique sa fille chérie eût échappé au danger, il ne se remit jamais bien de cette cruelle impression. Il y a quelques mois, il entreprit avec sa famille un voyage sur les bords du Rhin. Ce fleuve le porta rapidement jusqu'à Bonn; mais ce n'était point là que le destin en avait fixé le terme : ce terme, c'était l'éternité. Dieu reprend de préférence ceux qui mûrissent avant les autres, ceux dont la tâche est remplie. Des paroles religieuses, douces et solennelles furent prononcées sur sa tombe; car sur cette rive hospitalière le malheur de sa famille rencontra une vive sympathie, et l'on s'attendrit à la voix du digne pasteur quand les restes de l'homme de bien *descendirent sous cette terre loin-*

taine, étrangère pour lui, quoique baignée par le fleuve qui baigne sa patrie.

Pierre-Frédéric Berger a quitté ce monde le 11 septembre 1837 : la connaissance de cet événement n'était point encore arrivée à l'auteur de cet article, quand le plus grand des malheurs dont la Providence puisse éprouver un cœur d'homme vint briser le sien. Une fille chérie, une jeune épouse, mère depuis trois mois heureuse de ses parents, heureuse de son union, heureuse de son enfant, et rendant à tous la félicité qu'elle recevait de tous, est descendue dans la tombe où ils auraient voulu la précéder; elle ne laissait à son malheureux père, outre l'amertume des regrets, que l'inquiétude, plus cruelle encore, de voir la compagne de sa vie succomber à une trop juste douleur.... Eh bien! dans cet abîme de maux et de souffrances morales, la nouvelle de la mort de Berger a fait trouver des larmes à qui croyait n'en plus avoir. N'est-ce pas dire assez combien il était digne d'être aimé!

P. DE GOLBÉRY.

MES SOUVENIRS SUR HENRI KLIMRATH.

Henri Klimrath était encore enfant, lorsque je le vis pour la première fois. C'était en 1819, au milieu d'une de ces réunions de famille, qui avaient lieu le dimanche, dans le salon du vénérable recteur de l'Académie, M. Levraut, qui a laissé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu de si touchants souvenirs. Papa Levraut, comme l'appelait toute la famille, n'avait guère que ces courts instants de repos, au milieu d'une vie active à l'excès, et consacrée tout entière à la chose publique. Une de ses filles chéries touchait du piano. Autour d'elle se groupaient Papa et Maman Levraut, les enfants Klimrath et leurs parents, avec un ou deux amis, que l'on accueillait, avec affection, dans ce petit cercle domestique. Chacun des enfants apportait son

tribut, dans le concert de famille, et si je ne me trompe, le petit Henri y faisait sa partie de triangle.

A cette époque déjà, il avait un air grave, une tenue pleine de dignité, et son expression réfléchie donnait à sa noble figure quelque chose d'imposant, qu'il a toujours conservé.

Je le retrouvai à Paris, dix-huit mois plus tard, et j'eus souvent occasion de le voir chez ses parents, qui habitaient alors la rue Bourbon-Villeneuve. Henri avait fait des progrès. Il avait prodigieusement grandi, et son goût pour l'étude avait grandi avec lui. Dirigé de bonne heure par les soins chrétiens d'une tendre mère, et du respectable professeur Redslob, dont il avait été l'élève, il apporta au Collège de Louis-le-Grand, où il se rendait chaque matin, avant le jour, d'une lieue de distance, la pureté de mœurs, la fixité de principes et l'ardeur pour l'étude, qui l'ont toujours distingué. Ses professeurs étaient contents de lui, et le proviseur d'alors, M. Malleval, lui rendait un excellent témoignage.

Henri fit à cette époque une grave maladie, qui faillit l'enlever à ses parents, et qui lui laissa pendant longtemps une grande faiblesse. Sa croissance était devenue excessive pendant cette crise. Dès qu'il put sortir de la maison, une de ses promenades favorites était celle du Jardin des plantes, où il étudiait, un Cuvier à la main, la classification des animaux. De retour à Strasbourg en 1821, il entra, comme élève externe, au Collège royal, dans la classe de troisième. Il pouvait être alors âgé de treize ou quatorze ans. Son assiduité, sa conduite, son application, étaient exemplaires, et ses professeurs n'avaient à lui donner que des témoignages de satisfaction.

Dès cette époque, Henri faisait de fortes études. Non content de remplir tous ses devoirs d'élève, il commençait alors déjà des travaux d'un tout autre genre, et l'on peut dire de lui, jusqu'à un certain point, qu'il était érudit dès le collège. L'histoire et la géographie avaient pour lui un attrait tout particulier. Il lut Hérodote tout entier et en fit des extraits fort étendus, classés par ordre de matières, avec une rare intelligence. Il lut

plusieurs géographes anciens, de la même manière, et un peu plus tard le Zend-Avesta de Zoroastre, dont il fit entrer toute la substance dans des extraits, non moins méthodiques que ceux d'Hérodote. Ses récréations les plus ordinaires, étaient des travaux de ce genre, et pendant deux ou trois ans que je l'ai suivi dans ses études de collège, j'ai vu se développer en lui, de la manière la plus remarquable, le sens des hautes études, qui l'a si fortement distingué depuis. Les jeudis, il venait passer souvent avec moi ses heures de loisir. Nous lisions ensemble certains ouvrages utiles, et il prenait plaisir à faire de la grande collection des cartes de Duffau et Guadet sur l'histoire de France; une copie que je possède encore tout entière.

Plus tard, Henri commença ses études académiques et les fit avec distinction. Je me souviens de l'avoir vu tressaillir plusieurs fois, lorsque dans ses cours, ou dans la conversation, une idée nouvelle et féconde venait à lui être présentée. L'histoire et la géographie, qui l'avaient toujours attiré, d'une manière toute spéciale, continuèrent à faire l'objet de ses études et de ses recherches. Ce n'était pas seulement en érudit, c'était en philosophe religieux, qu'il exploitait ces deux branches importantes du savoir humain, et qu'il les rattachait à l'étude du Droit et des sciences sociales, dont il venait de faire sa carrière. Bossuet, Herder, Vico, Quinet et Michelet, n'étaient pas oubliés dans ses méditations savantes. Ritter était devenu son auteur de prédilection. Il entreprit de le traduire, et lui le premier, en France, si je ne me trompe, en donna des extraits originaux, qui parurent dans l'ancienne *Revue germanique*.

Je ne suivrai pas Henri Klimrath, dans les diverses relations sociales, où il fut placé successivement, lorsqu'il eut fini ses études.

Il habita tour à tour Metz, Paris, Strasbourg, Heidelberg et encore Paris. Il devint bientôt, par le génie dont la Providence l'avait doué, par ses études consciencieuses, et par ses rapports avec plusieurs des hommes les plus distingués de l'Allemagne et de la France, un savant et profond jurisconsulte, un sage pu-

bliciste, qui sut toujours envisager de haut, le Droit, la politique et l'histoire, et qui fut étranger aux passions de parti.

Son instinct irrésistible et la marche de ses études, lui firent embrasser, de bonne heure, une de ces idées importantes, dont le génie s'empare pour les féconder, et qu'il élabore avec une imperturbable persévérance : Henri Klimrath conçut le projet d'une histoire approfondie du Droit français, et ses dernières années ont été consacrées tout entières à des recherches savantes sur ce point. Il appartient à d'autres qu'à moi, de faire connaître le résultat de ses précieuses investigations, qu'appréciaient à leur juste valeur des hommes tels que MM. Guizot et Degérando, de Salvandy et Mittermaier.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est qu'au milieu de tous ces travaux qui attiraient sur lui l'attention publique, et auxquels il avait prélué avec distinction, il y a quatre ou cinq ans, par un cours libre, donné à la faculté de Droit de l'Académie de Strasbourg, il eut toujours une idée-mère, qui le dirigea : c'est l'idée chrétienne, la seule qui puisse servir de base inébranlable à la science. Élevé, dès sa tendre enfance, dans la religion de l'Évangile; pénétré de la lecture de nos livres saints; étranger, pendant sa première jeunesse, à toute lecture dangereuse, et habitué, par suite de son éducation, à régler sa vie sur les préceptes du christianisme, il eut toujours sa boussole-morale, et dans la science et dans la vie.

Aussi cherchait-il dans la Parole de Dieu, son guide et sa force; et c'est elle qui le nourrissait dans ces heures solitaires qu'il passa, pendant si longtemps, loin de ceux qui lui étaient chers. C'est elle qui le consolait des déboires qui se rencontrent si souvent au milieu du monde; c'est elle qui a brillé, jusqu'à la fin, dans son âme, pour lui faire faire, comme il le disait lui-même, dans les derniers temps, des découvertes toujours nouvelles, au fond de son propre cœur. En effet, la lumière céleste de l'Évangile peut seule réaliser, dans un homme, le fameux : « Connais-toi toi-même; » et quand ce résultat se prononce, quand la Parole de Dieu a pénétré jusqu'aux jointures et

jusqu'aux moelles de l'âme, et a mis à déconvert les pensées et les sentiments du cœur, alors il n'y a plus d'autre parti à prendre, que de se jeter avec abandon et humilité, dans les bras du Christ, en qui seul est la vie éternelle. Henri Klimrath, pour qui la prière était un besoin, n'est resté étranger, ni à ces profondes expériences religieuses, que tant de milliers ignorent et méconnaissent tout à fait, ni aux espérances évangéliques qui s'y rattachent : ses lettres à sa tendre mère en font foi.

Aussi, quand une maladie imprévue est venue l'enlever à cette activité, à ces travaux, qui déjà l'avaient fait connaître et qui pouvaient le rendre célèbre; quand, en arrivant à Paris, pour lui prodiguer les soins les plus tendres, sa pauvre mère n'a plus trouvé qu'une tombe; elle, qui connaissait son enfant, a dit, avec une entière soumission à la volonté de Dieu, et en souriant au milieu des larmes : « Mon enfant!.... C'est parce que Dieu t'aimait, que les choses sont allées ainsi! »

Puis elle a gravé sur sa tombe, ces paroles que le Dieu-Sauveur adresse à l'âme fidèle, par la bouche d'un de ses prophètes :

« Je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je t'ai attirée par ma miséricorde. »

J. SARRAZIN.

La mort ne cesse d'éclaircir nos rangs. Nos lecteurs n'ont pas oublié le savant article sur Niebuhr, publié dans un de nos derniers numéros. Nous leur apprenons avec le plus vif regret qu'ils ne verront pas la fin de ce travail consciencieux.

J. SARRAZIN, docteur ès lettres, agrégé de l'Université de France pour les études historiques et géographiques, professeur d'histoire au Collège royal de Strasbourg, vient de mourir à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Rare exemple de ce que peut une volonté forte et constante, Sarrazin, né dans un petit village de Lorraine, élevé dans un collège de peu d'importance, devint à dix-huit ans professeur de rhétorique dans

l'établissement où l'année précédente il avait été écolier. Sans protection aucune, sans que personne, comme il se plaisait à le dire, eût jamais fait un pas pour lui, il parvint successivement à divers emplois honorables dans l'Université. Mais, enfin, sa vocation se décida; il se livra tout entier aux études historiques, et fut reçu agrégé d'histoire au brillant concours de 1831. Sarrazin avait prodigieusement travaillé. De vastes études spéciales ne l'avaient pas empêché d'acquérir une connaissance approfondie des langues anciennes; tout seul, il avait appris l'allemand et l'anglais. Orateur brillant, écrivain énergique et chaleureux, il avait ce goût sûr, cet instinct du vrai, cette intelligence des hommes et des choses, cette haute impartialité, qui constituent l'historien. Mais de continuels efforts altérèrent sa santé. Nommé professeur d'histoire au collège royal de Douai, puis à celui de Strasbourg, il voulut opiniâtrément continuer à remplir ces pénibles fonctions, malgré son état de souffrance. Il succomba, pour ainsi dire, sur la brèche. La dernière classe qu'il fit, on l'emporta de sa chaire presque évanoui.

Malheureusement les vastes études préliminaires de Sarrazin l'ont empêché de nous laisser achevée aucune œuvre importante, et le fruit de tant de travaux est à jamais perdu pour nous. Deux thèses savantes, soutenues à la faculté des lettres de Strasbourg, l'une sur le progrès des études historiques en France au dix-neuvième siècle, l'autre sur Philon d'Alexandrie, quelques articles de journaux et de revues, quelques fragments que l'on pourrait extraire de ses papiers; voilà tout ce qui reste d'un homme que ses talents semblaient appeler au plus brillant avenir.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'homme de la science. Ceux qui l'ont connu, savent quelle fut son âme. S'ils regrettent en Sarrazin un noble cœur, un ami franc et serviable, l'Université perd en lui un de ses professeurs les plus dévoués, et la France littéraire l'espérance d'un historien grave, aussi éclairé que supérieur aux faiblesses de l'esprit de parti.

LÉON B.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Urania für 1838 : Uranie ; Almanach pour 1838. Leipzig, chez Brockhaus. Prix : 2 rixdales (8 francs).

Ce recueil, comme aux années précédentes, se distingue par des gravures sur acier très-soignées; elles représentent, outre le portrait du baron de Zedlitz, auteur des Couronnes funéraires (*Todtenkränze*), dont la *Revue* a fait mention dans un de ses numéros, six sujets pris dans la galerie de Dusseldorf, exécutés par des élèves du célèbre Schadow. Première gravure, les deux Éléonores; deuxième, le chevalier Don Quichotte, dans sa chambre d'études; troisième, le Chaperon rouge, charmant enfant caressant sa grand'mère, tandis qu'un loup veut pénétrer par la croisée ouverte; quatrième, les filles auprès d'une fontaine; cinquième, la demande en mariage à l'île de Helgoland; sixième, une scène du déluge. Ces gravures sont accompagnées de courtes notices explicatives, indiquant les noms des artistes qui les ont exécutées, tels que Schiröeter, Kretschmer, Bendermann, Hoyez, etc. A la fin du volume, trois nouvelles, Biondetta, Elvira et les Confessions, contribuent au charme de la lecture.

L'éditeur annonce en tête de ce recueil que, d'après le vœu du public, il a réduit de moitié les prix des années 1830 à 1834; mais les années 1835, 1836 et 1837 sont du prix de celui-ci.

Historisches Taschenbuch, neunter Jahrgang : Manuel historique, neuvième année, par Frédéric DE RAUMER. Leipzig, chez Brockhaus, 1838. Prix : 8 fr.

Ce Manuel contient : 1.° une notice historique sur Hermann-Christophe de Rossworm, contemporain de Bassompierre, général en chef

de l'empereur Rodolphe, dont la fin tragique sur l'échafaud n'est peut-être pas connue de beaucoup de monde, par F. G. Barthold; 2.^o un mémoire sur l'influence politique de Marie-Antoinette, reine de France, par Ch. G. Jacob; 3.^o un mémoire sur les libelles, satires, épigrammes, etc., de la première moitié du seizième siècle, par Jean Voigt; 4.^o un aperçu sur Emmanuel Kant et sa position, relativement à la politique de la dernière moitié du dix-huitième siècle, par Schubert.

Les noms des auteurs cités sont une garantie suffisante de l'impartialité avec laquelle ces biographies et notices sont écrites, les auteurs dans lesquels M. Barthold a puisé ses recherches sur Rosswurm, sont annexés à la suite de la notice.

Taschenbuch dramatischer Originalien : Manuel de drames originaux, deuxième année, par le D.^r FRANCK. Leipzig, chez Brockhaus, avec cinq gravures et un *fac simile*. Prix : 12 fr.

Il contient : 1.^o une notice sur Grabbe, par M. Immermann, dont le beau portrait se trouve en tête de l'ouvrage; celui de Grabbe, crayonné, et un *fac simile* de ses lettres y sont joints; elle contient beaucoup de renseignements sur cet homme bizarre, dont notre *Revue* a donné une courte biographie. 2.^o La Tante dangereuse, comédie en quatre actes, et un prélude, par Albini; 3.^o la Rente viagère, facétie en deux actes, par G. A. de Maltitz; 4.^o le Télégraphe, comédie en un acte, par le D.^r Franck; 5.^o Fragment d'une tragédie intitulée l'Adepte, par Fr. Halm; 6.^o le Salon littéraire, comédie en trois actes, par Bauernfeld.

Frankreich-Algier : La France et l'Algérie, par l'Ermite de Gauting; au profit de la colonie Halberg. Munich, chez George Franz, 1837.

Cette brochure anti-française cherche à prouver que la nation allemande a toujours été dupe de la politique française. Après avoir fait une description du climat de l'Algérie et des mœurs des Arabes, qu'on a lue et relue mainte fois, l'auteur décharge sa bile contre la France, et cherche surtout à dénigrer et à ridiculiser la conduite et les talents

militaires du maréchal Clauzel, lors de la première expédition contre Constantine, qu'il voudrait faire passer pour inexpugnable; que dirait-il de la seconde expédition?

En général, c'est une production de peu d'importance.

LIVRES FRANÇAIS.

LES VOIX INTÉRIEURES, par Victor Hugo; un volume in-8.^o Paris, chez Renduel. Prix : 7 fr. 50 c.

La pièce la plus remarquable de ce nouveau volume de poésies est sans contredit l'Ode à l'arc de triomphe.

On a toujours reproché à M. Hugo son style sauvage, ses idées gigantesques, qui placent la poésie fort au-dessus des intelligences vulgaires. On retrouve ciselés sur les parois de l'arc de triomphe que M. Hugo vient d'élever en face du monument de l'*Étoile* les mêmes défauts, puisqu'on est convenu d'appeler défaut, des qualités que personne ne partage avec notre poète.

Ce sont des taches légères qui glissent au front de son génie, comme ces nuages qu'on regarde souvent passer entre le ciel et la terre, voilant quelques instants l'éclat du soleil sans diminuer sa force.

A côté de cette Ode héroïque, qui n'a pas la prétention de lutter contre l'amplification rhétoricienne de M. E. Boulay-Paty, le soi-disant poète couronné par cette bonne académie qui encourage si maternellement l'avenir de ceux qui n'ont pas même acquis un peu du présent, on trouve dans les Voix intérieures d'autres pièces, d'une poésie moins forte, plus gracieuse, plus intime. L'essor de sa pensée s'est un peu relâché; mais c'est le repos de l'aigle qui, descendu des régions de l'éther, vient fermer ses ailes sur la cime des hautes montagnes.

LES SALONS DE PARIS, par M.^{me} la duchesse d'ABRANTES; deux volumes in-8.^o Paris, chez Ladvocat. — SOUVENIRS D'UNE AMBASSADE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL, par la même; deux volumes in-8.^o Paris, chez Ollivier.

L'inépuisable fécondité d'une femme d'esprit vient de jeter depuis bien peu de temps quatre nouveaux volumes à l'avidité du public. On a

peine à croire l'immense succès de vogue qu'ont obtenu tous les livres écrits par M.^{me} la duchesse d'Abrantès. Tous les cabinets de lecture se les arrachent, les libraires à la mode se disputent ses manuscrits, qu'ils ne croiraient jamais payer trop cher.

Le jugement du public, manifesté par cet empressement, est sans doute un éloge sans réplique du talent de l'auteur; la popularité d'une œuvre en fait la gloire aujourd'hui.

L'Allemagne a traduit les Mémoires de M.^{me} d'Abrantès; elle s'est déjà hâtée d'accueillir ses dernières productions que nous annonçons.

Allemagne et France en attendent la suite. Et pourtant M.^{me} la duchesse d'Abrantès a été, de la part de quelques journaux, l'objet des critiques les plus amères, nous osons même dire les plus indécentes. Nous en avons été d'autant plus surpris que ces journaux, qui par leur couleur politique sont naturellement ennemis (et nous le leur pardonnons bien) de tout ce qui rappelle les gloires de l'empire, ont à eux une classe de lecteurs qui se donne la prétention d'avoir seule conservé les traditions du bon goût et de la meilleure société.

Nous leur demanderons alors, à ces journaux de la bonne société et de la chevalerie usée, surannée et oubliée, s'il y avait de leur part la moindre convenance à venir rompre le fer obtus de leurs lances contre une femme qui avait droit à leur respect comme femme, à leurs égards par sa position sociale, et envers laquelle tout le monde, excepté eux, s'est montré respectueux et plein de sympathie.

Les journaux de Paris, à quelque drapeau qu'ils se rallient, ouyrent trop facilement leur accès à de petites obscurités qui, voulant se mettre en lumière, ne croient malheureusement pouvoir mieux faire, pour arriver à leur but, que de dénigrer à tort et à travers tout ce qui leur devrait être sacré, tout ce qui a vécu, souffert et payé sa dette de périls et de résignation, en traversant nos tourmentes sociales.

Nous disons cela à propos de M.^{me} d'Abrantès, parce que sa vie privée, entourée d'un cercle d'illustrations, honorée, protégée par tout ce que Paris possède de personnages distingués, a subi dernièrement les ridicules attaques de deux écrivains sans nom, glissés par hasard dans deux journaux qui pourtant ne sympathisent guère.

Nous ne nommerons pas les journaux; on les devinera. Nous taillons les folliculaires qui ont signé bravement deux articles grossiers, dirigés contre une femme de cœur et d'esprit généreux.

Il est fort étonnant qu'en France, ce pays si vanté de la politesse et de la galanterie des temps chevaleresques, des organes de la presse aient cru qu'en vertu de la liberté de la presse ils avaient droit de prêter leurs colonnes à des personnalités aussi grossières qu'injurieuses. En pareil cas, l'unique réponse devrait toujours être le silence du mépris.

En dépit de ces attaques, les *Salons de Paris* ont obtenu un rapide succès. La *deuxième* édition des *Souvenirs d'une ambassade* est en vente depuis plusieurs jours. —

Après avoir fait ici la part du droit et des procédés, qu'il nous soit permis d'adresser à M.^{me} d'Abrantès un reproche qu'elle mérite, et dont sa conscience d'écrivain appréciera la justesse. Elle écrit ses *Souvenirs* avec une étonnante facilité. Sa pensée rapide se moule sous toutes les formes, se colore de toutes les nuances des impressions qu'elle semble subir une seconde fois. Mais trop subjuguée par ces impressions mêmes, M.^{me} d'Abrantès poursuit ses charmantes causeries sans prendre même le temps de tailler sa plume. Ensuite, pressée qu'elle est par ses éditeurs, le temps lui manque pour relire ce qu'elle a écrit; et c'est ainsi que lui échappent quelquefois des irrégularités grammaticales, des mots qui sentent le néologisme, mais que fait pardonner la grâce naïve qui les place, que laisse souvent inaperçus l'intérêt qui vous emporte à la fin du volume. M.^{me} d'Abrantès aurait besoin de *corriger* ses épreuves. Et si son style y gagnait, le charme de ses *Mémoires* si originaux, si pétillants d'esprit, de finesse, d'heureux aperçus, d'anecdotes piquantes et neuves, ne perdrait rien à cette sévérité.

CHRISTIAN.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

(Philologie. — Jurisprudence. — Histoire — Géographie — Voyages. — Beaux-Arts. — Littérature.)

PHILOLOGIE.

Q. Ciceronis de petitione consulatûs ad M. Tullium fratrem liber. Recognovit, selectam lectionum varietatem adjecit et perpetuâ annotatione illustravit doct. Hoffa in acad. Marburg. priv. doc. Leipzig, chez Schwickert.

Grammatik der polnischen Sprache, nach Kopczynski : Grammaire de la langue polonaise, d'après Kopczynski, Cassius, Baudtke et Mroczynski; 3.^e édition. Lissa, chez Gunther.

Platonis opera omnia, recensuit et commentariis instruxit G. Stallbaum. Gotha, chez Henning.

Hebräische Anthologie : Anthologie hébraïque, avec commentaires et lexique, par H. G. Holemann. Leipzig, chez Barth.

Hebräische Grammatik : Grammaire de la langue hébraïque, par Gesenius, 11.^e édition. Halle, chez Rengger.

JURISPRUDENCE.

Annalen der deutschen und ausländischen Criminal-Rechtspflege, etc. : Annales de Droit criminel allemand et étranger, par Demme et Klunge, tome III, 2.^e partie. Altenbourg, chez Pierer.

Schlesisches Archiv für die praktische Rechtswissenschaft : Archives silésiennes pour la jurisprudence pratique, publiées par C. F. Koch; tome I.^{er}, 2.^e cahier. Breslau, chez Aderholtz.

Corpus juris canonici, fascicul. VII; editionis supplementum : concilium Tridentinum. Leipzig, chez Köhler et Tauchnitz.

Ausbeute von Nachforschungen über verschiedene Rechtsmaterien : Recherches sur diverses matières de Droit, par le D.^r Gesterding. Greifswald, chez Koch.

Die kurhessische Verfassungsurkunde : la Loi constitutionnelle de la Hesse électorale, commentée par Murhard; deux volumes. Cassel, chez Böhne.

Systematisches Lehrbuch der Polizeiwissenschaft, etc. : Manuel systématique de la science de la police, d'après les lois prussiennes, publié par Ph. Zeller; quinze volumes. Quedlinbourg, chez Basse.

Deutsche Staats- und Rechtsgeschichte : Histoire politique et du Droit de l'Allemagne, par Ch. F. Eichhorn; 4.^e édition. Göttingue, chez Vandenhœck et Ruprecht.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — VOYAGES.

Historischer und geographischer Atlas von Asien : Atlas historique et géographique de l'Asie, publié par W. Fischer et F. W. Streit; 1.^{re} livraison, de trois cartes. Berlin, chez Natorff. — Tout ce qui dépassera le nombre de onze livraisons sera fourni gratis aux souscripteurs.

Historischer und geographischer Atlas von Europa : Atlas historique et géographique de l'Europe, publié par les mêmes auteurs; tome II, 2.^e partie, livraisons 30 à 32; 2.^e édition. Berlin, chez le même.

Statistik von Schweden : Statistique de la Suède, d'après des documents officiels, par le colonel Charles af Forsell; 2.^e édition, traduite du suédois par Fræse. Lubeck, chez Rohden.

Lehrbuch der Erd- und Staatenkunde : Manuel de géographie, par J. G. Sommer. Prague, chez Calve.

Versuch einer pragmatischen Geschichte von Mecklenburg : Essai d'une histoire du Mecklembourg, par Ch. F. de Lutzow. Berlin, chez Reimer.

BEAUX-ARTS.

Blätter für Münzkunde : Journal numismatique de Hanovre, publié par le D.^r H. Grote, de Hanovre; année 1837, 4.^e cahier, avec six planches lithographiées. Leipzig, chez Hahn.

Decorationen innerer Räume : Décorations d'intérieur, dessinées par Romberg. Leipzig, chez Fleischer.

Die Kupferstecher-Kunst und der Stahlstich : l'Art du graveur et la gravure sur acier, par Henrici. Leipzig, chez Hinrichs.

Ueber die Natur der Musik : Sur la nature de la musique, par W. Opelt. Plauen, chez W. Opelt.

LITTÉRATURE.

Cornelia, Taschenbuch für deutsche Frauen auf das Jahr 1838 : Cornélia, Album dédié aux dames allemandes, pour l'année 1838; 23.^e année, publié par A. Schreiber. Heidelberg, chez Engelmann.

Damen-Conversations-Lexikon : Encyclopédie des dames, publiée par C. Herlogsohn; 9.^e volume : *Ohr à Ruh*; 3.^e et 4.^e livraisons. Adorff, au Bureau de l'éditeur.

Das malerische und romantische Deutschland : l'Allemagne pittoresque et romantique; 2.^e section : la Souabe; 2.^e livraison, par G. Schwab. Leipzig, chez Wigand.

Das Echo, Wiederhall aus dem Leben und der Literatur der Zeit : l'Écho, revue des mœurs et de la littérature contemporaines; année 1837, douze cahiers. Naumbourg, chez Zimmermann.

Bürger's sämtliche Werke : Œuvres complètes de Bürger, réunies par A. W. Bohtz en un volume. Göttingue, chez Dieterich.

J. F. Castelli's Gedichte : Poésies de Castelli, seule édition complète en six volumes. Berlin, chez Duncker et Humblot.

Vorlesungen über die Geschichte der deutschen National-Literatur : Leçons sur l'histoire de la littérature allemande nationale, par L. Wachler; 2.^e édition. Francfort, chez Herrmann.

Deutschlands Ehrentempel : le Temple de la gloire de l'Allemagne; ou Choix raisonné des meilleures poésies anciennes et modernes qui célèbrent le pays et le peuple allemand, par le D.^r J. C. Kræger, de Hambourg. Altona, chez Hammerich.

Das Novellenbuch : le Livre des nouvelles, ou cent nouvelles, imitées de l'italien, de l'espagnol, du français, du latin, de l'anglais, de l'ancien allemand, par Ed. Bulow, avec une préface de L. Tieck. Leipzig, chez Brockhaus.

NOVEMBRE 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Histoire littéraire.

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

SUR

LES ROMANS ET POÉSIES DU CYCLE TEUTONIQUE.

I.

L'ALLEMAGNE est de toutes les contrées européennes celle qui possède les sources de littérature les plus anciennes, les plus abondantes et les plus précieuses. L'époque à laquelle parurent ses romans et ses poésies chevaleresques les plus estimées, est précisément la même que celle où florissaient les romanciers célèbres de la Normandie et les troubadours de la Provence, sur lesquels on a écrit tant de dissertations et qui ont donné lieu à tant d'hypothèses, le plus souvent aussi romanesques que les ouvrages auxquels elles devaient apporter un nouveau lustre, tandis que les poètes du Nord étaient complètement ignorés des étrangers, et à peine étudiés, même dans leurs propres pays.

Les OEuvres vraiment recommandables de Schilter, qui ont été publiées après sa mort, par le savant Schertz, en 1727, ne s'occupaient guère que des plus anciennes poésies bibliques et religieuses de l'Allemagne, et c'était surtout une compilation destinée à montrer les progrès successifs de la langue. Sous ce rapport elles peuvent être d'un grand secours à tous ceux qui s'occupent d'études étymologiques; mais elles n'offrent qu'un faible intérêt à ceux qui aiment les vieux romans et la vieille poésie pour elle-même.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, quelques louables essais

furent faits par deux Suisses, Bodmer et Breitinger, pour raviver l'étude de la poésie allemande primitive, et l'un des principaux résultats de cette généreuse entreprise fut la publication du *Codex* parisien, qui renfermait les œuvres de cent quarante *Minnesinger*. Cet ouvrage parut à Zurich en 1758, et fut suivi de la publication de la deuxième partie des *Nibelungen*.

Bodmer s'est acquis une assez grande célébrité par la guerre littéraire qu'il engagea vers le milieu du dix-huitième siècle avec Gottsched, le grammairien, de Leipzig. Gottsched, partisan outré de Boileau et de la littérature française de cette époque, aurait volontiers réduit toute la poésie à une forme métrique rigoureuse, froide, mais régulière. Son grand point de vue était la forme, sa pensée continue, le style : le style travaillé, poli, élégant, majestueux. Après cela les idées, le sentiment, le naturel, pouvaient venir, si bon leur semblait; mais le style et l'encadrement avant tout. Bodmer, qui avait trempé son imagination dans le génie le plus romantique des anciens poètes allemands et anglais, ne voulait point renverser les règles de composition indiquées par le bon goût; mais il demandait du moins qu'elles n'entravassent pas la liberté de l'esprit; que les préceptes de convention ne fissent pas du poète un être tout passif, moulé de gré ou de force dans un moule donné d'avance, et de la poésie un métier d'école. Cette guerre dura plusieurs années, et divisa en deux classes assez égales les beaux esprits de l'Allemagne. Bien des discussions eurent lieu, bien des pamphlets furent échangés, sans que la balance penchât décidément d'un côté ou de l'autre. La postérité est venue pour reléguer Gottsched au nombre de ces champions fidèles et intrépides, qui rompent encore une lance pour l'ordre de choses qui s'en va, et pour placer Bodmer à côté de ces hommes qui prévoyaient la réforme littéraire et voulaient la seconder.

En 1734, un autre savant de la Suisse, le professeur Miller, renouvela la même tentative; il publia deux volumes in-4.° de poésies historiques, et quelques années après un ecclésiastique de Berlin, le docteur Koch, à qui l'on doit un bon catalogue

raisonné de la poésie allemande, essaya de continuer la même œuvre. Elle était soutenue par la libéralité de plusieurs princes allemands; mais, du reste, elle obtint si peu d'encouragement, que le troisième volume demeura incomplet, coupé au milieu d'un poëme, et la plus grande partie de l'édition fut mise en maculature.

Dans ces vingt dernières années cependant l'étude des anciens monuments littéraires a pris tout à coup une sorte de popularité. Les Allemands s'y sont jetés avec une telle chaleur et un tel enthousiasme, que la plus grande partie de leurs ouvrages poétiques du moyen âge aurait été publiée, si l'état de trouble et d'anxiété où se trouvait l'Allemagne, et le joug étranger qui pesait sur elle, n'avait pas paralysé la presse et les efforts des savants. Nous voulons parler ici de l'époque des guerres de la France avec l'Allemagne. Mais c'est peut-être à ces temps de luttes et de combats que l'Allemagne est néanmoins redevable de l'appréciation qu'elle commença de faire de ses richesses littéraires. Lasse du présent, elle se retourna vers le passé; elle demanda aux jours qui n'étaient plus des consolations pour les jours de souffrance qu'elle avait à traverser. Elle se plongea dans le moyen âge; elle s'enivra de ses vieilles gloires; elle se réchauffa au soleil de ses premières franchises, de ses premières constitutions. Comme un enfant malade se fait redire, pour se distraire, les contes dont il a gardé quelque vague souvenir, elle se fit redire ses ballades d'amour des *Minnelieder* et ses chants héroïques. Elle s'encourageait ainsi, par l'aspect de sa splendeur passée, à secouer son humiliation actuelle, et par le souvenir de sa liberté primitive, à s'affranchir des chaînes qu'on lui imposait. Les ARN, les ARNIM, les BRENTANO firent vibrer de toutes leurs forces cette corde nationale, et quand le jour fut venu, on se réveilla au nom d'Arminius, et on marcha avec le rameau de chêne, en criant, comme aux anciens jours : *Teutonia vivat!* Ce mouvement une fois imprimé à la nation, ne se ralentit point avec les changements de circonstances. On conserva cet ardent amour pour le moyen âge, et les premiers poètes de l'Allemagne, les TIECK, les SCHLEGEL,

les NOVALIS le firent rejaillir sur les lettres et sur les arts, tandis que de savants érudits, comme HAGEN, BUSCHING, ROSENKRANZ, les frères GRIMM, en révélaient les richesses dans leurs profondes et consciencieuses dissertations.

Une seconde édition des vieux poèmes fut projetée, et fut commencée sous les auspices de M. de Hagen, l'un des savants allemands les plus enthousiastes, et par M. Busching, le fils du célèbre géographe.

Dans le rapide travail que nous allons esquisser sur l'histoire du roman et de la poésie teutoniques, nous ne nous occuperons pas des chants des anciens bardes germains, mentionnés par Tacite, et qui sont infailliblement perdus. On dit qu'ils avaient été recueillis par ordre de Charlemagne; mais il est plus probable que le passage d'Éginhard, qui en parle, a été mal interprété. Il n'est pas question des bardes, qui, en vérité, ne paraissent pas avoir formé, parmi les Germains, une classe distincte, comme ils la formaient chez les Celtes. Les *barbara et antiquissima Carmina* que rappelle Éginhard, étaient sans aucun doute d'anciens poèmes en langue nationale. Il est peu probable que Charlemagne ait voulu recueillir les anciens hymnes de guerre païens du temps d'Arminius et d'Arioviste, ou qu'il ait pu former une collection telle, qui ne se serait guère conservée si longtemps par la tradition, et qui aurait été d'ailleurs tout à fait inintelligible à son époque. Les poèmes mentionnés par Éginhard étaient vraisemblablement des chants destinés à célébrer les premiers monarques chrétiens au milieu des nations teutoniques. On verra dans la suite de cet essai que les plus anciens romans teutoniques parlent toujours des rois francs, lombards et bourguignons, et quoique, d'après la forme que nous leur connaissons, nous ne puissions pas les reporter au delà des douzième et treizième siècles, il est probable qu'ils arrivèrent là avec un caractère marqué de popularité, et que les poètes de l'époque les reprirent, les corrigèrent, et y mêlèrent, d'après l'esprit de leur temps, de nouvelles fictions, de nouveaux détails de mœurs, afin de les faire mieux accueillir de leurs contemporains. Il y a dans le poème

des Niebelungen de fréquentes allusions à des temps plus anciens, et un fragment du roman en prose de Hildebrand, l'un des principaux héros du cycle germain, semble, par le langage qui y est employé, avoir été composé avant le règne de Charlemagne.

Le plus ancien fragment des poésies teutoniques qui existe est une profession de foi intitulée : *De poeta Kazungali*. Il semble être de beaucoup antérieur à l'ère de Charlemagne. Le seul manuscrit que l'on connaisse de cette pièce, existe dans le couvent de Weissbrunn en Bavière. Un *fac simile* en a été donné dans le Répertoire des antiquités, publié par le savant Græter, sous le titre de *Braya et Hermode*.

Ensuite vint la paraphrase bien connue des quatre évangélistes, par Otfried de Weissenburg, moine de Saint-Gall, si toutefois un ouvrage semblable, d'un poète anonyme et conservé dans les manuscrits de Cotton, n'est pas d'une plus haute antiquité. Un chant sur S. George, qui se trouve dans le manuscrit d'Otfried au Vatican et qui a été publié par Sandwig à Copenhague, en 1783, semble être de la même époque que la paraphrase.

Mais le morceau de poésie le plus remarquable de ce temps est, sans aucun doute, l'éloge de la victoire que Louis III, roi de France, remporta sur les Normands; éloge publié par Maillon, Hicke, Schilter et autres.

Vers le commencement du douzième siècle, un autre poète anonyme écrivit une légende de S. Anno, archevêque de Cologne, qui mourut en 1075. Elle fut imprimée pour la première fois en 1639, par le poète Martin Opitz. C'est un singulier mélange de traditions et de légendes. La moitié de l'ouvrage, qui renferme 880 lignes, est employée à retracer l'histoire de la création et des quatre monarchies, et une très-petite part est consacrée aux souffrances et aux miracles de l'archevêque.

Peu après commence l'époque la plus splendide de la poésie teutonique. Pendant l'espace d'un siècle et demi, à partir de la moitié du douzième jusqu'au règne de Rodolphe de Habsbourg, empereurs, rois, princes, nobles, moines et ménestrels, rivalisèrent de zèle et d'activité pour produire des chants d'amour,

des romances, des fabliaux, des chroniques et des légendes sacrées. Les noms et les œuvres de 300 poètes appartenant à cette époque nous ont été conservés. Parmi eux se trouve l'empereur Henri (IV ou VI); Conrad, roi des Romains, probablement l'infortuné Conradin, décapité en 1268; Wenceslas, roi de Bohême, qui mourut en 1253; Jean, duc de Brabant, et divers autres personnages de haut rang.

A l'exception des romans originaux teutoniques, qui forment un cycle distinct et séparé, les poètes de ces deux siècles se contentèrent de suivre les traces des troubadours provençaux et des trouvères normands. A l'exemple des premiers, ils composèrent une quantité de chansons d'amour d'une construction difficile, et d'une grande variété et élaboration de rythme. Tous ces poèmes sont en général, comme ceux qui leur servaient de types, comme ceux de Pétrarque, remplis d'amour et de dévotion. L'empereur Henri, et Conrad, le vertueux clerc, adorent l'ombre, le voisinage de leur maîtresse. Ils déplorent sa cruauté, et jurent pourtant que rien ne les fera manquer à leur vœu de fidélité. Le fier Éberhard de Saxe et le brave chevalier Wolfram d'Eschenbach adressent des hymnes à la Vierge, et cela est tout à fait dans le style de chevalerie, tel qu'on l'employait alors en France et en Provence. Il faut avouer cependant qu'il se trouve assez fréquemment dans ces poésies un enthousiasme ardent, des descriptions brillantes, et la versification en est parfois admirable.

Outre ces lais d'amour et ces hymnes religieux, les poètes allemands affectionnaient tout particulièrement un autre genre de composition, qu'ils appelaient *Chants de sentinelles*. Ils savaient lui donner une grande variété, et ils y mettaient un mouvement vif et hardi que l'on ne retrouve guère dans les autres productions. Ordinairement le poème commence par une conversation entre l'amant et la sentinelle qui garde le château où repose la dame que le poète adore. Ce gardien prête son appui aux deux amants; il leur facilite les moyens de se voir, et quand il sent venir la rosée du matin, il les avertit de l'approche du jour, chose qui ne manque jamais de lui attirer quelques reproches;

mais il redoute les conséquences d'un plus long retard, il insiste, et les amants se séparent.

Il y a des collections de manuscrits des *Minnelieder* dans différentes bibliothèques. La plus étendue est celle dont nous avons déjà parlé, qui existe à la bibliothèque royale de Paris, et qui fut publiée en 1758. Cette collection fut formée au commencement du quatorzième siècle, c'est-à-dire à la fin de l'âge d'or poétique du roman allemand, par un gentilhomme nommé Rudiger de Manasse, qui était poète lui-même. Tieck a choisi ensuite les morceaux les plus importants, et les a appropriés aux besoins de son temps, en les revêtant d'un langage plus moderne, et en remplaçant des mots surannés par des mots en usage actuellement.

Il y a encore des manuscrits à Iéna, dont la plus grande partie a été publiée dans la collection de Miller, mais sans la musique, ce qui eût été d'une grande importance; car le manuscrit date du quatorzième siècle. Il y en a dans l'abbaye de Weingarten, à Brême, à Erlangen, à Landshut. Il y en a six au Vatican, et le poète Brentano en possédait un. Ce qui se trouve à Colmar, à Weimar et à Halle, n'appartient plus à la même époque. Il y a aussi plusieurs de ces manuscrits à la bibliothèque de Heidelberg, à celle de Göttingue et à celle de Dresde.

Le nombre des romans produits pendant cette période est réellement prodigieux, et quelques-uns sont d'une longueur incroyable. En tête du premier volume de la publication dont nous avons parlé, on avait mis un catalogue qui est loin d'être complet, et ce catalogue est divisé en six séries. La première série renferme le cycle primitif german, dont nous nous réservons de parler plus en détail par la suite.

La seconde renferme tout ce qui a rapport à Charlemagne, et son origine, comme celle de la plus grande partie des autres séries, est tout à fait française. De ces anciens morceaux sur Charlemagne, un seul fragment a été conservé, et Schilter lui a donné place dans le second volume de son *Thesaurus*. Il s'est depuis affadi entre les mains du poète Strickes, qui a voulu

lui donner plus de développement et une tournure plus moderne.

Le quatrième cycle, dont le roi Arthur est le centre et le héros, est moins étendu que le précédent. L'un des plus curieux ouvrages de ce cycle est l'Histoire de Titurel et des gardiens du saint Graal, par l'infatigable Wolfram d'Eschenbach. Cet ouvrage fut imprimé en 1477.

Le même poète traduisit Percival, non pas de la fausse narration de Chrétien de Troyes, mais, comme il le dit lui-même, de l'histoire véritable du Provençal Kyot. Ce poème fut imprimé la même année que le précédent. Il a paru de nouveau, d'après un ancien manuscrit, dans la collection de Miller.

Les Aventures de Lohengrin, fils de Percival, se trouvent au Vatican.

Le beau roman de Ywaine et Gawaine, par Hartmann d'Aue, qui vivait vers l'an 1180, est exactement semblable à celui qu'a publié Ritson. Il a été en outre réimprimé à part par Michaelis, savant étymologiste de Vienne.

Il n'y a pas moins de trois traductions du fameux roman de Tristan. La principale est celle de Gottfried de Strasbourg, vers 1230 environ, qui fut complétée après sa mort par Vriber.

Lancelot fut chanté par Ulrich de Zazichowen, et d'autres poètes écrivirent l'histoire de Wigallois, Tandarius et Flordibel, Daniel de Blumenthal et Wigamour, tous appartenant au même cycle. L'original de neuf de ces poèmes existe en français, et le dernier, qui a été imprimé par Hagen, est extrêmement curieux.

Un singulier roman du cycle des chevaliers d'Arthur est celui de Furterer, poète bavarois du quinzième siècle. Il est divisé en trois sections, où l'auteur traite successivement de l'origine de la chevalerie, depuis l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie; de Merlin, Gawain et Gamuzet Sigune, Percival, Lohengrin, Florin et Wigallois, Siegfried, Melerame de France, Lancelot, etc.

La cinquième série des Romans allemands renferme les ouvrages fondés sur d'antiques histoires, tels, par exemple, que ces trois

poèmes auxquels donna lieu la fabuleuse histoire de la guerre de Troie, écrite par Guido de Colonna; tels sont encore plusieurs récits de la vie d'Alexandre, et quelques autres ouvrages que l'on sait avoir existé, et qui se sont perdus. Albert de Halberstadt traduisit les *Métamorphoses* d'Ovide, et Henri de Waldeck, un des plus anciens poètes de l'Allemagne, traduisit l'*Énéide*.

La sixième et dernière série embrasse toute cette variété de romans qui n'a aucun rapport avec les précédents. Ceux qui appartiennent originairement à l'Allemagne, sont :

Le duc Ernest de Bavière, par Henri de Feldeck, publié par Hagen; — Othon le rouge; — Henri le lion, duc de Brunswick. Il n'en reste qu'une imitation beaucoup moins ancienne que l'original. — Reinfried de Brunswick; — Frédéric, duc d'Autriche; — la Croisade d'Albert d'Autriche en Prusse; — Louis de Thuringe; — Frédéric de Souabe; — Henri de Souabe et la princesse Amelberg.

Ceux qui se rattachent à des héros étrangers, sont :

Guillaume de Brabant (l'idée première de ce roman est prise dans l'histoire de Guillaume le Conquérant); — Geoffroy de Boulogne; — la Fille du roi de France; — le Comte Mai et Bellefleur; — Partenopax et Méliara; — Darifont; — Apollonius de Tyr, qui renferme environ cent mille vers; — Salomon et Morolf, publié par Hagen. C'est le prototype du conte populaire italien de Bertoldo Bertoldino et de Cacasenno. L'original est à la bibliothèque royale de Paris. — Les sept Sages; — Engeldrüt et Engelhart, Saint-George; — Barlaam et Josaphat, et plusieurs autres.

Un grand nombre de ces ouvrages sont, il est vrai, d'une date plus récente que ceux dont nous avons déjà parlé. Il existe un curieux roman de féerie imprimé vers 1480, mais qui remonte évidemment aux treizième et quatorzième siècles, et dont le sujet est resté populaire dans le sud de l'Allemagne. C'est le mariage du chevalier Pierre de Stauffenberg avec une jeune fille de mer (*Meermaid*). L'auteur s'appelle Eckenolt. Son style est un peu froid; mais un autre poète a fait de cette première œuvre

une ballade, imprimée en 1595, qui renferme de grandes beautés, et qui a été traduite très-fidèlement en anglais par Jamieson.

Le roman du poète Eckenolt a été analysé dans les deux volumes publiés par M. Amédée Pichot, sous le titre de *Perroquet de Walter Scott*, ainsi que plusieurs autres traditions poétiques sur les syrènes. On sait que ces esprits des eaux, que les Anglais appellent *Meermaids*, les Allemands *Nixen*, occupaient une grande place dans les compositions populaires du moyen âge; elles tenaient à toute cette merveilleuse mythologie qui avait peuplé d'êtres fantastiques l'air et les eaux. Les *Meermaids* étaient le plus souvent des êtres malfaisants, quoiqu'il leur arrivât parfois de se passionner pour certains hommes, et de les combler de biens; mais il ne fallait pas les offenser, car alors elles ne pardonnaient plus. Un jour un chasseur, en passant auprès d'un étang, aperçut une de ces jeunes filles des eaux, qui se tenait debout à la surface des flots et tressait sa longue chevelure. Le chasseur lui tira un coup d'arquebuse. La jeune fille s'enfonça subitement dans l'eau, puis reparut et lui fit signe du doigt. Trois jours après le malheureux chasseur se noya dans le même étang. Il est souvent question des *Nixen* dans Pretonius, dans les frères Grimm et dans plusieurs autres auteurs allemands. Le rapprochement à faire entre ces êtres d'imagination et les syrènes antiques est si évident, qu'il suffit de l'indiquer.

Après l'époque florissante de poésie que nous venons de traverser, l'Allemagne se trouva dominée par un système d'un singulier genre; il fallut comprimer tous les élans du génie, et bannir tous ces riches et capricieux produits de l'imagination auxquels on s'était si librement abandonné. Les princes et les nobles cessèrent de cultiver la poésie, et les ménestrels ne chantèrent plus dans les palais et les châteaux.

La poésie se réfugia dans les villes; on la mit comme à l'école; on la mesura, et on la calcula ligne par ligne, mot par mot, et elle fut confiée à une troupe d'êtres mécaniques qui s'appelaient ses maîtres, et qui condamnaient d'après les lois du mètre et du rythme tout homme qui ne voulait pas se conformer aux exigences

de leur code. Ces versificateurs (car il n'y avait plus de poètes à cette époque, ou du moins il n'y en avait plus qu'un très-petit nombre) devaient passer par les degrés d'apprenti et de manœuvre, avant de recevoir le titre envié de maîtres (*Meistersänger*); on les faisait voyager à travers l'Allemagne; comme les jeunes ouvriers voyagent encore maintenant. Les principales écoles étaient Nuremberg et Strasbourg, et il y avait une constitution métrique répandue à travers tout l'Empire. Il ne faut pas croire que ce phénomène fût purement transitoire; il dura près de trois siècles et demi, et l'on en retrouverait encore des traces dans la vieille cité de Nuremberg. Le pédantisme des règles établies par ces sociétés ne peut être comparé qu'à celles du roi Jacques I.^{er}, *Rules and Cantels*, ou à ce plan orgueilleux et dictatorial que Bossu prescrivait pour le poème épique.

Quelques genres de poésie furent cultivés cependant avec un grand succès, tels que l'allégorie et la satire, où les vices du temps, cachés sous la figure emblématique des animaux, furent flagellés avec énergie. Le plus ancien poème de ce genre (car, à proprement parler, il appartient encore à la première période) est le *Renner*, de Hugo de Trymberg, maître d'école à Bamberg, qui vivait entre 1260 et 1300. C'est un long ouvrage, formé de l'assemblage d'un grand nombre de fables; ensuite vint le *Renard*, traduit sans doute du français de Pérot de Saint-Cloot, mais dont on fit en Allemagne un poème étendu, régulier et d'un grand mérite. Il fut écrit en plat-allemand par Henry d'Alkmar, qui vivait vers 1470. Le plat-allemand, qu'on appelle aussi bas-allemand, bas-saxon, est un dialecte moins sonore, plus doux que la langue allemande écrite, qu'on appelle haut-allemand. Il a longtemps régné dans une grande partie de l'Allemagne, et il est encore en usage dans le nord, du côté de Hambourg. On ne sait lequel des deux dialectes est le plus ancien. On pense généralement qu'ils se formèrent en même temps, après l'émigration des tribus asiatiques dans la Germanie, et que l'un resta au nord, tandis que l'autre s'en allait au midi. Celui du midi, c'est-à-dire le haut-allemand (*hochdeutsch*), a fini par l'emporter, par suite de son

frottement littéraire avec la France et l'Italie, et par l'adoption que Luther en fit pour écrire sa populaire traduction de la Bible. Le haut-allemand est devenu la langue en usage, la langue commerciale et poétique, la véritable langue de l'Allemagne. Le plat-allemand, qui n'a que bien peu de mouvement littéraire, se parle parmi le peuple, toujours si fidèle à ses vieilles traditions et à l'héritage intellectuel que lui ont transmis ses ancêtres. C'est ainsi qu'au midi de la France, dans un petit coin de terre, les Basques, que la civilisation presse de toutes parts, conservent encore leurs mœurs étranges et leur langue d'origine problématique, et que personne ne connaît qu'eux.

Parmi les imitations du *Renard*, nous citerons seulement le *Froschmäusler*, ou la bataille des grenouilles et des souris, écrite d'après l'épopée comique qu'on attribue à Homère. L'auteur est George Rollenhagen, et le poème parut pour la première fois en 1595. On y trouve beaucoup de traits poétiques et de l'habileté à la satire.

Un autre poème qui se rapproche de ceux-ci, au moins par le but, c'est le *Navire des fous*, de Sébastien Brandt, qui naquit à Strasbourg en 1458 et mourut en 1520. Son livre obtint un grand succès, et fut traduit plusieurs fois en latin, en français, en hollandais, et il en parut vingt éditions avant 1626. Le seul roman de cette époque, digne d'être mentionné, est le *Theuerdank* de Melchior Pfinzling, qui vivait entre 1481 et 1531.

Mais le plus fécond et en même temps le meilleur des *Meistersänger* est le cordonnier Hans Sachs, qui mania tour à tour l'alène et la plume. Il naquit en 1494 et mourut en 1576. Outre 4275 chants de maîtres qu'il fut obligé de fournir à la société, et dont il défendit très-judicieusement d'avance la réimpression, il n'écrivit pas moins de 6840 poèmes dans une période de cinquante-trois années. Ils furent publiés en cinq volumes, avec la date de chaque composition à côté. On y trouve 197 fabliaux comiques, 116 allégoriques, 272 contes, 59 fables, 107 hymnes, 64 pièces de divertissement, 26 comédies religieuses et 52 profanes, 27 tragédies religieuses et 28 profanes. Cet homme extraor-

dinaire possédait une vaste instruction; il était l'ami intime d'Albert Durer, de Willibald Pirckheimer, et ses chants satiriques et religieux contribuèrent beaucoup aux progrès de la réformation.

Il ne fut pas le premier cependant qui, en Allemagne, essaya de traiter le drame. Le plus ancien auteur dramatique allemand est Hélène de Rossow, ordinairement appelée Hrsowitha, une religieuse de l'abbaye de Gandersheim, qui vivait vers 980, et qui a laissé six comédies écrites en latin, à l'imitation de Térence. C'est moins un drame qu'un poème dialogué. Henri d'Ofterdingen a entrepris de chanter les louanges de l'archiduc d'Autriche, et les autres poètes essayent tour à tour d'élever au-dessus de cet archiduc leurs princes respectifs; puis ils se proposent des énigmes de la plus singulière nature. Du reste, s'il faut en croire la chronique, ce combat littéraire pouvait avoir un dénouement très-dramatique; car il n'y allait de rien moins qu'une condamnation à mort pour celui qui serait vaincu. Mais on parvint heureusement à réconcilier ces frères rivaux, et personne ne fut tué.

La plus ancienne trace de drame allemand que l'on retrouve ensuite, est le *Combat de la Wartbourg*, écrit en 1207 par sept poètes. En 1322 on joua à Eisenach devant Frédéric, landgrave de Thuringe, la tragédie des *Dix vierges*, et elle produisit sur lui un grand effet. Cette pièce n'existe plus.

Vers 1450 Hans Rosenbluth écrivit six petites pièces pour le carnaval, et ce genre de composition obtint un grand succès. Mais le monument le plus curieux du drame allemand est l'Apothéose du pape Jean VIII, par un prêtre nommé Théodoric Schernbeck, qui parut en 1480. L'ouvrage est écrit en vers allemands, et les principaux personnages sont : *Jutta*, la papesse; son amant qui s'appelle *Magister noster parisiensis*; la Vierge Marie, S. Nicolas, les séraphins Michel et Gabriel, la Mort; Lucifer, prince des démons; sa mère *Lillis*, et une armée de diables. Lucifer communique à l'assemblée les desseins qu'il a sur Jutta, jeune Anglaise, qui se rend en habit d'étudiant à l'université de Paris; il lui envoie deux de ses compagnons d'enfer, Satanas et Spiegel-

glantz. La tentative qu'ils exercent sur la jeune fille est le sujet de la seconde scène ; leur entreprise réussit parfaitement, et ils reviennent en enfer, où Satanas doit recevoir, pour récompense de son adresse, une magnifique couronne, ornée de couleuvres et de serpents. Le Clerc et Jutta arrivent ensuite à Paris, y poursuivent leurs études avec beaucoup de succès et reçoivent le grade de docteur. Puis ils s'en vont à Rome, et sont présentés par quatre cardinaux au pape Basile, qui les prend à son service et les nomme ensuite cardinaux eux-mêmes. Peu après Basile meurt, et Jutta est choisie pour lui succéder. Le fils d'un sénateur romain, possédé du diable, est amené auprès d'elle, et avant qu'il consente à quitter le corps dont il s'est emparé, le diable révèle aux cardinaux la grossesse de Jutta. Dans la scène suivante le Christ se plaint à sa mère des abominations de Rome ; mais Marie demande grâce pour l'âme de Jutta, et Gabriel descend sur la terre pour l'engager à quitter sa vie dissolue et à renoncer à la tiare, ce qu'elle promet de faire. La Mort arrive, et l'avertit du terme prochain de ses débordements. Jutta a recours à la Vierge qui lui apparaît, et lui promet d'intercéder pour elle. Alors elle met au monde son enfant, et la Mort la tue aussitôt. Le diable, qu'elle a forcé d'abandonner le fils du sénateur, était là qui attendait son âme pour la porter en enfer. Elle est obligée de boire l'inferral breuvage, et on lui fait subir des traitements horribles ; mais elle ne cesse d'appeler la Vierge à son secours. Pendant ce temps, les signes les plus funestes apparaissent à Rome. Il avait plu du sang pendant trois jours, et la famine et des tremblements de terre désolaient la contrée. Les cardinaux firent une grande procession avec torches et bannières, et établirent la fameuse chaise pour éprouver le sexe des papes futurs. L'âme de Jutta était toujours tourmentée par les diables ; mais la Vierge et S. Nicolas intercédèrent si bien pour elle, que le Christ envoya S. Michel pour la retirer de l'enfer ; chose dont il ne vint pas à bout sans de grandes difficultés. Le drame se termine par un monologue de cette âme sauvée. Malgré les passages de mauvais goût qui parsèment malheureusement cette pièce, il y a pourtant beau-

coup de talent dans l'exécution, et de la verve humoristique dans la conversation des diables.

A l'exception de quelques beaux hymnes d'église, écrits par Luther et par plusieurs de ses contemporains, il n'y a rien de remarquable dans la poésie allemande, depuis Hans Sachs jusqu'à Opitz, Fleming et Weckerling, qui florissaient dans la première moitié du dix-septième siècle, et produisirent quelques œuvres du premier mérite, surtout Opitz, à qui on décerna le titre de Père de la poésie allemande.

Ceux qui vinrent ensuite, jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle, méritent à peine qu'on s'occupe d'eux. Au milieu de cette dégénérescence, de cette pauvreté, de cette léthargie, où tomba la littérature allemande après Opitz, en grande partie à cause de la fatale guerre de trente ans, il faut pourtant distinguer un poète, Günther, génie hardi, vagabond, qui échappa par l'excellence de sa nature au mauvais goût de son temps, espèce de Savage de l'Allemagne, à qui il n'a manqué qu'un genre de vie moins orangeux pour développer de hautes facultés. On a de lui un gros volume de poésies, parmi lesquelles se trouvent des élégies et des sonnets pleins de grâces et de douceur.

Des notices biographiques et des traductions excellentes de pièces choisies sont abondamment répandues dans plusieurs des volumes antérieurs qui composent la collection de la *Revue germanique*; nous y renvoyons nos lecteurs pour les principaux romans que nous avons eu occasion de citer dans cet aperçu rapide.

II.

Avant d'entrer dans l'examen approfondi des romans qui composent le cycle teutonique, et d'essayer d'indiquer leur liaison entre eux et leur parenté avec les romans du Nord, nous devons énumérer ceux qui existent encore dans diverses bibliothèques; pour cela, nous suivons l'ordre adopté par Hagen dans la collection des anciens poèmes allemands dont nous avons déjà parlé. Il contient tous ceux qui ont été découverts jusqu'à présent, à l'exception d'un fragment en prose, très-ancien. Ce fragment est

en dialecte bas-allemand, et se rapproche beaucoup de l'anglo-saxon. Il fut imprimé dans le commentaire d'Eccard, *De rebus Franciæ orientalis*, avec une traduction latine et un grand nombre de notes. Le manuscrit original appartenait autrefois à l'abbaye de Fulda; de là il a été transporté dans la bibliothèque de l'électeur de Hesse-Cassel. Selon l'éditeur, ce manuscrit doit être du huitième siècle, et le roman dont il faisait partie a dû être composé au temps du paganisme; car le principal héros, *Hildebrand*, invoque *Irmin*, le dieu de la guerre chez les nations teutoniques. Du reste le fragment renferme un dialogue entre Hildebrand et son fils Hatubrand, qui se termine par un combat entre les deux.

1.° Le premier des romans du cycle teutonique, non pas quant à l'époque de sa composition, mais à cause de la priorité des événements qu'il rapporte, c'est le récit des aventures d'Otnis et de Hugh et Wolf Dieterich, qui forme la première et la seconde partie du *Livre des héros*. Il y a plusieurs manuscrits de ce grand ouvrage à Rome, à Strasbourg, à Vienne, à Francfort. Il fut imprimé pour la première fois dans le quinzième siècle, sans date, et réimprimé, avec quelques légers changements, en 1491, 1509, 1545, 1560 et 1590. Toutes ces éditions sont assez bonnes. L'auteur des deux premières divisions, et probablement aussi de la troisième, est le chevalier Wolfram d'Eschenbach, né en Bavière, et qui florissait vers l'an 1207, sous le patronage du landgrave de Thuringe. Il était très-sécond; outre l'ouvrage que nous venons de citer, on lui attribue encore *Titurel ou les Gardiens du saint Graal*; *Percival*; *Guillaume d'Orange*, *Lohengrin*; *le duc Frédéric de Souabe*; *l'Histoire des empereurs*, et *Godefroy de Bouillon*, qui sont tous autant de poèmes très-étendus.

2.° *Etzels Hofhaltung* (la Cour d'Etsel, Attila) existe à Dresde en manuscrit.

3.° *Dietrich et Sighebot* fut imprimé en 1490, 1577, 1613 et 1677.

4.° *Eckens Ausfahrt* (l'Expédition d'Ecken) fut imprimée en 1491, 1512 et 1577.

5.° *Les premiers combats de Dietrich et de ses champions* sont en manuscrit au Vatican.

6.° Le roman des *Aventures de jeunesse de Siegfried*, imprimé à Nuremberg, sans date. Il existe sur le même sujet un livre populaire qui court toute l'Allemagne. Le héros, ayant quitté son père, voyage pendant quelques jours, jusqu'à ce que, pressé par la faim, il est forcé de travailler pour un forgeron; mais il est doué d'une force si prodigieuse, qu'il brise l'enclume du premier coup. Pour se venger de son jeune apprenti, le forgeron, sous prétexte de lui faire apporter du charbon, l'envoie dans une forêt habitée par un de ses frères qui a été changé en dragon. Mais Siegfried arrache quelques arbres, les entasse sur le monstre et y met le feu. La graisse du dragon coule sur le sol comme un ruisseau, et Siegfried, en y trempant le doigt par hasard, le trouve ferme comme de la corne. Il s'y baigne en entier, et se rend par là tout le corps invulnérable, à l'exception d'une petite place sur le dos, où une feuille d'arbre était venue se coller. Après cela il délivre la fille du roi Gilibaldus, qu'un dragon avait enlevée à la cour de son père, et il termine mainte autre aventure avec des bêtes sauvages, des géants et des nains. Il épouse la princesse, et l'un de ses beaux-frères le tue par envie, de même que dans les *Nibelungen*.

7.° *Le grand Jardin des roses de Worms* forme la troisième division du *Livre des héros*. Un autre poème sur le même sujet, bien différent de celui qui est imprimé, se trouve à Strasbourg et au Vatican.

8.° *Le petit Jardin des roses, ou Laurin, roi des nains*, forme la quatrième et dernière partie du *Livre des héros*. C'est l'ouvrage de Henri d'Osterdingen, né à Eisenach et contemporain d'Eschenbach. Il a été publié, d'après un manuscrit de Copenhague, par Nyerup, 1787.

9.° *Le duc d'Aquitaine* existe à Vienne en manuscrit. C'est probablement l'original ou la traduction d'un poème latin très-curieux, qui semble avoir été écrit par un moine. Il fut publié par le docteur Fischer, d'après un manuscrit du treizième siècle,

en 1780, sous ce titre : *De primâ expeditione Attilæ, regis Hunnorum, in Gallias, ac de rebus gestis Walthari, Aquitanorum principis, carmen epicum seculæ VI*. Il en parut une autre édition par Molter en 1798. Le poëme commence avec les louanges d'Attila et le récit de son expédition en Parménie. Gibicho, roi des Francs, envoie auprès de lui le jeune Hagano, descendant des Troyens, tout chargé de trésors, pour apaiser sa colère. Herrik, roi des Bourguignons, qui demeure à Canillon, lui donne sa fille Hiltegund en otage, et Alphère, roi d'Aquitaine, son fils Walther. Hiltegund, Hagano, Walther sont élevés à la cour d'Attila, qui confie à la première la garde des bijoux royaux. Pendant ce temps, le roi Gibicho meurt, et son fils Gunthar refuse de rendre hommage aux Huns. A cette nouvelle, Hagano s'enfuit. Walther persuade à la princesse Hiltegund de s'enfuir aussi avec lui. Elle remplit deux caisses d'anneaux d'or qu'elle prend dans le coffre royal, et ils choisissent, pour exécuter leur projet, un jour de fête. Walther partit sur son cheval Léo, armé à la manière des Huns, avec une épée à deux tranchants à sa gauche, et une autre, à un seul tranchant, à sa droite. La princesse s'avancait sur un autre cheval avec le trésor. Ils voyagèrent toute la nuit, et arrivèrent à Vuormatia (Worms), qui était la résidence du roi franc. Walther donna quelques poissons, qu'il avait pris le long de la route, au batelier qui leur avait fait passer le Rhin, et celui-ci alla les offrir au roi. Gunthar vit que ces poissons ne provenaient pas du Rhin; il demanda au batelier comment il les avait eus, et il apprit l'arrivée du chevalier et de la princesse, avec deux cassettes, qui, par les sons qu'elles rendaient, semblaient être pleines d'or. Hagano, à cette description, reconnut son compagnon Walther; mais le roi Gunthar résolut de s'emparer des trésors, et de s'indemniser par là de ceux que son père avait envoyés à Attila. Il rassembla ses hommes d'armes, et atteignit Walther dans la forêt de Vagovia. Le prince d'Aquitaine fut attaqué dans un endroit où deux montagnes rocheuses formaient une gorge étroite. On le somma d'abandonner son trésor; il s'y refusa; et Hagano usa de tous les moyens pos-

sibles pour éviter ce combat, dont il avait vu en songe le funeste résultat. Mais le roi, repoussant ses conseils, le traita de lâche, et monta sur une colline pour voir l'issue de cette lutte. Des onze hommes d'armes qui accompagnaient Gunthar, huit défièrent Walther l'un après l'autre, et furent tous jetés par terre; les trois autres se servaient d'une armure curieuse, que l'on trouve décrite dans plusieurs chroniques de France. C'était un trident qu'ils lui jetaient avec des cordes, pour le faire tomber et puis le tuer; mais il se tint ferme et les écrasa tous. Gunthar alors court auprès de Hagano, se réconcilie et s'entend avec lui pour tromper Walther en feignant de se retirer. Walther, qui ne se doutait pas de cette ruse, passe la nuit dans une grotte, et le matin, quand il veut poursuivre son voyage, il est attaqué par Gunthar et Hagano. Il renverse le premier à ses pieds et lui casse une cuisse. Le second lui abat la main droite; Walther riposte aussitôt par un coup de poignard, qui lui fend la tête et lui crève un œil. Alors les trois guerriers se réconcilient, boivent ensemble sur le champ de bataille, et plaisantent sur la perte de leurs membres. Les Francs retournent à Worms et Walther dans l'Aquitaine, où il régna trente ans paisiblement. Il est fait allusion au sujet de ce poème, vers la fin des Niebelungen, et une histoire du même genre se trouve dans le chapitre 86 et les chapitres suivants de la *Vilkina Saga*. Fischer dit que ce poème, dont nous venons de rendre compte, a été écrit dans le sixième siècle. Il fut probablement composé dans le temps de Pépin. Le manuscrit de Carlsruhe paraît être du neuvième siècle, et dans la chronique de l'abbaye de Novalesa, qui fut fondée au huitième siècle au pied du mont Cenis, dans cette chronique que Muratori publia, et qu'il pense avoir été composée vers 1060, il est question de Walther, fils d'Alfer, roi d'Aquitaine, qui devint moine dans ce monastère, après avoir eu les aventures que nous venons de raconter. La chronique donne aussi une citation du poème latin. Les principaux héros de ces poèmes se retrouvent dans les *Niebelungen* et le *Livre des héros*; mais là, au lieu d'être de race franque, ils sont Bourguignons.

10.^o et 11.^o *La Fuite de Dietrich chez les Huns et Ses vaines tentatives pour recouvrer son royaume.* Tous deux se trouvent en manuscrit au Vatican, et ont été transcrits en 1477.

12.^o *Le Chant des Niebelungen et la Lamentation.* De cet ancien roman métrique, sur lequel nous avons publié un grand travail dans la *Revue germanique*, il existe trois manuscrits, à Saint-Gall, à Hohenheim et à Munich. La dernière moitié de ce poème, avec la Lamentation, fut publiée par Bodmer. Hagen en a fait, en 1807, une nouvelle édition, dans laquelle l'orthographe et les principaux mots anciens ont été modernisés; mais la versification et l'ancienne forme du langage ont été soigneusement conservées. Il n'est pas facile de déterminer à quelle époque ce poème a été écrit, et l'auteur en est inconnu. A la fin de la Lamentation, qui est d'une autre mesure métrique, et qui fut probablement écrite par un autre poète et plus tard, l'auteur de l'ouvrage se nomme Conrad, d'où Miller a conclu très-légèrement que c'était Conrad de Wurtzbourg, qui n'était pas connu avant 1280-1300. Je ne doute pas que ce poème ne remonte très-haut, au moins jusqu'au onzième siècle, et les manuscrits que nous en connaissons auront sans doute été rajeunis. On verra qu'il est cité dans la *Vilkina Saga* comme étant déjà ancien.

13.^o *Le Chant de Mattre Hildebrand.* Le plus ancien manuscrit de ce poème est à Dresde; il en parut autrefois une édition très-abrégée. Il a été réimprimé depuis par Eschenburg.

14.^o *Le Roi Robert*, vieux poème qui a été publié dans ces dernières années, d'après le seul manuscrit que l'on en connaisse, et qui se trouve au Vatican. Il forme comme un nouvel intermédiaire entre le cycle germain et celui de Charlemagne. Le héros est l'aïeul de cet empereur et le père de Pépin. Une histoire à peu près semblable, mais attribuée à d'autres personnages, se représente dans la *Vilkina Saga*. L'éditeur allemand suppose, et cela est très-vraisemblable, que ce poème fut composé dans la première moitié du douzième siècle. L'ancienneté du langage, la grossière facture des vers, qui se rapproche beaucoup de celle du poème de Saint-Anno, viennent à l'appui de son assertion.

Nous devons maintenant donner quelques détails sur les poèmes et romans scandinaves qui se trouvent si souvent en rapport avec les poèmes allemands, ou par les noms des héros, ou par la similitude des événements. Le plus ancien document en langue scandinave qui existe à ce sujet, est dans le Codex de Flateyan, écrit à Copenhague au quatorzième siècle. Là, l'historien Gunlog rapporte comment à la cour du roi Olaf Trygyrin, qui introduisit, vers l'an 1000, la religion chrétienne en Norwège, on chantait sur la harpe les poèmes de l'Edda, la seconde ode de Sigur, qui avait tué le forgeron; celle de Brynhildar sur sa course aux enfers, et le chant de Gumar. De ces quatre poèmes, les trois premiers seulement ont été conservés dans l'Edda de Sæmund. Là, comme dans la *Wolsunga* et *Norna Gest Saga*, Brynhildar est un personnage mythologique, une des Walkéries, et non pas une simple mortelle, comme dans les romans teutoniques. Elle est la fille de Budla, roi des Saxons et des Francs, et vivait dans un petit château enfermé par la Vafrlaga. Le Sigurd de l'Edda était fils de Sigmund, roi des Huns, et de Hiordisa. Il eut deux femmes, Brynhilde et Gudruna Grimhild, fille de Ginka (le Gibich du *Livre des héros*), roi des Nieflungs. Sa fille Aslœg devint la femme du célèbre Regner Lodbrog. D'après cela, Sigur devrait avoir vécu dans le huitième siècle. Mais le Hyndlu Lyoth le fait contemporain de Jormunreck (l'Ermарck de la *Vilkina Saga*), et par conséquent de Dietrich de Berne.

Saxo Grammaticus, qui écrivait vers l'an 1200, rapporte que Magnus, le second fils du roi de Danemarck Nicolas, conspira contre la vie de son père et de son frère aîné Canut, et envoya un ménestrel, qui faisait partie de la conspiration auprès de Canut, pour l'engager à se rendre à une conférence où l'on avait décidé qu'on le tuerait. Mais le ménestrel eut pitié du jeune prince, et comme il ne pouvait trahir son secret, il se mit à chanter, pour lui donner un avertissement indirect de la trahison bien connue de Grimhild envers ses frères. Ce poème existe probablement encore; car dans la collection des ballades danoises, intitulées *Kæmpe Viser*, il y en a trois qui rappellent

la vengeance de Grimhild ou Crimhild, et cela diffère très-peu de tout ce qui est rapporté dans les romans teutoniques. Mais ici, et dans les anciens poèmes scandinaves, l'action se passe auprès du Rhin, et là elle est transportée dans l'île de Hvéna, entre la Zéelande et la Sconia, la même qui a été illustrée par le séjour de Tycho-Brahé.

Le poème scandinave le plus étendu est la *Vilkina* et la *Niflunga Saga*, que l'on peut regarder comme une œuvre entièrement teutonique. C'est en effet un recueil de plusieurs romans métriques dans le dernier dialecte goth, de la même manière que la Mort d'Arthur de Malory fut fait d'après des romans français. Dans quelques passages on s'en réfère directement à d'anciens chants teutoniques auxquels on a eu recours. Ainsi, dans le 328.^e chapitre, où la reine Ostaira envoie une armée de lions, d'ours, de dragons, les chants et poèmes allemands sont cités comme une autorité.

Même citation dans la *Niflunga Saga*, chapitres 263 et 367, et dans la *Blomstervalla Saga*, où il est dit que l'histoire du roi Thydrik fut d'abord écrite en Allemagne, et ensuite portée en Norwége par l'évêque de Norwége, maître *Riqr in Nidaros*, qui avait été envoyé, vers l'année 1250, par le roi Hackan Hachanson à la cour de l'empereur Frédéric II, dont le frère devait épouser Christina, la fille de Hackan. Là il entendit lire cette histoire, et il la rapporta dans son pays, où elle fut traduite en scandinave. Quelques manuscrits en ont été conservés. Un d'eux semble toucher de près au temps où l'évêque vivait.

Ce livre commence avec l'histoire du brave chevalier Samson, né dans la ville de Salerne. Il devint amoureux de Hildeswida, fille de Roger, seigneur de cette ville, s'enfuit avec elle, et tua Roger et le roi Braunstein, son frère. Alors il devint roi des Goths, et il eut trois fils : Ermenreck, roi des Goths en Puli (Apulie); Thietmar, roi de Berne (Vérone), et un fils naturel, appelé Aka Orlungastrot. Après la mort de Samson, Thietmar épousa Odilia, la fille d'Elsung, et de ce mariage naquit le célèbre Thydreck ou Dietrich de Berne, roi d'Aulungaland (Italie).

C'est le héros de maintes histoires, où l'on raconte successivement les hauts faits des guerriers qui s'attachèrent à lui, et la manière dont ils acquirent son amitié. Le premier d'entre eux fut Hildebrand, fils de Reginbald, duc de Venise, qui vint à la cour de Thietmar à l'âge de cinq ans; Thydreck en avait alors sept. Une étroite intimité s'établit entre eux, et quand ils eurent atteint l'âge de virilité, ils achevèrent ensemble plusieurs aventures, dont la plus remarquable fut de s'emparer du nain Alpris, et d'obtenir par son secours la fameuse épée Nagelring. Un autre héros, qui entra dans la confraternité de Thydreck, après avoir été d'abord vaincu par lui, fut Heimer, fils de Studo, qui habitait, au delà des Alpes, le château de dame Brynhild, célèbre par sa rare et irrésistible beauté.

Vient ensuite l'histoire du troisième guerrier, Vidge (le Wित्तich du *Livre des héros*); l'un de ses ancêtres était Wilkinus, roi de Vilkinaland (Suède), qui enfanta avec un monstre de mer le géant Wada. Ce géant vivait en Zélande, et il eut un fils appelé Velint, l'un des meilleurs forgerons qui eussent jamais existé. Son père, ayant entendu parler de la grande habileté du forgeron Mimer dans la terre des Huns, l'avait envoyé près de lui dès sa neuvième année, et Velint apprit là son métier en même temps que le fameux Sigurd. Il continua ensuite à se perfectionner avec les nains dans les montagnes, et il atteignit le comble de l'art. Son père fut tué par la chute d'un rocher dans un tremblement de terre que son effroyable ronflement avait produit. Velint se rendit à la cour de Nidung, roi de Waringia, et il y trouva le forgeron Amilias, qui voulut lutter d'adresse avec lui. Amilias fabriqua une armure complète; Velint forgea en sept jours l'épée Mimung, avec laquelle il coupa, en présence du roi, un fil de laine flottant sur l'eau; mais trouvant cette arme trop lourde et incommode, il la mit en pièces, et avec un mélange de miel et de lait il produisit, au bout de treize jours, une autre épée, qui coupait une balle de laine sur l'eau. Non content encore de ce succès, il soumit de nouveau son épée à l'action du feu, en détacha toutes les parcelles incohérentes, et en forgea

une autre, qui fendait en deux un paquet de laine flottant sur l'eau. Le forgeron Amlias se croyait bien assuré de la dureté impénétrable de sa cuirasse et de son casque; il s'assit sur un banc, et pria Velint de lui porter un coup d'épée : cela fait, il dit qu'il sentait quelque chose de froid dans les entrailles; il essaya de se lever, et il tomba roide mort : car il avait le corps fendu jusqu'au nombril. Velint seconda ensuite le roi Nidung dans ses guerres, et celui-ci lui donna sa fille en mariage; mais le fit ensuite mutiler. Après plusieurs autres incidents, Velint eut un fils appelé Vidga, qui se mit à la recherche des aventures, combattit avec quelques chevaliers de Thydreck, et vainquit le héros lui-même; après quoi il se mit au nombre de ses compagnons. Quand Thydreck fut guéri des blessures qu'il avait reçues de l'épée Mimung, il entreprit un long voyage pour s'en aller à la recherche des événements, afin de réparer l'échec que sa réputation venait de subir. Dans cette expédition il tua Ecka, et obtint de lui la célèbre épée Eckisax. Il désarma Fazole, il délivra Sintram de la rage d'un dragon, et tous deux devinrent ses fidèles compagnons.

Le sixième héros qui se joignit à Thydreck fut Theslef, le fils de Bitterhulf, qui demeurait en Danemarck. Il combattit avec Sigur le Grec, avec Walter de Waskastein, et alla se réunir aux chevaliers de Thydreck. Bientôt après, le vieux roi Thietmar mourut et laissa ses domaines à Thydreck. Wildifer et Herbrand, deux illustres guerriers, vinrent alors s'adjoindre à l'association chevaleresque. Pendant ce temps, les guerres d'Otantrix et d'Attila avaient continué, et les chances tournaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais celui-ci, ayant obtenu le secours de Thydreck, défit son adversaire dans une bataille sanglante.

Maintenant, au milieu des héros qui se trouvent rassemblés autour de Thydreck de Berne, arrive le célèbre Sigurd. Son père Sigmund, roi de Jarhingaland, épousa Sisile, fille de Nidung, roi d'Espagne. Forcé de la quitter pendant une expédition qu'il entreprenait pour aller au secours du roi de Pologne, il la laissa à la garde de ses deux conseillers, Hartvin et Hermann. Ils

devinrent infidèles à la mission qui leur avait été confiée, et ne pouvant parvenir à satisfaire leurs criminels désirs, quand Sigmund revint, ils accusèrent la reine d'adultère, et Sigmund ordonna qu'on la mit à mort. Les deux comtes l'emmenèrent hors du château; mais ils ne purent s'accorder sur la manière dont ils la feraient mourir. Alors ils tirent l'épée et se battent; Hartvin est tué. Pendant ce temps, la reine accouche d'un garçon et le dépose dans une grande coupe. Hartvin, en tombant mort sur le sol, renverse par hasard cette coupe, qui roule dans la rivière, et la reine, en s'en apercevant, expire de douleur.

Hermann retourne à la cour, raconte comment elle est morte et comment est mort son compagnon. Son récit excite les soupçons de Sigmund, qui lui ordonne de s'en aller sur-le-champ. Cependant l'enfant fut retrouvé, flottant sur la rivière, par le fameux forgeron Mimer, qui en prit soin, le garda et l'éleva auprès de lui. Mais il acquérait une telle force et devenait si querelleur, que Mimer commença à le craindre, et que, pour se délivrer d'un tel ouvrier, il l'envoya dans une forêt habitée par son frère Regin, qui pour ses méchancetés avait été transformé en dragon. Sigurd tue le monstre et fait bouillir une partie de son corps pour le manger. Quand cette chair fut cuite, il y mit le doigt, puis le porta à sa langue pour en savourer le goût, et à l'instant il comprit le langage des oiseaux, qui s'entretenaient entre eux sur le danger auquel l'exposait la colère de Mimer. Sigurd, prévenu par cette conversation, retourna chez le forgeron et le tua. De là il s'en alla au château de Perynhild, enfonça les sept portes, et enleva le cheval sauvage Grana qui paissait dans une prairie; puis il entra au service d'Isung, roi de Bertan-galand.

Vers le même temps vivaient les trois fils d'Aldriand, roi de Niflungaland, et d'Oda, sa femme : Gunnar, Gernoz et Gissler. Hogen était aussi le fils de la reine Oda; mais elle l'avait enfanté dans ses relations avec le sylphe Alfur. C'était un héros d'une âme fière et chagrine, décrit dans les *Nibelungen*. Les quatre héros se rendirent à Berne, où Gunnar et Hogen se joignirent

aux compagnons de Thydreck. Celui-ci donna une fête, où il s'assit à la droite de la table avec Gunnar, Hogen, Hildebrand et Hornberg; à la gauche étaient Widga le Fort, Anulung, le fils de Hornbog; Thetlef, Fasold, Sintram, Wildifer, Herbrand, surnommé le Saga, à cause de ses lointaines excursions, et Heimer le Fier. Pendant le repas, Thydreck et ses douze compagnons s'entretenaient de faits d'armes; Herbrand disait comment le roi Isung de Bertangaland, avec ses onze fils, et Sigurd, qui se trouvait maintenant à sa cour, étaient plus forts que les héros de Berne. On résolut aussitôt d'éprouver la vérité de ce qu'il venait de dire. Les chevaliers se mirent en route, et Widga, en passant, tua le géant Etgeir sur la frontière. En arrivant ils défièrent Isung, ses fils et Sigurd. Hildebrand, Heimer, Hogen, Sintram et Gunnar sont vaincus et enchaînés; mais Widga et Thetlef domptent leurs adversaires et délivrent leurs compagnons. Le dernier combat et le plus acharné fut celui de Thydreck et de Sigurd, qui se renouvela trois fois; mais, enfin, le premier l'emporta, grâce à l'épée Mimung qu'il avait empruntée de Widga. Amulung épousa Talbory, fille du roi Isung, et Sigurd se joint aux chevaliers de Berne.

Après viennent les noces de Sigurd et Grimhild, sœur de Gunnar, et celles de ce roi avec Brynhild, qui sont racontées brièvement et à peu près de la même manière que dans les *Niebelungen*, excepté toutefois l'expédition en Islande, et la lutte entre Brynhild et Siegfried. Le récit de ces mariages est suivi de quelques épisodes qui ont peu de rapport avec l'action principale. Le premier raconte le meurtre de Hertegu par son frère Sintram, et la fuite du troisième frère Herburc avec Hilder, fille d'Arthur, roi de Bertangaland; ce qui forme une singulière liaison entre le cycle teutonique et celui du roi Arthur. Puis arrive le mariage de Thydreck lui-même avec la fille du roi Drusian, dont les sœurs épousent en même temps Thetlef et Fasold. Ce triple mariage conclu, l'auteur, retourne au roi Arthur, qui, en mourant, a laissé son royaume à ses deux fils, Iron et Apollonius; mais ils ont été chassés par Isung et ses onze fils, et se sont

réfugiés auprès d'Attila, qui les a bien accueillis. Apollonius est créé comte de Thuringe, et Iron, comte de Brandebourg. Dans ce temps-là, Salomon était roi des Francs; le jeune comte de Thuringe devient amoureux de sa fille et se sauve avec elle. Cette femme meurt. Apollonius se hâte de nouer d'autres relations avec Bolfriaña, femme du duc Ake Orlungastrot, et le duc le tue. Ake était beau-frère d'Ermenreck; quand il fut mort, le chevalier Widga épousa sa veuve, et devint par là vassal de ce roi qui portait la couronne à Rome; et dont la domination s'étendait des deux côtés des Alpes.

Ermenreck envoya un jour son conseiller Sifka à un château éloigné, et profita de son absence pour lui ravir Adilia, sa femme. Quand Sifka fut de retour, et qu'il apprit ce qui s'était passé, il résolut de s'en venger, et le fit de la manière la plus perfide. D'abord il lui persuada de faire égorger, pendant l'absence de Widga, les deux fils d'Ake, qui avaient été confiés, après la mort de leur père, aux soins de ce héros. Ensuite il l'engagea à demander un tribut à Thydreck; puis, sur le refus de Thydreck, à envahir ses possessions. Thydreck ne put lui résister; il fut forcé de fuir et de se retirer auprès d'Attila. Pendant trente ans il suivit toutes les expéditions d'Attila contre Osantrix, roi de Vilkinaland, et contre Wlademar, roi de Russie. La reine Erka persuada enfin à Attila d'aider Thydreck à recouvrer son royaume, et cette tentative demeura inutile. Thydreck fut défait, son jeune frère Theller, Erp et Otvin, fils d'Attila, furent tués et la reine Erka mourut de chagrin.

Ici la *Niflunga Saga* commence avec l'altercation des deux reines, Brynhild et Grimhild, et le récit s'avance à peu près de la même façon que dans les *Nibelungen*, excepté la captivité de Hogen, pendant quelques jours, dans un donjon, et l'apparition d'un fils qui venge la mort de son père sur Attila, en le flattant d'obtenir le trésor des Nibelungen, et en l'enfermant là où le trésor se trouve. D'après ce récit, Grimhild est tuée par Thydreck.

Il y a dans la *Niflunga Saga* un court épisode qui raconte

la guerre entre le roi Isung de Bertangaland, et Hertind, fils d'Osatrix. Dans cette guerre, Isung et ses onze fils périssent par les enchantements d'Ostacia, femme de Hertind, qui rassemble contre eux une armée de loups qu'elle commande elle-même sous la forme d'un dragon. Fazold le Fier et Thetlef le Danois, qui combattaient avec Isung, sont tués aussi. Après la bataille, la reine languit et meurt.

Quand les héros eurent succombé à Susa, résidence d'Attila, par la vengeance de Grimhild, et que de tous les compagnons de Thydreck il ne resta plus que Hildebrand, Thydreck résolut de retourner à Berne avec son vieil ami, dont le fils Alebrand était maître du château. En arrivant à Berne, Hildebrand rencontra son fils, et se battit plusieurs fois avec lui, avant que l'un et l'autre se reconnussent. Alebrand remit le château à Thydreck et tua Sifka dans une bataille. Thydreck fut couronné empereur à Rome, et embrassa le christianisme avec Hildebrand. Celui-ci mourut bientôt après, à l'âge de cent quatre-vingts, d'autres disent deux cents ans. Thydreck ayant perdu sa femme Herrand, régna encore plusieurs années; son plus grand plaisir était la chasse.

La comparaison entre cette longue chaîne de fictions, fondées sans doute sur une histoire et les principaux romans allemands et les restes de traditions scandinaves, doit conduire à de curieuses investigations. Mais ce sujet est encore si neuf, et les moyens d'exploration si difficiles, que nous devons nous contenter de prendre les hypothèses pour conclusion. Le moyen le plus raisonnable, peut-être, d'expliquer la diffusion de ces contes romantiques, c'est de les regarder comme un assemblage de fictions gothiques de différentes époques (quelques-unes même pourraient bien avoir été apportées de l'Asie quand les Goths en sortirent). Tout cela reposait sur un fait réel; mais en y ajoutant sans cesse, on confondit la fiction et la réalité.

Nous avons vu qu'on ne peut mettre en doute l'existence de quelques parties de ce cycle de romans aux huitième et neuvième siècles, et il y a lieu de croire qu'ils étaient déjà populaires long-

temps avant ces deux siècles. Quant à la question de savoir s'ils doivent leur origine aux romans goths ou scandinaves, nous avons quelques données pour y répondre. Dans les anciens romans scandinaves, les principaux héros demeurent en Allemagne, et le séjour de Grimhild ne fut transféré dans les îles danoises qu'après la composition des ballades populaires du Danemarck. Il est vrai que la teinte mythologique que ces fictions prirent en Scandinavie et que le nom magique d'Edda pourraient ébranler notre croyance; mais tant de faits imposants viennent d'un autre côté à l'appui de notre opinion, que nous lui trouvons encore plus de force. Il est bien connu que la plus ancienne Edda, si l'on en excepte la Voluspa et quelques fragments, fut composée par Scemund, qui était né en 1054, et qui étudia plusieurs années en Allemagne, à Erlangen et à Cologne. Il ne faut pas pousser bien loin ses conjectures, pour penser que dans sa fiction mythologique il aura admis plusieurs traditions teutoniques, puisque dans les passages qui ont rapport à Brynhild, à Gunnar, à Grimhild et à Sigurd, le lieu de la scène est toujours sur les bords du Rhin ou en Saxe. Mais sans avoir même recours à cette supposition, le fragment que nous avons mentionné, et le poëme latin que nous avons analysé, sont d'une ancienneté à laquelle les Scandinaves n'ont rien à opposer. A cela il faut ajouter que la *Saga* la plus étendue sur ce sujet est sans contredit une compilation des anciens romans métriques et chants teutoniques.

Que si nous en venons à l'origine historique du grand poëme épique des Niebelungen, il n'y a là-dessus que peu de documents et de coïncidences à indiquer. Attila, qui se nomme là Etzel, n'a pas besoin d'explication; on sait qu'il possédait la Thuringe, la Pologne, la Valachie, comme le poëme le rapporte. Sa femme Halche (l'Helka de la *Vilkina Saga*) est nommée dans les fragments de l'ambassade de Priscus auprès de ce roi, et il l'appelle Erka. Dans la Chronique hongroise de Thwartz, Dietrich, non pas le célèbre Dietrich ou Théodoric, roi des Ostrogoths, mais un de ses prédécesseurs qui vivait quatre-vingts ans auparavant, est représenté combattant avec une armée d'Ostro-

goths, d'Allemands et de Lombards, contre les Huns, à leur première invasion en Europe. Mais il fut défait, et forcé de s'unir à Attila avec ses propres forces, comme dans la *Vilkina Saga* et les *Nibelungen*. Cette chronique rapporte aussi qu'Attila céda son royaume à ses deux fils, Chaba et Aladar : le premier, il l'avait eu d'une femme grecque ; le second, de Chrimhild. Théodoric sema des dissensions entre eux, et se rangea avec les nations ténoniques du côté du dernier. Une grande bataille se livra, qui se termina au bout de quinze jours par la défaite de Chaba et sa fuite en Asie. Il y a cependant là quelque confusion, par rapport au Théodoric (Dietrich) des romans. Plusieurs allusions tendraient à nous faire croire qu'il s'agit de Théodoric le Grand. Dans le fragment de Hildebrand, il est évident que c'est de lui et de son ennemi Odoacre que l'on veut parler. Mais il ne naquit que vers l'an 442 ; sa grande invasion en Italie et la défaite d'Odoacre doivent être rapportées à l'an 480, et sa mort à 526, tandis qu'Attila commandait déjà les Huns vers 428, envahissait l'Italie, et se rendait maître des Goths vers 450, et peu de temps après il mourut. Il est donc probable que le Théodoric dont il est ici question, est un personnage antérieur au fameux Théodoric. Gunther, roi de Bourgogne, est vraisemblablement Gunthar, qui était alors roi des Bourguignons, demeurait à Worms, et fut tué dans une bataille contre les Huns, vers 436.

Il est plus difficile de faire de Siegfried un véritable personnage historique. On a pensé, et avec quelque apparence de réalité, que ce pourrait être Sigbert, qui avait été *Majordome* chez Théodoric, et demeurait à Worms avec sa femme Chrimhild. Son château de Santen est sans doute Xanten, petite ville sur les bords du Rhin. Troneck que possède Hagen, serait, au dire de Jean de Müller, l'admirable historien de la Suisse, l'ancien Tournus (Tornucium). Isenland doit être ou une fiction de plus ajoutée à l'Islande, ou le célèbre château d'Isenbourg sur la rive gauche du Rhin, le séjour favori de Charlemagne. Il y a encore beaucoup d'obscurité sur l'interprétation véritable à donner au titre du poème. Dans quelques endroits, *Nibelungenland* signifie évi-

déjàment Norwége; mais en général, ici et dans la *Niflunga Saga*, ce mot veut dire Bourgogne. Dans la *Saga*, tous les héros sont Bourguignons; mais dans le poème il y a seulement quelques guerriers de cette nation, et les compagnons de Sigurd sont de la Norwége.

En comparant ces romans teutoniques aux romans de France, d'Angleterre et d'Espagne, nous serons, dès le premier coup d'œil, frappés du manque de courtoisie des chevaliers, et des louanges prodiguées aux plus farouches et aux plus sauvages d'entre eux. Ce n'est plus ce respect si tendre et cette obéissance constante envers les femmes. La sorcellerie particulière employée dans ces romans est peut-être leur caractère le plus saillant. Les nains, que les poètes français nous représentent comme des êtres naturels, se faisant humblement les serviteurs des chevaliers, deviennent ici des créatures adroites et importantes, qui possèdent sous terre de vastes domaines, et ont l'art de soumettre les géants à leur pouvoir.

L'auteur de la préface du *Livre des héros* explique ainsi la création de ces trois grandes classes d'êtres, *les nains*, *les géants* et *les héros* : « On sait pourquoi Dieu forma les nains et les géants, et ensuite les héros. D'abord il produisit les nains, parce que les vastes montagnes s'étendaient inutilement au loin, avec les amas d'or, d'argent, de pierres précieuses qu'elles renfermaient dans leur sein. Dieu donna aux nains la sagesse et la perspicacité, pour qu'ils pussent distinguer ce qui était bon et ce qui était mauvais, et savoir à quoi il fallait l'employer. Ils connurent l'usage des pierres précieuses, et ils apprirent comment quelques-unes pouvaient donner plus de force au guerrier, comment d'autres le rendaient invisible. Ils se bâtirent des palais souterrains, et Dieu leur donna la noblesse, en sorte qu'ils étaient, comme les héros, seigneurs et rois. Maintenant, pourquoi Dieu créa-t-il les géants? C'était pour qu'ils détruisissent les bêtes fauves, les dragons, les serpents, et qu'ils protégeassent les travaux des nains dans les montagnes. Mais il arriva que les géants se pervertirent, devinrent infidèles à leur mission et tourmen-

tèrent les nains. Alors Dieu créa les héros, qui tenaient le milieu entre les nains et les géants. Les héros restèrent pendant longtemps fidèles à leur devoir, qui était de protéger les nains contre les géants, les dragons et les monstres. La terre était alors dévastée; voilà pourquoi Dieu donna la force aux héros, et les doua d'un courage constant au milieu des périls et dans les combats. Il y avait parmi les nains plusieurs rois qui se faisaient servir par des géants, et qui possédaient de riches contrées et de vastes forêts. Les héros devaient se montrer pleins de respect et de déférence envers les dames, protéger les veuves et les orphelins, et faire souvent preuve de courage, soit en jouant, soit sérieusement. Les héros étaient, comme on le sait, toujours empereurs, rois, ducs, comtes, et servaient sous d'autres seigneurs en qualité de chevaliers. Ils étaient tous nobles, il n'y avait parmi eux aucun paysan; et c'est d'eux, ajoute, en finissant, l'auteur de la préface du *Livre des héros*, que sont descendus les seigneurs et les nobles.»

N'est-ce pas ici, sous une forme allégorique, le même principe de chevalerie que nous exprimions alors en d'autres termes? Défendre le faible contre le fort, et l'opprimé contre l'oppresser? N'est-ce pas aussi un emblème curieux à observer, que cette soumission des géants envers les nains, cet état de dépendance de la force brutale envers la force intellectuelle, de la matière envers l'esprit? Il y avait là, sans doute, une idée profonde que le moyen âge concevait très-bien, et qu'il exprimait par des images et des symboles, comme cela s'est vu à toutes les époques d'enfance et d'ignorance des peuples.

A. P. — C.



Philosophie.

ESSAI

SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.

SECONDE PARTIE.

La Phénoménologie de l'esprit.

(Suite.)

Si maintenant nous comparons ce que la conscience a pris sur elle auparavant, avec ce qu'elle prend actuellement sur elle, ce qu'elle attribuait d'abord à la chose avec ce qu'elle lui attribue maintenant, nous voyons que tour à tour elle se représente elle-même, aussi bien que la chose, tantôt comme une unité pure, tantôt comme un ensemble multiple de matières. Par cette comparaison elle s'assure, en même temps, que cette double forme sous laquelle se présentent les objets n'est pas seulement dans la conscience, mais que le vrai ou la chose elle-même se montre de cette double manière, qu'elle a en elle une vérité opposée.² Ce qui était d'abord partagé entre l'objet et la conscience, est maintenant placé dans l'objet. La chose est *une*, ou, comme dit Hegel, *réfléchie en soi*³, elle est *pour soi*; mais elle est aussi pour un autre, et elle est autre pour soi que pour un autre. Elle est donc un être double, *une* et *diverse*. Mais il y a là

¹ Voyez les cahiers de janvier 1837, p. 16; de mai, p. 135; de septembre, p. 227.

² Phénoménologie, p. 93.

³ *In sich reflektiert*.

une contradiction évidente. Pour résoudre cette contradiction, la conscience aurait à prendre sur elle l'unité ou la réflexion¹ de la chose en elle-même; mais l'expérience lui a prouvé que cette unité appartient aussi essentiellement à la chose que la différence ou la multiplicité. Or, l'unité et la diversité s'excluant réciproquement, elles n'appartiennent pas à une seule et même chose, mais à plusieurs. Elles sont ensemble dans l'objet en général, mais appartiennent respectivement à deux objets. La chose est bien en soi identique à elle-même, une; mais cette unité est détruite par d'autres choses. C'est ainsi que l'unité de la chose lui est conservée, et que la diversité n'est ni en elle, ni dans la conscience.

Cette solution, si péniblement amenée, se maintiendra-t-elle? Nous allons voir. Hegel ajoute aussitôt:

« Quoique de cette manière la contradiction de l'être objectif soit partagée entre des choses différentes, la différence n'en tombera pas moins dans la chose individuelle elle-même. » En effet, les choses diverses sont ainsi posées chacune pour soi, de telle sorte que chacune ne diffère pas d'elle-même, mais seulement des autres. Par là-même chaque chose se trouve déterminée comme différente des autres, comme ayant en elle la différence. Mais cette différence n'est pas une différence intrinsèque, et chaque chose demeure simple en soi; elle est pour soi une détermination simple qui fait son caractère essentiel et distinctif. Dans le fait, il est vrai, il y a en elle diversité de propriétés différentes. Mais ce qui la détermine comme individu étant son caractère essentiel et distinctif, cette diversité de propriétés en est l'inessentiel, tout nécessairement qu'elles lui appartiennent.

Or, ce caractère essentiel qui distingue une chose de toutes les autres est maintenant déterminé de telle sorte, que la chose se trouve par là être en opposition avec d'autres, mais qu'elle s'y maintient en même temps pour soi. Mais elle n'est pour soi, elle n'est une qu'autant qu'elle est considérée sans ce rapport avec d'autres; car ce rapport, constituant une connexité avec les autres

¹ *Das INSICHEREFLEKTIRTSSEYN, das INEINSSETZEN.*

choses, détruit son unité absolue. C'est précisément par son caractère absolu et par son opposition qu'elle est en rapport avec d'autres choses; or, ce rapport est la négation de son indépendance, et c'est ainsi que la chose périt par ce qui est justement son caractère propre et essentiel.

Il arrive donc un moment où la conscience fait l'expérience que la chose périt précisément par ce qui constitue son essence, son caractère distinctif, son être en soi. Voici comment Hegel explique cette catastrophe : « La chose est posée comme étant en elle-même et pour soi, ou comme négation absolue de tout autre être, par conséquent comme négation absolue, et ne se rapportant qu'à elle-même. Or, une négation qui ne se rapporte qu'à soi, est destructive de soi-même, c'est-à-dire, c'est avoir son être dans un autre. »

Nous n'insisterons pas sur la solution de continuité qu'on remarque aussitôt dans ce raisonnement; elle est évidente.

« En effet, ajoute Hegel, la détermination de l'objet, tel qu'il s'est donné, ne renferme pas autre chose. Il a, dit-on, un caractère essentiel qui constitue son être à lui, son être simple; et nonobstant cette simplicité, il y a en lui variété, diversité de contenu, nécessaire sans être essentielle. Mais c'est là une distinction qui n'est que dans les mots; car il y a contradiction flagrante à dire que ce qui est nécessaire n'est pas en même temps essentiel.

« Ainsi s'évanouit la distinction qui séparait l'être considéré en soi et l'être considéré relativement à un autre, l'être absolu et l'être relatif. L'objet est, au contraire, à l'un et à l'autre égard l'opposé de lui-même; il est pour lui en tant qu'il est pour autrui, et pour autrui en tant qu'il est pour soi. Il est pour soi, réfléchi en soi, un; mais cet être pour soi, cet être absolu est posé comme identique à son être pour un autre, à son être relatif. »

C'est ainsi que l'être sensible devient une généralité; mais cette généralité, à cause de son origine, est une généralité affectée d'une opposition; elle est en même temps individualité et géné-

ralité. Dans ce mouvement dialectique de la certitude immédiate, l'individualité sensible devient généralité sensible. Le vrai de la logique de la perception se montre partout opposé à lui-même, et son essence est la généralité absolue, indifférente, indéterminée. Par là seulement la conscience entre dans le domaine de l'entendement.

Hegel termine ce paragraphe par une observation sur ce qu'on appelle le sens commun, dans son opposition à la philosophie. « Ces vaines abstractions de l'individualité, et de la généralité qui lui est opposée, ainsi que celle de l'essence, unie néanmoins à quelque chose d'inessentiel, d'une contingence qui est en même temps nécessaire, sont les puissances qui se jouent de ce qu'on appelle le sens commun, le bon sens. Lui qui se considère comme la conscience réelle et solide des choses, n'est dans ses perceptions que le jeu de ces abstractions contradictoires. En général, il est toujours le plus pauvre lorsqu'il se croit le plus riche. Jouet de ces êtres imaginaires, tandis qu'il se confie tour à tour à l'un ou à l'autre, et qu'il s'efforce de retenir tantôt l'un, tantôt son opposé, il se persuade que la philosophie ne s'occupe que d'êtres de raison. Et en effet ce sont de pareils êtres que la philosophie a pour objet, et qu'elle reconnaît pour les éléments et les puissances absolues. Mais elle les reconnaît sous leur véritable forme, et ne se laisse pas égarer par eux. Le sens commun ne se doute pas que ce sont de ces essences simples qui le dominent, et s' imagine toujours avoir saisi une matière compacte, un contenu solide et réel, de la même manière que la certitude sensible ignore que tout ce qu'elle voit, c'est la vaine abstraction de l'être pur. »

3. *La force et l'entendement, le monde phénoménal et le monde intelligible.*

C'est donc ainsi que la conscience est devenue pensée par la dialectique de la certitude sensible, qui aboutit à la généralité absolue¹. Le général-absolu est maintenant l'objet véritable de

¹ *Das unbedingte Allgemeine*; p. 100 et p. 101.

la conscience, il est encore comme objet; la conscience n'en a pas encore saisi la notion comme telle. Or, tant que le général-absolu se présente à la conscience comme objet, il s'y montre la différence de la forme et du contenu, et dans la forme du contenu les moments se présentent encore d'un côté comme un *medium* général de plusieurs matières, subsistant pour elles-mêmes et d'un autre côté comme une unité réfléchie en soi, dans laquelle ces matières diverses perdent leur consistance indépendante. Celui-là est la solution de l'indépendance de la chose, ou la passivité, son être relatif; celui-ci en est l'être absolu¹. Il faut voir maintenant la manière dont ces deux moments se présentent dans la généralité absolue, qui en est l'essence. On voit aussitôt qu'ils ne sont plus séparés, que ce sont comme deux côtés qui se détruisent réciproquement, et qu'il n'y a réellement de posé que leur réduction mutuelle, ou la transition de l'un dans l'autre, la réduction de l'un par l'autre. Les matières diverses posées comme distinctes et indépendantes, se réduisent immédiatement dans leur unité, et leur unité cède immédiatement à leur épanouissement, lequel retourne à l'unité par la réduction. Or, ce mouvement d'un état à l'autre est ce qui s'appelle la *force*. Le déploiement des matières est la manifestation de cette force; leur réduction à l'unité est la force elle-même. Mais d'abord cette force ainsi réfléchie en elle-même, a besoin de se manifester, et ensuite dans sa manifestation elle est tout aussi bien force proprement dite, que dans son retour en elle-même elle est manifestation. Ou, pour mieux dire, les deux moments de la force ne sont que dans l'entendement ou dans la notion de la force, dans laquelle seule ils sont distincts. Leur différence n'est donc que dans la pensée. Ainsi, dans ce qui précède, la notion de la force seule a été posée, et non sa réalité. Mais dans le fait, la force est le général-absolu, qui est en soi ce qu'il est pour un autre. Donc, pour saisir la force dans toute sa vérité, il faut la prendre indépendamment de la pensée et la poser comme la substance de

¹ Nous traduisons par *être relatif*, *das Seyn für ein Anderes*; et par *être absolu*, *das Fürsichseyn*.

ces différences. La force existe à la fois comme unité exclusive et comme déploiement des matières. Elle se montre ainsi sous deux faces distinctes et indépendantes. Mais la force est aussi le tout, et alors les différences ne sont plus que des formes, deux moments sans consistance. Et cependant elle ne serait pas, si elle n'existait pas de ces deux manières opposées, et sous ce point de vue les moments se présentent encore comme réellement indépendants.

La force, considérée comme réfléchie en elle-même ou dans l'unité, est un des extrêmes de son idée, et sous ce rapport le déploiement des matières est exclu d'elle, et un autre qu'elle. Mais comme elle se manifeste nécessairement par ce déploiement, celui-ci est réellement en elle et non un autre qu'elle. D'un autre côté, posée comme se manifestant dans les matières, l'unité paraît comme une autre que la force, et cependant cette unité est encore elle-même. Enfin, ce qui sollicite la force à se manifester et ce qui de cette manifestation la sollicite au retour en elle-même, ou à revenir à l'unité, est aussi la force, de telle sorte que les deux formes sous lesquelles elle se présente tour à tour, ne sont que des moments sans consistance. C'est elle-même qui se sollicite à se présenter successivement sous ces deux formes.¹

Après quelques nouveaux développements, dans lesquels on ne suit l'auteur qu'avec une attention extrême, Hegel ajoute en substance : Il résulte de là que la notion de la force se réalise par son dédoublement en deux forces. Ces deux forces existent chacune pour soi ; mais leur existence n'est qu'un mouvement de l'une vers l'autre, de telle sorte que l'une n'existe que par l'autre, et que chacune n'est plus à l'instant ce qu'elle est devenue par l'autre. Elles périssent immédiatement par cela même, qu'elles sont. Ce ne sont donc pas deux extrêmes existant substantiellement : ce qu'elles sont, elles le sont au milieu de leur mouvement et par leur contact ; il n'y a pas de substances propres qui les supportent. La notion de la force se maintient comme l'essence

¹ Phénoménologie, p. 100-105.

dans sa réalité même. La force réelle est uniquement dans sa manifestation, qui n'est en même temps que sa réduction. Cette force réelle, prise en elle-même et indépendamment de sa manifestation, est la force refoulée sur elle-même; mais cette réduction à l'unité n'est encore, comme on l'a vu, qu'une des formes de sa manifestation. La vérité de la force ne demeure donc que dans sa pensée, et les moments de sa réalité, ses substances et son mouvement s'évanouissent et se perdent dans une unité indifférente, qui n'est plus la force réfléchie en elle-même, mais la notion de la force, comme notion. Ainsi la réalisation de la force est en même temps la perte de sa réalité.¹

La force, qui véritablement n'est que comme objet de l'entendement, est l'intérieur des choses, l'essence des choses, laquelle est identique avec la notion comme notion. Or, cette véritable essence des choses s'est maintenant déterminée de telle manière qu'elle n'est pas immédiatement l'objet de la conscience, mais que celle-ci n'a qu'un rapport médiat à l'essence intérieure, et que, devenue entendement, c'est à travers ce milieu du jeu des forces qu'elle aperçoit le vrai fond des choses. C'est ainsi qu'au-dessus du monde sensible ou phénoménal, il s'ouvre un monde intelligible, le monde véritable. Voici comment l'auteur arrive à ce résultat :

Le milieu, le lien qui met en rapport l'entendement et l'essence intime des choses, est le développement de la force, qui, pour l'entendement, n'est qu'une suite de moments évanouis. Ce milieu, ce moyen, s'appelle pour cela apparition, phénomène : ce n'est pas une simple apparence, mais une suite, un ensemble d'apparences; et c'est cet ensemble, cette totalité, comme telle, qui constitue le jeu des forces et l'essence intime des choses. C'est par là que les objets de la perception sont donnés à la conscience d'une manière objective, tels qu'ils sont en soi, c'est-à-dire, comme des moments, des formes qui, sans repos et sans existence déterminée, se transforment immédiatement, l'unité dans la généralité, l'essentiel dans son contraire, et réciproquement. Ce jeu

¹ Phénoménologie; p. 107-108.

des forces est le côté négatif développé; mais sa vérité est le côté positif, le général, l'objet en soi. Comme dans le mouvement du phénomène l'objet de la perception, le monde sensible en général n'a qu'une signification négative, la conscience se retire en elle-même pour y trouver le vrai. Ce vrai, la réflexion des choses, devient alors l'objet de la conscience, comme distincte de sa propre réflexion. Dans ce vrai intérieur, le général-absolu, s'ouvre dès lors le monde intelligible.

Mais cet intérieur, cette essence intime des choses, mis ainsi en rapport avec l'entendement au moyen du phénomène, demeure vide et sans contenu, tant qu'il est conçu comme distinct de la conscience, comme son objet. Cette manière d'être de l'intérieur des choses semble s'accorder avec l'opinion de ceux qui prétendent avec Kant que nous ne pouvons pas connaître les choses en soi. Sans doute, nous n'avons aucune connaissance de l'intérieur des choses, tel qu'il se donne ici; mais non parce que la raison serait trop bornée pour cela: c'est parce que dans le vide rien ne peut être reconnu, et parce que la conscience ne s'y reconnaît pas encore elle-même.

Mais cet intérieur des choses procède du phénomène, et le phénomène en est l'essence, et en réalité en remplit le vide. Le monde intelligible est le monde sensible et perçu, posé tel qu'il est en vérité, et la vérité de la perception est d'être phénomène. Par conséquent le monde intelligible est le monde phénoménal, comme tel. Mais on entendrait mal cette proposition, si l'on pensait que le monde intelligible est le monde sensible, ou le monde tel qu'il se présente dans la certitude sensible; car le phénomène n'est pas le monde sensible comme existant, mais bien posé comme monde intérieur.¹

Voici donc l'entendement arrivé à ce point que l'intérieur ne se montre encore à lui que comme l'être en soi général et vide.² Le jeu des forces lui est donné immédiatement; mais le vrai pour lui est l'intérieur simple: donc le mouvement de la force

¹ Phénoménologie, p. 108-112.

² *Als das allgemeine noch unerfüllte Ausich*; p. 112.

lui-même n'est le vrai qu'en tant qu'il est conçu comme simple. Par là s'évanouissent toutes les différences des forces particulières, et il ne demeure plus dans ce mouvement qu'une seule différence, une différence générale, où se réduisent toutes les oppositions. Or, cette différence générale, à laquelle se réduit le mouvement des phénomènes par son rapport à la simplicité de l'intérieur ou de l'entendement, est la vérité du jeu des forces, c'est la *loi de la force*; elle est exprimée dans la loi, qui est l'image constante du phénomène inconstant. Le monde intelligible est ainsi un empire tranquille de lois. Cet empire des lois est bien la vérité de l'entendement; mais ce n'est encore que sa première vérité. La loi est présente dans le phénomène; mais elle n'y est pas tout entière, puisqu'elle a toujours sous d'autres circonstances une autre réalité. Il reste donc dans le phénomène un côté qui n'est pas dans l'intelligence. Il manque à la loi d'être réduite à l'unité. Cette pluralité des lois est en contradiction avec le principe de l'entendement, pour lequel, comme conscience de l'intérieur simple, l'unité générale est le vrai. Il faut donc qu'il réduise toutes les lois en une seule, ainsi que, par exemple, la loi selon laquelle tombe une pierre, et celle qui préside aux mouvements des sphères célestes, ont été conçues comme une seule et même loi. Par cette réduction les lois perdent leur caractère déterminé, et ce n'est pas l'unité des lois déterminées qu'on a trouvée, mais bien une loi générale dans laquelle on a fait abstraction de leurs caractères distinctifs. C'est ainsi que la loi qui réunit la loi de la chute des corps et celle des mouvements du ciel, dans le fait ne les exprime pas toutes deux. La réunion de toutes les lois dans l'attraction générale ne renferme au fond que la seule idée de la loi, qui y est posée comme existante. L'entendement se persuade y avoir trouvé une loi universelle, exprimant toute la réalité comme telle, tandis qu'il n'y possède véritablement que l'idée de la loi, en y énonçant toutefois que toute réalité est en elle-même conforme à la loi.

Aux lois déterminées est donc opposée l'attraction générale ou la notion pure de la loi. En tant que cette notion est consi-

dérée comme l'essence ou le vrai intérieur, le caractère déterminé de la loi appartient encore au phénomène, ou plutôt à l'être sensible. Mais la notion pure de la loi ne va pas seulement au delà de la loi qui, déterminée elle-même, est opposée à une autre loi déterminée; elle va au delà de la loi elle-même comme telle. La notion pure de la loi, comme attraction universelle, doit être conçue dans sa véritable valeur, de telle sorte que par elle, comme le simple absolu, les différences qui existent dans la loi comme telle, retombent, dans l'intérieur, à l'état d'unité simple : elle est la nécessité intérieure de la loi.¹

Hegel cherche à démontrer ici l'indifférence ou l'identité absolue de la loi et de la force, ou de l'idée et de l'être.

La loi, continue-t-il, existe donc doublement, une fois comme la loi dans laquelle les différences sont exprimées comme autant de moments indépendants; et ensuite sous la forme de la réflexion simple ou de l'unité, qu'on peut encore appeler la force; mais ce n'est plus la force refoulée en elle-même, c'est la force en général, la notion de la force, abstraction qui absorbe les différences de ce qui attire et de ce qui est attiré. Ainsi, par exemple, l'électricité simple est la force; la différence de l'électricité positive et de l'électricité négative est dans la loi, ou dans la manière d'être de la force. La force en est l'idée, la loi en est l'être; et il y a indifférence de l'une à l'autre. L'électricité se manifeste comme positive et comme négative : telle est sa loi; mais en soi elle n'est qu'électricité simple. La force et la loi sont identiques. Les différences qui se montrent dans la manifestation de la force ou dans sa loi ne sont pas dans les objets, mais seulement dans la manière dont l'entendement s'explique la force; elles sont uniquement dans la pensée, et la pensée, en les prenant sur elle, restitue à la force sa simplicité, et reconnaît l'identité de la loi et de la force, de l'être et de l'idée.²

Par cela que l'entendement cherche à expliquer le jeu des forces et de leurs lois, le mouvement et le changement ne sont

¹ Phénoménologie, p. 113-116.

² Même ouvrage, p. 116-119.

plus dans le phénomène et en dehors, mais dans le monde intelligible, dans l'entendement même. C'est un mouvement pur, idéal, qui présente les mêmes moments, le même contenu que le jeu des forces, et qui n'est plus un changement dans les choses. Mais puisque la notion, comme notion de l'entendement, est identique à l'intérieur des choses, ce changement ou cette suite de changements devient pour lui loi de l'intérieur. Il apprend ainsi que c'est une loi du monde phénoménal, qu'il se montre des différences qui n'en sont point, ou que ce qui a même nom se repousse; et de même, que les différences ne sont pas réellement des différences, ou que ce qui est différemment nommé, s'attire et s'unisse : loi nouvelle et opposée à la précédente; car tandis que la première exprime la différence constante et identique, celle-ci exprime qu'il y a différence entre ce qui est identique, et identité entre ce qui est différent.¹

Au moyen de ce principe, le monde intelligible, l'empire tranquille des lois, l'image immédiate du monde sensible, est converti en son contraire. Ce nouveau monde intelligible est ainsi le monde renversé, l'inverse du premier. D'après la loi de ce monde renversé, ce qui dans le premier a même nom, devient dans celui-ci différent de lui-même, et ce qui s'y montrait différent, devient ici égal et identique.

Vu superficiellement, ce monde renversé est l'opposé du premier dans ce sens, qu'il le repousse comme une réalité renversée elle-même, que l'un est le monde tel qu'il est en soi, et l'autre le monde tel qu'il paraît. Mais il n'en est pas ainsi. Comme on oppose ici un monde intelligible à un autre monde intelligible, il ne saurait plus être question d'une opposition entre l'intérieur et l'extérieur, le phénomène et l'idée, comme de deux sortes de réalités. Les oppositions sont maintenant dans l'entendement lui-même : c'est une différence intérieure. Ces deux mondes intelligibles ne sont qu'un seul et même monde, dans lequel ce qui a même nom² se repousse, et ce qui est différent s'identifie. C'est le

¹ Phénoménologie, p. 119-121.

² *Das Gleichnamige*.

changement par¹ ou l'opposition en soi : c'est une contradiction intellectuelle ; car dans cette différence intérieure, l'opposé n'est pas une chose différente d'une autre chose, mais son opposé est en lui. Le monde intelligible renversé est l'opposé du premier monde intelligible, mais il a celui-ci en lui-même ; il est l'opposé, l'inverse de lui-même : il est lui-même et son opposé dans une unité une. De cette manière seulement il est la différence comme différence en soi ; il est ainsi comme *infini*.²

Par l'infini nous voyons l'idée de la loi achevée, et tous les moments du phénomène admis dans l'intérieur. Cet infini simple ou l'idée absolue est l'essence simple de la vie, l'âme du monde, le *sang universel*³, qui, présent partout, n'est troublé par aucune différence, qui a des pulsations sans mouvement. Il est identique à lui-même, car ses différences se détruisent réciproquement. Dès lors il serait inutile de demander comment de cet être pur, un, identique, peut naître la différence. Cet infini, qui se reconnaît maintenant, a déjà été l'âme de tous les mouvements que nous avons vus. Le monde phénoménal ou le jeu des forces en est l'expression ; il ne revient après tout cela que comme explication ; et par là même qu'il devient enfin l'objet de la conscience comme tel, la conscience est *conscience de soi*. Cette explication de l'entendement n'est d'abord que la description de la conscience de soi. La conscience, tout en ayant l'air de s'occuper d'autre chose, ne s'occupe au fait immédiatement que d'elle-même.⁴ »

Hegel conclut ainsi cette partie de son ouvrage : « Nous voyons que, dans l'intérieur du phénomène, l'entendement n'est en vérité rien autre chose que le phénomène lui-même, non comme celui-ci le jeu des forces, mais ce même jeu dans ses moments généraux, et qu'au fond il ne fait l'expérience que de lui-même. Élevée au-dessus de la perception sensible, la conscience se montre

¹ *Der reine Wechsel* ; p. 124.

² *Phénoménologie*, p. 121-125.

³ *Das allgemeine Blut* ; p. 126.

⁴ *Phénoménologie*, p. 125-128.

unie au monde intelligible par le moyen du phénomène, au travers duquel elle voit le fond de la scène. Les deux extrêmes, celui de l'intérieur pur, et celui de l'intérieur qui regarde dans l'intérieur pur, sont maintenant réunis en un seul, et ainsi qu'eux-mêmes ont disparu comme extrêmes, ainsi le milieu, en tant qu'autre chose qu'eux, a disparu à son tour. Par là le rideau qui cachait l'intérieur a été tiré, et l'intérieur regarde l'intérieur. Cette intuition est la conscience de soi. Il se trouve que derrière ce rideau prétendu, qui, disait-on, cachait l'intérieur des choses, il n'y a rien à voir, si nous n'y allons nous-mêmes, non-seulement pour y voir, mais encore pour qu'il y ait quelque chose à voir. Mais il résulte aussi de nos recherches qu'on ne peut pas y aller directement et sans façon; car ce savoir de ce que c'est que la vérité de la perception du phénomène et de son intérieur, n'est lui-même le résultat que d'un mouvement compliqué, par lequel les modes successifs de la conscience, l'opinion, la perception, l'entendement, disparaissent: on verra par la suite que la juste appréciation de ce que sait la conscience, en se sachant elle-même, ne peut être à son tour que le résultat d'un pareil examen, d'un mouvement semblable. »

J. W.



PARALLÈLE

ENTRE

LA RUSSIE ET LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

(Tiré des *Annales d'histoire et de politique* de PÖLLITZ.)

« Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples, dit de Tocqueville, dans son ouvrage : *Sur la démocratie en Amérique*, qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but ; ce sont les Russes et les Anglo-Américains. Tous deux ont grandi dans l'obscurité, et, tandis que les regards des hommes étaient occupés ailleurs, ils se sont placés tout à coup au premier rang des nations ; et le monde a appris presque en même temps leur naissance et leur grandeur. Tous les peuples paraissent avoir atteint à peu près les limites qu'a tracées la nature, et n'avoir plus qu'à conserver ; mais eux sont en croissance. Tous les autres sont arrêtés, et n'avancent qu'avec effort ; eux seuls marchent d'un pas aisé et rapide dans une carrière dont l'œil ne saurait encore apercevoir la borne.....

« Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins chacun d'eux semble appelé, par un dessein secret de la Providence, à tenir un jour dans ses mains la destinée de la moitié du monde. »

Il y a quelque temps, nous avons déposé dans ce recueil nos idées sur la politique actuelle de la Russie, et nous croyons y avoir démontré que, bien que la force prépondérante de cet empire soit un fait qu'on ne saurait nier, nous trouvons dans le caractère de son souverain garantie suffisante pour écarter toute appréhension de l'abus qu'il pourrait en faire. Mais il n'a pu

entrer en même temps dans notre pensée, de vouloir donner la certitude, que le principe qui guide aujourd'hui la politique russe sera toujours immuable et le même, ou, en d'autres termes, que les autocrates de ce colossal empire montreront toujours les mêmes tendances, seront toujours animés du même esprit de modération que l'empereur actuel.

Le court parallèle que nous avons cité plus haut, et qui est celui par lequel de Tocqueville termine son livre, a donc fait naître en nous le désir d'examiner attentivement jusqu'à quel point il se pourrait trouver dans l'état actuel de l'empire de l'Est, et dans celui de la république de l'Ouest, des éléments qui militassent en faveur de la prédiction du publiciste français.

Mais avant d'aller plus loin dans l'examen de l'état actuel des choses, et dans celui des conséquences qui en doivent résulter, il est nécessaire de fixer le point de vue sous lequel nous allons l'envisager. Nous avouons, nous aussi, comme d'autres publicistes, que nous voyons dans la *vraie opinion*, c'est-à-dire dans l'opinion publique et nationale, la synthèse de toute force politique, l'élément principal de son existence, de son accroissement et de sa durée. Mettant de côté les conditions matérielles de cette force, nous concluons qu'entre tous les États, celui-là sera toujours le plus puissant, dans lequel l'opinion se prononce le plus fortement et de la manière la plus formelle; dans lequel, envahissant toute la population, elle devient pour ainsi dire un culte, considérant comme un sacrilège politique de ne pas lui sacrifier. Nous regardons au contraire un schisme dans l'opinion des masses, comme la cause principale de la faiblesse des États, de leur décadence et de leur dissolution finale, que celle-ci vienne ensuite par une révolution ou par une invasion étrangère.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que le premier devoir de ceux à qui il est échu de diriger le sort des nations et des empires, doit être de maintenir l'opinion dans toute sa force et dans toute son intégrité; et d'éviter, par leur manière de gouverner, qu'un schisme en matière politique ne se répande parmi le peuple.

Reconnaissant donc la toute-puissance de l'opinion, nous ne trouvons que deux nations entre toutes chez lesquelles son empire soit universellement reconnu, chez lesquelles elle exerce le pouvoir le plus absolu : c'est chez les Russes dans l'ancien monde, et chez les Anglo-Américains dans le nouveau. Les principes auxquels cette opinion rend hommage, sont, d'un côté, ceux de l'autocratie; et de l'autre, ceux de la démocratie, se montrant à nous, poussés des deux côtés jusqu'à leurs conséquences les plus éloignées. Car, de même que chez les Russes l'autocrate est la source de toutes les lois, celles-ci n'étant que des émanations de sa volonté absolue; de même dans les États-Unis d'Amérique, le peuple est dans la possession incontestée du pouvoir législatif, qu'il confie à ses représentants choisis dans son sein, en vertu de sa volonté sans contrôle. En Russie, les fonctionnaires chargés de l'exécution des lois ne sont que les délégués de l'autocrate; en Amérique, ils ne sont que les mandataires du peuple. Et comme l'autocrate chez les Russes, et la masse en Amérique, exercent la souveraineté dans le sens le plus absolu; les manifestations de leur volonté quelque muables qu'elles soient, ont en tous temps une force irrésistible. Elles ne sont même liées à aucune formalité, puisque chez les uns l'autocrate, et le peuple chez les autres, peuvent modifier, révoquer et abolir le lendemain les lois qu'ils ont sanctionnées la veille; ils ont même, ainsi que les faits nous l'ont prouvé, le droit d'empiéter sur l'autorité chargée de les faire exécuter.

Il n'entre pas dans le plan du sujet que nous nous proposons d'examiner, à laquelle de ces deux formes de gouvernement doit être accordée la préférence; ni de vérifier jusqu'à quel point l'une et l'autre sont aptes à atteindre le but qu'elles se proposent. Mais nous ne pouvons omettre de prouver que l'opinion nationale des deux peuples est réellement ce que nous avons dit; que notre assertion, au lieu d'être une hypothèse, n'est qu'un fait évident.

En Russie, comme chez tous les peuples gouvernés par un prince absolu, la personne du chef de l'État, est l'État. Mais cette personne, dans ce sens, doit être envisagée comme un être

abstrait, indépendant de l'individu qui exerce le pouvoir souverain. C'est un fait que depuis l'époque de Pierre I.^{er}, où le principe de souveraineté absolue prit son plus grand essor, aucune tentative de révolution n'a été faite, si ce n'est au nom de ce principe. On ne s'est même jamais servi du prétexte de modifier ou d'abolir la forme du gouvernement, comme incompatible avec les besoins du peuple; toujours ces tentatives ont été dirigées contre le droit et la légitimité du souverain; et qui plus est, le principe de souveraineté absolue et les idées de légitimité sont si étroitement unis dans l'opinion des peuples russes, qu'une révolution contre la tyrannie n'a jamais trouvé d'adhérents, qu'en prouvant aux peuples que celui qui tenait en main le pouvoir suprême, n'était qu'un usurpateur des droits divins de la légitimité.

Sans entrer trop avant dans l'histoire de la Russie, l'exemple de *Pugatscheff* nous servira pour tous les autres. Cet audacieux rebelle, ayant eu l'idée de se faire passer pour Pierre III, avec lequel il avait une certaine ressemblance, réussit à se former un parti; mais dans cette tentative il ne fut pas du tout question d'un changement dans la forme du gouvernement, but de toutes les révolutions dans d'autres États. On ne voulait que réintégrer dans les droits qu'il avait reçus de Dieu, un empereur illégalement détrôné; et il n'y eut que ceux qui crurent réellement voir en *Pugatscheff* leur prince légitime, qui se rallièrent sous ses drapeaux.

Il en fut de même des scènes séditeuses qui éclatèrent à l'époque de l'avènement de l'empereur Nicolas. Il est vrai que quelques jeunes exaltés, moteurs de ces troubles, attachaient à leurs coupables desseins quelques idées des temps modernes; mais ils étaient eux-mêmes si convaincus de l'impopularité de ces idées, que, pour se faire un parti parmi la masse du peuple, il fallut lui persuader que l'entreprise ne tendait qu'à conserver la légitimité, puisque, d'après le droit divin, Constantin devait, comme aîné, arriver au trône avant Nicolas.

Et avec quelle énergie l'opinion nationale ne se manifesta-t-elle pas à l'époque de l'invasion de Napoléon! Le puissant conquérant eut beau promettre à ces millions de serfs leur affran-

chissement des liens qui les tenaient attachés à la glèbe seigneuriale. Toutes ses proclamations, répandues par milliers dans ces contrées que traversaient ses armées encore victorieuses, ne firent aucune impression sur les habitants; en vain leur offrit-il avec la liberté individuelle, celle de leurs propriétés. Les historiens français qui nous ont retracé les scènes de cette campagne à jamais mémorable, ne nous ont même pas rapporté l'exemple d'un seul Russe qui eût déserté la cause de l'autocrate; cause qui, dans l'opinion de la nation, s'était tellement identifiée avec celle de la patrie, que, lorsque Alexandre ordonna le sacrifice des biens pour le salut de cette dernière, il ne se trouva pas un seul qui hésitât de les livrer aux flammes.

Dans ces derniers temps, enfin, un événement a prouvé clairement que cette opinion nationale, ce culte religieux voué au souverain, qui pénètre toutes les masses; que l'obéissance aveugle et absolue pour tout ce que décrète sa volonté suprême, ont incomparablement plus d'ascendant sur les esprits dans ce pays, qu'ailleurs toutes les fausses idées résultant d'une civilisation arriérée, et qui, chez les peuples bas placés sur l'échelle du progrès, sont toujours le plus puissant mobile de leurs actes. On se rappelle qu'à Saint-Petersbourg (comme dans presque toutes les capitales de l'Europe, et notamment à Paris), l'invasion du choléra avait donné lieu à des désordres, dans lesquels la masse ignorante, poussée au désespoir par les ravages du fléau, s'était insurgée contre les mesures sanitaires prises par le gouvernement, et s'était laissé entraîner à d'horribles excès envers les fonctionnaires chargés de leur exécution. L'empereur Nicolas se trouvait en ce moment dans l'un de ses châteaux, voisin de la capitale. A peine est-il averti de ce qui se passe, qu'il se rend sur les lieux, et seul, sans escorte, pénètre sur le marché aux foins, où la foule ameutée, qui comptait des milliers d'individus, s'était tumultueusement assemblée. Le discours qu'il leur adressa, rapporté par les journaux du temps, est un chef-d'œuvre d'improvisation autocrate. Il termina en les sommant de s'humilier devant la Divinité, pour solliciter d'elle le pardon des excès commis.

« Vous avez offensé Dieu, en versant le sang innocent; priez-le donc, avec moi, qu'il vous pardonne votre péché. » Et l'empereur se tournant à ces mots vers l'église de la place, en faisant le signe de la croix, tout le peuple se précipita à genoux; il n'y eut personne qui ne se relevât contrit et plein de repentir pour retourner tranquillement à ses occupations.

Qu'on ne nous dise pas que le principe de la souveraineté absolue, celui de tous les anciens peuples russes, ne saurait être appelé national qu'autant qu'il serait celui de tous les peuples d'origine différente qui sont réunis sous le vaste sceptre de l'autocrate. Nous répondrions qu'il se peut bien, parmi les provinces incorporées à l'empire dans des temps plus récents, qu'il s'en trouve quelques-unes où ce principe ait jeté de moins profondes racines, et qui, même si elles avaient le choix, se déclareraient pour une forme de gouvernement tout autre que celle de l'autocratie. Mais c'est un fait statistique que tous les anciens peuples de la Russie, c'est-à-dire ceux d'origine slave, sont tellement supérieurs en nombre à tous les autres, qu'une différence dans l'opinion de ces derniers ne saurait entrer en considération, et ne trouverait de l'écho, si elle se manifestait, que dans quelques provinces frontières de ce grand empire; là, où ces races étrangères forment le noyau de la population.¹

¹ D'après l'Almanach généalogique, historique et statistique de Weimar, la population de la Russie s'élevait, en 1836, à 54,138,000 âmes, composée, d'après le recensement de 1827, de :

Slaves, 12 tribus, formant un ensemble de	46,000,000
Peuples germains, 2 tribus, — — —	425,000
Finnois, 13 tribus, — — —	2,900,000
Caucasiens, 6 tribus, — — —	928,000
Tartares, 10 tribus, — — —	2,190,000
Mongoles, 2 tribus, — — —	270,000
Mandjoures, 3 tribus, — — —	50,000
Samoïèdes, 14 tribus, — — —	57,000
Esquimaux, 7 tribus, — — —	81,000
Kamtchadales, 3 tribus, — — —	10,000
Indiens, 3 tribus, — — —	20,000
Juifs, — — —	580,000
Arméniens, — — —	400,000
Peuples divers, 12 tribus, — — —	290,000

Passons maintenant aux Anglo-Américains, et démontrons l'unanimité et la toute-puissance de l'opinion qui, chez eux, domine le peuple. A l'opposé de la nation russe, c'est le principe de la démocratie auquel ce peuple rend un culte presque idolâtre, et pour le maintien duquel il arrive assez souvent que l'opinion se prononce d'une manière que les amis les plus dévoués du gouvernement démocratique auraient du scrupule à approuver.

Depuis quelque temps, en effet, nous ne recevons à cet égard que de tristes nouvelles des États-Unis. Dans le cours des dernières années nous y avons vu d'effroyables désordres, et même des scènes de sang à faire frémir. A en juger par quelques événements, tous les liens sociaux y semblaient dissous, ou du moins les magistrats hors d'état de protéger le simple citoyen contre la force du peuple. Mais ce qui paraît presque incroyable, c'est que ces actes de barbarie n'étaient pas le résultat de l'effervescence d'un torrent révolutionnaire; non, le peuple les commettait en pleine paix, sous l'autorité d'une constitution et d'un gouvernement reconnus de tous. Les maisons de paisibles citoyens sont prises, dévastées; leurs habitants maltraités, — pendus. — Le président Jackson, qui a les banques en horreur, parce qu'il y voit le germe naissant d'une aristocratie d'argent, a réussi de cette manière à soulever contre ces établissements la masse aveugle, dont il a su aiguillonner les passions jusqu'au fanatisme. Dans d'autres endroits, au lieu de fermer une maison de jeu de par la loi, ou de la tolérer au même nom de cette loi, si toutefois il peut y avoir une loi qui tolère des maisons de jeux, le peuple y exerce ce qu'il appelle sa justice: la maison est assiégée, prise d'assaut, et, après qu'elle a été pillée, ceux qui l'habitent sont traînés au supplice.

Mais ce qui est pis encore, et ce qui nous paraît presque inconcevable à nous autres Européens qui, bien que non habitués à une entière égalité, conservons cependant le sentiment profond de la liberté individuelle, c'est que le plus démocratique de tous les peuples se laisse enflammer au dernier degré pour le maintien de l'esclavage. Le seul mot d'*émancipation*, étour-

diment prononcé, est un crime que le peuple punit de mort; celui à qui ce mot échappe est saisi, traduit devant la foule, qui l'exécute sans autre forme de procès : en de telles occasions le gouvernement semble ne pas oser faire usage du pouvoir dont le peuple l'a investi¹. Une nation qui se vante d'être la plus libre du globe, se déchaîne ainsi en faveur de l'esclavage, et fait pour le maintenir ce qui serait excusable à peine pour la conservation de ses droits les plus sacrés et de son indépendance! Mais, bien que ces faits déplorables ne donnent pas à penser favorablement des progrès qu'ont faits les Anglo-Américains dans l'éducation morale et politique, nous sommes, en les citant, loin de vouloir déprécier la forme du gouvernement que ce peuple s'est donné. Ce gouvernement dans sa forme actuelle ne peut être regardé comme définitivement fixé. Ainsi que nous le montrons plus loin, nous voyons ce gouvernement dans sa transition vers l'unité harmonique que nous apercevons dans la monarchie. Si donc nous avons cru ne pas devoir passer ces faits sous silence, c'était dans l'intention d'y puiser cette maxime : que malgré tout le mal qu'on se donne à imaginer des plans, à inventer des combinaisons pour fixer exactement la somme des devoirs et des droits, il restera toujours une lacune qui aura échappé à la perspicacité du législateur, et par laquelle les passions envahiront son système. La base de ce système, en Amérique, est une égalité parfaite; en effet, le moindre ouvrier s'y considère comme l'égal de qui que ce soit. La loi n'y reconnaît ni la noblesse de naissance, ni les prérogatives du rang, pas même celles du talent; car, d'après le principe démocratique, ce serait un crime de lèse-nation que de vouloir élever sa tête plus haut que le niveau commun; quelqu'un l'essaye-t-il, tout le monde s'empresse aussitôt de le replonger dans la masse.

Considérant maintenant notre sujet sous le point de vue de la

¹ Relativement à ces empiétements du peuple sur l'autorité, voici ce que dit une lettre de New-York du 16 mai 1836 : « Dernièrement, à San-Louis dans le Missouri, un noir ayant aidé à un autre noir à s'évader, et ayant tué un agent de police, le peuple obtint que ce malheureux lui fut livré; il l'attacha à un arbre et le brûla vif. »

législation, nous devons nous demander quelles raisons peut avoir un peuple, comme les Anglo-Américains, de s'insurger contre ses propres lois; car lui-même en est la source, et sa souveraineté est la première de toutes. Il n'a de fonctionnaires que ceux qu'il choisit. Le dernier de ce peuple peut se dire : je n'obéis qu'à moi; car la loi, c'est l'expression de ma volonté, et celui qui l'exécute est mon mandataire. En Amérique le peuple est tout, plus que nulle part ailleurs : il exerce la dictature; les classes les plus riches et le plus civilisées recherchent sa faveur, et le génie et le talent sont obligés de le flatter. Mais en dépit de la théorie, la dictature n'empêchera pas les hommes d'avoir des passions, de les exprimer, et cela pas plus en Amérique que partout ailleurs. Et le peuple, dans la fougue de ses passions, trouvera plus simple et plus expéditif d'assommer des gens qui parlent de l'émancipation des noirs, que de les citer devant un tribunal; et cela se fait sans la coopération de la loi, ni des magistrats, ou plutôt malgré eux; la seule conséquence à tirer en ce cas de la constitution américaine, c'est que l'autorité, reconnaissant son souverain et son arbitre suprême dans les auteurs de ces scènes, les laisse faire, quelque punissable qu'ils soient. Cependant nous ne voudrions pas rendre la législation des États-Unis responsable des troubles populaires et du sang qui a été versé; car de pareils événements ont eu lieu sous toutes les conditions possibles. Mais le reproche qui doit frapper celle des Américains, c'est celui de la faiblesse de ses autorités, de la nullité complète qu'elles révèlent dans de telles occasions; reconnaissons toutefois que ce vice n'est que la conséquence nécessaire du principe fondamental de cette constitution, principe consacré par l'opinion nationale. Car, en vertu de ce principe, toute autorité s'abaisse devant la majesté du peuple qui l'a investie de ses fonctions : toute loi émanant du peuple, l'autorité n'existe que pour exécuter sa volonté; et le peuple a cette toute-puissance providentielle dont la volonté suffit pour anéantir les œuvres de sa création.

Si donc nous avons démontré, comme nous croyons, que de tous les peuples du monde ce sont les Russes et les Anglo-Amé-

ricains chez lesquels l'opinion nationale, bien que différente dans son principe, se prononce le plus énergiquement et de la manière la plus formelle; si nous avons reconnu dans cette opinion la synthèse de toute force politique, pouvant rendre ces nations aptes à remplir la mission prédite par de Tocqueville, il nous reste à nous expliquer sur les formes ou modes de cette mission, telle que nous la comprenons. Nous dirons d'abord que nous n'y attachons en aucune manière l'idée d'une domination ou d'une supériorité matérielle; une telle pensée nous semblerait une absurdité. En effet, y a-t-il rien de plus insensé que l'idée de deux grands empires se partageant la domination du monde; de sorte que les ordres, partis des deux points de leurs centres politiques, rencontrassent la même obéissance dans toute l'étendue de chacune des deux moitiés du globe, que les ordres de Rome rencontrèrent dans leur temps sur les bords de l'Euphrate et de la Tamise, du Rhin et du Nil. Pour prouver qu'une telle monstruosité de pensée n'est jamais entrée dans notre tête, nous en référerons à ce que nous avons déjà dit dans ces feuilles : que la Russie a probablement atteint l'apogée de ses conquêtes¹; quant à l'idée que les peuples des Cordillères pourraient un jour être gouvernés de Washington, elle ne nous est pas venue à l'esprit, même en songe.

Pour adopter cependant un terme qui exprime parfaitement ce que nous entendons par la mission en question, nous avons choisi le mot de *hégémonie*², comme exprimant parfaitement nos idées sur l'influence que la Russie et les États-Unis nous semblent appelés à exercer sur les autres nations du monde. En Grèce, une hégémonie fut créée par Thémistocle, contre la position menaçante de la Perse; sur son conseil, les États de la Grèce se liguèrent étroitement, et mirent d'abord Sparte à leur tête : ils en firent leur hégémon. Cette mesure fut prise dans des circonstances fort analogues à celles de notre époque; et le but qu'on se proposait n'était pas seulement de protéger la liberté

¹ Voyez Annales, etc., avril 1836 : sur la politique actuelle de la Russie.

² ἡγεμονία, dérivé de ἄγω, je conduis.

de la Grèce contre l'invasion de l'étranger, mais aussi de garantir la civilisation de ce pays contre l'invasion de la barbarie dont il était menacé. Or, il nous paraît maintenant que la civilisation, pour ne parler d'abord que de l'Europe, est également menacée d'un double danger : d'un côté, de la *révolution* ; et de l'autre, de l'*Angleterre*. Cette assertion a tout l'air au premier moment d'un paradoxe ; nous croyons cependant pouvoir la justifier. Mais en nous réservant un plus ample développement, nous dirons seulement ici, que de même que les intérêts moraux de la civilisation sont menacés par les menées propagandistes de la révolution, de même les intérêts matériels le sont par l'accaparement monopolisateur de la politique commerciale de l'Angleterre.

Nous savons bien qu'il y a eu de tout temps des philosophes qui voient dans les révolutions un moyen d'accélérer la civilisation, plutôt qu'un obstacle à son progrès ; mais nous pensons, nous, qu'il en est des révolutions comme de la guerre, et nous ne les considérons en elles-mêmes que comme de véritables fléaux de l'espèce humaine, dont, il est vrai, une civilisation nouvelle peut quelquefois sortir et se répandre au loin ; mais qui, le plus souvent, ne font qu'ouvrir les portes à la barbarie. Nous sommes loin de nier que les invasions d'Alexandre de Macédoine n'aient répandu la civilisation dans une grande partie de l'Asie ; et si, dans un temps récent, le peuple des Hellènes s'est insurgé contre l'oppression mahométane, il n'a fait que remplir la première condition, pour pouvoir prendre un jour sa place parmi les nations civilisées ; mais nous ne voudrions jamais prêcher ni la révolution ni la guerre, puisque l'une et l'autre amènent à leur suite la dissolution des lois, déchaînent les passions, relâchent tous les liens sociaux et religieux, et conduisent à l'anarchie, à la dissolution et à la dépravation des mœurs. Mais supposons que nous voulions comprendre en certains cas la nécessité et l'utilité des révolutions et de la guerre, et que nous reconnaissons qu'il peut y avoir dans la vie des nations, comme dans celle des individus, des crises où l'emploi d'un remède violent peut seul les sauver ; nous devons avouer que l'état actuel de l'Europe ne nous semble

aucunement assez critique pour rendre indispensables de tels remèdes.

Pourtant, nous sommes très-éloigné de reconnaître l'état actuel des choses comme parfaitement normal, bien au contraire; mais si l'humanité souffre, nous ne nous méprenons pas sur la source de ses douleurs. Ce ne sont pas, en Europe du moins, les douleurs de l'enfantement d'une civilisation nouvelle, comme elles se firent sentir à la décadence de Rome; notre civilisation à nous n'a plus besoin de naître, elle existe depuis longtemps, et il ne s'agit maintenant que de guider ses progrès sur la route tracée depuis de longues années. Mais pour cela il est besoin d'une main aussi habile que forte; et si nous voulons être vrais et justes, nous devons confesser qu'aucun gouvernement en Europe n'a l'intention de s'opposer avec force à ces progrès, qu'il n'y a même aucun qui ne fût prêt à guider les peuples sur cette route, retenant toutefois les rênes plus ou moins serrées.

En attendant tous ces gouvernements sont convenus entre eux, soit tacitement, soit par des traités, de fixer le principe monarchique comme base indispensable aux progrès des peuples. Quant à la nécessité absolue de ce principe, tous les philosophes modernes de quelque poids en conviennent, d'accord avec les hommes d'État les plus éclairés; de sorte qu'une opinion contraire ne saurait être considérée que comme une pure exaltation d'idées, ou comme le mobile du plus grossier égoïsme. Les raisons pour et contre ont été trop souvent débattues; pour que nous voulions ici les discuter de nouveau. Qu'il nous suffise de dire que, nous aussi, nous demandons le maintien du principe monarchique, et la forme du gouvernement qui lui correspond, comme condition principale du progrès des nations actuelles de l'Europe; nous aussi, nous voyons dans chaque tentative pour y substituer des formes républicaines, c'est-à-dire dans chaque révolution, un attentat contre l'humanité, parce que partout où l'on osera faire une semblable tentative, le peuple se trouvera arrêté dans sa marche vers une plus haute civilisation. Voilà pourquoi nous ne pouvons trop désirer que les moyens de

résistance gagnent en force par l'union; et si la création d'une hégémonie devient nécessaire, si surtout le principe révolutionnaire devenait assez envahissant pour ne pouvoir être réprimé que par l'action commune de tous les États européens, nous voyons naturellement dans la Russie cet État qui, par la force morale que lui donne l'énergie de son opinion nationale, serait le plus justement appelé à devenir le tuteur et le défenseur du principe civilisateur en Europe.

Aucune nation ne peut s'élever dans l'échelle de la civilisation, sans la possession des biens matériels. Les Lacédémoniens eux-mêmes, malgré leur frugalité bien connue, étaient riches en terres et en esclaves qui les cultivaient; mais si les peuples anciens ont perdu leur existence politique, si leur civilisation a péri par l'abus qu'ils faisaient de leurs richesses, et par la dissolution des mœurs qui en était la suite, la force politique et la civilisation des peuples modernes périront par la cause contraire, par leur appauvrissement. Un État ne croît et n'acquiert de la vigueur qu'autant que les sources où il puise sa prospérité, sont abondantes. Il suit de là, que toute nation, si elle ne veut perdre de sa force, rétrograder dans sa civilisation, et à la fin périr, doit se créer des sources nouvelles de richesses, aussitôt que celles d'où elle les tire commencent à se tarir.

L'Angleterre nous semble réduite à cette triste alternative, depuis qu'elle a cessé de trouver sur le continent de bénévoles acheteurs des produits de son industrie. Si l'amitié de cette puissance ne fut même qu'un avantage assez équivoque en des temps où son industrie ne comptait que peu de concurrents parmi les autres peuples, ceux-ci doivent d'autant plus aujourd'hui se méfier de ses protestations que sa position devient plus critique de jour en jour, devant finir par trouver bons tous les moyens, préjudiciables ou non aux intérêts les plus essentiels des autres peuples, pourvu qu'ils l'aident à sortir de sa fâcheuse situation.

Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit, dans le temps du blocus continental, par les panégyristes obligés de Napoléon et de son système; ni ce que l'antipathie d'une alliance a fait dire

dernièrement aux publicistes français, contre la politique égoïste du cabinet britannique. Mais c'est un fait qui n'a besoin d'aucune preuve, que la politique anglaise n'a jamais eu de but philanthropique, et n'a jamais tendu qu'à augmenter exclusivement le bien-être de son pays, fort souvent même en opposition avec toutes les règles de la justice et de l'équité. La loi de leur propre conservation ordonne donc aux puissances continentales de réprimer ces tendances; et la nécessité en a même tellement été sentie, qu'un ministre français a déclaré dernièrement, n'avoir conclu un traité avec l'Angleterre que pour atteindre un but politique, tout ce qui concernait le commerce y étant resté entièrement étranger.

Si chaque État aujourd'hui, en son particulier, sent le besoin de cette répression, si la prospérité de son propre avenir en dépend, il ne peut être que dans l'intérêt de tous les États ensemble de s'associer, et de la rendre plus vigoureuse et plus efficace par l'action commune. A cette fin, une hégémonie deviendrait également nécessaire, telle que celle peut-être dont la Prusse a été investie par l'association des douanes. Les États devraient d'autant moins hésiter à investir la Russie de cette hégémonie, que sa position dans l'Orient la rend particulièrement capable d'y poser des limites aux envahissements de l'Angleterre; et, le cas l'exigeant, d'anéantir par une intervention vigoureuse le projet de cette puissance, qui est de s'approprier exclusivement le commerce de toutes ces riches contrées; projet qu'elle a déjà exécuté en partie. Craindre que la Russie n'abuse de cette hégémonie, qu'elle ne favorise sa propre prospérité au préjudice de celle de ses alliés, serait vraiment hors de propos; car plusieurs siècles sont encore nécessaires pour épuiser les sources fécondes de ce pays, dût sa population monter au plus haut chiffre qu'il lui soit physiquement possible d'atteindre.

Ce qui, enfin, mérite aussi quelque considération, c'est que la destruction, ou du moins la répression de l'influence anglaise dans les affaires du continent, rendrait beaucoup plus facile à ces gouvernements de fermer l'abîme des révolutions; non, toutefois

que nous regardions l'Angleterre comme étant le foyer ou le siège principal d'une propagande qui cherche à répandre les doctrines révolutionnaires sur toute l'Europe. L'Anglais est par trop égoïste, pour avoir souci même du mal des autres peuples, s'il n'espère pas en recueillir quelque avantage évident. Mais de même que dans le temps où sa prospérité fut vivement menacée par le système continental, il se faisait l'escompteur et l'allié de tout peuple qui levait le bouclier contre la tyrannie de Napoléon, il est de même aujourd'hui le fauteur des insurrections et de la guerre civile, appuyant un parti ou l'autre, selon les avantages qu'il en espère pour ses intérêts particuliers. — Nous ne voulons décider ici ni en faveur de Don Miguel ou de Donna Maria, de l'innocente Isabelle ou de Don Carlos; mais c'est un fait qu'en Portugal l'Angleterre a protégé l'invasion de Don Pédro, et qu'elle apporte aujourd'hui des obstacles en Espagne à une entreprise semblable, aux prétentions de Don Carlos à la couronne de ce pays. On pensera avec nous que, dans les affaires du Portugal, comme dans celles de l'Espagne, il ne faut pas chercher les ressorts de sa politique dans les droits de l'une ou de l'autre cause, mais bien dans ses considérations pour ses propres intérêts. Le plus philanthrope de ses hommes d'État modernes, Canning, n'a-t-il pas menacé le continent d'une subversion complète, lorsqu'il proclama que, partout où l'Angleterre planterait ses étendards, tous les mécontents de l'Europe s'y rallieraient bientôt!

Nous croyons que la Russie doit être appelée à l'hégémonie dans le système politique actuel de l'Europe, parce que nous voyons en elle le lutteur le plus énergique, et le protecteur le plus efficace du principe monarchique qui régit ce système; mais ce serait une grande erreur que de nous supposer l'idée que les autres États dussent modifier leurs constitutions respectives sur le modèle de l'autocratie russe. D'après notre manière de voir, il n'y a que l'autocratie, c'est-à-dire la souveraineté d'un seul, et la démocratie, c'est-à-dire la souveraineté de la masse, qui soient les seules formes de gouvernement qui s'excluent réciproquement. Quant à une monarchie avec des institutions républicaines,

telle que Lafayette en voulait une pour la France, et une monarchie élective, où le peuple choisit son souverain par un acte de sa libre volonté, elles ne nous semblent nullement en dehors du principe monarchique, tel que nous le comprenons. Nous demandons même que toute monarchie, soit absolue, soit modérée par une constitution, soit conduite d'une manière républicaine, c'est-à-dire que le bien de la chose publique, *salus rei publicæ*, soit toujours le point de vue de tous les actes de son gouvernement. A de telles conditions, nous ne voyons donc pas d'incompatibilité entre une application différente dans la forme du principe monarchique avec la mission prédite à la Russie de protéger ce même principe. L'ordre actuel, tel qu'il a été établi par les faits et par la loi, doit être maintenu, en réservant toutefois au chef de l'État de faire les réformes nécessaires. Toute tentative qui tendrait à renverser cet ordre, devra être déjouée; l'idée même en doit être proscrite. D'après cela, vouloir rétablir en France la monarchie de Louis XIV, serait tout aussi bien tenter une révolution, que de vouloir, par des séditions et par la révolte, forcer le prince à faire des concessions en faveur des libertés publiques.

En portant maintenant nos regards sur les Anglo-Américains, à qui une mission semblable a été prédite pour l'autre moitié du globe, nous devons avant tout signaler les dangers qui menacent la civilisation de ce peuple, laquelle, il est vrai, ne fait encore que de naître.

Nous reconnaissons avec d'autres philosophes cette loi universelle, qui fait que tout ce qui entre en existence nous apparaît d'abord dans une unité confuse, qui est celle du chaos; puis se divise dans un dualisme d'éléments hétérogènes, qui, après leur entier développement, se réuniront de nouveau pour ne plus former qu'un ensemble harmonique. Appliquant cette loi à la formation d'un État, il s'ensuit le développement suivant : *État patriarcal*, ou unité du chaos; *démocratie et aristocratie*, ou dualisme d'éléments hétérogènes, et *monarchie*, ou ensemble harmonique. Nous ne voulons faire ici l'apologie d'aucune forme

de gouvernement en particulier ; mais nous déclarons que, la monarchie étant dans l'ancien monde un fait irrécusable et accompli, nous voyons dans le maintien de son principe la condition nécessaire des progrès des peuples, et que, le nouveau monde n'étant encore arrivé qu'au second degré de son développement politique, les États de cette partie du globe auront à subir la lutte de l'aristocratie et de la démocratie, avant d'être mûrs pour la monarchie. Des tentatives pour hâter cette marche ont été faites au Mexique ; mais elles n'ont pas eu de succès durable, et ont conduit droit à l'anarchie, maladie de la vie d'un État, dont souffrent encore en ce moment la plupart de ceux de cette moitié du monde. On nous objectera peut-être, qu'après l'extirpation partielle des indigènes ou leur mélange avec les nouveaux colons, les nations qui peuplent aujourd'hui l'Amérique, appartiennent surtout aux races européennes qui, ayant transplanté dans leurs nouvelles habitations la religion et la civilisation de leur patrie, doivent par conséquent être aptes à recevoir cette forme de gouvernement que nous avons jugée nécessaire pour les peuples de l'Europe. Mais avec leur transplantation sur une terre presque vierge, ces colons y ont pris un certain caractère d'enfance politique qui, pendant tout le cours de leur dépendance de leurs métropoles, pouvait d'autant moins passer à l'état de maturité, que celles-ci exerçaient sur eux le pouvoir du patriarcat. Par leur émancipation ils sont sortis de cette unité du chaos, de cet état d'embryon d'une nation qui se forme, que nous appelons État patriarcal, pour passer au dualisme de l'aristocratie et de la démocratie. Les Anglo-Américains, comme les plus avancés sur cette route, sont, plus qu'aucun peuple du nouveau monde, aptes à y conduire les autres, c'est-à-dire à devenir l'hégémon de tous. Et de même que dans l'ancien monde l'autocratie de la Russie n'est pas un obstacle pour que les monarchies modifiées ne s'associent à elle, de même dans le nouveau la démocratie absolue des États-Unis pourra marcher de concert avec les États où cette démocratie est plus ou moins modifiée, et pour les guider sur la route du progrès, et pour les conduire

à la lutte, si leurs métropoles tentaient de regagner sur eux le pouvoir du patriarcat. — Encore même que l'aristocratie soit prépondérante dans les ci-devant colonies espagnoles et portugaises, elles n'en sont pas pour cela moins éloignées de la monarchie, comme nous la comprenons. Et bien que, d'après les théories des philosophes, l'aristocratie prenne sa source dans ce qui mine et détruit la démocratie, nous ne pensons pas que, dans la vie réelle d'un État, elle constitue le passage nécessaire à l'unité la plus parfaite d'un peuple, c'est-à-dire, à la monarchie.

H. HOERTEL.



LETTRE

DE M. A. LEWALD A M. MEYERBEER,
SUR LA REPRÉSENTATION DES HUGUENOTS A BADEN-BADEN.

TRADUIT DE L'*EUROPA* PAR HARRY HOERTEL.

Vous vous rappelez, monsieur, dans quelle situation d'âme j'étais, lorsque je vous vis à Paris, le lendemain de la première représentation des Huguenots, et de quelle manière je m'exprimai sur votre chef-d'œuvre. J'avais éprouvé la plus complète jouissance qu'aucun théâtre ne m'ait jamais offerte. Jamais je n'étais sorti du spectacle enivré comme je l'étais. Les délicieuses broderies dont vous avez orné le chant de cette cour voluptueuse d'une royale fiancée, les romances tendres et profondément senties, les airs sauvagement guerriers des chœurs, mais surtout les saisissantes scènes du dernier acte, qui est d'une vérité et d'une force qu'aucun compositeur n'a encore atteintes; joignez à cela une puissante exécution, interprétant dignement les étonnantes conceptions du maître, tout cela m'avait paru d'un charme inexprimable. Au sein de cette jouissance sublime, je ne pus m'empêcher de penser en frémissant à certains théâtres allemands, qui, comme des pirates, s'emparent de tout objet artistique, le mutilent et l'accommodent à leur goût borné, sans se donner la peine de le comprendre, et le livrent ensuite à une foule ignare non moins inhabile à le juger qu'à le goûter.

J'ai appris depuis que quelques essais ont été faits chez nous

pour représenter votre opéra. Deux directeurs de simples théâtres de ville ont gagné le pas sur ceux des théâtres royaux. Baden est, que je sache, la troisième ville où il ait été mis en scène. C'est de cette représentation que je prendrai la liberté de vous entretenir.

Un autre peut-être s'emparerait du côté plaisant de la chose. M. Jules Janin parlerait des petits bouts de chandelles qui éclairaient l'orchestre, du garçon au tablier sale et en manches de chemises, qui courait sur le rebord des loges, rasant la toilette des dames pour allumer les quinquets; ou bien il nous montrerait la galerie peuplée de grisettes, de modistes et de couturières, qui, à titre de Françaises, se donnent ce soir des airs de bon ton et toisent de leur regard scrutateur jusqu'aux comtesses allemandes, auxquelles elles montreront le lendemain un nouveau bonnet arrivé de Paris. N'attendez rien de semblable de moi. Je plaisanterais volontiers, sans doute; je préférerais répandre ma bile en raillerie; mais je ne saurais le faire quand je parle du théâtre allemand. Je n'entrerai donc pas dans la critique des détails. A quoi bon de se lamenter et de crier misère en présence de l'Allemagne et de l'étranger! Soyez persuadé toutefois que je ne suis pas disposé à distribuer des éloges et à approuver l'acte d'une direction qui, pour mettre le public à contribution, a osé faire exécuter un tel ouvrage avec des moyens si insuffisants sous tous les rapports. Sur une énorme affiche on lisait, au-dessus du prix doublé des places : *Première et unique représentation*. J'appris que plusieurs de mes connaissances ne voulaient pas manquer le spectacle, *pour se faire une idée des Huguenots*. Quelle idée, bon Dieu, pouvaient-ils s'en promettre d'après de telles promesses faites à un public composé des notabilités européennes, des gens gâtés quant aux exigences du théâtre, encore même qu'ils ne soient pas toujours en état de distinguer là où finit l'art, et là où commence la parodie. Et pour comble de tout, votre famille séjournait à Baden, votre femme, vos enfants eux-mêmes, à qui rien n'est plus sacré que le laurier de leur père! Je veux tâcher dans ces lignes de venir en aide à une situation si fausse.

Ceux qui s'intéressent à vous, vous ont toujours reproché d'être passé à l'étranger, de n'avoir employé vos talents que pour l'Italie et pour la France, ne demandant qu'à ces deux nations vos libretti, vos artistes et vos lauriers.

Quant aux libretti, on ne saurait vous faire un crime dans ce temps de pénurie dramatique, d'avoir eu recours aux étrangers. On emprunte tout aujourd'hui des Français, les grandes choses et les petites. Quant au fonds de puissance dramatique qui se trouve assurément en nos poètes, il sommeille dédaigné, il ne se voit mis en œuvre par aucune force vivifiante; semblable en cela aux lingots d'or qu'on laisse s'oxyder dans les caves, au lieu de leur donner un cours et une valeur par le monnayage. Les libretti étrangers amènent naturellement à leur suite des artistes étrangers et des lauriers étrangers, qui, sans aucun doute, sont préférables aux nôtres. Cette supériorité est trop généralement reconnue, pour qu'il soit nécessaire de m'y arrêter. Mais le malheur est que nous vous ayons entièrement perdu à cause d'elle. Vous créez en effet vos ouvrages avec des proportions qui laissent la sphère de notre scène tellement au-dessous d'elles, qu'il nous devient impossible de nous les approprier.

Vous n'êtes pas un compositeur allemand; je le dis sans reproche. Gluck, comme vous, vivait en France et y composa ses chefs-d'œuvre; mais Gluck resta à Paris ce qu'il avait été à Vienne. Les forêts du Fichtelgebirge et l'air qu'il y avait respiré, ne s'éclipserent jamais au milieu des pompes de Versailles. Quant à vous, rien qu'à titre de Berlinoïse, votre éducation a été trop cosmopolite. Elle devait l'être dans la maison de votre père. Et vous, changeant si souvent de pays et ayant séjourné si longtemps à l'étranger, non, vous n'êtes pas un compositeur allemand! Mozart ne l'était pas non plus, et voilà ce qui doit vous consoler. S'il est vrai que Beethoven ait appelé le Don Juan *le plus allemand des opéras*, je comprends cette parole du grand maître tout aussi peu que plusieurs de ses créations. Ce n'est pas qu'aussi longtemps que je vivrai et que le sentiment de la musique ne sera pas éteint en moi, je n'écoute toujours ses ouvrages avec

un recueillement religieux. Mozart toutefois n'est parfaitement Allemand que dans son *Belmonte*, dans sa *Flûte enchantée* et dans quelques-uns de ses chants. Beethoven ne cesse pas de l'être; Weigel, Weber, Winter, Gluck, le sont presque toujours aussi; mais vous, malgré vos études allemandes sous Vogel, malgré votre séjour en Italie et les ouvrages que vous y avez produits, vous êtes devenu Français, mais devenu par un libre choix, ce dont je ne puis que vous féliciter. En m'exprimant ainsi, je ne parle de vous que comme artiste; car je ne veux attaquer sous aucun rapport votre nationalité allemande et prussienne.

Vos succès ont été si éclatants, que nous n'espérons plus vous voir donner une autre direction à vos compositions artistiques.

La principale cause qui vous fit tourner le dos à votre patrie, ne fut que le mauvais état de la scène allemande, qui ne peut offrir à l'artiste que de bien faibles ressources. Je ne dis rien des avantages pécuniaires, ces droits d'auteur dont il est tant parlé chez nous; mais à ce propos je ne puis m'empêcher de remarquer qu'une de nos comédies, jouée sur tous les théâtres de l'Allemagne, ne rapporte à son auteur que mille écus (4000 fr.), somme dont sait ordinairement se contenter un poète dramatique allemand. Quant à ces avantages, ils ne sont rien en comparaison de ceux d'un ordre plus élevé, qui sont pour l'artiste aussi nécessaires que l'air vital.

J'en reviens donc à la représentation de votre opéra; car rien ne saurait mieux peindre l'état du théâtre allemand, que le compte rendu de cette représentation.

En aucun pays du monde on ne compte autant d'acteurs médiocres qu'en notre patrie; et l'on ne voit chez aucune nation autant de talents vigoureux dépérir à peine à moitié formés. Quelle malheureuse institution que celle des théâtres royaux! Hier j'ai entendu des voix plus fraîches, plus vigoureuses que dans bien des salles dorées. Les pauvres artistes ont fait tous leurs efforts; ils ont donné ce qu'ils avaient de mieux; tandis que dans bien des théâtres royaux on voit de gros et gras ventres, sous l'abri

d'un contrat de dix ans et plus, se mouvoir à peine, et allanguir le spectateur par un jeu flasque et sans âme.

Des acteurs ambulants, proménés çà et là par le sort, saisissent souvent ce qu'il y a de mieux dans leur art, se l'approprient et l'imitent de leur mieux. Mais hélas ! les efforts de ces artistes mieux inspirés n'atteignent que rarement leur but ; ou ils deviennent vieux ayant toujours à lutter contre la misère, ou la fortune les jette dans l'antre de l'un de ces théâtres de cour, où ils ne se perfectionnent plus, où ils se rouillent, leur talent n'ayant plus pour juges qu'un public si restreint qu'il ne forme souvent qu'une grande famille : semblables en cela à ces tableaux ou autres objets précieux que les Anglais n'achètent que pour les ensevelir au fond de leur château, ils sont à jamais perdus pour l'art.

Si le talent était rétribué chez nous comme il l'est en France, en Angleterre et en Italie, et s'il ne l'était qu'en raison du plaisir qu'il procure au public, beaucoup de ces artistes que nous voyons végéter dans leur vie ambulante se livreraient à des études sérieuses de l'art ; ils cultiveraient et perfectionneraient les dons que la nature leur a départis. Ne devons-nous pas déjà à ce principe créateur plusieurs artistes du premier ordre ? Il suffit de nommer Heinefetter, Schebest, Wild et Schroeder-Devrient. Mais pourvu que nos artistes à longs contrats et à pensions voulussent permettre aux autres de montrer leur talent, tout irait déjà beaucoup mieux.

Tout ce que les artistes de Baden ont mis de leur fonds dans la représentation de votre opéra, méritait l'admiration, et la méritait d'autant mieux, qu'avec le sentiment le plus exquis du vrai beau sur une scène aussi mesquine que celle sur laquelle ils paraissaient, ils ne pouvaient qu'en ressentir une influence fâcheuse.

Le directeur, au reste, est le seul coupable. Faire représenter un chef-d'œuvre en peu de temps, si on le peut, est méritoire ; mais le faire représenter mal, est inexcusable. Le mérite principal d'une bonne représentation doit être rapporté aux talents des artistes, à l'orchestre, à son chef, au directeur des chœurs, au machiniste,

au costumier, etc. C'était donc une sottise de la part d'un directeur de théâtre incapable de donner une bonne direction à ses artistes, de permettre qu'il fût imprimé « qu'on lui devait de la reconnaissance d'avoir fait représenter les Huguenots. » En quoi donc ici consistait son mérite ? d'avoir arrangé ainsi votre opéra ? Mais il n'y a pas là, certes, lieu à tant de reconnaissance ! N'y aurait-il pas lieu plutôt à être vertement tancé, si tout ne paraissait permis au directeur d'un théâtre allemand.

Dans son état sauvage — permettez-moi ce terme, qui est caractéristique — l'acteur allemand est capable de tout entreprendre : le rôle de Raoul, de Nevers, de Saint-Bris, de Marcel et même du chanteur de Rataplan-plan-plan, indifféremment. Je suis convaincu que tous les acteurs se sont métamorphosés en chanteurs, et, brûlant d'un saint zèle, se sont fait *envioliner* leurs parties. Il en était de même des chanteurs ; rien ne manquait donc : pas même un corps de ballet, et tout cela, comme dit Shakespeare : « dans cet O de bois. »

L'orchestre, ainsi que l'avait annoncé l'affiche, avait été renforcé par la musique militaire. Que ne l'ai-je vu sans ce renfort ! Un cor et un basson râlaient ce souffle d'airain que vous aviez écrit pour des trompettes, pour des trompes et des ophycléides ; les instruments d'alarme manquaient tout à fait ; en place de grosse caisse on entendait le bâton du chef d'orchestre, qui suait à grosses gouttes, ayant à peine eu le temps de parcourir cette partition accablante. Dans ce passage où, à Paris, l'*arpeggio* des neuf harpes nous donne une idée des chœurs célestes, un pauvre violon faisait entendre son maigre *pizzicato* ; souvent un malheureux instrument miaulait ou croassait là où un autre aurait dû foudroyer ; enfin, là où, faute d'instruments, il eût fallu passer sous silence les *sol* écrits pour eux, l'orchestre se taisait entièrement. La riche instrumentation des chœurs était surtout en souffrance, et vous pouvez penser quel effet devaient produire ces voix éparpillées ; criant au hasard, galopant sans frein, sans accord, sans accompagnement, sans direction. Voilà ce qu'a osé faire le directeur d'un théâtre allemand, croyant avoir acheté, avec une partition

que tout le monde peut acquérir, le droit d'un semblable méfait ! Que vous sert donc d'avoir passé aux Français ; ne vous faut-il pas néanmoins mourir de notre misère !

Il est vrai que vous n'avez pas à redouter une pareille abomination de l'orchestre d'un théâtre royal. Le musicien allemand est consciencieux, il est ce que le Français appelle religieux ; s'il se permet quelquefois de juger votre musique, il ne l'en exécute pas moins fidèlement. Nos chefs d'orchestre sont ordinairement des gens de talent, et, sauf quelques mesures d'immolées, on n'a rien à craindre d'eux de ce côté. Chaque théâtre royal a même des chœurs bien organisés : vous avez appris vous-même à Paris et à Londres ce que vaut un chœur allemand. Mais quant aux sujets à qui écherraient vos premières parties, ils sont, hélas ! bien au-dessous d'une pareille tâche ; et les idées que la plupart de nos directeurs se font de ce qu'on appelle la mise en scène, font frémir quand on y pense. •

Vous vous faites donc facilement une idée de la manière dont on a traité votre opéra à Baden. Il ne pouvait pas y être question de décors dans le genre de ceux de l'Académie royale ; mais quand, au lieu de ces créneaux aériens et dorés au soleil du château de Chenonceaux, peints à grands frais sur les lieux mêmes par vos jeunes artistes, je vis paraître une porte surmontée d'une seule fenêtre, et qu'un vieux fort pitoyable, bordé de vagues, ressemblant assez à des taupinières, dût me représenter l'ancienne ville de Paris avec son fleuve, il fallut me contenir pour ne crier à la dérision. Vous pensez bien que j'ai refusé pour ma part de voter des remerciements au directeur qui a ainsi immolé votre chef-d'œuvre, bien que tout le monde ait été invité à le faire, et que beaucoup l'aient fait sérieusement : les bonnes âmes !

Que vous dirai-je du ballet ? Mes cheveux se sont hérissés, et un frisson glacial m'a saisi lorsque j'ai vu arriver ces premières danseuses, ces nymphes de la suite de la reine, qui, après avoir suspendu leurs ceintures à une haie, se sont emparées de longs et pesants morceaux d'étoffe rouge, avec lesquels, après s'être rangées en bataille avec mille contorsions, elles exécutèrent toutes

sortes de tours, qui me donnèrent une assez bonne idée des tentures de magasin de la rue Saint-Denis. Vint ensuite une danse de Bohémiens, complément obligé de toutes les troupes de hanger, depuis l'apparition de *Préziosa* sur la scène allemande. Au dernier acte enfin, là où vous avez placé cette sarabande dont vous avez recueilli les vieux airs avec une science si infatigable, on vit quelques couples de danseurs en désordre, se tourner et se retourner sur leurs pieds traînants, brandir de longs bâtons surmontés de bouts de chandelles allumés, mais qui s'éteignaient aussitôt. C'est là ce qu'on appelle chez nous une danse aux flambeaux, danse qui depuis le *Faust* de Spohr est inamovible sur tous les théâtres allemands.

Tout était si mesquin, si pitoyablement chétif, que je ne saurais vous en rendre un compte exact, même avec la meilleure envie. Vous êtes d'autant plus à plaindre, que c'est principalement par là que votre opéra échouera presque sur toutes nos scènes. La plupart ont un ballet, et quelques-uns l'ont même assez bien composé pour s'en enorgueillir. Mais je suis certain que vous n'auriez jamais entremêlé votre partition d'une seule mesure de ballet, si vous vous étiez imaginé des danseuses comme celles que j'ai vues. On trouve cent fois plus de grâce et de décence dans un bal du *Vauxhal d'été*, où toute grisette qui ose s'y montrer a certainement un plus joli pied, et de plus jolies chaussures à mettre, que ces premières danseuses des ballets allemands.

On a peine à se faire une idée de la malencontreuse bonhomie que les Allemands se font un honneur de posséder. Ils n'ont cependant pas toujours cette qualité, qui peut être estimable d'ailleurs : ils se combattent volontiers pour des niaiseries, aiment le scandale par-dessus toutes choses, ainsi que leur polémique le démontre suffisamment. Ils s'arment de toute leur malice pour critiquer, réfuter la moindre bagatelle littéraire ; mais le théâtre les désarme ; en face des planches ils deviennent doux comme des agneaux ; un critique ose-t-il élever sa voix, aussitôt on les voit faire cause commune avec le plus médiocre des acteurs. —

« Que peut-on attendre de plus ? » disent-ils. — « Il faut avoir quelque indulgence. » — « Mon Dieu, ces gens font ce qu'ils peuvent. » — « Prétendez-vous, par exemple, avoir un ballet et des décors comme à Paris ? »

Quant à moi, je ne m'attendais à rien ; il me suffisait de voir que les gens faisaient leur possible, et je ne demandais ni un ballet, ni des décors comme à Paris ; mais je ne demandais pas non plus une telle représentation des Huguenots. Puis-je donc avoir de l'indulgence ?

Il est honteux de mendier son pain quand on a l'intègre usage de ses membres ; il est tout aussi honteux de méconnaître ses forces, quand, en les bien dirigeant, on peut prétendre à tous les suffrages.

Cette insouciance a sa source dans le principe même de ces genres de troupes, et l'indulgence du public est toujours ce qui entre le premier en ligne dans le compte de leur directeur. Pourquoi sans cela un directeur, qui n'a ni chœur, ni orchestre, ni décors à sa disposition, traînerait-il à sa suite une foule de comédiens, assez nombreuse pour représenter, tant bien que mal, tout opéra ou comédie, depuis le *Käthchen de Heilbronn* jusqu'aux Huguenots ? Avec l'argent que lui coûte ce grand nombre de sujets, à cause de cela même très-mal rétribués, il parviendrait aisément à s'entourer d'une élite peu nombreuse, capable de jouer de petites comédies avec perfection. Mais notre amour pour la scène n'est qu'une curiosité vulgaire ; nous ne possédons pas la moindre étincelle d'un véritable amour de l'art. Disons-le franchement : il y a beaucoup de personnes parmi nous qui, avec la prétention d'une éducation distinguée, ne manquent pas de professer les plus grandes absurdités en fait de théâtre, et poussent leur mauvais goût jusqu'à se montrer très-satisfaites d'une représentation des Huguenots telle que celle-ci.

— « Qu'on arrange un quatuor, » dit le bourguemestre de Kræhwinkel, dans le *Carolus Magnus* de Kotzebue.

— « Votre Seigneurie, répond Claus l'huissier, nous n'avons que trois musiciens de ville. »

— « Eh bien ! je veux qu'aujourd'hui les trois musiciens exécutent un quatuor, » réplique le sage bourguemestre.

Voilà ce que vous pouvez entendre encore aujourd'hui de la bouche de bien des gens chamarrés de décorations ; car nous sommes tous plus ou moins Kræhwinkliens (gens de petite ville).

Voilà, monsieur, ce qui s'est passé à Baden le 15 août de l'an de grâce mille huit cent trente-sept, le lendemain d'un bal où s'était donné rendez-vous l'élite de nos dames, où de jeunes Polonaises, ravissantes de beauté, exécutèrent la Mazurka avec une grâce enivrante. Ce bal, puis cet opéra, quel contraste et quelle chute ! L'orchestre du bal toutefois n'était guère moins mauvais que celui du théâtre ; en général, la musique est mauvaise à Baden.

Pour résumer en deux mots mon opinion sur ce que vous avez à attendre de la représentation de votre opéra, dans l'état actuel de nos théâtres, je crains que, ce défaut de se confier à l'indulgence du public existant partout plus ou moins, vous ne devez vous attendre à aucune représentation irréprochable nulle part ; car on dit que Vienne et Berlin ne se montrent pas disposés à enrichir leur répertoire de votre opéra des Huguenots.

Je vous félicite sincèrement, monsieur, de ce que les moyens dont vous pouvez disposer, vous mettent à même de vous élever bien au-dessus des misères des théâtres allemands, et de ce qu'en dépit du tort que ces théâtres pourront vous faire en nuisant à votre talent, ce talent distingué vous ait conquis une scène sur laquelle vous réglez dans ce moment sans rival. Une représentation comme celle dont je viens de parler, dût-elle se répéter sur trente autres théâtres, ne saurait nuire à votre gloire ; car dans son état de mutilation même, et seulement comme *torse*, votre œuvre a souvent excité un haut degré d'admiration.

Je me fais une fête d'avoir bientôt à entendre à Paris vos productions nouvelles. Là je pourrai vous répéter en particulier ce que j'ai souvent dit de vous en public. Vous me compterez toujours, monsieur, pour l'un de vos admirateurs les plus sincères et les plus chaleureux.

Histoire.

LA SUÈDE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQU'A L'ABDICATION DE CHRISTINE
(1654).

(*Suite et fin.*¹)

Gustave-Adolphe, né en 1594, avait dix-sept ans quand son père mourut. Conformément à une loi des États, il ne pouvait espérer de prendre les rênes de l'administration que lorsqu'il serait parvenu à l'âge de vingt-quatre ans. Le testament de Charles établissait une régence à la tête de laquelle était la reine mère; mais le jeune prince avait déjà donné des preuves si frappantes de ses talents et de la maturité de son caractère, que les États le déclarèrent majeur la même année où son père était mort. Le duc Jean donna encore une fois une renonciation formelle à ses droits, et mourut dans la retraite en 1618, sans laisser de postérité.

Immédiatement après son avènement au trône, Gustave nomma chancelier du royaume Axel Oxenstiern, qui déjà depuis le règne de Charles IX jouissait de la confiance publique, et s'était fait connaître par son talent pour les affaires, ainsi que par son patriotisme. Le roi prit aussi des mesures utiles pour l'administration de l'État et pour la prospérité de ses peuples. Il établit à Stockholm une cour de justice sédentaire, la première qu'il y ait eue en Suède; il publia un règlement pour la tenue de la diète, et il fixa les diverses attributions des grandes charges, qui étaient alors au nombre de cinq; celles de sénéchal, de connétable, de

¹ Voyez les cahiers d'août, p. 134, et d'octobre, p. 69.

trésorier, de chancelier et d'amiral. Les lois municipales des villes furent perfectionnées, et il se forma plusieurs compagnies de commerce, dont les spéculations s'étendirent jusqu'en Asie et en Amérique.

Les Danois, conduits par Christian IV, prince actif et plein de courage, avaient fait des progrès considérables en Suède, et il était essentiel de les arrêter par de nouveaux armements ou par des négociations pour la paix.

Gustave-Adolphe préféra ce dernier parti, parce qu'il se proposait de continuer les conquêtes du côté de la Russie et de la Pologne. Sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande la paix fut conclue à Knærøede en 1613. Le roi de Danemarck rendit les places qui étaient tombées en son pouvoir. Mais la Suède lui paya un million d'écus, et renonça à la prétention exclusive de porter trois couronnes dans ses armes, prétention qui avait été un des sujets de la guerre. Tranquille du côté du Danemarck, Gustave tourna ses regards sur la Russie.

L'ascendant que La Gardie avait pris en Russie s'était soutenu, et la régence de Nowgorod avait persisté dans le dessein de placer sur le trône des czars le duc Charles-Philippe, frère de Gustave-Adolphe. Les négociations furent continuées; mais le roi de Suède remit plusieurs fois le départ de Charles-Philippe, et lorsque ce prince fut arrivé à Wiborg en Finlande, il y eut de nouveaux retards. La régence de Nowgorod demandait que le duc se mit incessamment à la tête du gouvernement; mais les négociateurs suédois exigèrent qu'au préalable on fût d'accord avec la régence de Moscou.

En attendant le désordre s'était accru en Russie, et l'anarchie parvenait à son comble; enfin, en 1613, un prince Poïarski se mit à la tête d'un parti, et de concert avec quelques moines il fit sortir d'un monastère Michel-Fédérowitch Romanow, fils du patriarche Théodore, pour le placer sur le trône. Le nouveau czar déclara aussitôt la guerre à la Suède, et Gustave-Adolphe se rendit en Finlande pour observer de plus près les opérations militaires.

Cherchera-t-on dans une jalousie indigne d'un grand caractère la cause du peu d'empressement du roi à favoriser l'élévation de son frère? — des motifs plus purs, plus nobles et plus élevés peuvent avoir dirigé sa conduite. La rudesse de mœurs qui régnait encore en Russie, et les scènes sanglantes dont ce pays avait été récemment le théâtre, alarmaient pour Charles-Philippe la tendresse de Christine sa mère; et cette princesse ne consentit à son départ pour Wiborg, qu'après avoir mis en usage tous les moyens de l'empêcher. On doit aussi présumer que Gustave-Adolphe craignait les difficultés où l'élévation de son frère entraînerait la Suède, et qu'il chercha à profiter de sa position avantageuse vis-à-vis de la Russie, plutôt pour étendre les limites de son royaume que pour procurer à Philippe un trône entouré d'écueils, plus facile à obtenir qu'à conserver, et dont les intérêts eussent pu, dans la suite, se heurter avec ceux de la Suède. En effet, les exploits de ses armées ayant repris leur cours, les Russes, en 1617, signèrent la paix à Stolbora, et cédèrent toute la contrée depuis Nowgorod jusqu'à la Baltique.

Le duc Charles-Philippe avait donné, en 1614, une renonciation au trône de Russie. Il mourut en 1622, sans avoir été marié. Jean, duc d'Ostrogothie, étant mort quelques années avant, on saisit cette occasion pour abolir les duchés accordés auparavant aux princes cadets de la maison royale, comme fiefs relevant de la couronne. On n'en conserva que les titres pour en revêtir les princes; — usage qui a subsisté depuis et qui subsiste encore.

Lorsque Gustave-Adolphe eut fait la paix avec la Russie, il porta toutes ses forces en Pologne pour réduire Sigismond, qui continuait à faire valoir ses prétentions sur la couronne de Suède. Le monarque suédois se mit lui-même à la tête de son armée; en 1626, près de Wallhoff, il se trouva pour la première fois à une bataille rangée et remporta une victoire brillante. Dans le même temps il créait une discipline, une tactique nouvelle, et bientôt plusieurs autres victoires le rendirent maître de la Livonie et de la Prusse polonaise.

Pendant qu'il se livrait à cette guerre avec toute l'ardeur de son âge et de son caractère, de grands événements avaient lieu au centre de l'Europe et attiraient son attention.

Déjà depuis le règne de Charles-Quint les opinions religieuses avaient allumé des dissensions en Allemagne. Ferdinand II, monté sur le trône de l'Empire en 1619, et qui en même temps régnait sur l'Autriche, la Hongrie et la Bohême, était peu favorable aux protestants; d'un autre côté ce prince aspirait à augmenter son influence en Europe, et à rendre la couronne impériale héréditaire dans sa maison. On lui persuada facilement que ses vues politiques étaient d'accord avec les intérêts de la religion, et que, lorsqu'il aurait réduit les protestants d'Allemagne, il ne rencontrerait plus de résistance dans ce pays pour étendre son autorité. Les mesures rigoureuses que prit le chef de l'Empire en Autriche, et surtout en Bohême, où les nouvelles opinions avaient fait de grands progrès, donnèrent à connaître le plan qu'il allait suivre. L'alarme se répandit dans le parti protestant; les habitants de la Bohême, animés par des chefs ambitieux, déclarèrent Ferdinand déchu du trône de leur pays, et y placèrent Frédéric, électeur palatin, marié à Élisabeth, fille de Jacques I.^{er}, roi d'Angleterre, et regardé depuis quelque temps comme le chef de la ligue protestante en Allemagne. Mais Frédéric ne put se soutenir; son armée fut défaite près de Prague, et ses États héréditaires tombèrent au pouvoir du duc de Bavière, qui reçut de Ferdinand le titre d'électeur.

Ce fut alors que Gustave-Adolphe conçut le projet de prendre part à la guerre d'Allemagne. Plusieurs motifs pouvaient l'y déterminer. Il était essentiel pour les relations politiques et commerciales de la Suède de pouvoir communiquer librement avec la côte méridionale de la Baltique. Ferdinand venait d'envoyer des troupes auxiliaires en Pologne et entretenait les dispositions hostiles de Sigismond; les princes protestants d'Allemagne sollicitaient le monarque suédois, protestant comme eux, de venir à leur secours, et de faire une diversion puissante en leur faveur. Il ne pouvait d'ailleurs échapper au coup d'œil pénétrant de

Gustave que la France, où Richelieu déployait les vues d'une politique vaste et hardie, serait disposée à le seconder, et qu'il aurait tôt ou tard un allié dont les ressources suppléeraient à celles de son pays. Charnacé, ministre de Louis XIII à Copenhague, qui avait fait un voyage en Pologne pour être témoin des exploits du roi de Suède, s'était convaincu de la puissance de son génie et en avait averti Richelieu. Charnacé avait même reçu des instructions du cardinal pour faciliter la conclusion d'une trêve entre la Suède et la Pologne. Cette trêve fut en effet signée à Humsdorff en 1629, pour six ans, et sous la condition que Gustave-Adolphe resterait en possession de la Livonie et de la Prusse polonaise. Immédiatement après, le roi fit des préparatifs pour passer en Allemagne et combattre les impériaux. Il y eut quelques négociations entre la Suède, l'Autriche et le Danemarck, et il fut question d'un congrès à Dantzick; mais ces tentatives n'eurent point de résultat. Gustave continua de s'entendre avec la France, et chercha à s'assurer de la Hollande et des princes protestants d'Allemagne.

Au printemps de 1630 il s'embarqua à la tête de son armée; elle n'était pas nombreuse, mais aguerrie, bien disciplinée et accoutumée à tous les genres de fatigues. L'exaltation religieuse animait le courage du soldat; des généraux expérimentés et fidèles secondaient le monarque. La flotte aborda le 24 juin à la petite île de Ruden, voisine de la côte. De là le débarquement se fit à la ville d'Usedom. S'étant assuré des bouches de l'Oder, Gustave se présenta devant Stettin, résidence du duc de la Poméranie, Bogislaw XIV. Il demanda que la ville reçût garnison suédoise, et que la Poméranie lui fût donnée en séquestre, jusqu'à ce que les différends avec l'empereur fussent terminés; il promit en même temps de prendre le pays sous sa protection, et de le défendre en cas d'attaque de la part des impériaux. Le duc, après quelques hésitations, consentit à un traité, et l'armée suédoise avança. Aussitôt plusieurs princes protestants d'Allemagne se déclarèrent pour le roi de Suède, qui acheva la conquête de la Poméranie et avança vers le Brandebourg. Il était arrivé à Behrwald dans

la nouvelle Marche, lorsqu'il résolut de terminer les négociations relatives à l'alliance avec la France, qui avait été entravée par des discussions sur l'étiquette. Gustave écrivit lui-même à Louis XIII que les rois devaient se regarder comme égaux, et que d'inutiles formalités ne devaient pas l'emporter sur des intérêts essentiels. Le 23 janvier 1631 le traité fut signé à Behrwald. Il portait que le roi de Suède agirait contre l'empereur avec 30,000 hommes à pied et 6000 à cheval; que la France lui payerait annuellement un subside de 400,000 écus d'Allemagne, et que la paix ne serait conclue que lorsque les princes allemands, dépouillés de leurs États, auraient été rétablis, et le commerce de la Baltique rendu entièrement libre. Le roi de Suède s'engageait cependant à ménager les États catholiques d'Allemagne, s'ils consentaient à rester neutres. Ce traité produisit un grand effet, aussitôt qu'il fut connu. La confiance en Gustave augmenta, il eut de nouveaux alliés parmi les princes allemands, et son armée se recruta très-rapidement.

Cependant l'électeur de Saxe, qui était à la tête de la ligue protestante, se montrait jaloux de l'ascendant que prenait Gustave-Adolphe. Il convoqua les États protestants à Leipzig, et proposa la formation d'une armée neutre, qui observerait en même temps les mouvements des impériaux et ceux des Suédois. Tilly, qui avait pris le commandement des troupes impériales depuis le renvoi de Wallenstein, dont l'empereur craignait les vues ambitieuses, assiégeait Magdebourg. Cette ville, n'étant point secourue par les Saxons, s'adressa au roi de Suède, qui promit de la dégager, mais qui cependant ne voulait pas pénétrer dans l'intérieur de l'Allemagne avant d'avoir dans ses mains les places qui pouvaient lui assurer la communication avec la Baltique. Il entra dans le Brandebourg, s'empara de Francfort-sur-l'Oder, et proposa à l'électeur George-Guillaume, qui était son beau-frère, d'ouvrir à ses troupes les forteresses du pays. L'électeur rejeta d'abord cette proposition; mais il céda lorsque les Suédois se furent montrés aux portes de Berlin. En attendant Magdebourg avait été pris, pillé et livré aux flammes; Tilly allait envahir la Saxe. L'électeur

fut obligé de recourir à Gustave-Adolphe, et ses troupes se joignirent à l'armée suédoise. Le roi n'était pas encore décidé à livrer bataille; mais les sollicitations de l'électeur l'entraînèrent. Le 7 septembre 1631 il alla au-devant de Tilly dans la plaine de Breitenfeld, à une lieue environ de Leipzig. Il y avait des deux côtés à peu près 40,000 hommes. Dès le commencement de l'action les Saxons prirent la fuite, et l'électeur répandit partout sur la route que la bataille était perdue. Les Suédois, restés inébranlables, fondirent sur l'ennemi et le mirent tellement en déroute, qu'il perdit plus de 8000 hommes, plus de 100 drapeaux et une grande partie de ses bagages. L'électeur se sentit humilié et ne pouvait cacher ses inquiétudes; le roi de Suède le rassura, et lui donna tout l'honneur de la journée, en lui disant qu'il avait le mérite d'avoir provoqué la bataille.

La victoire de Leipzig déconcertait les plans de l'empereur et anéantissait ses espérances. Le centre de l'Allemagne était ouvert aux Suédois, et ils pouvaient pénétrer d'un côté au Rhin et au Danubé, de l'autre en Silésie et en Bohême.

L'électeur de Saxe voulait que le roi marchât directement sur Vienne; mais Gustave-Adolphe préféra se diriger vers la Franconie et les contrées voisines, et il chargea l'électeur de Saxe de faire passer ses troupes en Bohême; après s'être emparé d'Erfurt, de Mayence, les Suédois se tournèrent vers Wurtzbourg, qui tomba également en leur pouvoir. Peu après, Francfort, Worms, Spire, Landau, ouvrirent leurs portes. Le roi de Bohême, l'infortuné Frédéric V, se rendit dans le camp de Gustave, qui le reçut avec un tendre intérêt, mais qui ne s'expliqua point sur ce qu'il se proposait de faire pour lui. Le vainqueur de Leipzig méditait des projets dont il ne pouvait pas encore mesurer l'étendue. D'un autre côté l'électeur de Saxe était entré en Bohême, avait pris la forteresse de Prague et menaçait la Moravie. Partout les impériaux étaient en retraite, et il fallait de grands efforts pour relever leur courage. Tilly, qui depuis la bataille de Leipzig avait reçu quelques renforts, chercha en vain à suspendre la marche du héros suédois au passage du Danube; il

voulut ensuite lui disputer celui du Lech; mais il fut repoussé, et reçut une blessure dont il mourut peu après. Augsbourg, Nuremberg reçurent Gustave-Adolphe avec des acclamations et des fêtes; Munich et la plus grande partie de la Bavière se soumirent au vainqueur, qui les traita avec humanité, et ne souilla point ses lauriers par le carnage et la dévastation.

L'empereur, dans sa détresse, avait eu recours à Wallenstein, et ce général avait accepté le commandement en chef à des conditions flatteuses pour son orgueil. Après avoir repris les places occupées par les Saxons en Bohême, il se porta vers la Bavière. Gustave-Adolphe prit un poste avantageux près de Nuremberg. Wallenstein, l'ayant suivi, établit son camp à peu de distance de celui des Suédois. Les deux armées s'observèrent quelque temps sans rien entreprendre; mais le roi de Suède ayant reçu des renforts, rangea ses troupes en bataille. Wallenstein, qui ne voulait hasarder ni sa gloire, ni la couronne de Ferdinand, resta immobile. Enfin, le roi résolut d'attaquer l'ennemi dans son camp; ses soldats revinrent plusieurs fois à la charge; mais les impériaux firent une résistance opiniâtre et se maintinrent dans leurs retranchements. Gustave prit le parti de changer le plan des opérations; il quitta le poste qu'il occupait, et se dirigea vers le Danube et la Bavière. Wallenstein se tourna vers la Misnie, se proposant de porter la guerre dans les États de l'électeur de Saxe, pour obliger les Suédois à quitter le midi de l'Allemagne. Cependant le roi de Suède paraissait décidé à ne point s'éloigner de la Franconie et de la Bavière. Mais ayant reçu des lettres pressantes de l'électeur de Saxe, et craignant que ce prince, abandonné à lui-même, ne fit un accommodement particulier avec l'empereur, il prit la route de la Thuringe, laissant quelques détachements sur le Danube et sur le Rhin. Peu après, les Suédois et les impériaux se mesurèrent dans la plaine de Lutzen, le 26 septembre 1632; le roi s'était avancé pour exciter l'ardeur de ses troupes et se trouvait dans la mêlée, lorsqu'il fut atteint de plusieurs coups et resta sur le champ de bataille. Les Suédois continuèrent à combattre, sous la conduite du duc Bernard de Saxe-Weimar,

et remportèrent la victoire. Wallenstein prit la fuite avec les débris de son armée et chercha un asile en Bohême.

On a prétendu que ce fut la main d'un traître qui mit fin aux jours de Gustave-Adolphe. Puffendorf indique le duc François-Albert de Lauenbourg, qui pendant la bataille passa chez les Saxons, et qui prit ensuite du service en Autriche. On a rapporté que, ce duc étant à Stockholm lorsque Gustave-Adolphe était prince royal, celui-ci prit un jour querelle avec lui et lui donna un soufflet.

D'autres historiens ont soupçonné de ce meurtre un lieutenant-colonel Falkenberg, un officier westphalien nommé Schneeberg, et le d. de W., probablement le duc de Weimar. Les hypothèses de Murr et de quelques autres écrivains allemands ne répandent pas plus de jour sur la manière dont le roi Gustave fut tué, et s'écartent toutes plus ou moins des données historiques. Ce qui est certain, c'est que les grands succès de Gustave lui avaient fait des antagonistes secrets, même dans son parti. Les électeurs de Saxe et de Brandebourg, d'autres princes d'Allemagne, et Richelieu, étaient jaloux de son influence et de sa gloire.

Gustave-Adolphe n'avait que trente-huit ans lorsqu'il termina sa carrière; mais il avait assez vécu pour laisser la plus brillante renommée et pour mériter le surnom de *Grand*. Au génie qui conçoit les grandes choses, il joignait la sagesse, la fermeté, la constance, qui en assurent l'exécution.

Sa générosité, sa franchise, son affabilité, tempéraient l'éclat imposant de sa valeur, de ses exploits, et lui gagnaient les cœurs par un charme irrésistible. Entraîné quelquefois par la vivacité de son caractère, il revenait bientôt à lui-même, et réparait par des témoignages de bonté l'erreur d'un premier mouvement. « Il faut qu'on me pardonne mes défauts, disait-il; car je pardonne ceux des autres. » Il avait besoin d'être aimé, et dans les épanchements de son cœur il disait quelquefois : « Ce que je connais de plus doux, c'est que je pourrais dormir sans crainte dans les bras de chacun de mes sujets. »

La fortune le combla de ses plus hautes faveurs, sans pouvoir

l'éblouir. Peu de temps avant sa mort, en voyant les peuples accourir au-devant de lui, avec des acclamations et des hommages, il avait prononcé ces paroles remarquables : « Je crains que la divinité offensée ne leur apprenne bientôt que celui qu'ils honorent comme un dieu, n'est qu'un homme mortel. »

Guerrier intrépide, créateur d'une doctrine nouvelle, et d'une discipline digne des nations les mieux policées, Gustave-Adolphe ne fut pas moins remarquable par les soins qu'il donna à l'administration de son royaume, et par ses vues politiques. Il méditait sans cesse sur les moyens de perfectionner le Droit public de l'Europe. Il fit fleurir dans ses États le commerce et l'industrie ; il réforma les tribunaux et protégea les sciences.

En 1610 Charles IX avait envoyé un ambassadeur en Angleterre pour négocier le mariage de Gustave-Adolphe, son fils, avec Élisabeth, fille de Jacques I.^{er} ; mais cette princesse était déjà promise à Frédéric, électeur palatin. Depuis son avènement au trône, on conseilla à Gustave d'épouser la fille de Maurice, landgrave de Hesse-Cassel ; sa mère s'étant opposée à ce mariage, il y renonça. Dans le même temps le jeune roi vit à la cour la comtesse Ebba de Brahé ; elle joignait à la beauté et aux grâces un caractère doux, un esprit aimable, et sa famille était alliée à celle des Wasa. Gustave conçut pour elle la plus vive passion, et résolut de la placer sur le trône ; mais la reine douairière et les ministres, attentifs à sa gloire, lui représentèrent que le bien de l'État demandait une princesse étrangère, et il sacrifia sa passion à ce motif important. Quelques années après, en 1616, Gustave-Adolphe envoya à Berlin un gentilhomme de sa cour, pour demander en mariage Marie-Éléonore, fille de Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg. Ce prince était un des chefs du parti protestant en Allemagne, et le duché de Prusse venait de lui échoir en héritage ; une alliance dans sa maison était importante pour la Suède. Le roi se rendit lui-même deux fois à Berlin pour voir la princesse et s'entretenir avec sa famille. Jean-Sigismond étant mort, il s'adressa à son fils George-Guillaume. Le nouvel électeur fit naître quelques difficultés que le chancelier Oxenstiern fut chargé d'a-

planir. La cérémonie du mariage eut lieu à Stockholm le 25 novembre 1620. De cette union naquirent deux princesses, qui moururent au berceau, et Christine, qui monta sur le trône de Gustave-Adolphe.

(Résumé d'après les historiens HALLENBERG,
ROSENHANE, LAGERBRING, ARCHENHOLTZ.)



UN AMOUR AU DÉSERT,

ÉPISODE

DES MÉMOIRES D'UN ÉTUDIANT ALLEMAND,

QUI A SERVI EN AFRIQUE DANS LA LÉGION ÉTRANGÈRE.

La publication des Mémoires de Karl Tauchnitz n'était point de nature à exciter en Allemagne un intérêt de bien vive curiosité. La position trop subalterne de l'auteur dans la partie des opérations qu'il a suivie pendant son séjour en Afrique dans le bataillon allemand de la légion étrangère, ne lui permettait pas d'observer avec assez de liberté et de réunir des documents assez exacts, pour nous refaire ensuite un tableau complet de ses fragments de mosaïque.

Il ne serait même guère à propos de nous en occuper aujourd'hui, si nous n'avions trouvé éparses dans ses esquisses faites de souvenir diverses narrations d'un intérêt isolé, qui peuvent, jusqu'à un certain point, colorer d'une teinte pittoresque ce que nous avons appris des mœurs des Arabes.

L'espèce de *nouvelle* que nous publions ici, prouve qu'il y a encore, surtout parmi les tribus nomades du désert, quelque chose de cette noblesse antique qui rappelle de loin les mœurs patriarcales, et que la férocité, produite par le genre de vie sauvage des Bédouins pillards, n'a pu parvenir à étouffer entièrement.

Nous laissons l'auteur narrer lui-même :

« Quelques années avant l'occupation d'Alger par l'armée française, un corsaire tunisien avait capturé dans les parages de Malte

un navire marchand de Smyrne. Une jeune fille grecque d'une rare beauté se trouvait à bord. Elle appartenait à une famille de riches négociants, qui l'envoyait à Paris pour y perfectionner son éducation.

« Arvé, c'était son nom, fut destinée par le commandant du corsaire au harem du dey Hussein, qui paya fort cher cette précieuse acquisition.

« Hussein, malgré sa renommée de cruauté, avait de bonnes qualités. Les dix-huit ans, les grâces de son esclave, le captivèrent si puissamment, qu'il se sentit forcé de la respecter. Arvé n'en fut pas moins bientôt sa favorite. Il lui donna des maîtres venus d'Europe à grands frais, et ne négligea rien pour orner de toutes les perfections la femme qu'il ne comparait qu'aux houris promises par le prophète.

« La jeune Grecque ne fut pas longtemps à comprendre tout l'ascendant qu'elle pouvait prendre sur l'esprit de Hussein-dey. Elle en profita pour se rendre la vie heureuse et presque libre, en attendant qu'une occasion vînt s'offrir pour elle de fuir la régence pour retourner dans son pays.

« Elle eut un jour l'étrange fantaisie de se donner le spectacle d'une grande chasse aux lions dans le désert.

« Hussein, qui ne savait rien refuser à sa belle favorite, ne put venir à bout de la dissuader d'une expédition si peu convenable à son sexe. Force lui fut de se rendre aux caprices d'Arvé.

« Des ordres furent bientôt donnés pour les préparatifs de cette fête. Aucune dépense ne fut épargnée pour que sa pompe répondît dignement à la puissance et aux richesses du despote algérien.

« Hussein fit accompagner Arvé d'une nombreuse escorte pour la protéger contre les incursions des Bédouins nomades, plus dangereux que la rencontre des lions et des tigres. Il se sépara d'elle avec une vive anxiété, lui recommandant de ne pas dépasser le délai de huit jours pour revenir à la régence.

« Arvé se mit en route, charmée de son train de princesse, et regrettant peut-être au fond du cœur qu'elle ne pût se montrer ainsi dans sa patrie; la coquetterie était bien de son âge, comme

aussi l'aveugle confiance qui ne lui laissa point soupçonner les périls qui la menaçaient : car les gens de sa suite complotèrent de la dépouiller des précieux bijoux dont elle était couverte, et de se rendre indépendants, ou de se joindre aux Arabes nomades. Ils ne tardèrent pas à exécuter ce projet. C'est au milieu du désert qu'ils saisirent le moment favorable; et une nuit qu'Arvé était profondément endormie sous sa tente, ils s'emparèrent de tous ses trésors et prirent la fuite.

« A son réveil la malheureuse Arvé fut d'abord bien cruellement surprise de ce lâche abandon; mais au lieu de pleurer et de gémir, elle s'arme bientôt de courage et se met en marche, espérant que la Providence ne l'abandonnera pas. A peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle croit apercevoir sur le sable un objet dont la vue lui cause le plus grand étonnement — elle s'approche et voit à ses pieds un yatagan d'une extrême beauté; elle le prend, l'examine, et en le retournant elle y trouve gravé en lettres d'or le nom de *Saïd*; ce nom la frappe, plusieurs fois elle l'a entendu prononcer dans le palais du dey, et toujours avec admiration pour la valeur de celui qui le porte.

« Saïd le Bédouin, chef d'une tribu d'Arabes, est à juste titre regardé comme le roi du désert; il en a le pouvoir, et son nom seul inspire un tel respect ou une si profonde terreur, que tout cède à sa volonté, ses ordres ou ses caprices : né sur le sable d'Afrique, il porte en lui cet esprit d'indépendance qui est la loi suprême du désert; mais son caractère altier ne veut cette noble indépendance que pour lui seul, et ne reconnaissant aucune domination, il travaille sans cesse à tout soumettre à la sienne — tel est Saïd le Bédouin, cet illustre Arabe, qui fût toujours resté grand, s'il n'eût porté dans son cœur que les vertus du désert, sans y joindre les faiblesses des lointains climats.

« Pendant qu'Arvé considère tristement le riche yatagan, elle découvre au loin un tourbillon de sable, dont la vue ranime son courage, en lui rendant l'espoir d'être bientôt sauvée des périls qui l'environnent. Peu d'instants après le tourbillon s'éclaircit, et Arvé distingue un superbe cheval noir qui se dirige vers elle

à toute course; le cavalier qui le monte l'arrête parfois avec une promptitude extrême, puis il le lance de nouveau dans la vaste carrière qui s'ouvre devant lui, jusqu'à ce qu'il suspende encore sa course comme par enchantement; car il est difficile de croire que la main seule d'un homme puisse ainsi dompter et soumettre ce fougueux animal. Au manteau blanc qui couvre le cavalier, Arvé reconnaît bientôt qu'il est Bédouin; aussitôt elle agite ses voiles au-dessus de sa tête, et l'Arabe, s'apercevant de ce mouvement spontané, arrive près d'elle avec une rapidité égale à celle de la pensée.

« La vue de cette belle femme ainsi seule au milieu du désert et couverte des plus riches ornements le frappe de respect et de crainte; tout imbu des préjugés et des superstitions de sa race, il prend cette jeune fille pour un être céleste, et, s'agenouillant, il lui dit, en osant à peine lever les yeux sur cet esprit du désert : « Ange du Créateur, voudras-tu combler de biens un malheureux esclave prosterné à tes pieds?.... O fille du soleil, ne rejette pas ma prière!.... Saïd le Bédouin, mon maître tout-puissant, a perdu son yatagan, auquel il tient plus qu'à ses tentes et ses troupeaux; il nous a tous envoyés à sa recherche, en promettant de donner la liberté à celui qui le lui apportera; mais en jurant aussi qu'il nous fera tous mourir, si cette arme précieuse ne lui est pas rendue. Vierge divine, fais-moi trouver l'objet de mes désirs, et chaque jour de ma vie je chanterai tes louanges au lever du soleil, ton père adoré!.... »

« Arvé sourit de la crédulité de l'Arabe, puis elle sent la nécessité de la mettre à profit; et laissant alors tomber le yagatan à ses pieds, elle dit au Bédouin : « Voici l'arme de ton maître, va la lui porter, et conduis-moi vers lui, afin que je lui rende bon compte de son fidèle serviteur, qu'il doit combler de biens. »

« A ces mots le Bédouin jette un regard inquiet et douteux sur le yatagan; mais à l'instant il reconnaît l'arme de son maître, et il ressent aussitôt les transports d'une sainte reconnaissance; cependant avant d'oser porter sa main profane sur l'arme révéree, il frappe la terre de son front, puis, saisissant le yagatan avec

ardeur, il lève les yeux vers le ciel, qu'il semble remercier d'une si grande faveur.

— « O reine des houris ! s'écria le Bédouin transporté de bonheur et d'espoir ; Hassan aura sa liberté ! Mais il restera toujours ton esclave, dispose de sa vie, de sa volonté, il est prêt à t'obéir ! »

— « Je t'ai dit ce que je voulais de toi, répond Arvé ; conduis-moi vers ton maître. » —

« Aussitôt le Bédouin la saisit d'un bras nerveux, la place sur le superbe coursier, et s'éloigne avec une telle rapidité, que le noble animal paraît ne laisser aucune trace sur le sable, qu'il effleure à peine ; la tête basse, les jambes allongées et franchissant l'espace comme l'oiseau dans les airs, il semble avoir trouvé une nouvelle vigueur sous le poids de son double fardeau, et l'on dirait en le voyant que de longtemps encore ce beau groupe ne doit prendre de repos ; cependant on aperçoit au loin des tentes réunies ; il en est une plus élevée que toutes les autres, c'est celle de Saïd le Bédouin, et à peine Arvé l'a-t-elle remarquée, que déjà elle y est arrivée.

« La nécessité la plus impérieuse avait pu seule forcer cette malheureuse fille à se remettre ainsi dans les mains du Bédouin, et la joie de se voir si promptement arrachée aux dangers du désert, ne lui avait pas même laissé le temps de songer à tous ceux de sa triste position ; mais en approchant de la tente de Saïd, elle est effrayée de se voir ainsi livrée sans appui, sans protecteur, à une horde de Bédouins.

« Hassan se précipite dans la tente et dépose le yatagan sur les genoux de Saïd, en s'écriant : « O mon maître bien-aimé, Hassan eût donné mille fois sa vie pour te procurer la joie qu'il te cause en ce moment ; mais nulle volonté, nulle persévérance humaine n'eût jamais pu parvenir à retrouver ton arme précieuse perdue dans les sables du désert, sans l'assistance d'une puissance divine un esprit céleste a jeté les yeux sur moi pour te combler de bonheur : c'est lui qui m'a remis le yatagan que je rapporte, et si tu ne peux me croire, ô Saïd, ô mon maître, lève les yeux ! » —

« Saïd, étonné des discours incohérents de son esclave, lève cependant un regard curieux, et voit en effet à la porte de sa tente un ange de beauté, de grâce et de candeur....

« La jeune Arvé, les yeux baissés et le front couvert d'une angélique pudeur, écoute en rougissant le récit d'Hassan; mais avant que Saïd ait pu se recueillir assez pour s'expliquer une si charmante vision, elle lui dit : « Ton esclave te trompe, Saïd, parce que lui-même est dans l'erreur; mon origine n'est point céleste, et tu ne vois en moi qu'une infortunée trahie, abandonnée dans le désert par d'infidèles serviteurs... Le hasard seul me fit trouver l'arme que tu chéris, et peut-être allait-elle terminer ma cruelle agonie, quand ton esclave, en s'offrant à ma vue, est venu me rappeler que nous ne devons jamais douter de la bonté du Ciel; je lui ai demandé de me conduire près de toi, parce que je savais qu'en réclamant appui et protection du généreux chef des Bédouins, je l'obtiendrais sans peine.... Saïd, je te rends dépositaire de ma vie et de ma personne, et je me crois en sûreté sous ta tente comme au palais du dey d'Alger.... »

« Élevée elle-même par la noblesse de sa pensée, par la grandeur de sa démarche, Arvé vient de se dépouiller de cette craintive timidité, qui fait trembler une jeune fille même à la voix de sa mère; tout ce qui l'approche maintenant ne peut être que supérieur comme elle!.... D'un œil assuré elle parcourt l'intérieur de la tente; mais bientôt ce regard noble et touchant va se fixer... il a rencontré celui de Saïd....

« Arvé, toute charmée, ne peut en croire ses yeux; Saïd n'est point un sombre et farouche Bédouin, c'est un jeune guerrier qui partout serait admiré pour sa beauté et la dignité de son maintien. Cependant cette beauté a un caractère particulier, on ne saurait le dire, le préciser; mais c'est la beauté de Saïd!.... mille feux jaillissent de sa noire prunelle, son front est haut, noble et superbe, mais parfois soucieux et révélant des pensées que l'on n'oserait s'expliquer.... On tremblerait peut-être d'en être dépositaire!.... Son sourire, gracieux ou mélancolique par moments, prend dans d'autres instants l'aspect de la plus amère

ironie; on baisse alors les yeux ou l'on s'éloigne de ce sourire enchanteur, dans la crainte de le voir devenir méprisant ou cruel. Mais Arvé, dans son ignorance du monde, ne saurait saisir toutes ces nuances qui frappent un œil plus exercé. Saïd la reçoit, lui promet de la protéger, se montre grand et généreux, et son cœur la porte à l'admirer, à l'honorer.

« Cependant Saïd désire connaître plus en détail les malheurs d'Arvé, dont la beauté a déjà fait la plus vive impression sur son cœur. A la richesse de ses vêtements, à la noblesse de ses manières, il la croit la fille ou la sœur d'un chef puissant; et déjà son âme ambitieuse se peint les avantages d'une telle alliance; mais Arvé, qui ne saurait tromper, lui dit qu'elle ne s'appartient pas, qu'elle est *esclave*!

« A cet aveu Saïd reste muet pour lui un rêve brillant vient de s'évanouir, Arvé est esclave!... Arvé ne peut plus satisfaire que son amour! Cependant, entraîné par la première ivresse de ce nouveau sentiment, Saïd le croit suffisant au bonheur de sa vie, et tous les instants qu'il peut dérober aux soins de la tribu, sont donnés à la jeune Grecque; une tente est dressée près de celle de Saïd. C'est là qu'Arvé, loin de tous les regards, passe des jours qu'elle trouve heureux, parce que chaque jour elle voit Saïd.

« Hassan, le fidèle serviteur de Saïd, lui a donné sa sœur pour compagne, et lui-même veille sans cesse à la sûreté de ces jeunes filles que chacun respecte, parce que telle est la volonté du chef.

« Mais hélas! les jours se succèdent avec une effrayante rapidité dans une vie toute donnée aux affections de l'âme, et ce n'est pas sans tourment qu'Arvé se rappelle tout le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle est attendue au palais du dey... Maintenant elle s'est dépouillée de ses superbes vêtements, l'or et les diamants ne brillent plus dans ses cheveux l'habit des femmes de la tribu est devenu le sien, son cœur a besoin d'illusion, et pour quelque temps au moins elle veut se croire la fille du désert.... Parfois elle accompagne Saïd dans ses courses de plaisir;

mais plus souvent elle reste seule : car elle l'a vu se troubler, quand d'autres regards que les siens s'attachent sur elle.

« Un jour que l'absence de Saïd s'est prolongée plus que de coutume, Arvé en conçoit les plus vives alarmes; elle écoute sans cesse à l'entrée de sa tente, le moindre bruit la fait tressaillir. C'est lui! s'écrie-t-elle; mais bientôt, désabusée de son erreur, elle reprend toutes ses inquiétudes, toutes ses anxiétés.... Cependant à une heure très-avancée de la nuit un lugubre cortège s'avance vers le camp, les coursiers vont au pas; nulle voix n'entonne les chants du retour; aucun cri ne pénètre jusqu'à la tente où l'on souffre où l'on attend. Arvé n'ose sortir de sa retraite pour s'informer de ce qu'elle frémit d'apprendre.... Un douloureux pressentiment l'avertit que d'affreuses douleurs sont là, et l'attendent pour déchirer son cœur. Mais Hassan paraît; ses traits sont décomposés par la souffrance, et ses vêtements, couverts de sang, ne disent que trop qu'un grand malheur est arrivé. Arvé s'élance au-devant de lui; elle prononce le nom de Saïd; mais ses forces ne vont pas au delà pourtant Hassan comprend son regard suppliant, et d'une voix entrecoupée il se hâte de lui dire :

— « Assaillis ce matin par une tribu ennemie embusquée pour nous surprendre, Saïd combat avec son courage habituel; le chef, renversé de son cheval demande grâce, en présentant son candjar, qu'il semble offrir d'une main défaillante.... Notre généreux Saïd s'approche pour le recevoir; mais le traître s'élance alors sur mon maître avec la force et la rage du tigre, et avant que j'aie pu me précipiter au-devant du coup, il lui fait dans la poitrine une large et profonde blessure!... Aussitôt il paye de sa vie une si horrible trahison; mais hélas! tout son sang versé ne saurait nous rendre celui de Saïd. » —

« En achevant ces mots, Hassan ne peut retenir ses pleurs il soupire, il gémit, il embrasse les genoux d'Arvé, en lui demandant la vie de son maître....

« La malheureuse Arvé, mourante de douleur, rassemble cependant ses forces et demande à voir Saïd elle le veut, elle

l'exige, et Hassan la conduit en tremblant près de l'infortuné Bédouin.

« En entendant Arvé, il ouvre les yeux; mais son regard languissant est presque celui de l'heure dernière; il veut prendre la main d'Arvé, et cet effort impuissant fait rouvrir sa blessure que chacun croit mortelle.

« Plusieurs jours se passent pourtant sans amener le malheur que l'on redoute, et Saïd lui-même conçoit quelque espoir. Arvé seule n'en a aucun, et son inquiète tendresse ne peut être abusée par un mieux qu'elle juge bien n'être qu'apparent. Saïd, affaibli par de cruelles souffrances, est sans force, et cependant son œil reste ardent et trouble; un frémissement extraordinaire agite ses lèvres sa voix, habituellement pure et sonore, est devenue rauque et voilée; enfin, les signes d'une destruction prochaine se montrent chaque jour aux yeux d'Arvé, qui a résolu d'en pénétrer la cause.

« Un Bédouin révérend de la tribu soigne la blessure de Saïd, c'est vers lui qu'Arvé tourne toutes ses pensées; car lui seul peut l'instruire de ce qu'elle veut apprendre, à quelque prix que ce soit. A force de larmes, de prières et de largesses, elle obtient enfin du vieillard l'aveu qui semble ne pouvoir sortir de son sein ... il confie à Arvé que la blessure de Saïd est empoisonnée, et qu'il ne connaît aucun moyen de le sauver; mais que ne pouvant éviter un malheur si grand pour tous, il s'est au moins promis de le cacher à la tribu jusqu'au dernier moment.

« Après quelques instants d'un douloureux silence, Arvé lui répond : je guérirai Saïd, bon vieillard, et la gloire t'en restera; mais pour y parvenir, j'ai besoin de ton secours, et surtout de ton silence; Saïd se refuserait au moyen qui peut seul le sauver, il faut donc, pour l'employer à son insu, que ce soir tu lui donnes un breuvage assoupissant ... le reste me regarde ... ne diffère pas, les moments sont précieux, il faut qu'aujourd'hui même je puisse juger de ta fidélité à remplir mes désirs.

« Le vieillard promet tout ce qu'elle voulut, espérant que peut-être la Providence se servirait de cette jeune fille pour sauver Saïd.

« Arvé ayant ainsi préparé une partie de ce qu'elle avait à exécuter, fit demander Hassan, et lui dit : « Hassan, si tu te rappelles le serment que tu me fis de m'être dévoué jusqu'à la mort, écoute ce que je veux de toi : cette nuit, quand tout dormira dans le camp, lorsque ton maître surtout sera livré à un profond sommeil, tu m'introduiras dans sa tente et tu m'y laisseras seule avec lui ... tu veilleras à ce que nul être n'arrive jusqu'à nous, et avant le lever du soleil tu viendras me chercher; va, je compte sur toi. » —

« Vainement Hassan cherche pendant le reste du jour à pénétrer dans la pensée secrète d'Arvé, qui reste constamment calme, sérieuse, et paraît absorbée dans une idée dont rien ne peut la distraire; mais sans cesse elle regarde le soleil, et quand elle le voit toucher l'horizon, alors un doux sourire paraît sur ses lèvres.

« Dès que tout est endormi dans le camp, Hassan vient, ainsi qu'il l'a promis, chercher la triste Arvé; elle est pâle, tremblante, mais son regard animé brille d'un nouvel éclat; jamais Hassan ne l'a vue si belle!.... Il la conduit à la tente de Saïd, dont les gardes sont éloignés, puis, en mettant un genou en terre, il lui baise la main et la laisse seule, ainsi qu'elle en a montré la ferme volonté.

« En pénétrant dans cette tente, en la refermant sur elle, Arvé vient de placer la barrière qui la sépare de la vie....

« Le sacrifice est commencé, bientôt elle l'achèvera sans trembler, sans hésiter....

« Le vieillard a tenu parole, Saïd est profondément endormi; mais dans le repos même il paraît souffrir cruellement ... il respire à peine.

« Arvé approche doucement, prend sa main elle est brûlante une fièvre dévorante consume ce reste d'existence.... Ah! s'écrie Arvé, Saïd, Saïd, tu as besoin de ma vie pour sauver la tiëne; je vais te la donner!

« Aussitôt elle détache les bandelettes qui soutiennent l'appareil ... elle s'arrête à chaque instant ... elle craint de troubler le repos de Saïd elle oublie que ce sommeil forcé ne peut être

interrompu; enfin, tout est enlevé, une affreuse blessure se découvre aux yeux d'Arvé et lui fait détourner la vue!.... Cependant elle tient encore la main de Saïd, qui par un mouvement machinal serre aussi la sienne.

Arvé alors s'agenouille et baise cette main affaiblie, qui peut à peine répondre à celle d'une femme; puis, se relevant, elle écarte de son front sa noire chevelure, et se penchant sur le fût du malheureux Bédouin, ses lèvres si douces et si fraîches vont arracher de son sein le venin qui donne la mort....

« Pendant tout le temps consacré à cet acte d'un sublime dévouement, Saïd paraît plus calme; son bras, constamment appuyé sur les blanches épaules d'Arvé, n'est point agité de ces mouvements convulsifs qui auparavant semblaient ne pas lui laisser un moment de repos; elle croit même lui entendre prononcer son nom. Hélas! sans doute c'est une erreur: les rêves de Saïd n'appartiennent pas à son cœur.

« Mais le jour va paraître, Arvé dispose tout pour sa retraite, et Hassan ne se fait pas attendre; elle le suit et rentre dans sa tente, sans avoir rencontré aucun regard curieux.

« Bientôt tout le camp est dans la joie, on annonce que Saïd est sauvé, et chacun se prosterne devant le vieillard qui a conservé une vie si précieuse on le nomme l'envoyé du Très-Haut on le révère, on le comble de présents.

« Enfin, Saïd est convalescent, ses fidèles serviteurs, ses amis l'entourent et le félicitent; mais vainement il cherche et demande Arvé; elle n'est pas là....

« Pâle et défigurée par un mal qu'on ignore, Arvé n'a plus la force de franchir l'espace qui la sépare de Saïd, et près de mourir, elle voudrait cacher encore les souffrances qui la déchirent.

« Cependant son sublime secret ne saurait être gardé plus longtemps, Hassan a tout vu, il vient trouver Saïd et lui révèle à quel prix sa vie a été rachetée.... Pour la première fois peut-être une vive et profonde émotion se montra dans tous les traits du fier Bédouin; mais l'œil le plus pénétrant ne pourrait décider sans peine, si elle appartient à l'âme touchée d'un si noble dé-

vouement, ou à l'orgueil flatté d'avoir pu l'inspirer. Quelle qu'elle soit, il la renferme en lui-même, et bientôt elle se dissipe comme le léger nuage qui s'évapore sans laisser de trace après lui.

« Dès ce moment les soins les plus assidus furent prodigués à l'intéressante Arvé, et soit en effet que les remèdes fussent salutaires, soit que sa grande jeunesse dût triompher de tant de maux, elle ne succomba point; mais rien n'eut la puissance de lui rendre ses forces et ses brillantes couleurs; elle resta pâle, abattue, et conserva l'aspect de la souffrance comme une fleur privée d'air et de lumière. Saïd semblait, par la plus vive tendresse, reconnaître un si grand sacrifice; mais chaque fois qu'il attachait ses regards sur cette touchante victime, un sentiment pénible l'agitait, il ne pouvait oublier qu'il était devenu tributaire de cet être faible et souffrant. Pourtant Arvé l'aimait si passionnément, elle paraissait si heureuse de sa tendresse, que lui-même trouvait un bonheur nouveau dans cette affection dont il n'avait pas même jusqu'alors soupçonné tous les charmes. Hélas! de si doux moments ne pouvaient se prolonger davantage, et Arvé, toujours inquiète de l'avenir, fut la première à sortir de ce songe fortuné dans lequel sa vie se fût si doucement écoulée.

« Un soir que Saïd était près d'elle, et qu'il lui parlait du bonheur dont il jouirait quand elle serait entièrement rétablie, elle lui dit : « Saïd, ne rêvons pas un bonheur idéal, travaillons plutôt à nous en former un réel. Tu le sais, je ne m'appartiens pas, je suis esclave!.... Cependant je veux être à toi ou mourir; mais pour t'appartenir, je ne veux pas attirer sur ta tête la haine et la vengeance du dey. Je le connais, son âme est capable des sentiments les plus nobles, comme d'un ressentiment implacable; ne pense pas qu'il te laisse impunément en possession de son esclave. C'est un bien qu'il peut livrer de sa main généreuse, mais qu'il retiendrait avec force, s'il pensait que l'on veut le lui ravir. Saïd, laisse-moi partir, laisse-moi retourner au palais.... tu connais mon cœur tu sais si je pourrais vivre sans toi attends-moi, je reviendrai. » —

« Vainement Saïd voulut combattre un projet si insensé et dont la réussite lui semblait si peu probable; mais Arvé lui fit de telles instances, qu'il consentit enfin à leur séparation.

« Le courage d'Arvé se soutient jusqu'au jour des adieux; mais au moment de quitter celui qu'elle aime tant, elle est près de renoncer au voyage qui doit peut-être l'en séparer pour jamais.... Saïd lui-même ne peut se défendre d'une vive douleur, en voyant s'éloigner cette charmante et douce compagne; elle a pour quelque temps créé une autre existence au fier Bédouin elle a fait trêve à d'ambitieux et téméraires desseins, et malgré lui il regrette des moments qui sans doute ne doivent plus revenir.

« Hassan fut chargé d'accompagner Arvé et de veiller sur elle; en la remettant dans ses mains, Saïd lui dit : « Tu m'en réponds, Hassan ... songe qu'elle est mon bien le plus cher ... reviens avec elle ou ne me revois jamais!.... » —

« Puis, se tournant vers la triste Arvé, il lui prit la main, la pressa dans les siennes : « Songe que je t'attends! lui dit-il d'une voix émue. Moins heureux que ton dey, je ne puis t'offrir une suite pompeuse; mais je te donne de fidèles amis ceux-là ne t'abandonneront pas, et peut-être un jour pourrai-je aussi » —

« Il n'alla pas plus loin, son front se couvrit de nuages, son regard devint sombre et presque farouche déjà le Bédouin était redevenu *lui*.

« Les premiers jours du voyage Hassan n'ose troubler la douleur d'Arvé par sa présence; car dès qu'elle l'aperçoit, ses pleurs redoublent cependant chaque instant augmente le danger de son état, elle n'a plus de sommeil, et se refuse à prendre aucune nourriture. Bientôt Hassan conçoit les plus vives inquiétudes pour sa vie; il ordonne de faire halte et de dresser les tentes, espérant qu'un peu de repos sera salutaire à la pauvre voyageuse; mais c'est inutilement qu'il lui prodigue tous les soins et toutes les consolations qu'il est en son pouvoir de lui offrir; rien n'a la puissance de ranimer Arvé.

« Alors elle demande Hassan et lui dit : « Je vais mourir!.... Ah! je t'en conjure, réunis tes efforts aux miens; prolonge; s'il

se peut, mon existence jusqu'à ce que mes yeux aient encore pu se fixer sur Saïd.... Hassan, je veux encore le voir! ramène-moi près de lui, pour qu'il reçoive mon dernier soupir.» —

« Hassan, qu'effraye sa grande responsabilité, se rend avec transport aux désirs d'Arvé. Dans un instant on a fait les préparatifs de départ, et la petite caravane est en route pour revenir au camp. Chaque pas qui en rapproche semble donner de nouvelles forces à la pauvre Arvé elle respire plus librement, elle sommeille quelquefois, puis au réveil elle compte les heures qui doivent encore s'écouler. Mais le bonheur est là on aperçoit les tentes de Saïd.

« Hassan devance tout le monde, et court lui annoncer un retour si prompt et si peu attendu; Saïd vole au-devant d'Arvé, qu'il presse dans ses bras il voit, il sait mieux que jamais à quel point il est aimé, et il éprouve les plus enivrantes jouissances en pouvant si bien juger quelle est la force de son pouvoir sur cette femme. Arvé, mille fois plus heureuse d'un accueil si tendre, adore les souffrances qui la rendent à Saïd. « Oh! ne nous quittons plus, lui dit-elle d'une voix tremblante de plaisir; tu vois bien que je ne puis vivre sans toi. Viens, Saïd viens avec moi, et notre succès est assuré. Le dey, flatté de ta noble confiance, voudra t'égaliser en grandeur, en générosité; viens, viens toi-même lui demander Arvé, et tu l'obtiendras. » —

« Saïd, après quelques instants de réflexion, consentit à la prière d'Arvé, et lui promit de l'accompagner à Alger.

« Depuis longtemps il voulait, à l'exemple des Bédouins d'On-ladjeche, parvenir à se faire reconnaître indépendant, et s'affranchir ainsi de tout tribut; il savait qu'on le redoutait; plusieurs fois même on avait été forcé d'entrer en accommodement avec lui : il pensa que cette circonstance pouvait être favorable à son ambitieux dessein, et peu de jours après le retour d'Arvé on se mit en route pour se rendre à Alger auprès de Hussein-dey.

« Cette fois le pénible voyage du désert est sans fatigue pour Arvé, elle le traverse avec Saïd. Heureuse et fière d'être ainsi placée sous sa sauve-garde, elle marche près de lui avec con-

fiance, avec bonheur ; la vie lui est légère comme le sable qu'elle foule aux pieds.

« Sur toute la route les tribus accourent avec des présents ; car partout on connaît *Saïd le Bédouin*. Ces honneurs, ces hommages rendus à son nom, augmentent encore l'ardeur de ses désirs. Maintenant une tente ne saurait suffire à sa téméraire ambition, avide qu'il est de nouveaux hommages, de nouveaux honneurs.

« Cependant on approche rapidement, et l'ivresse de Saïd semble croître de moment en moment. L'aspect de ces mosquées, de ces nombreux minarets sur lesquels sa vue se repose constamment, le transporte d'admiration. En voyant les œuvres de la puissance humaine, il prend une plus haute idée de lui-même, de ses facultés ; il grandit, pour ainsi dire, et se met en proportion avec ce qui l'entoure. Arvé, accoutumée dès son enfance aux objets qui s'offrent à sa vue, en est moins vivement frappée que Saïd, et toute préoccupée d'une seule pensée, elle ne voit pas sans une sorte d'effroi approcher le moment où il faudra remettre son sort dans les mains du dey. Elle voudrait que Saïd y songeât davantage, et pour la première fois peut-être elle fixe ses regards sur lui avec inquiétude, avec anxiété ; elle cherche à lire, à pénétrer dans cette âme qu'elle soupçonne n'être pas entièrement semblable à la sienne, et pourtant elle mourrait de douleur, si elle pouvait y trouver la moindre différence.

« Incompréhensible bizarrerie du cœur humain, qui tremble d'apprendre ce qu'il redoute, et qui pourtant éprouve l'insatiable besoin de le savoir !

« C'est vainement qu'Arvé veut obtenir et fixer l'attention de Saïd il n'est plus à elle l'immensité s'ouvre devant lui, il ne saurait y apercevoir une femme.

« En arrivant à la capitale barbaresque, Saïd, sans perdre un moment, charge Hassan de se rendre au palais pour obtenir une audience du dey, qui lui fait répondre qu'il est le bienvenu, et qu'il l'attend au divan du lendemain.

« Quelle nuit pour la tendre Arvé ! quelle nuit pour l'orgueil-

leux Saïd ! Que de projets conçus et rejetés dans cette nuit si longue à son impatience ! Que de gloire, que de succès enfante son imagination ! Que de temps il franchit en peu d'heures !.... Insensé Bédouin ! marche donc plus doucement dans la vie sais-tu quel espace t'est donné d'y parcourir ?.... Va, ne te hâte pas tant !

« Mais l'heure a sonné, Saïd se couvre de son blanc vêtement, suspend à son côté ses armes dans leur étui de pourpre, et s'éloigne de la tremblante Arvé, qui prie et pleure.

« Tout le palais est sur pied, on attend Saïd, chacun est curieux de voir le Bédouin renommé, dont la témérité fit plus d'une fois trembler son maître. Le divan est assemblé, quel spectacle pour l'homme du désert ! Il est ébloui de l'élégance des costumes, de la richesse des armes ; il est frappé surtout de la noble dignité du dey, qui l'accueille avec bonté.

« Cependant Saïd éprouve un moment de trouble. En approchant de son maître il doit fléchir le genou, son front doit toucher la terre ; il pâlit, il hésite ; mais bientôt il cède et se courbe.

« O Saïd, Saïd ! cache ton front dans la poussière des cours ! il ne doit plus briller des vertus du désert !

« Debout et près d'Hussein est un jeune seigneur au maintien noble et gracieux, c'est le favori et l'interprète du dey qui, né sur les rives du Bosphore, ne daigna jamais parler la langue des esclaves qu'il gouverne. Salem, discret dépositaire des pensées de son maître, leur prête le charme de sa voix pure et sonore. S'il doit combler de bonheur le courtisan en faveur, son œil noir et brillant devient doux et caressant comme celui de la gazelle ; mais s'il doit accabler un ministre ou un chef infidèle, cet œil alors, véritable miroir de l'âme, s'ouvre, se fixe et fait trembler le coupable. Cependant si rien ne trouble ce visage charmant, il reprend bientôt sa grâce habituelle, l'expression en est ravissante, mais un peu mélancolique, comme si un souvenir importun y eût laissé son empreinte.

« Le vieux dey parle longtemps à son favori, qui l'écoute attentivement, et semble puiser dans le feu de ses regards le vé-

ritable sens des phrases qu'il prononce. Saïd bouillonne d'impatience; mais enfin Salem, se tournant vers lui, prend la parole et dit :

— « Saïd, sois le bienvenu. Depuis longtemps je désire te voir, et ta présence ici me flatte et me plaît. Le moment est venu d'assurer la paix du désert, et pour la rendre à jamais certaine, il faut entre nous un lien durable. Des ministres fidèles, des guerriers dévoués, sont devenus mes frères ou mes fils. Saïd, ton noble courage t'appelle au même honneur, et je t'en veux combler; la plus jeune de mes filles sera ta compagne; elle te portera des biens dignes d'elle et de toi; et en te donnant ce gage de ma foi, c'est assez te dire que je compte aussi sur la tienne. » —

« Saïd, abattu sous le poids de sa fortune, se prosterne, et ne peut témoigner l'excès de sa reconnaissance; mais il tremble.... un souvenir confus et importun vient l'arracher à son délire de gloire et de bonheur.

« Le dey, dont l'œil perçant n'a cessé de se fixer sur lui, découvre son embarras, il s'en irrite; mais ne pouvant en pénétrer la cause, il ajoute : « Saïd, ne peux-tu recevoir mes dons? ou crains-tu que la main qui peut tout donner, ne puisse aussi un jour tout ôter? Parle, mais sans différer; et fais-moi connaître aussi quel motif t'amène devant moi, car je l'ignore encore. » —

« Saïd, inquiet de l'air soucieux du dey, sent qu'il n'a pas un moment à perdre, s'il veut conserver sa faveur naissante, et il s'empresse de répondre : « O mon maître, reçois l'hommage de l'esclave qui n'ose encore se dire ton fils ... dispose de ma vie que tu combles de gloire elle est à toi ta fille bien-aimée sera ma compagne chérie donne-la moi comme un gage de paix et d'amour. » —

« Saïd s'arrête, il ne peut continuer, sa voix est émue, tremblante; il ne saurait cacher son trouble; tout le révèle et l'apprend aux courtisans qui l'examinent, et semblent épier jusqu'à la moindre de ses pensées. Ce moment devient affreux pour Saïd, il faut répondre à Hussein il faut une victime; le Bédouin va-t-il

sacrifier son ambition, ou la femme qui lui sauva la vie?.... Il frissonne; mais à l'air sombre du dey il voit sourire le cercle d'envieux le sacrifice est décidé.

— « Mon noble maître, dit Saïd, je te ramène Arvé, ton esclave bien-aimée; le hasard me la fit trouver dans le désert, où tes esclaves l'avaient indignement abandonnée. Sachant qu'elle t'appartient, je disposai tout pour la faire conduire près de toi; mais Arvé, ayant obstinément refusé de suivre l'escorte à laquelle je l'avais confiée, je viens moi-même la remettre en ton pouvoir; elle est ici, tu en peux disposer. » —

« En prononçant ces derniers mots, le Bédouin présente à l'œil effrayé l'horrible image des angoisses causées par le remords.... il est pâle, ses traits sont décomposés; on a peine à le reconnaître; ses yeux hagards se promènent machinalement sur tout ce qui l'entoure, tandis qu'une sueur froide inonde son visage torturé.... Mais on oublie Saïd, toute l'attention se porte et se fixe sur le dey, dont le regard terrible semble lancer la foudre. Arvé ingrate!.... Arvé, comblée de ses bienfaits, a pu le trahir!.... Ses lèvres s'agitent sans former aucun son; il tient d'une main contractée son riche chapelet il le presse il le brise; mais ouvrant bientôt la main, il en laisse échapper les grains mutilés, qui viennent un à un tomber et rouler à ses pieds.

« Ce temps a suffi à Hussein. Il regarde son favori, lui parle, et le doux Arménien ose à peine écouter, tant il craint d'avoir un arrêt à prononcer. Cependant le dey est calme, ou du moins il le paraît.

— « Va, dit-il à Saïd, je suis content de toi; je récompenserai ton zèle et ta fidélité. » —

« Arvé, livrée par Saïd, ne parut point au harem.

« Mais le soir même un sinistre cortège s'achemina vers la mer et y lança un sac, renfermant une victime et un secret de plus....

« Le lendemain de ce jour funeste, Saïd fut trouvé expirant sur son lit. Arrivé trop tard pour le secourir, on ne put recueillir aucun indice sur sa mort, qui sembla cependant produite par un poison violent. Quelle main le donna?.... quelle voix l'ordonna?....

On ne put que le présumer. Mais comme si le sort eût voulu doubler les souffrances de l'infâme Bédouin, au moment d'expirer, la blessure jadis guérie par le dévouement de la jeune Arvé, se rouvrit, et par d'insupportables douleurs vint ajouter encore à l'horreur de ses derniers moments.

« Hassan retourna seul au désert.

« Trois ans après, lorsque la ville d'Alger fut tombée au pouvoir des Français, Hassan fut pris dans une escarmouche par des tirailleurs de la légion étrangère. Un de ces derniers le reconnut pour lui avoir sauvé la vie, et se déclara son protecteur.

« Hassan, blessé grièvement, fut soigné comme un frère d'armes par les ennemis de sa tribu ; et c'est auprès des feux du bivouac qu'il me conta, une nuit, en langue italienne, qu'il parlait assez bien, l'histoire que je viens de reproduire. »

KARL TAUCHNITZ.

LA SŒUR D'UN ANGE,

NOUVELLE,

IMITÉE

DE JACOB GLATZ.

I.

Le soleil couchant versait à l'horizon sa lave de feu ; le vent du soir, bruisant sous le jeune feuillage des tilleuls, m'apportait ses tièdes haleines, imprégnées du parfum de l'aubépine nouvelle. Et je rêvais, assis sur une petite éminence, d'où je voyais s'étendre à mes pieds les jolies maisons blanches de la Robertsau, qu'on dirait se mirer, pensives, dans les eaux du Rhin, qui passent là, peu larges et dormeuses, entre deux rives cultivées : emblème d'une vie paisible, ignorée, mais utile et bénie.

Sur ses bords, une troupe folâtre et belle à voir de toutes jeunes filles s'ébattait à poursuivre, avec des longs cris de joie, les phalènes aux ailes d'azur, ou, dépouillant l'aubépine de ses

bouquets blancs, s'en faisait des couronnes; et c'était plaisir de les voir heureuses de leur joie naïve, à l'âge que n'osent troubler encore ni le chagrin ni l'inquiétude. Il y a une bien douce poésie dans le tableau d'une troupe de jeunes filles; et puis, en les contemplant, l'image chérie d'une sœur, d'une fille, vient bondir au milieu du groupe folâtre et bruyant.

Je les regardais mais elles, peu soucieuses de voir un étranger spectateur de leurs plaisirs, et voulant interrompre un examen qui n'était pas de leur goût, me jetèrent une petite moue fort significative, et pourtant bien jolie, et disparurent en riant parmi des massifs, dont les rideaux verts et déjà touffus ne me permirent plus que d'entendre leurs accents joyeux, et d'apercevoir parfois des yeux brillants et animés, qui scintillaient sous le feuillage et se fixaient sur moi avec malice.

Deux jeunes filles étaient restées seules sur la pelouse abandonnée; elles avaient à peu près le même âge, douze à treize ans : l'une était fraîche et rosée, blonde et graciense, comme on nous peint les anges; l'autre avait une taille élancée, mais frêle comme une tige de lis : dans ses traits plus formés, mais souffrants, dans ses grands yeux noirs et expressifs, mais où l'éclair de l'intelligence s'éteignait parfois sous un nuage rêveur, on devinait une de ces natures précoces et malades qui ressemblent à ces fleurs hâtives, dont nos serres n'avancent l'époque qu'aux dépens de leur durée.

Elle tenait par la main, et semblait vouloir emmener à grand-peine l'autre jeune fille : « Louise, lui disait-elle, il est temps de partir. Viens, ma sœur, le vent est humide le soir auprès de l'eau. » A ces mots, elle ôta de son cou une écharpe bleue, qu'elle jeta sur les épaules de Louise, que les jeux, les courses de la soirée avaient trop échauffée.

« Encore un instant, rien qu'un instant, ma bonne Maria, » répondait la jeune fille.

— Mais, Louise, il se fait tard; maman va nous gronder; et puis je me sens fatiguée.

— Pauvre sœur! partons dit Louise en soupirant, » et

les deux sœurs firent quelques pas. Tout à coup, vingt voix jetèrent sous la feuillée leurs éclats frais et argents.

« Maria ! Louise ! venez donc ! Nous sommes ici délicieusement ; Dieu ! quelles belles rondes nous allons former. »

Louise regarda sa sœur d'un air suppliant : « Tu te feras mal, chérie, dit Maria. Songe donc au bonheur qui nous attend dans huit jours ; la moindre imprudence pourrait nous le ravir ! »

Louise, cette fois, suivit Maria sans résistance. Mais au bout de quelques minutes, un papillon aux larges ailes moirées s'éleva d'une touffe de bruyère tout près de la chaussée. La tentation fut trop forte. La jolie blonde quitta la main de sa sœur, et, les yeux étincelants d'ardeur, de désir, se mit à la chasse du fugitif, qui se réfugia sur un nénuphar. L'imprudente se penche, pour le saisir, sur l'extrême bord du fleuve ; un vertige la saisit, elle glisse sur les herbes aquatiques, et disparaît sous l'eau.

Maria pousse un cri déchirant, et sans réfléchir au péril qui la menace elle-même, elle court au rivage. J'étais fort heureusement à bien peu de distance. Le courant du Rhin à cet endroit était presque insensible. J'accours, je retiens Maria, plus pâle et défaillante ; je plonge, et bientôt je ramène Louise évanouie, mais sauvée.

Toutes les jeunes filles étaient accourues ; Maria, oubliant l'effroi mortel qu'elle venait d'éprouver, prodiguait à sa sœur les soins les plus tendres. Quand elle lui vit rouvrir les yeux, elle se jeta à genoux, la couvrit de baisers et remercia le Ciel. Grâce à ses compagnes, qui donnèrent chacune une partie de leurs vêtements, Louise fut bientôt débarrassée des siens trempés d'eau. Je m'offris pour reconduire les deux sœurs chez leurs parents, dans une maison de campagne éloignée tout au plus d'une portée de fusil. Je pris Louise dans mes bras, et suivi de Maria, qui marchait à mes côtés en silence, tenant les mains de sa sœur dans les siennes, comme pour les réchauffer, j'arrivai bientôt. Lorsque nous fûmes près d'entrer, Maria me dit : « Je vous en supplie, n'apprenez pas à notre mère ce qui vient d'arriver ; cela lui ferait trop de mal. Dites seulement que Louise s'est mouillée en vou-

lant franchir un petit fossé que l'eau de pluie avait à moitié rempli. »

Je promis tout, et la priai d'entrer vite; car ses dents claquaient comme si elle eût eu la fièvre. « Vous êtes malade? » lui dis-je. — « Je ne sais, répondit-elle; je crois que je ne me sens pas bien. Mon Dieu! faites que je ne sois pas malade à garder le lit, avant huit jours d'ici!

— Dans huit jours vous serez tout à fait remise; est-ce donc alors une fête de famille?

— C'est la Fête de Dieu : ce sera la mienne aussi; celle aussi de ma sœur! »

Maria me regarda avec un sourire mélancolique; puis, s'approchant d'un buisson d'aubépine qui fleurissait à l'entrée de la maison, elle aspira le parfum de ses longs et blancs bouquets, et murmura, comme si elle ne se fût parlé qu'à elle-même : « Pauvres fleurs! d'ici huit jours, pour vous faire tomber à terre, que faudra-t-il? Rien qu'un zéphyr un peu vif, ou l'aile d'un oiseau de nuit. »

Il y avait un accent si étrange dans ces derniers mots, que je ne pus me défendre de tressaillir, en regardant de nouveau le front si pâle de Maria.

La mère des deux sœurs accourut au-devant de nous; je ne peindrai ni son saisissement, ni les expressions si vives de sa reconnaissance. Après avoir recommandé quelques soins à prendre pour la santé des enfants, je sortis, mais rêveur et triste; une larme roula dans mes yeux en repassant devant l'aubépine : l'*Angelus* sonnait; je priai la Mère de Jésus de faire que d'ici à huit jours il n'y eût à la demeure des jeunes filles que les fleurs de l'aubépine à tomber et à mourir....

Huit jours après, c'était fête à la cathédrale de Strasbourg, dont la tour parée de ses dentelles de pierre se voit de la Robertsau, bien au-dessus des grands arbres. Les sons des cloches étaient joyeux, une foule de personnes, en habit de fête, conduisaient à l'église des jeunes filles blanches et voilées, des jeunes garçons parés de rubans de satin, pour la plus douce des solennités.

Je me rappelai les dernières paroles de Maria. Je la cherchai des yeux; mais je n'aperçus que Louise: où donc était la pauvre Maria.

La cérémonie a commencé. Les chants ont retenti sous les voûtes de la vieille basilique. Les enfants se succèdent à la table sainte; Louise est agenouillée, lorsque le flot du peuple qui encombre la nef se divise pour donner passage à deux personnes que je reconnus de suite. C'était Maria et sa mère; Maria, encore plus blanche sous son blanc voile que la dernière fois que je l'avais vue sous les tilleuls de la Robertsau; Maria, brûlée par la fièvre, et dont une exaltation surnaturelle semblait seule soutenir les forces, et faire étinceler son regard autrefois triste et voilé; Maria, toujours belle, quoique bien pâle, appuyée sur sa mère, qui avait compris la position de son enfant chérie, et qui ne retenait qu'avec peine ses sanglots.

La jeune fille vint s'agenouiller lentement auprès de sa sœur, tandis que, prosternée derrière elle, sa mère demandait à Dieu que le Sacrement d'amour donnât la vie au corps comme à l'âme de Maria.

Dieu l'entendit; mais il voulait appeler un ange au pied de son trône.

Maria releva son regard vers le ciel; son regard brilla comme un éclair; puis elle laissa retomber sa tête et resta longtemps sans mouvement.

Sa mère inquiète l'attira doucement à elle.

Maria s'est relevée; ce n'est plus la jeune fille souffrante et malade; son front n'est plus souffrant; un sourire effleure ses lèvres. « Bonne mère, dit-elle à demi-voix, que je suis heureuse! »

Et la pauvre mère, surprise de ce changement, espérant que Dieu a exaucé sa prière, sent ranimer son courage: « Maria, mon enfant chérie, il ne faut pas abuser des forces que Dieu t'a rendues; viens! il nous pardonnera de ne pas rester aujourd'hui plus longtemps sur les dalles froides du temple.

— Non, ma mère, répond Maria, je suis bien forte à présent; oh, laissez-moi m'unir aux chants que mes jeunes com-

pagnes font monter vers le séjour qu'habite mon Dieu! Je veux partager leurs hymnes de reconnaissance et d'amour!»

Et la jeune fille, entraînant sa mère et sa sœur, s'est placée au milieu du groupe d'où s'élèvent les cantiques sacrés; et bientôt, comme si une inspiration divine avait renforcé sa faible voix, la voix de Maria domina insensiblement celles de ses compagnes.

Tous ceux qui se pressaient autour de l'enceinte, écoutaient avec ravissement.

Mais lorsque le dernier soupir de l'orgue expira au dernier écho de la voûte sacrée, une agitation douloureuse se manifesta parmi les jeunes filles; des gémissements étouffés troublèrent la joie du saint lieu.

L'âme de Maria venait de quitter la terre; et les anges au sein de Dieu achevèrent son cantique d'amour.

II.

Quelques années plus tard, le souvenir de la perte de Maria affectait encore douloureusement sa famille. Louise avait grandi, l'âge avait amélioré son caractère étourdi; l'image de sa sœur était sans cesse devant ses yeux comme un modèle des vertus filiales.

La santé de sa mère, M.^{me} Hermann, se trouva gravement dérangée par le déchirement de cœur qu'elle avait subi. M. Hermann, honnête négociant, dont l'activité soutenait une petite fortune acquise à force d'économie et de travail, fit une longue maladie, dont ses affaires se ressentirent. Mais doué d'une puissante énergie, il cherchait, malgré ses souffrances et ses inquiétudes, à faire passer dans l'âme de sa femme un courage et des espérances qu'il n'osait plus avoir pour lui-même.

« Console-toi, mon amie, lui disait-il bien souvent; Dieu ne nous délaissera pas. Résignons-nous à sa volonté, qui fait tout pour le mieux; essuie tes pleurs, et n'augmentons pas nos maux par une lutte inutile contre la destinée. »

Le dernier jour de l'année 1834 arriva.

M.^{me} Hermann, assise près du lit de son époux, le regardait avec tristesse. Il s'en aperçut : « Pauvre amie, lui dit-il, en lui prenant la main, tu as un poids sur le cœur. »

M.^{me} Hermann fondit en larmes : « Hélas ! je souffre bien, murmurait-elle ; car voici peut-être la dernière année que nous passerons ensemble. Je sens mon cœur se briser, à l'idée seule de la séparation. O mon ami, qu'allons-nous devenir, moi et le seul enfant que Dieu m'a laissé, notre pauvre Louise !

— Ne me désole pas ainsi par le spectacle de la douleur. Ne devons-nous pas être un jour séparés ? Et qu'importe donc un an de plus ou de moins, passé ici-bas ? Laisse-moi descendre dans la tombe sans amertume, si c'est la volonté de Dieu. Du ciel où j'irai, je veillerai sur vous deux, êtres chéris ! Nous nous y retrouverons un jour. »

M.^{me} Hermann devint plus calme. L'espérance est la fleur de la religion ; la résignation en est le fruit. M.^{me} Hermann avait appris de l'expérience à être résignée. « Aujourd'hui, dit-elle, je me retrace le souvenir de tant de fêtes de nouvelle année que nous passions avec une si douce joie. Mais demain sera bien triste.

— Pourquoi donc ? reprit M. Hermann. L'homme ne doit jamais perdre l'espérance et la foi ; c'est aux jours de l'infortune que son âme s'élève à Dieu, et qu'elle cherche en lui son appui. Louise te restera ; elle sera la compagne, le soutien de ta vie, la consolation de tes jours. Pauvre Louise, que ne puis-je lui offrir, comme autrefois, un cadeau de nouvelle année ! Mais la somme que je destinais à cet usage, vient d'être absorbée par les dépenses de ma maladie. »

A ces mots, Louise entra doucement dans la chambre pour s'informer de l'état de son père. M. Hermann lui serra la main : « N'est-ce pas, ma Louise, lui dit-il, que tu seras toujours bonne et aimante ; en te voyant, je me sens mieux ; il me semble que le mal m'a quitté. »

Louise baisa la main de son père avec attendrissement. La nuit vint. M. Hermann, quoiqu'il se trouvât mieux, ne pût goûter

le sommeil. Il écrivit pendant quelques heures sur son lit. Sa femme et sa fille, un peu tranquillisées, s'étaient livrées au repos.

Le matin du 1.^{er} janvier, M.^{me} Hermann accourut lui souhaiter avec effusion une convalescence prochaine. « Merci, dit M. Hermann, merci, ma douce amie, des instants de bonheur que je te dois; car c'est notre union qui m'a fait apprécier l'existence. »

M.^{me} Hermann quitta son époux pour se livrer à quelques soins du ménage; Louise attendait le moment de porter ses vœux à son père. Mais il s'était enfermé, et ce ne fut que vers neuf heures de la matinée qu'elle put entrer chez lui avec sa mère. « Ma Louise, lui dit son père, que cette année et celles qui suivront, la bénédiction du Ciel soit avec toi; conserve toujours les pieux sentiments que ta bonne mère ne cesse de t'inspirer, et tu mériteras l'affection de Dieu et des hommes. Chaque année, à pareil jour, nous nous faisons une joie de t'offrir quelques étrennes; mais cette fois notre position ne nous l'a point permis.

— O mon père! s'écria la jeune fille, en l'embrassant, accordez-moi la continuation de votre amour et de vos soins; c'est le plus précieux don que je puisse obtenir de vous.

— Chère fille! continua le père, je ne puis cependant me résoudre à te laisser sans étrennes. » Et tirant un papier cacheté de dessous son chevet : « Prends ceci, mon enfant; c'est le souvenir que ton père te laissera de lui; tu n'ouvriras ce papier qu'après ma mort, et j'emporterai l'espoir consolant qu'après l'avoir lu, tu ne cesseras jamais de réaliser l'attente de tes premières années. »

Louise, trop émue, ne pouvait proférer une seule parole; elle se pencha avec sa mère sur le lit de son père, et ces trois âmes si tendres passèrent le premier jour de l'année nouvelle entre l'espérance et l'anxiété.

M. Hermann ne se dissimulait pas qu'il lui restait fort peu de temps à vivre; mais il cachait avec soin ses pressentiments. Un soir qu'il s'entretenait avec sa femme et sa fille, il se souvint d'une de ses vieilles connaissances, et se mit à en parler comme de l'homme, disait-il, dont il avait le plus honoré les vertus et recherché l'intimité.

« Né de parents respectables, mon vieil ami, M. Oswald, avait reçu une éducation soignée. Je fis sa connaissance à l'université de Göttingue, dont il suivait les cours avec succès. Son goût éclairé, sa passion pour tout ce qui est noble et beau, et surtout sa rare modestie, lui attiraient tous les cœurs. Nos âmes se comprirent bientôt, et la plus étroite liaison se forma entre nous. Les jours que j'ai passés avec lui m'ont laissé de chers souvenirs. Depuis l'époque où nous nous séparâmes, je ne l'ai jamais revu. Ce sera un de mes regrets en quittant ce monde. »

L'hiver s'écoula. M. Hermann vivait encore, à la grande joie de sa petite famille. Dans les premiers jours de mai, Louise entra dans sa chambre, de grand matin, avec un bouquet de roses. « Cher papa, disait-elle, avec une grâce charmante, je t'apporte quelques-unes des fleurs que tu préfères. Leur parfum, leurs belles couleurs te réjouiront.

— Merci, ma Louise; ces fleurs sont l'image des charmes et de la modestie de ton sexe. O ma Louise, ressemble-leur toujours; sois, comme ta mère, paisible, réservée et noble dans toute ta conduite. Ces roses sourient à mes derniers instants; car, vois-tu, je sens que Dieu m'appellera bientôt.

— O mon père, chasse donc de ton âme ces idées si tristes! Dieu est si bon! Nous le prions tant qu'il te conservera à notre amour.... »

En ce moment la porte s'ouvrit : un homme d'un extérieur grave et d'un aspect plein de bonté, parut dans la chambre sans être annoncé.

M. Hermann et sa fille lui firent un accueil poli. L'étranger s'assit près du lit, et s'informa avec un intérêt marqué de la santé du convalescent. M.^{me} Hermann survint presque aussitôt, et partagea la surprise de son mari, qui fixait l'inconnu, dont les traits lui rappelaient une ancienne connaissance, sans qu'il pût se rendre compte de l'endroit où il l'avait vu pour la première fois.

« Ne me remettez-vous donc pas? s'écria l'étranger avec un sourire. Je suis votre camarade d'autrefois à l'université de Göttingue. Je suis Oswald. »

A ces mots, M. Hermann crut sortir d'un rêve, et la joie qu'éprouvèrent, de se retrouver, ces deux hommes respectables, formait un tableau touchant.

M. Oswald raconta qu'il avait perdu sa femme, et qu'obligé de faire un voyage pour se distraire de ce cruel chagrin, il n'avait cru pouvoir venir demander de plus tendres consolations qu'à la famille de son ancien ami.

Son histoire émut profondément les assistants. M. Hermann lui serra la main, en disant que le devoir de l'homme religieux est de supporter avec résignation les épreuves de cette vie.

« C'est vrai, reprit M. Oswald, et la pensée que la Providence règle tous les événements de notre existence, me donne beaucoup de force. Aux jours de l'adversité, notre refuge est dans la prière, dans notre foi à une vie à venir. Le Ciel m'a donné un fils. Et mon Amélie, quoique toujours faible et malade, ne put jamais consentir à le confier aux soins d'une nourrice. Pourquoi, répondait-elle à mes vives instances, pourquoi renoncerais-je aux plus chères délices que Dieu ait réservées au cœur d'une mère, en abandonnant à des mains étrangères le fils qu'il m'a accordé?.... Un matin, notre Édouard dormait sur ses genoux. Amélie m'appela : Regarde donc notre enfant, n'es-tu pas bien heureux de le voir là ? Plus heureux que de le savoir souffrant dans les bras d'une personne qui mesurerait ses attentions sur le salaire qu'on lui payerait ? O mon cher Hermann, on n'éprouve point, dans toute sa vie, de plus saintes émotions!.... Mon Amélie apportait aux travaux domestiques la plus active surveillance. Elle était loin d'approuver bien des dames de sa connaissance qui cherchent au dehors, dans les plaisirs étourdissants du monde, cette félicité qui n'existe qu'au sein de la vie d'intérieur.

« J'ai perdu avec elle mon dernier espoir de bonheur. Pardonnez-moi, mes bons amis, de vous entretenir si longtemps de l'objet de ma prédilection. Mais je sens comme un baume qui assoupit mes angoisses, quand je puis épancher mon cœur parmi des amis, et leur parler de tout ce que j'aimais. Un de ses plus

chers désirs était de vous connaître un jour, et de voir établi convenablement notre Édouard, qui est maintenant à Francfort dans une maison de commerce. Hélas, aucun de ses vœux n'a pu s'accomplir!»

La famille Hermann prêtait un religieux intérêt aux plaintes de M. Oswald. Louise, dans le secret de son cœur, priait le Ciel de lui accorder les vertus de M.^{me} Amélie Oswald. Sa prière muette fut suivie d'une joie divine. Une voix cachée semblait lui dire que ce désir serait exaucé, et qu'elle serait digne un jour de ce bonheur.

« Mon digne ami, dit Hermann à M. Oswald, tu m'as trouvé à peine revenu des portes de la mort; mais je me sens bien soulagé par ta visite. Que Dieu te bénisse; car je te dois encore un jour de félicité. »

M. Oswald passa quelques jours à Strasbourg dans la maison de son ami. Ce peu de jours lui suffirent pour apprécier les vertus de cette famille et les excellentes qualités de Louise. Cette jeune fille était l'image vivante de sa mère.

III.

Cependant M. Hermann parvint à se rétablir à force de soins. Il renonça au commerce, régla ses affaires et se retira à sa petite maisonnette de la Robertsau, pour y jouir le reste de ses jours d'un modique revenu avec sa femme et sa fille. Les travaux du ménage, de bonnes lectures, quelques rares visites d'intimité, y occupèrent le temps. Le bon M. Hermann n'avait plus qu'un regret, celui de ne pouvoir espérer un mariage pour sa fille, faute de pouvoir la doter convenablement.

Vers cette époque, une dame riche, qui possédait un château de plaisance voisin de la maisonnette de l'ex-négociant, fit presque par hasard la connaissance de M.^{me} Hermann et de sa fille. La jeune personne lui plut tout d'abord. Et comme cette dame, qui se proposait d'aller à Paris faire l'éducation de ses deux enfants, cherchait depuis quelque temps pour eux une gouvernante, elle jeta les yeux sur Louise Hermann, et demanda l'agrément de ses parents.

Ceux-ci se décidèrent avec bien de la peine à se séparer de leur unique enfant; mais il y allait peut-être de son bonheur, de son avenir. Le père prit sa résolution, et malgré les larmes de la mère, il fut résolu que Louise accompagnerait à Paris la comtesse de Braunfels.

Avant son départ, M. Hermann, lui rappelant le pli cacheté qu'il lui avait remis au jour des étrennes, lui recommanda d'en faire lecture la première fois qu'elle se trouverait seule à Paris.

Voici le contenu de ce papier mystérieux :

« Ma chère fille, il me reste peu de jours à passer en ce monde; mais avant de nous séparer, j'ai voulu écrire pour toi le testament de mon cœur. J'aime à penser que je possède toute ta confiance, que tu liras avec intérêt ces dernières lignes pour en garder le souvenir.

« J'ai goûté dans ma vie quelques jours de joie, mêlés à bien des afflictions. Tu m'as rendu moins amers les regrets de ma pauvre Maria. C'est un ange qui prie là-haut pour nous.

« Les délices d'un père et d'une mère sont d'avoir une fille sage et aimante comme toi; leur grande espérance est de la voir un jour fixer près d'elle le bonheur et l'estime des gens de bien. Louise, ton père, au bord de la tombe, te remercie de lui avoir donné ce plaisir et laissé cette espérance.

« Puisses-tu faire par tes soins la consolation de ta mère. La pensée de vous laisser isolées toutes deux, me rend triste; mais la Providence veillera sur vous.

« Je vous quitte sans fortune, mais le nécessaire ne vous manquera jamais; car les talents utiles et le goût du travail sont des trésors qu'aucun revers ne peut ôter. J'ai toujours fait peu de cas des richesses, sans néanmoins les mépriser; car je sais que trop souvent la pauvreté est l'ennemie de la santé et l'écueil de la vertu; mais j'ai aussi la conviction que l'or ne donne pas le bonheur, et que le nécessaire, fourni par un revenu médiocre, suffit à des souhaits modérés.

« Cultive avec zèle tes facultés, et fais quelques progrès dans les ouvrages de ton sexe : cela te mettra à même de procurer

à ta mère quelques-uns des agréments de la vie. L'activité et l'économie sont deux vertus indispensables dans ta position; et quand même je t'aurais laissé une riche succession, je t'exhorterais encore à être active et laborieuse : car le cœur n'éprouve jamais plus de contentement qu'après une journée bien remplie.

« Il y a au monde beaucoup de gens qui pourraient être heureux, et qui ne font que se plaindre des misères de la vie. C'est qu'ils ignorent le secret de régler leurs désirs. Toujours avides de jouir, ils ont le cœur vide et insatiable; ils n'entrevoient le bonheur que dans les fantaisies qu'ils ne peuvent satisfaire. Prends garde, ma Louise, de jamais leur ressembler. Contente-toi de ce que le Ciel t'accordera, lors même que ce serait bien peu; sache te plaire dans ta condition, et ne juge pas les autres plus heureux, parce qu'ils posséderont plus que toi. Le cœur des femmes n'est que trop enclin à ce défaut, trop facile à se laisser séduire par les illusions de la vanité.

« Si la fortune te plaçait un jour dans un état plus avantageux en apparence, n'en deviens ni fière ni présomptueuse, et garde toujours le goût d'une vie modeste, de la vie d'intérieur.

« Que ton application aux ouvrages de ton sexe ne te fasse pas négliger la culture de ton esprit. Livre-toi dans tes heures de repos au commerce de quelques personnes instruites et à la lecture de bons livres. Mais n'effleure pas tes lectures avec la légèreté, l'insouciance de la plupart des filles de ton âge; ne lis pas pour tuer le temps, et que ton imagination ne te fasse pas rechercher ces romans dangereux qui n'offriraient à ton âme que les tableaux fantastiques d'une vie exceptionnelle; lis, au contraire, pour augmenter ton savoir, pour approfondir tes devoirs, pour élever ton âme à une appréciation plus exacte des choses de ce monde; lis avec réflexion et peu à la fois; jette ensuite sur le papier les impressions de tes lectures. Avant surtout d'ouvrir un livre, consulte quelque personne éclairée sur le choix que tu vas faire. Les meilleurs romans sont au moins des livres inutiles, toutes les fois qu'ils ne cachent pas des poisons sous une enveloppe gracieuse.

« Sois toujours affectueuse, complaisante et bonne pour ton prochain, et grave dans ton cœur cette maxime d'une longue expérience : que les hommes sont meilleurs que nous ne les jugeons d'habitude ; mais qu'ils sont rarement aussi parfaits qu'ils voudraient le paraître. La méchanceté ne leur est point naturelle ; mais ils sont changeants, frivoles, aisés à séduire. Ils portent tous en eux des germes de vertu ; mais ce germe meurt souvent, étouffé sous la cendre des vanités ; et il n'y a alors que Dieu qui puisse le raviver.

« Ma fille, évite avec soin les causeries frivoles qui souillent quelquefois le cœur par des pensées d'envie. Il vaut mieux vivre isolée que de perdre un temps précieux dans des sociétés fades, d'où l'on ne rapporte chez soi qu'une humeur chagrine, un cœur vide et près de s'égarer.

« Il me reste à te recommander, mais avec les plus vives instances, de ne jamais donner accès auprès de toi aux adulations qui environnent dans le monde ton âge et ton sexe. N'oublie pas qu'un homme sans réserve, qui débite des flatteries dont il se garde de penser un mot, n'est ordinairement qu'un esprit méprisable, qui au fond ne nous honore pas, et qui n'a sur nous que des vues intéressées qui blessent la délicatesse.

« Si tu prends soin d'accomplir fidèlement tous tes devoirs, si tu mets en ta bonne mère toute ta confiance, le Ciel te bénira. Tu seras heureuse et calme à travers les adversités comme les bonheurs fugitifs de la vie. »

IV.

Louise Hermann fut accueillie dans la famille de la comtesse de Braunfels avec une bienveillance qui se changea bientôt en véritable affection, et elle se serait trouvée parfaitement heureuse sans l'absence de ses bons parents, qui pourtant lui écrivaient chaque semaine.

Il y avait près d'une année qu'elle vivait ainsi, lorsque le jeune Édouard Oswald, le fils du respectable ami de son père, arriva dans la capitale, pour traiter quelques affaires avec une maison

de banque. Le comte de Braunfels, à qui M. Oswald avait rendu jadis quelques services, reçut son fils très-cordialement et lui ouvrit sa maison. Édouard accepta ses invitations avec reconnaissance, et vint au bout de quelques jours dîner chez le comte. Sa conversation spirituelle, son air plein de grâce et de réserve, firent d'abord une profonde impression sur le cœur de Louise; mais la jeune fille n'osait s'avouer le sentiment secret que cette première entrevue lui avait inspiré; et quand il fut parti, elle se réfugia pensive dans sa chambre, et se mit à relire avec inquiétude les conseils de son père.

Édouard, de son côté, n'était peut-être pas resté indifférent aux qualités aimables de Louise. C'était un jeune homme de cœur et d'un esprit élevé.

Sur ces entrefaites, Louise apprit que son père était redevenu souffrant. Rien alors ne put la retenir à Paris; elle sacrifia les avantages dont elle jouissait chez M.^{me} de Braunfels, pour revenir en toute hâte partager avec sa mère les soins de la plus tendre affection.

Peu de jours après son départ, Édouard reçut de son père une lettre qui le priait de passer à Strasbourg au retour de son voyage, pour visiter la famille Hermann. « Tu verras Louise, ajoutait-il; c'est une jeune personne accomplie, et le plus cher de mes vœux serait que votre union pût se réaliser quelque jour. Au reste, j'ai déjà sondé à cet égard les dispositions de mon vieil ami, et je ne doute pas que tu ne sois reçu chez lui avec une bonté dont tu seras digne. »

Édouard, habitué dès son enfance à ne jamais contrarier les moindres désirs de son père, se trouva tout à coup par cette lettre dans une étrange perplexité; il sentit que son cœur n'était plus libre; il songea plus sérieusement à la demoiselle qu'il avait rencontrée chez M. de Braunfels, sans avoir entendu son nom de famille, sans avoir osé le demander. Cependant dès que ses affaires furent terminées il partit pour Strasbourg. A son arrivée, M. Hermann se portait mieux; la présence de sa fille avait été pour lui le plus efficace des remèdes.

Louise était en visite dans le voisinage.

Dès ce premier entretien, M. Hermann aborda franchement la question du mariage de sa fille avec le fils de son ami. Édouard avait une position assurée; Louise serait heureuse. Édouard répondit à ces propositions, qu'en tout autre temps il eût trouvées si bienveillantes, avec une réserve qui fut prise pour de la timidité. Mais il pensait à la Louise qu'il avait vue à Paris. Et dans la conversation, M. Hermann ne lui avait pas raconté qu'elle avait passé plus d'une année chez M.^{me} de Braunfels.

Aussi, je vous laisse à penser la surprise de l'heureux Édouard, en voyant revenir Louise Hermann. Tous deux rougirent en même temps, car ils s'étaient reconnus; mais leurs cœurs s'étaient compris dans ce regard.

Un mois après ils furent unis au pied du même autel, d'où sept ans auparavant l'âme de la douce Maria s'était élevée à Dieu. Ce souvenir fut pour Louise et ses parents une de ces douces tristesses du passé, qui font mieux goûter le bonheur présent.

La félicité n'existe ici-bas que dans le cercle étroit de quelques âmes aimantes et au sein d'une vie modeste.

Ils furent heureux. Un ange au ciel les protégeait.



DÉCEMBRE 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Philosophie.

ESSAI

SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.

SECONDE PARTIE.

La Phénoménologie de l'esprit.

(*Dernier article.*)

§. V.

MAINTENANT que nos lecteurs sont suffisamment familiarisés avec la méthode et l'esprit de Hegel, nous pouvons nous borner à un court résumé du reste de la Phénoménologie.

Nous avons vu que la manifestation de l'esprit parcourt six stades principaux, que Hegel appelle *la conscience, la conscience de soi, la raison, l'esprit, la religion et le savoir absolu*. Nous avons montré par quels nombreux détours la conscience devient *conscience de soi*. Il faut voir maintenant ce que la conscience sait en se sachant elle-même. C'est pour cela que cette partie de la Phénoménologie est aussi intitulée : *la vérité de la certitude de soi-même*.

Dans les modes de la certitude qui ont passé sous nos yeux, le vrai était pour la conscience autre chose qu'elle-même; maintenant nous voici arrivés à une certitude qui est égale à sa vérité, et la conscience est elle-même le vrai. Il y a encore le savoir et

¹ Voyez les cahiers de janvier 1837, p. 16; de mai, p. 135; de septembre, p. 227, et de novembre, p. 151.

son objet, mais cette différence n'en est plus une. Si nous appelons *notion* le mouvement du savoir, et *objet* le savoir lui-même, comme l'unité en repos ou le *moi*, nous verrons que l'objet est identique à la notion, non pas seulement pour nous, mais encore pour le savoir même.

Avec la conscience de soi, nous voici entrés dans le véritable domaine de la vérité. La conscience, comme conscience de soi, a maintenant un double objet; d'abord l'objet immédiat, l'objet de la certitude sensible ou de la perception, mais qui se présente à elle avec un caractère négatif, et ensuite elle-même, qui est l'être véritable.

La conscience de soi se montre ici comme le mouvement où cette opposition se trouve détruite; et en tant qu'elle aspire à réduire cette différence, elle est *désir*.¹

Mais l'objet, qui est négatif pour la conscience de soi, s'est de son côté réfléchi en soi aussi bien que la conscience de son côté, et par cette réflexion en lui-même, il est devenu *vie*. Ce que la conscience de soi distingue d'elle-même comme existant, est, en tant qu'il est posé comme existant, être réfléchi en soi, vivant. Autant la conscience est indépendante en soi, ou subsiste en soi, autant son objet est indépendant en soi. La conscience de soi, qui est absolument pour soi, et qui donne à son objet un caractère négatif, va faire au contraire l'expérience de l'indépendance de son objet.

L'essence des choses est *l'infini* comme la solution de toutes les différences, le mouvement axipète pur, la consistance, dans laquelle les différences du mouvement sont résolues, la substance, des différences fluides. La vie dans ce médium général, considéré comme déploiement des formations, en est le mouvement, *le procès* ². La vie est l'ensemble, le tout se développant et se conservant néanmoins simple dans le mouvement. La vie n'est aucune de ses formes permanentes, ni la suite et l'ensemble des

¹ *Begierde*.

² Voyez sur cette expression notre traduction du *Jugement de M. de Schelling sur la Philosophie de M. Cousin* (Paris, 1835), p. 38.

formations, mais bien le tout à la fois simple, et pourtant multiple et un, à la fois en mouvement et en repos, se développant et retournant sans cesse à l'unité. Mais cette unité réfléchie est une autre unité que l'unité première et immédiate d'où le mouvement est parti. C'est l'unité générale, c'est le genre simple, qui dans le mouvement de la vie n'existe pas pour soi comme tel. Arrivée à ce résultat, la vie devient pour la conscience unité réfléchie ou genre. Cette unité, ce genre est la conscience de soi, le *moi* pur, qui aura maintenant à se développer, et qui, dans ce développement, va s'enrichir de toute la plénitude de la vie, en faisant l'expérience d'elle-même. Hegel distingue dans l'évolution de la conscience de soi trois moments, trois époques principales : 1.^o son objet immédiat est le *moi* pur et indifférent, le général simple ; 2.^o mais par là-même le *moi*, en n'accordant à l'objet qu'un caractère négatif, en détruit l'existence indépendante par le désir. En satisfaisant à ce désir, la conscience se réfléchit en elle-même, et la certitude est devenue vérité ; 3.^o mais cette vérité est plutôt une réflexion double, la duplication de la conscience de soi. En d'autres termes, la conscience de soi n'est sûre d'elle-même, ne devient positive qu'autant qu'elle détruit et absorbe ce qui s'oppose à elle comme vie indépendante. Mais en se satisfaisant ainsi, la conscience fait l'expérience que son objet subsiste par lui-même ; par là-même elle le reproduit, ainsi que le désir. Il est un objet pour la conscience, lequel annihile lui-même sa différence et devient par là nature générale, genre simple, conscience vivante. Il y a donc une conscience de soi pour la conscience de soi, ou la conscience de soi ne trouve son repos que dans une autre conscience. Par là seulement elle est en vérité. Le *moi*, qui est l'objet de sa notion, n'est pas réellement objet. Par là qu'une conscience de soi est l'objet, le *moi* et l'objet deviennent identiques. Ici se rencontre déjà la notion de l'*esprit*, la substance absolue, qui, dans la liberté et l'indépendance parfaite de son opposé, est l'unité de plusieurs consciences de soi.¹

¹ Phénoménologie, p. 131-140.

Le reste de la théorie de la conscience de soi est développé sous ces deux titres :

1. *Indépendance et dépendance de la conscience de soi ; domination et servitude.*
2. *Liberté de la conscience de soi, stoïcisme, scepticisme et la conscience malheureuse.*

§. VI.

La Raison.

Certitude et Vérité de la Raison.

La conscience, par son propre mouvement, est arrivée à la pensée que la conscience individuelle est en soi l'être absolu et toute réalité, et elle est ainsi revenue à elle-même. Elle est maintenant *raison*. Par là le rapport négatif de la conscience à la nature est devenu positif. Comme raison, elle est assurée d'elle-même ; elle sait que toute réalité n'est autre qu'elle. La raison est la certitude de la conscience d'être toute réalité : ainsi la définit l'idéalisme. Mais l'idéalisme, qui commence immédiatement par dire : *moi, je suis moi*, $\text{moi} = \text{moi}$, n'est qu'une simple assertion, qui ne se comprend pas elle-même, et ne sait se faire comprendre des autres. A cette certitude immédiate que la raison a de sa réalité, s'oppose une autre certitude non moins immédiate de la réalité d'autre chose qu'elle. Pour se justifier et se comprendre, l'idéalisme a besoin de parcourir d'abord le mouvement dialectique de la conscience. Jusque-là il n'est qu'une assertion arbitraire. Ce n'est qu'autant que la raison sort par la réflexion de cette autre certitude, que la certitude qu'elle a d'elle-même devient vérité, et qu'elle peut s'assurer qu'elle est toute la réalité. Mais cette réalité n'est encore qu'une réalité générale, la pure abstraction de la réalité ; le *moi* n'est que l'essentialité pure de ce qui est, ou la catégorie simple, l'unité simple de l'être, la réalité pensante. Cette catégorie, ou l'unité simple de la conscience et de l'être, a la différence en elle, mais une différence qui n'en est pas une. Hegel condamne ici à la fois l'idéalisme de

Fichte, qui détruit arbitrairement et immédiatement la différence du sujet et de l'objet, et le système des catégories de Kant, qui admet des différences ou des espèces dans la catégorie unique, et il appelle ce système la honte de la science¹. Mais la certitude de la raison d'être toute la réalité, d'avoir en elle l'essentialité pure des choses et leur différence, n'est pas encore réalité véritable; elle se sent en conséquence pressée de convertir cette certitude en vérité, et de remplir le *moi vide* par l'observation.

Après ces préliminaires, la théorie de la raison se divise en trois sections :

1. *La raison observatrice;*

2. *La réalisation de la conscience rationnelle par elle-même;*

3. *L'individualité réelle.*

I. L'observation est d'abord *observation de la nature*; ensuite *observation de la conscience de soi* dans sa pureté et dans son rapport à la réalité extérieure : lois logiques et psychologiques; troisièmement, *observation du rapport de la conscience de soi à sa réalité immédiate* : physiognomonie et crânologie.

La raison, en observant les choses, s'y porte maintenant avec la certitude que ces choses c'est elle-même : ce qui, pour la perception sensible, était une chose, est maintenant notion : l'observation à laquelle elle soumet le monde, n'est qu'une prise de possession de son domaine, de sa propriété, et partout, dans les découvertes qu'elle va faire, elle plantera le drapeau de sa souveraineté. La conscience *observe*, cela veut dire la raison veut se trouver et se posséder comme objet, comme présence réelle et sensible. Elle se met à observer les choses, croyant d'abord qu'elles sont sensibles en effet et opposées au *moi*; mais ce qu'elle fait réellement est contraire à cette opinion; car en reconnaissant les choses, elle les transforme en notions, c'est-à-dire, en un être qui est en même temps *moi*, en pensée, en un être pensé, et elle voit alors que les choses n'ont de réalité que comme notions. Le résultat de l'observation sera de faire devenir

¹ Phénoménologie, p. 174-178.

la conscience actuellement ou *pour soi*, ce qu'elle est virtuellement, ou *en soi*. Le mouvement de la conscience, cherchant à se réaliser par l'observation de la nature et de l'esprit, et du rapport de l'un à l'autre, est décrit sous les trois titres que nous avons déjà indiqués. Hegel réfute ici avec beaucoup de verve l'empirisme, comme précédemment il a combattu l'idéalisme proprement dit. Entre beaucoup de réflexions d'un haut intérêt, il fait celle-ci : Ce qui prouve que les lois de la nature sont les lois de la raison, c'est que pour reconnaître une loi comme telle, il n'est pas nécessaire qu'elle ait fait l'expérience universelle de la loi. Pour admettre, par exemple, la loi de la chute des corps, il n'est pas nécessaire que j'aie vu tomber tous les corps. La vraisemblance que fournissent l'induction et l'analogie, quelque grande qu'elle soit, n'est jamais rien auprès de la vérité; elle a beau en approcher de très-près; par cela même qu'elle ne fait qu'en approcher, elle n'est pas la vérité. Et pourtant la raison admet par instinct les lois comme véritables, bien qu'en tant qu'elles sont le produit d'un raisonnement par induction, elles ne soient que conjecturales et vraisemblables. La loi est loi pour la conscience, parce qu'en même temps qu'elle se montre dans les phénomènes, elle est dans la conscience comme notion. La raison, par une libre expérimentation, cherche à saisir la loi dans les phénomènes, et à force de l'observer dans des circonstances sensibles diverses, elle la dépouille de plus en plus de l'être sensible, et s'élève ainsi à la pure notion de la loi¹. Hegel conclut ainsi sa description du mouvement de la conscience dans l'observation de la nature : « Ainsi donc la raison, par l'observation de la nature organique, n'arrive qu'à l'intuition d'elle-même comme vie générale; mais en même temps elle n'en voit le développement et la réalisation que d'après des systèmes généraux distincts, dans la détermination desquels son essence n'est pas dans l'organisation comme telle, mais dans l'individu général.² »

Ensuite, en faisant un retour sur elle-même, et en observant

¹ Phénoménologie, p. 190.

² Même ouvrage, p. 224.

la conscience de soi dans sa pureté, elle trouve les lois de la pensée. Ces lois, d'un côté, en tant qu'elles sont sans réalité, sont de pures abstractions; mais d'un autre côté, comme lois de la pensée pure, elles sont des notions absolues, et tout ensemble la forme et l'essence des choses. Toutefois c'est à tort que l'on regarde ces lois comme lois du savoir, et de leur attribuer la vérité à chacune, prise en soi. Ces lois ne sont que des moments de l'unité de la pensée : c'est la pensée dans son mouvement. Elles ne sont vraies que dans leur ensemble, dans l'ensemble du mouvement pensant, qui est le savoir.¹

La psychologie est le résultat de l'observation de la conscience de soi dans ses rapports avec la réalité extérieure. Elle renferme cette foule de lois d'après lesquelles l'esprit s'apparaît dans un rapport différent aux modes divers de sa réalité, rapport tour à tour actif et passif. La psychologie, en observant les diverses manières d'être générales de la conscience active, y trouve une grande diversité de facultés, de dispositions et de passions, et comme au milieu de l'inventaire de cette riche collection, le souvenir de l'unité de la conscience persiste toujours, on est étonné que tant de choses si hétérogènes puissent se trouver ensemble dans l'esprit, comme dans un sac, non pas mortes et en repos, mais pleines de vie et de mouvement.²

L'unité de toutes ces facultés est l'individualité réelle; mais cette individualité n'est pas un phénomène étant individuellement, puisque son essence est la généralité de l'esprit. Hegel méprise souverainement cette observation anthropologique qui porte sur les diverses individualités, de même qu'il a précédemment parlé avec mépris de l'énumération de l'immense variété des insectes, des mousses, etc.³ Mais il fait sur l'influence que les individus subissent de la part des circonstances, des observations qui intéressent la doctrine de la liberté et de la prétendue nécessité psychologique. Ce qui doit exercer de l'influence sur l'individualité, dit-il⁴, et

¹ Phénoménologie, p. 225-227.

² Même ouvrage, p. 227-228.

³ Voyez pages 224 et 229 de l'ouvrage cité.

⁴ Phénoménologie, p. 230.

quelle peut être cette influence, dépend de l'individualité elle-même; dire qu'une individualité est devenue telle par telles ou telles choses, c'est dire qu'elle a déjà été tout cela.

L'observation du rapport de la conscience à sa réalité immédiate fournit la physiognomonie et la crânologie. La nature particulière de l'individu considérée, avec ce qu'elle est devenue par la vie, comme son intérieur, comme le fond de son action et de sa destinée, apparaît au dehors d'abord à sa bouche, à sa main, à sa voix, à sa manière d'écrire; aux formes déterminées de tous ses organes, et ensuite dans toute sa manière d'agir vers l'extérieur. Le physionomiste croit découvrir dans tout cela le caractère de l'individualité, la présence, la manifestation sensible de l'esprit. Mais, comme l'a fait observer LICHTENBERG, il suffit d'une ferme résolution pour démentir cette prétendue science. La physiognomie, la configuration de la tête ne marque qu'une possibilité, une capacité, une faculté, et non le fait même qui peut en résulter. Le véritable être de l'homme, c'est son action: c'est là que se réalise son individualité. La crânologie est une vaine science. Le crâne n'est que l'enveloppe de la tête véritable. Il n'est pas un organe de l'activité, c'est une chose en soi toute indifférente. Le seul instinct de la raison rejette sans examen la crânologie.

II. *La réalisation de la conscience rationnelle de soi par soi-même.*

La conscience a reconnu l'identité d'elle-même et de la chose. Son objet, c'est elle, c'est-à-dire l'objet de la conscience de soi est une autre conscience de soi. C'est un objet qui subsiste par soi; mais elle a la certitude que cet objet ne lui est pas étranger; la conscience est ainsi devenue *esprit*; comme tel, elle a la certitude de son identité avec son objet, et cette certitude devient vérité par la réalisation de la conscience de soi. Ce qu'elle est en soi ou virtuellement, elle a besoin de le devenir pour soi ou actuellement. D'abord la raison active n'a conscience d'elle que comme individu; mais ensuite elle devient raison générale, et a conscience de soi comme raison, comme la substance réelle. Ici

s'ouvre le domaine de la vie morale¹ ; car celle-ci a son principe dans l'unité absolue et essentielle des individus, dans la conscience de soi générale, qui se réalise dans une autre conscience, au point que celle-ci a une indépendance absolue.

Il y a ici des choses curieuses sur la communauté de vie, sur la vie nationale des peuples. « Dans la vie d'un peuple, la conscience rationnelle se réalise. La raison, la substance universelle, s'y divise en un grand nombre d'êtres parfaitement individuels, comme la lumière éclate en une infinité de points lumineux, et ces individus ont la conscience d'être indépendants, par là-même qu'ils sacrifient leur individualité, et que cette substance générale est leur âme, leur essence.... L'activité purement particulière de l'individu se rapporte à des besoins qui lui sont propres comme être physique. Mais ses fonctions, même les plus vulgaires, ne deviennent possibles que par la puissance du peuple.... Le travail de l'individu, pour subvenir à ses besoins, contribue au même degré à satisfaire aux besoins des autres qu'aux siens propres.... Il n'y a rien ici qui ne soit réciproque.... La substance universelle s'exprime et se prononce d'une manière générale dans les mœurs et les lois d'un peuple; mais cet esprit général n'est encore autre chose que l'expression de l'individualité qui lui semble opposée. Les lois prononcent ce que chacun est et fait, et l'individu non-seulement les reconnaît comme sa réalité générale et objective, mais il s'y reconnaît encore lui-même, comme il se retrouve dans chacun de ses concitoyens. C'est pourquoi dans un peuple libre la raison est véritablement réalisée, elle est en lui esprit présent et vivant, esprit dans lequel l'individu non-seulement reconnaît, mais encore atteint sa destination; et voilà pourquoi les hommes les plus sages de l'antiquité ont déclaré que la sagesse et la vertu consistaient à vivre conformément aux mœurs de son peuple.² »

¹ *Das Reich der Sittlichkeit*. Nous verrons que Hegel distingue entre *Sittlichkeit*, vie morale ou sociale, et *Moralität*, moralité, valeur morale, proprement dite; p. 264.

² *Phénoménologie*, p. 265-267.

Mais cette identité de l'individu avec la substance générale n'est encore pour la conscience qu'un état, une manière d'être ; pour que cet état devienne vérité pour elle, il faut que par un nouveau développement elle fasse l'expérience de sa véritable essence. La conscience de soi n'a pas encore atteint le bonheur d'être substance sociale, l'esprit d'un peuple. Pour nous, la vérité de la conscience rationnelle est d'être la substance sociale ou morale ; pour elle, c'est ici le commencement de son expérience morale. Dans ce mouvement l'individualité pure se réalise. Hegel décrit ce développement sous ces trois titres :

- a. *La satisfaction du désir¹ et la nécessité ;*
- b. *La loi du cœur et la folie de la vanité égoïste² ;*
- c. *La vertu et le cours du monde.*

Dans ce système, la vie morale elle-même, ses luttes et ses victoires, l'amour de l'humanité, le dévouement, l'égoïsme, la vertu et le vice, ne sont que des moments de développement, que des phases diverses de la réalisation de la conscience rationnelle. Nous ne pouvons extraire de cette partie de la Phénoménologie que quelques définitions, quelques résultats : « Cette forme de la conscience, dit Hegel, où, dans la loi, dans ce qui est vrai et bon en soi, elle se reconnaît non comme individualité, mais comme substance, et où elle se sent pressée de sacrifier son individualité, est *la vertu*.... Pour la conscience de la vertu, la loi est l'essentiel, et l'individualité est ce qui doit être détruit...³ A la vertu est opposé *le cours du monde*⁴.... Le cours du monde est d'un côté l'individualité qui cherche à satisfaire à ses désirs, et qui par là-même trouve sa ruine et satisfait à la substance générale.... D'un autre côté, le cours du monde est l'individualité qui veut être loi absolue, et qui dans cette vaine présomption trouble l'ordre général.⁵ » Mais cette opposition n'est pas une opposition réelle, et le cours du monde n'est pas en vérité ce

¹ *Die Lust.*

² *Der Wahsinn des Eigendünkels.*

³ *Das Aufzuhebende.*

⁴ *Der Weltlauf.*

⁵ Phénoménologie, p. 284-286.

qu'il paraît. Il s'engage une lutte entre la vertu et lui, et dans cette lutte la vertu se montre dans une existence purement relative; car ce qui ne devient véritablement que par sa victoire sur ce qui lui est opposé, n'a pas une réalité absolue. Or, pour la conscience vertueuse, la substance générale n'existe encore que dans la foi, comme généralité abstraite; et c'est aussi sous cette forme que la vertu se présente au cours du monde. Ainsi la vertu n'est encore elle-même qu'une abstraction qui n'a qu'une réalité relative.

« Le bien général, tel qu'il se montre ici, c'est ce qu'on appelle dons, facultés, forces. C'est une manière d'être de l'esprit, où il est représenté comme une généralité qui, pour se mouvoir et pour agir, a besoin du principe de l'individualité, et trouve sa réalité dans celle-ci. La vertu l'emploie au bien, l'égoïsme du monde en abuse. Quant à l'esprit général, c'est un instrument passif, entre les mains de la libre individualité, indifférent pour l'usage qu'on en fera, une matière sans vie et sans existence propres.¹ »

Ainsi des deux côtés les armes sont les mêmes; de quel côté sera la victoire? Cette lutte paraît d'abord inégale; car la vertu a placé en embuscade et comme corps de réserve sa foi en l'unité primitive de son but et de l'essence du cours du monde. La lutte seule réalise le bien. « La conscience vertueuse engage le combat contre le cours du monde, comme étant l'opposé du bien; mais partout où la vertu saisit son adversaire, elle rencontre des endroits qui sont l'existence même du bien, laquelle se trouve mêlée à tous les phénomènes du cours du monde : il est donc pour elle invulnérable.

« Il ne peut y avoir là, au fond, ni sacrifices ni lésions. La vertu est semblable à ce guerrier qui, dans le combat, n'a d'autre but que de conserver son épée pure de sang; il y a plus, elle n'a engagé la lutte que pour conserver les armes; et non-seulement elle ne peut pas se servir des siennes, mais elle se voit obligée d'épargner celles de l'ennemi et de les protéger contre

¹ Phénoménologie, p. 287-288.

elle-même; car toutes sont les parties mêmes de ce bien pour lequel elle combat.¹ »

La vertu se trouve ainsi dans une fausse position. Pour l'ennemi, l'essence, c'est l'individualité; sa force est le principe négatif, qui ne respecte rien, et peut tout oser et tout supporter. Par là la victoire lui est assurée, aussi bien que par la contradiction où s'embarrasse son adversaire. Pour ce qui est enfin de cette embuscade qui devait assurer la victoire de la vertu, c'est une espérance dont elle se flattait en vain. Le cours du monde est partout sur ses gardes, et partout se présente de front. « La vertu sera donc vaincue par le cours du monde, parce qu'en fait son but est l'être abstrait, et que, quant à la réalité, son action repose sur des différences qui ne sont que dans les paroles. Elle prétendait consister à réaliser le bien en immolant l'individualité, mais la réalité est elle-même l'individualité. Le bien, selon elle, devait être ce qui est en soi, et opposé à ce qui existe; mais cet être en soi, pris dans sa réalité et sa vérité, est l'existence elle-même.... La conscience de la vertu repose donc sur une différence qui est sans vérité. Le cours du monde devait être l'inverse du bien, parce qu'il a pour principe l'individualité; mais c'est là le principe de la réalité.... Tout en triomphant de la vertu, en tant qu'elle lui est opposée, en tant qu'une abstraction paraît l'essence de la vertu, le cours du monde ne remporte pas la victoire sur une réalité, mais sur des différences imaginaires, sur ces fastueuses déclamations du bien de l'humanité et de sa prétendue oppression, des sacrifices pour le bien, et de l'abus des dons de l'esprit, etc.... De pareilles idéautés sont des paroles vides de sens, qui élèvent le cœur et laissent la raison vide; déclamations qui signifient seulement que l'individu qui prétend se dévouer à de pareils sentiments et qui tient un si beau langage, se croit un être supérieur, — emphase qui n'a que l'apparence de la grandeur et qui n'est que de l'enflure. — La vertu antique avait une véritable signification; car elle reposait sur la substance du peuple, et avait pour but un bien réel et déjà

1 Phénoménologie, p. 288-289.

existant; elle n'était pas dirigée contre la réalité, contre le cours du monde.¹ »

Le résultat de tout ceci, c'est que la conscience renonce à l'idée d'un bien abstrait et sans réalité. Elle a fait l'expérience que le cours du monde n'est pas aussi mauvais qu'il en avait l'air, puisque sa réalité est la réalité de la substance générale. Mais au fait, dans cette même lutte, a été vaincu et a disparu ce qui, sous le nom de cours du monde, était opposé à la conscience de ce qui est en soi.... L'égoïsme du monde a beau s'imaginer n'agir que pour lui et dans des vues tout intéressées : il vaut mieux qu'il ne croit; son action est en même temps action universelle. Lorsqu'il agit par intérêt, c'est qu'il ne sent pas ce qu'il fait, et lorsqu'il assure² que tous les hommes agissent par amour-propre, il dit seulement que les hommes n'ont pas la conscience de ce que c'est au fond que leur activité.³

III. L'individualité réelle en soi et pour soi.

La conscience a maintenant reconnu que dans la certitude d'elle-même elle est toute réalité, et son but et son essence est le mouvement par lequel la substance générale et l'individualité se pénètrent. Les divers moments qui ont précédé cette union et qui ont passé sous nos yeux, se sont évanouis comme de vaines abstractions, des chimères, qui se rapportent aux premières formes de la conscience, et qui ne sont point fondées dans la raison, laquelle, absolument sûre maintenant de sa réalité, ne se poursuit plus comme un but opposé à la réalité immédiate, mais qui a pour objet de sa conscience la catégorie comme telle. Ce qu'elle était virtuellement (en soi), elle l'est devenue actuellement (*für sich*). Son but désormais sera la réalisation, l'expression de l'individualité. La conscience, ayant pour objet la catégorie pure, est la catégorie ayant conscience d'elle-même. Elle a dépouillé toute opposition et toute condition de son activité. Elle n'a plus d'autre but qu'elle-même.... Son action ne

1 Phénoménologie, p. 290-291.

2 Comme par exemple Larochefoucauld.

3 Phénoménologie, p. 292-293.

change rien et n'est dirigée contre rien. Elle ne fait que mettre au jour ce qui est en elle.¹

Ce mouvement de l'individualité réelle, que Hegel compare à celui d'un cercle qui se meut librement sur lui-même dans le vide, tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant, est décrit sous ces trois rubriques :

- a. *Le règne animal spirituel*² et l'illusion, ou la chose même ;
- b. *La raison législatrice* ;
- c. *La raison examinant la loi*.³

Pour suivre avec quelque succès notre philosophe dans le labyrinthe de ses développements, il faut surtout remarquer qu'à chaque nouveau degré auquel s'est élevée la conscience, elle recommence son œuvre d'un nouveau point de vue. Elle entre chaque fois dans une sphère nouvelle, dominée par un principe qui est propre à cette sphère. Ce qui a été *certitude* au commencement de chaque phase nouvelle, devient *vérité* par la nouvelle expérience que la conscience fait d'elle-même. Le but du mouvement précédent devient point de départ pour le mouvement suivant. Au point où nous sommes arrivés, la conscience sait qu'elle est toute réalité, et c'est avec cette conviction qu'elle va maintenant recommencer son œuvre. Cette réalité n'est encore que virtuelle ou en soi, et il s'agit de la rendre actuelle ; il s'agit de réaliser véritablement et absolument l'individualité.

L'individualité, dit Hegel, se connaît comme la réalité absolue ; mais cette réalité n'est encore qu'abstraite et générale, sans contenu, la pensée seulement de cette catégorie. Il faut voir comment cette notion de l'individualité réelle en soi se détermine. La notion de cette individualité n'est d'abord que résultat : elle ne s'est pas encore montrée en réalité, ou dans son actualité....⁴ L'individualité se présente immédiatement comme nature primitive et déterminée, comme faculté, talent, caractère particuliers.

1 *Phénoménologie*, p. 293-295.

2 *Das geistige Thierreich und der Betrug*. Nous avons traduit fidèlement.

3 *Die gesetzsprüfende Vernunft*.

4 *Phénoménologie*, p. 295-296.

Cette *teinture*¹ particulière de l'esprit est à considérer seule comme la réalité. C'est la matière donnée de l'action. C'est là ce qu'il s'agit de développer, de réaliser. Le but de l'activité, c'est d'actualiser ce qui est virtuellement dans l'esprit individuel. La réalité qui semblait opposée à la conscience, n'est plus qu'une vaine apparence. Il s'agit maintenant de donner au *moi* la conscience de tout ce qu'il y a en lui de réalité. C'est en réalisant par la pensée ce que la conscience est en soi, que l'esprit devient lui-même. Ce n'est qu'en se réalisant que la conscience apprend ce qu'elle est virtuellement. L'individu ne peut donc pas savoir ce qu'il est, avant qu'il se soit réalisé par l'action. Il peut ne pas savoir d'avance où il arrivera; mais il ne peut considérer son action que comme sienne. A l'œuvre on reconnaîtra l'ouvrier. Cette œuvre est aussi bien déterminée et particulière que la nature individuelle de chacun, et c'est là que semble devoir éclater la différence des natures particulières. Mais au milieu de cette diversité des individualités persiste la conscience qui se connaît comme la généralité, et qui compare leurs œuvres diverses; celles-ci ne diffèrent entre elles que du plus au moins, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas entre elles de véritable différence. Quoi qu'il arrive, la conscience est assurée qu'elle ne peut trouver en elle que sa réalité. Mais cette œuvre, la conscience ne la trouve pas conforme à sa notion; il s'y manifeste la différence qu'il y a entre la volonté et l'exécution. L'œuvre véritable n'est que l'unité de l'action et de l'être, de la volonté et de l'exécution. En vertu de la certitude qu'elle a d'être toute réalité, la réalité, qui lui semble opposée, n'est réalité que relativement à elle. Elle se distingue elle-même comme ce qui demeure et ce qui est véritablement, de son œuvre, qui se modifie et périt. Elle fait l'expérience de la vérité de sa notion, d'après laquelle la réalité n'est rien en soi, mais seulement relativement à elle, et elle ne conçoit plus la réalité que comme être en général, et comme un et identique avec son action. Cette unité est l'œuvre véritable et la *chose elle-même*.²

¹ *Diese eigenthümliche TINKTÜR*; p. 298.

² *Die SACHE SELBST*. Hegel distingue *das DING*, *ens*, de *die SACHE*, *res*.

Celle-ci n'est opposée aux moments qui disparaissent, qu'autant que ceux-ci seraient pris isolément; mais elle en est essentiellement l'unité; en elle se pénètrent la réalité et l'individualité. La *chose elle-même* exprime l'essentialité spirituelle, où tous les moments sont résolus, et où la certitude que la conscience a de soi est devenue pour elle être objectif, objet né d'elle, et qui est *sien*, sans cesser d'être objet proprement dit.¹

C'est donc dans la *chose elle-même*, l'unité objective de l'individualité et de la réalité, que la conscience a appris à se connaître véritablement, à connaître sa substance. Mais sous cette forme l'être spirituel n'en est encore que la conscience immédiate et non la substance réelle. La *chose elle-même* y est sous la forme de l'être simple, général, que l'on peut distinguer des individualités particulières, mais qui est leur essence à toutes et leur attribut commun. C'est le genre qui se retrouve dans toutes ses espèces, et qui pourtant en est distinct.²

Les diverses individualités sont les espèces de la substance spirituelle générale, et c'est le jeu de ces individualités que Hegel appelle *le règne animal spirituel*. Ainsi que la vie animale générale anime les éléments de l'eau, de l'air, de la terre, et s'y déploie et se disperse sous toutes ses formes, et néanmoins dans cette diversité de l'organisation demeure une seule et même vie générale, de la même manière la substance spirituelle, tout en développant ses moments et ses formes diverses dans les individus, demeure une et simple dans son principe, une seule et même substance³. Elle se réalise dans le libre jeu des individualités, dans lequel celles-ci s'abusent elles-mêmes et se trompent réciproquement⁴. Dans le concours des individus à la même œuvre, chacun, en croyant agir pour soi, travaille à la chose commune, ou en croyant coopérer à l'œuvre d'autrui, ne fait que travailler à la sienne propre. Tous ne s'intéressent véritablement qu'à la chose même, qui est pour tous, mais chacun ne s'y intéresse qu'autant qu'il la considère comme sienne. La conscience fait

¹ Phénom., p. 302-306. — ² Même ouvrage, p. 307-310. — ³ *Ibid.*, p. 296. — ⁴ *Ibid.*, p. 311.

l'expérience de la vraie nature de la chose, dont l'être est à la fois l'action de l'individu et de tous les individus, et dont l'action est celle de tous et de chacun : c'est l'être des êtres, l'être spirituel, qui se réalise dans les individualités.

Sous le titre *la raison législatrice*, Hegel considère la *chose absolue* comme substance morale ou sociale. Elle se divise en *masses*, qui sont ses lois déterminées. Ces lois se donnent immédiatement, et sont immédiatement reconnues. S'enquérir de leur origine et de leur justice, c'est mettre en question l'essence même des choses. Tout ce qu'il reste à faire à la raison, c'est de leur donner explicitement la pure forme de l'universalité. L'énonciation et l'examen des lois ne sont que des moments passagers de la conscience morale : c'est par là que la substance morale devient conscience. L'être spirituel est pour la conscience de soi une loi éternelle, qui n'a pas son fondement dans la volonté de tel ou tel individu, mais qui est la volonté absolue de tous, sous la forme de l'existence immédiate. Ce n'est pas un commandement; c'est le *moi* général de la catégorie, la réalité immédiate. Y obéir, ce n'est pas servir un maître, les lois sont pour chacun les pensées de sa propre conscience absolue. La conscience n'est plus conscience individuelle : elle est devenue conscience immédiate de la substance morale. Les lois *sont*. Telles elles parurent à l'Antigone de Sophocle, qui les appelle le droit infailible des dieux, qui n'est pas d'hier ou d'aujourd'hui, mais qui fut et sera toujours. Elles *sont* : dès lors il ne s'agit plus de demander d'où elles sont venues. Les mettre en doute, c'est déjà en sortir. C'est en reconnaissant le droit comme absolu que je suis dans la substance morale; c'est par là qu'elle est l'essence de la conscience de soi, et celle-ci en est la réalité et l'existence, le *moi* et la volonté.¹

¹ Phénoménologie, p. 319-326.

J. WILLM.

NOTE. Dans le tirage que nous ferons faire à part de ces articles, nous ajouterons quelques nouveaux développements, afin de compléter, pour ceux de nos lecteurs qui ont eu le courage de nous suivre, cette analyse de la Phénoménologie.

J. W.

OBSERVATIONS

SUR

LES PROJETS DE CHEMINS DE FER DU HAUT-RHIN,

PAR

H. MOLINEAU,

FONDATEUR DE L'ENTREPRISE DES CANAUX DU RHIN AU DANUBE ET AU LAC DE GENÈVE.

Le 12 janvier 1838.

Une grave question s'agite en ce moment sur les bords du Rhin. Le gouvernement badois, par un rescrit grand-ducal, du 23 décembre dernier, a convoqué ses États en session extraordinaire, « pour délibérer sur un projet de loi en faveur de l'établissement d'un chemin de fer à travers le grand-duché, parallèlement au Rhin, depuis Bâle jusqu'à la frontière du duché de Hesse. » Et de plus, le ministre des affaires étrangères du grand-duché a entamé des négociations avec le gouvernement hessois, pour que ce chemin soit continué jusqu'à Francfort.

D'un autre côté, un rescrit rapporté par la *Gazette de Spire*, vient d'être publié par le roi de Bavière, pour autoriser l'établissement de deux chemins de fer dans le cercle bavarois du Rhin. Ces chemins devront avoir tous les deux leur point de départ à la redoute du Rhin, en face de Manheim : le premier se prolongeant dans la direction de Berbach jusqu'à la frontière de Prusse, où il se joindra au chemin de Sarrebruck à la frontière de Bavière; le second s'étendant dans la direction de Lauterbourg,

où il sera mis en communication avec celui de Bâle et Strasbourg à la frontière de Bavière.

Ainsi deux projets sont proposés, ayant le même point de départ, Bâle, et le même point d'arrivée, Manheim; et chacun de ces projets a ses prôneurs et ses antagonistes.

Si l'on s'en rapporte à ce qui se publie sur les deux rives du fleuve, l'exécution de l'un ou de l'autre des chemins projetés est, pour le pays qui l'entreprendra ou le négligera, une question de vie ou de mort; et partant de là, chacun réclame la priorité pour sa rive.

Je ne crois pas que la question doive être envisagée sous un point de vue si exclusif; et me sera-t-il permis de dire mon opinion sur une opération qui, se liant intimement à l'entreprise qui m'occupe depuis plusieurs années, a fait, à diverses reprises, l'objet des recherches économiques et commerciales auxquelles j'ai dû me livrer sur les bords du Rhin?

J'examinerai les trois questions suivantes:

- 1.° L'exécution simultanée des deux chemins de fer projetés est-elle praticable?
- 2.° L'un des deux chemins peut-il être construit à l'exclusion de l'autre?
- 3.° Y a-t-il moyen de concilier les deux projets de manière à les rendre l'un et l'autre profitables et productifs?

§. 1.^{er}

L'exécution simultanée des deux chemins de fer projetés est-elle praticable?

Je n'hésite pas à me prononcer pour la négative.

Les dépenses qu'occasionnerait cette double construction, sur environ 60 lieues de chaque côté, y compris les circuits commandés par la situation des localités à desservir, seraient hors de proportion avec les revenus qui, en les supposant également répartis entre les deux lignes, n'offriraient ni à l'un ni à l'autre des deux chemins un chiffre de produits capable d'en couvrir les charges annuelles.

Il est impossible d'évaluer à moins de *cinquante millions de francs* les frais de construction des deux lignes, quelle que soit la facilité qu'offre à l'établissement de ces chemins le terrain peu accidenté de la vallée du Rhin. En évaluant à 10 pour 100 de ces cinquante millions le *minimum* des recettes brutes que l'on devrait opérer, pour couvrir les dépenses d'exploitation, d'entretien, de réparations, d'administration, etc., et les intérêts des capitaux employés, il faudrait CINQ MILLIONS de produits annuels; et il me semble de toute impossibilité d'atteindre un chiffre aussi élevé.

Examinons en effet quels seront les transports à effectuer.

Dans l'un des mémoires que j'ai publiés sur la jonction du Rhin au Danube, j'ai avancé, comme un fait que personne n'a contredit, qu'en l'année 1835, l'entrée à Bâle des marchandises venant de la France et de la Hollande, ou destinées à ces pays, n'avait pas dépassé le chiffre de 480,000 quintaux de 50 kilogrammes, soit 24,000 tonneaux de 1000 kilogrammes, non compris les bois, formant un article à part, et qu'il est inutile de mentionner ici; car ils ne sont pas destinés à suivre les chemins de fer. Depuis cette époque, le chiffre de ces arrivages a un peu augmenté, et il n'est pas impossible qu'il ait atteint, en 1837, celui de 30,000 tonneaux.

Sur ces 30,000 tonneaux, 6 à 7000 proviennent du transit par la France, et ne peuvent pas être comptés dans les transports destinés à l'alimentation des chemins de fer projetés, surtout si l'on remarque que la navigation du canal de Bâle à Mulhouse et Strasbourg, étant facile et à bas prix, absorbera la plus grande partie de ces transports par la France; ainsi les deux chemins de fer du Rhin pourraient espérer, tout au plus, un transport de 24 à 25 mille tonneaux de marchandises de Bâle à Manheim.

Sans doute, le mouvement commercial augmentera d'une manière sensible par la facilité et la rapidité de la circulation; mais, quelle que soit cette augmentation, le transport des marchandises sera toujours fort peu considérable, et peu en rapport

avec la dépense qu'exigera la construction de 120 lieues de chemin de fer.

Il en sera autrement, j'en conviens, du transport des voyageurs; mais comme il n'aura lieu que pendant sept à huit mois de l'année, le nombre des personnes transportées sera-t-il assez considérable pour défrayer les deux routes projetées? Je crois pouvoir manifester des doutes à cet égard, et dire que des capitalistes sérieux et raisonnables y regarderont à deux fois avant de se décider à concourir à leur entreprise simultanée.

§. 2.

L'un des deux chemins peut-il être construit à l'exclusion de l'autre?

Si l'on considère les deux voies projetées comme destinées au transport des marchandises expédiées du Bas-Rhin à la Suisse, et *vice versa*, la ligne de la rive droite me semble tout à fait supérieure en avantages à la rive gauche. En effet, les principaux arrivages du Bas-Rhin s'arrêtent à Manheim, et il est hors de doute que les marchandises destinées à la Suisse, en quittant le port de Manheim, ne traverseront pas le fleuve pour prendre la rive gauche, par plusieurs raisons, dont la principale est qu'elles auraient à franchir la ligne des douanes françaises, par conséquent à supporter les frais et les lenteurs qui en sont la suite. D'un autre côté, les négociants allemands qui font des expéditions en Suisse, soit pour leur compte, soit pour celui de maisons hollandaises, préféreront toujours rester correspondants directs de leurs consignataires bâlois, plutôt que d'être obligés de recourir à l'intermédiaire des commissionnaires français de Strasbourg et de Saint-Louis, à qui ils devraient payer des commissions proportionnées aux services qu'ils seraient dans le cas d'en obtenir.

Il est donc incontestable que, dans l'hypothèse où les deux voies seraient construites simultanément, les avantages des transports de marchandises destinées à la Suisse, ou en provenant, resteraient à la rive droite, qui, sous ce rapport, n'aurait aucune concurrence à redouter de la rive gauche.

Pour le transport des voyageurs, la solution de la question est encore moins douteuse à mes yeux, et je ne crois pas trop dire en affirmant que le monopole, au moins pour une partie du trajet, en restera à la rive droite.

Presque tous les voyageurs que les bateaux à vapeur du Bas-Rhin amènent au-dessus de Mayence, sont des promeneurs, des *touristes*, qui tiennent peu à franchir rapidement les distances qui les séparent des deux points extrêmes de départ et d'arrivée; mais qui, au contraire, ont pour but et pour habitude de visiter les bords du Rhin, et les contrées si belles et si variées qui les dominent. La route que suivent ces promeneurs est toujours la même, et, quoi qu'on fasse, elle ne changera pas de direction; car les points de station semblent pour ainsi dire indiqués par la nature des localités. A partir de Mayence, c'est Francfort, c'est Darmstadt, c'est Heidelberg, c'est Mannheim, c'est Schwetzingen, c'est Carlsruhe, c'est Baden surtout, que visitent ces voyageurs de plaisir, sans en excepter ceux qui ont la Suisse pour but de voyage; car chaque pays a ses saisons à la mode, et il est évident pour ceux qui connaissent les habitudes des *touristes* et les localités qu'ils tiennent à visiter, qu'ils ne prendront pas la rive gauche pour suivre de Mannheim à Strasbourg un pays dépourvu de tout intérêt pour eux.

Mais, d'un autre côté, de Bâle à Strasbourg il y a tous les éléments de prospérité que peut exiger l'entreprise d'un chemin de fer. Celui dont M. Nicolas Kœchlin demande la concession, place à quelques heures de distance seulement, sur un parcours d'environ 35 lieues, six villes importantes, dont la moindre a 13,000 habitants, et qui presque toutes, Mulhouse surtout, sont des centres manufacturiers. Sur toute l'étendue de la ligne projetée se trouvent échelonnées nombre d'usines et de fabriques, qui pourront alimenter constamment les transports de cette voie nouvelle.

De ces faits il résulte la preuve que s'il y a matière à transports de Bâle à Mannheim, en voyageurs surtout, cependant deux voies ne peuvent trouver d'alimentation suffisante, et qu'il est

difficile d'assigner de préférence exclusive pour l'une et l'autre ligne prise dans toute son étendue, chacune d'elles ayant ses chances de succès et de désavantages : dans ce cas, est-il exact de dire que le succès réside dans la solution de la question de priorité ? Assurément non.

Croirait-on, par exemple, que la construction du chemin de fer de la rive gauche, de Bâle à Mannheim, empêchera le grand-duc de Bade de faire le chemin par lui projeté sur la rive droite ? Il y aurait erreur complète. Le gouvernement grand-ducal n'a pas construit pour le laisser en chômage son grand port de Mannheim, et l'administration supérieure qui, depuis plusieurs années, s'est unie aux négociants du grand-duché pour favoriser le développement de l'industrie sur le territoire badois, ne laisserait pas son œuvre incomplète par considération pour des intérêts qui lui sont étrangers. Le gouvernement badois sait bien d'ailleurs que les admirateurs de son beau pays lui seront fidèles ; il sait bien que les *touristes* ne feront pas défaut aux magnifiques vallées de la Murg, du Neckar, du Val-d'Enfer, aux sources du Danube et aux cataractes du Rhin ; il sait bien que les milliers de visiteurs qui chaque année se rendent aux bains de Baden, je pourrais dire des quatre coins du globe, ne désertent pas ce délicieux séjour, pour parcourir les rues désertes de Germersheim, de Lauterbourg ou d'Haguenau.

Par la même raison, l'établissement de la route de Bâle à Mannheim, sur la rive droite, n'arrêtera pas la progression toujours croissante de l'industrie alsacienne, et ne diminuera en rien le mouvement considérable des affaires qui s'y traitent.

La construction d'une des deux lignes projetées n'empêchera donc pas celle de l'autre, seulement la concurrence fera faire deux mauvaises opérations, et l'on courra risque de voir s'y perdre les capitaux qu'on y engagerait.

Dans cette position il n'est pas convenable de dire que tout dépend de la priorité dans la construction, et il vaut mieux chercher à concilier les divers intérêts. Tel est l'objet de la troisième question dont je me propose l'examen.

§. 3.

Y a-t-il moyen de combiner les deux projets de manière à les rendre, l'un et l'autre, profitables et productifs?

Je me suis toujours élevé contre ce système étroit qui, sous le nom de patriotisme et de nationalité, tend à parquer les peuples dans des divisions de territoires que la politique ou l'intérêt des gouvernants ont créées, et je crois que le meilleur moyen d'assurer le bonheur de l'humanité et le développement de la civilisation, c'est de confondre les intérêts des nations au point de rendre impossible toute rupture entre elles.

Déjà la loi des douanes de 1822 nous a aliénés les peuples de la rive droite du Rhin, et a donné naissance à la grande association allemande, dont on ne se préoccupe pas assez en France; ne commettons pas la même faute dans l'établissement d'un système de communication qui nous isolerait de nos voisins, et cherchons plutôt à identifier nos intérêts aux leurs. J'aurai peut-être bientôt l'occasion d'expliquer pourquoi et comment.

J'ai dit que, sous le rapport des produits, la ligne de la rive droite l'emporterait infailliblement sur celle de la rive gauche, surtout pour le transport des voyageurs. Mais cette ligne exécutée dans sa totalité, comme on le projette, n'en comprendra pas moins une partie presque improductive : c'est la portion qui remontera de Kehl ou d'Offenbourg à Bâle; d'abord, comme je l'ai dit, le transport des marchandises sera peu considérable, et l'on ne doit guère les compter comme bases des produits. Ensuite les voyageurs sont fort peu nombreux sur la route de Kehl à Bâle, et *vice versa*; car ceux qui se dirigent vers la Suisse prennent rarement cette route, et suivent de préférence celle si pittoresque de la vallée de la Kintzig, pour franchir le Rhin à Schaffhouse, après avoir visité les sources du Danube. — D'un autre côté, la rive gauche ne peut réellement compter pour ses produits que sur les transports entre Bâle et Strasbourg, de sorte que, pour la moitié du chemin, à peu près, de Bâle à Manheim, les avan-

tages du transport resteront à la rive gauche, et, pour l'autre moitié, ils seront exclusivement dévolus à la rive droite. — Dans cette position, un seul parti reste à prendre, si l'on veut arriver à un résultat favorable aux deux pays, et asseoir les bases de deux entreprises destinées à prospérer.

Ce parti consiste à diviser les projets en deux portions, de manière à ce que la France fasse le chemin sur la rive gauche, de Bâle à Strasbourg, et à ce que le grand-duché ne remonte pas le sien au-dessus de Kehl. Et comme le canal que l'on va exécuter pour aller directement du Rhin à Strasbourg permettra aux bateaux à vapeur du Bas-Rhin d'arriver jusqu'au centre de la ville, la communication des deux lignes de chemin de fer que j'indique, s'opérerait commodément pour les voyageurs surtout, qui, je le répète, formeront la principale, pour ne pas dire la seule branche des produits de l'entreprise, par un service continu de bateaux à vapeur entre les deux rives du fleuve, et aboutissant aux points de départ et d'arrivée des deux chemins de fer. — A ce moyen, le service étant établi sur les deux rives du fleuve, dans les parties où règne la circulation, les capitaux ne manqueront pas; les deux voies s'exécuteront promptement; elles seront l'une et l'autre productives, et le mouvement d'échange qui en résultera entre les deux pays, ne pourra que les rapprocher l'un de l'autre, et rendre indissoluble un lien désormais basé sur une communauté d'intérêts!

Que si, au contraire, chacun des deux Etats persiste dans l'exécution de son projet particulier, il arrivera ou que les deux entreprises ne se réaliseront pas, faute de capitaux, ou qu'elles seront l'une et l'autre une cause de ruine et de perturbation qu'il importe d'éviter; car, je le répète, les produits d'un chemin de fer de Bâle à Mannheim, sur la rive droite exclusivement, ne peuvent pas plus couvrir les dépenses nécessaires à sa construction, que ceux d'une ligne de Bâle à Mannheim, sur la rive gauche, ne peuvent suffire aux dépenses de cette ligne; tandis qu'au contraire, dans le système que je propose, les deux entreprises seront très-productives, si celle de l'Alsace s'arrête à Strasbourg, et si

celle du grand-duché de Bade ne commence pas au-dessus de Kehl.

C'est donc pour atteindre ce but que doivent s'unir les efforts de ceux qui désirent l'établissement de ces nouvelles voies de communication; et je ne doute pas que l'idée que je viens d'émettre ne soit partagée par tous ceux qui, comme moi, connaissant les localités, ont pu apprécier le mouvement commercial du pays et les intérêts engagés dans la question. Et l'opinion que je manifeste ici avec la franchise et l'indépendance que j'apporte ordinairement dans l'énonciation de ce que je crois vrai, devra paraître d'autant plus impartiale et désintéressée, que Bâle étant le point de départ des communications navigables dont je poursuis l'ouverture, il est absolument indifférent au succès de l'entreprise dont je m'occupe que le chemin de fer qui aboutira à Bâle, suive la rive droite ou qu'il suive la rive gauche. Mais ce qui m'importe beaucoup, ainsi qu'à tous ceux qui, comme moi, se sont dévoués au succès d'une vaste entreprise, c'est que les capitaux sérieux disposés à se jeter dans l'industrie, ne soient pas arrêtés par des désastres qui auraient pris naissance dans des opérations conçues sur des bases erronées.



Littérature.

LE SECRET.

I.

Frischlingen était devenu, depuis son dernier bal masqué, le théâtre ou le temple de l'amitié féminine la plus intime. Ninette et Claudine ! ces deux noms étaient inséparables, comme autrefois ceux de Damon et Phythias, d'Oreste et de Pylade. Je ne puis prendre pour termes de comparaison des noms de femmes ; il paraît qu'elles ne s'aimaient pas dans l'antiquité. Cette union était d'autant plus étonnante que toute la ville connaissait la haine mortelle qui avait divisé quelques jours auparavant les deux jeunes filles. Personne ne pouvait concevoir comment d'une inimitié pareille avait pu naître tant de tendresse. Quant à nos deux amies, elles laissèrent le champ libre à toutes les conjectures, continuant à donner à leurs voisines un exemple qu'on aurait désiré leur voir suivre. Les compagnes de Ninette et de Claudine, qui avaient jusque-là formé deux camps ennemis, ne savaient plus, désorientées qu'elles étaient, où porter leur amitié, de quel côté tourner leurs armes. Leurs anciens chefs ne se souciaient plus d'elles ; elles se suffisaient à elles-mêmes, et l'on pouvait effectivement les comparer à ces charmants inséparables qu'on rencontre parfois dans de grandes maisons ou dans de sales ménageries. Assez semblables par la taille, différant peu par la couleur des cheveux et le teint, les deux amies se copiaient l'une l'autre jusque dans leur toilette. Elles ne se quittaient pas, on les voyait toujours ensemble à l'église, à la promenade, où, protégés par trois douzaines d'arbres, les bons habitants de Frischlingen vont

causer, fumer, s'asseoir, bâiller, ou regarder passer chaque soir toute la famille ducale entassée dans deux voitures au milieu de la poussière de la grande route. Personne n'avait plus à se plaindre de cette amitié subite que le public curieux, qui cherchait en vain à en connaître la source; personne n'avait plus à s'en applaudir que M.^{me} Drilling, la modiste, qui se voyait dans la douce nécessité de faire venir de la résidence une quantité double d'étoffe lorsque l'une de ces demoiselles avait la fantaisie d'une robe ou d'un chapeau nouveau.

II.

La Renommée de Frischlingen, M.^{me} Lips, épouse de l'administrateur de la caisse des pauvres, croyait voir plus clair que tous les autres yeux de la ville. Elle avait calculé que le bal du mardi gras coïncidait précisément avec l'époque où le père de Ninette, le réviseur Grundling, était monté en dignité et devenu supérieur par son rang au père de Claudine, le docteur Goldammer. Le lecteur comprendra toute l'importance de cet événement, s'il veut bien se souvenir que Frischlingen n'est qu'à trois lieues de la résidence, et résidence ducale lui-même. Or, dans toute résidence il y a parfois des galas, et chacun n'y est pas invité. Celui qui, à Frischlingen, a le malheur d'être simple bourgeois, n'est invité à s'asseoir ni à la table du prince ni à celle du duc, à moins qu'il ne puisse prouver par un diplôme, bien et dûment paraphé, qu'il a été créé docteur dans quelque coin du monde. Le père de Claudine, repoussable comme simple médecin ordinaire de la ville, et présentable comme docteur en médecine et médecin de la cour médiatisée, avait su depuis longtemps attirer sur lui un rayon du soleil de la faveur souveraine, lorsque le réviseur Grundling, aiguillonné par sa moitié, songea à se faire expédier de Dæmbichstadt le bonnet de docteur, moyennant un prix modique. Sa femme ne pouvait supporter de le voir exclu plus longtemps de l'assemblée des notables de Frischlingen, rangés, les jours de fête, autour de la table de Son Excellence. Le susdit diplôme n'était arrivé que la veille du carême, et la

nouvelle en avait été répandue avec les formes convenables au dernier bal masqué. M.^{me} Lips attribuait donc à cet avancement tardif, mais agréable, du réviseur le rapprochement soudain qui s'était opéré entre les familles de Ninette et de Claudine, et supposait que le médecin ordinaire de la ville avait donné à sa petite entêtée de fille l'ordre de se montrer plus douce envers son ennemie; puisque non-seulement la différence de rang disparaissait, mais qu'il s'établissait des rapports tout nouveaux entre les Grundling et les Goldammer. L'homme le plus profane en effet n'ignore pas que dans la hiérarchie académique le docteur en Droit a le pas sur le docteur en médecine, tandis que celui en philosophie porte humblement la queue de tous les autres. — M.^{me} Lips se trompait néanmoins. Elle oubliait que Goldammer et Grundling avaient été de tout temps les meilleurs amis du monde, et que leurs filles seules étaient des ennemies acharnées; circonstance qui devait naturellement faire supposer à la réconciliation un autre motif que celui qu'elle lui donnait. Toute la ville partagea cependant l'opinion de sa Renommée. Nous ne pouvons la détromper encore, quoique nous puissions affirmer que nous sommes mieux instruit.

III.

Il existait deux personnes qui auraient pu donner l'explication de ce mystère; mais elles ne parurent jamais s'en soucier. Il est vrai qu'elles ne se firent aucun scrupule de porter atteinte à cette amitié extraordinaire, et de séparer les jolies inséparables pour les faire passer sous d'autres lois. L'une d'elles était M. Lavendel, l'apothicaire, et l'autre, M. Reimar, référendaire dans la résidence. Ces messieurs, tous deux à la fleur de l'âge; tous deux enfants de Frischlingen, avaient déjà, sous la petite redingote d'étudiant, jeté des regards de convoitise sur les tendres rejetons du réviseur et du médecin ordinaire de la ville, et les avaient même demandées solennellement en mariage, à peine leurs études finies. Mais les rapports bizarres, impénétrables aux perçants regards des espions qui existaient entre les deux familles,

s'étaient étendus jusqu'à ceux qui témoignaient le désir de s'allier à elles. Les parents ne trouvèrent rien à redire sur la personne des amants; mais un sort contraire voulut qu'ils ne leur pussent pas par d'autres motifs. Le patron de Lavendel était naturellement l'antagoniste de Hahnemann; le docteur Goldammer en était le plus zélé disciple. Lavendel, dévoué aux intérêts de son maître, partageait sa haine contre l'économique homœopathie, et le docteur reporta sur le proviseur une bonne partie de ses dispositions antipharmaceutiques. D'un autre côté le référendaire avait contre lui le *veto* du réviseur, parce qu'il n'était encore que référendaire, et qu'il n'avait pas de fortune; toutes choses auxquelles les jeunes filles ne regardaient guère, comme toutes celles de leur sexe et de leur âge, qui ne comprennent rien aux systèmes, si ce n'est à celui d'un amour éternel, sentiment dont s'accommodent beaucoup mieux généralement les référendaires que les conseillers des tribunaux. Cependant le réviseur et le médecin ordinaire furent aussi insensibles que des rochers. Mais le vent parut changer tout à coup, et les amants virent s'ouvrir devant eux les portes de l'habitation de leurs maîtresses. Cette péripétie avait-elle pour cause l'entrée de Lavendel dans le corps respectable des apothicaires depuis le nouvel an dernier, ou bien la dissertation que Reimar avait faite pour le réviseur, affligé subitement d'une singulière perte de la mémoire? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider. En tous cas, M.^{me} Lips n'avait pas tort en faisant dater la faveur accordée à nos amants du bal du mardi gras. Eux seuls jouissaient du privilège de paraître quelquefois en public avec les deux amies, Ninette et Claudine; eux seuls osaient charmer par leur présence la solitude de ces demoiselles.

IV.

« Ma Nina adorée! s'écria un jour le référendaire, en arrivant tout ému de la résidence; je ne puis vous cacher plus longtemps un certain déplaisir que j'éprouve, et dont la seule et unique source est mon ardent amour pour vous. »

— « Parlez, bon Reimar, » répondit Ninette étonnée et en le regardant d'un air surpris.

— « Je suis en bon chemin pour devenir un méchant, c'est-à-dire, un jaloux Reimar. »

— « Eh! pourquoi donc? Qui peut exciter votre jalousie? Je ne connais aucun homme, excepté vous et mon père. »

— « C'est là ce qui me désespère. Je sens bien que je suis fou d'être jaloux. Si j'avais un homme pour rival! Par Dieu! Ce n'est pas pour rien que j'ai appris à manier l'épée. Mais se battre avec une fille, cela ne s'est jamais vu. »

Ninette éclata de rire; mais le référendaire n'en continua pas moins avec une vivacité croissante:

— « Oui, oui, je parle très-sérieusement. Je suis jaloux d'une femme, de Claudine, en un mot. »

— « Cher ami, vous êtes fou! »

— « Cela peut être; mais je n'en suis pas moins furieux. Tous les jours je m'aperçois davantage que je n'occupe que la seconde place dans votre cœur, et que Claudine a la première. Si elle entre, on me met dans un coin comme un parapluie pendant le beau temps; si elle parle, vous l'écoutez comme un oracle; si elle rit, vous riez aussi. Et moi, je suis obligé de me consumer d'ennui. Souvent j'arrive : « Mademoiselle Ninette est-elle à la maison? » — « Non, monsieur, elle est chez mademoiselle Goldammer. » — « Serons-nous seuls aujourd'hui? » vous demandé-je maintes fois. — « Sans doute, mon ami, si mon amie ne vient pas. » — « Allons-nous nous promener, je dois marcher devant vous comme la nuée devant les enfants d'Israël, ou vous suivre comme un barbet ou un laquais. Vous avez toujours quelque secret à vous dire à l'oreille; vous chuchotez, vous riez, vous vous faites des caresses; c'est à en mourir. Heureux encore si ce nigaud d'apothicaire ne vient pas se mettre de la partie. »

— « Avez-vous bientôt fini? interrompit Ninette en bâillant; vous m'avez presque ennuyée, mon cher ami. Vous pouvez être très-expert en fait d'actes publics; mais vous ne comprenez rien

au cœur des femmes, autrement vous n'en seriez pas à apprendre que cette Claudine»

— « Ah! cette Claudine! pesta Reimar; ma bile s'émeut à ce nom. Comment se fait-il, au nom du Ciel! que vous vous accordiez avec cette fille? Je sais que vous ne pouvez vous souffrir. Quel démon a donc rapproché aussi subitement deux êtres aussi antipathiques? »

— « Vous ne me laissez pas le temps de parler, répondit Ninette; autrement vous sauriez depuis longtemps que cette Claudine ne peut être dangereuse ni pour vous ni pour moi. Je ne la déteste pas moins cordialement que le jour de notre confirmation, ce jour où je la vis parée de cette belle robe qui me mit au désespoir, et où elle prit le pas sur moi, parce que son père était invité à la cour, et que le mien ne pouvait y paraître. Vous sauriez que je suis la personne du monde la plus malheureuse lorsqu'il me faut répondre à ses caresses; vous sauriez que.... »

Ninette se tut en poussant un soupir involontaire.

— « Je tombe des nues! s'écria le référendaire. Mais apprenez-moi au moins, ma bonne amie, quel motif au monde peut vous forcer à vous faire une pareille violence, et à vous tourmenter ainsi? »

— « Mon beau monsieur, répondit Ninette, en lui faisant une petite révérence — c'est mon secret. »

V.

Les sons joyeux d'un cor retentissent — toutes les têtes de Frischlingen se mettent aux fenêtres et regardent curieusement. Une élégante chaise de poste roulait à travers la grand rue et s'arrêta devant la maison de Goldammer. Un seul regard jeté à travers les vitres avait suffi à Claudine pour lui faire reconnaître dans la dame qui s'élançait de la voiture, une de ses amies d'enfance, la jolie Louise Fürstenau. Elle avait habité longtemps la résidence, et revenait aider une de ses tantes dans l'administration de ses biens situés non loin de Frischlingen. Les jeunes amies se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre. « Avant de me

rendre auprès de ma respectable tante, j'ai voulu te dire bonjour, s'écria Louise. Mon Dieu ! jeune fille, comme tu as grandi ! Comme tu es devenue jolie ! Je vois bien que la renommée n'a pas menti ! » — Claudine, flattée du compliment, conduisit son amie sur le sofa, s'assit auprès d'elle, et toutes deux se mirent à babiller, comme on peut s'y attendre ; une fille de dix-huit ans, habitant une petite ville, et son amie, un peu plus âgée, arrivant de la résidence, ne devaient-elles pas avoir maintes choses à se raconter ? Louise ne se lassait pas de parler, Claudine ne se lassait pas d'entendre. Lorsque le chapitre des modes eut été épuisé enfin : « Pour changer un peu de conversation, continua Louise, reçois, ma Claudine, mes félicitations les plus sincères sur ton prochain mariage. Ne cherche pas à le nier. Nous savons dans la résidence tout ce qui se passe ici. Tu dois épouser l'homme à la rhubarbe, Lavendel ! N'est-ce pas ? » — Claudine joua quelques instants l'étonnement, nia d'abord, en convint ensuite, et assura à son amie, en poussant un profond soupir, qu'il y avait quelque chose de pareil sur le tapis. Louise ne comprit pas bien ce que signifiait ce soupir, et crut devoir l'attribuer à l'amour dont Claudine venait de lui faire l'aveu. « C'est bien, reprit-elle, entre amies pas de secrets. Je vois que tu es toujours la même ; Sabine, la fille du commis aux douanes, que j'ai rencontrée à la porte, n'avait donc pas raison de prétendre que tu étais devenue si vaine, que tu avais quitté toutes tes anciennes connaissances, pour te lier d'une amitié de sœur avec ton ennemie déclarée. » — Claudine soupira de nouveau, regarda devant elle et se tut. — « Serait-ce donc vrai ? demanda Louise d'un ton pressant. Ton silence me le ferait croire. Que s'est-il donc passé ? Je ne voulais pas ajouter foi à ce que m'ont dit Sabine et le référendaire, qui m'a quelquefois parlé de toi, ainsi que de Ninette. » — « Vraiment, s'écria Claudine, il t'a parlé de moi ? de moi ? Et que t'en a-t-il dit ? Parle. » — « Eh ! répondit Louise, que vous êtes deux amies intimes ; qu'il aspire à la main de Ninette... » — « Oh ! reprit Claudine, dont le front s'obscurcit, ce sont de vieilles histoires. Que t'a-t-il dit encore ? » — « Tu sais, répliqua Louise,

que le référendaire est un beau jeune homme plein de galanterie, que l'on écoute toujours avec plaisir, car sa voix est si douce, si tendre; il parle avec tant de grâce.» — « C'est bien vrai, dit Claudine, tu l'as aussi remarqué? » — « Comment ne m'en serais-je pas aperçue? reprit en riant Louise; nous avons eu de fréquents entretiens aux bals du Lustgarten. » — « Ah! » fit Claudine d'un ton sec. — « Et il est arrivé souvent, continua mademoiselle Fürstenau, que la conversation est tombée sur toi. Je puis t'assurer qu'il fait de toi le plus grand cas, et que si Ninette n'existait pas » — Claudine fit un geste qui signifiait : continue toujours, parle sans crainte. — « Il prétend, reprit donc Louise, que tu es la plus jolie fille du monde, et que ce serait un péché, si ce lourdaud de Lavendel » — A ces mots, Claudine se leva avec dépit. Louise se tut et suivit le regard de son amie, qui se dirigea vers la fenêtre. Ninette, qui était à sa croisée, venait d'envoyer un baiser, que Claudine lui rendit en souriant, et disparut derrière ses rideaux. « Vraiment! s'écria Louise en frappant dans ses mains, il s'est opéré un grand miracle! Des ennemies mortelles s'aiment comme des sœurs! Allons, jeune fille, raconte-moi bien vite comment ce prodige est arrivé. » — « Ah! » fit Claudine en poussant un soupir et en détournant la tête. Mais Louise ne se tint pas pour battue. « Si j'ai bonne mémoire, continua-t-elle, votre aversion réciproque était extrême. Je n'y puis rien comprendre. N'es-tu plus cette Claudine qui a juré de ne dire de sa vie un mot à cette sottise Ninette, si ce n'est un mot d'outrage? Ninette n'est-elle plus la même que celle qui te riait au nez toutes les fois qu'elle te rencontrait; la même qui composa une satire sur ton compte, sous le titre : l'orgueilleuse Claudine, et qui la fit circuler dans toute la ville? » — « Ah! nous n'avons changé ni l'une ni l'autre, répondit Claudine avec chagrin. Crois-moi, je sens mon cœur se serrer, lorsque je donne un baiser à cette fille odieuse, fût-il même envoyé à travers la rue; mais » — Elle se tut. — « Mais! » reprit Louise étonnée. — « Ah! je suis bien à plaindre! » s'écria Claudine. — « Confie-toi à moi! lui dit son amie. Qui peut te forcer à feindre ainsi? » — « C'est mon secret, »

répondit Claudine, en frappant du pied avec dépit. Louise eut beau l'interroger; elle ne put rien apprendre de plus.

VI.

Par un beau jour d'été, un petit cheval, monté par l'élégant référendaire Reimar, galopait vers Frischlingen et s'arrêta à la porte de Ninette. Après avoir salué le papa qui, le bonnet de coton sur la tête et la pipe à la bouche, regardait par la fenêtre: « Un pauvre amant voyageur, s'écria le cavalier, sans mettre le pied à terre, oserait-il vous demander un gîte pour quelques jours? Le tribunal est aux bains, les avocats reprennent haleine, et je serais heureux de passer cet instant de répit sous le même toit que Ninette. »

— « Entrez, répondit le réviseur, la chambre des hôtes est prête, et ma femme ne vous laissera manquer de rien; mais je dois vous dire, mon cher, que votre cheval ne peut jouir des droits de l'hospitalité, vu que ma maison n'a pas d'écurie. »

— « L'aubergiste du Bouc bleu en prendra un soin paternel, reprit le référendaire. Permettez-moi maintenant de vous presser sur mon cœur. »

Il descendit de cheval, attacha sa monture à la porte, et monta pour embrasser le papa et baiser la main de la maman. Mais ce fut en vain qu'il chercha Ninette. « Elle est chez Claudine, » lui dit la mère, qui comprit parfaitement son regard circulaire.

— « Je l'aurais deviné, répondit Reimar, non sans quelque amertume. Quand j'arrive, je ne la trouve jamais au logis. »

La maman haussa les épaules et se rendit dans la cuisine.

Le référendaire se tourna d'un air résolu vers le père, qui le regardait en souriant avec malice, et se mettant à se promener à grands pas par la chambre: « Il faut que cela change! s'écria-t-il. Cette maudite amitié ne me plaît pas et ne me plaira jamais. Le meilleur moyen d'y mettre un terme, serait d'agir une fois sérieusement, monsieur le réviseur, et de me donner la main de Ninette. »

— « Eh ! quelle impétuosité ! répondit M. Grundling ; le délai que j'ai fixé pour vous dire oui ou non, est-il donc déjà écoulé ? Il me semble qu'il y manque encore six bonnes lunes. »

— « Hm ! murmura le référendaire ; l'amour ne se règle pas d'après les mois. »

— « Mais ma prudence paternelle, répondit le réviseur sans détour. Ou bien, seriez-vous déjà conseiller ? »

— « Eh ! répliqua Reimar, le fruit mûrit de jour en jour. La protection du baron de Kolben, le président »

— « Laissons cela, interrompit le père en riant. Avez-vous la place ? En touchez-vous les appointements ? »

Reimar ne répondit pas et se gratta derrière l'oreille avec le bout de sa cravache.

— « Donc, continua le réviseur d'un ton d'importance plein de malice ; donc nous ne pouvons traiter des épousailles. Tâchez, en attendant, de vous plaire chez moi. Maintenant je dois vaquer à mes affaires ; car nous n'avons pas de vacances, nous autres, et nous n'allons pas les passer aux bains. Adieu, monsieur le référendaire. »

— « Mais expliquez-moi donc »

— « St ! c'est mon secret. »

VII.

« Le diable emporte tous les renards rusés et les chattes fausses ! » murmura Reimar en s'avancant vers la porte pour aller faire une promenade qui lui donnât de l'appétit, avant que de confier son cheval soi-disant anglais aux soins du Bouc bleu. « Le renard rusé, c'est le futur beau-père, et la chatte fausse, c'est Ninette. Celle-ci paraît s'inquiéter fort peu de ma petite personne ; l'autre me raille comme si j'étais un créancier importun, ce qui me pèse sur le cœur comme un poids énorme. Si, le délai expiré, je retourne chez moi sans Ninette et sa dot, je ne puis payer ni Gumperz, ni Feidel, ni Isaac, ni Jacob, et c'en est fait de ma réputation. Position maudite ! — qui me donnera un fil pour me tirer de ce labyrinthe ? »

Pendant que Reimar était plongé dans ces sombres réflexions, il fut réveillé comme en sursaut par un bond que fit son cheval, effrayé à l'aspect d'un habit brun qui s'approchait à travers champs.

« Mille bonjours ! » s'écria l'épouvantail, en agitant amicalement son chapeau.

— « Bonjour, monsieur Lavendel, répondit le référendaire impatienté ; vous me tombez dessus presque comme un Cosaque. D'où venez-vous ? Où allez-vous ? »

— « Je suis en route pour les affaires de ma pharmacie, répondit Lavendel, en essuyant la sueur qui lui coulait du front. Je vais à Truttenau, et je vous accompagnerai, si vous le permettez, un petit bout de chemin. »

Reimar s'inclina, et il laissa les longues jambes de Lavendel trotter à côté de son cheval. La conversation fut bientôt en pleine activité, et roula, comme on le pense bien, sur les maîtresses de nos deux jeunes gens.

« Quand y aura-t-il donc noces au Roi Salomon ? » demanda Reimar, en se penchant vers son compagnon.

Mais celui-ci, haussant les épaules : « Les affaires ne se font pas en courant, répondit-il ; feu mon père m'a fortement recommandé de ne pas me marier avant d'être bien établi. »

— « Mais, pendant ce temps, la fiancée pourrait bien vous échapper. »

— « A la garde de Dieu ! répondit Lavendel avec un soupir de désespoir feint ; quoi qu'il arrive, ce sera pour le mieux. »

— « Vous êtes un amant de glace, » reprit Reimar en riant.

— « Mon cher monsieur, répliqua l'apothicaire d'un ton de confiance, je dois vous avouer que le métier d'amant me fait l'effet de la valériane, et nullement celui de la réglisse ou du sucre d'orge. Des chagrins tous les jours, et sans oser les laisser apercevoir. »

— « Que dites-vous ? »

— « Sur mon honneur, la vérité est une belle chose. Claudine est pleine de caprices. A chaque instant elle m'accable des paroles les plus dures, sans que je sache pourquoi. Je vivais au-

paravant des jours de délices, mais depuis trois mois environ elle est entièrement changée.»

— «Avez-vous aussi remarqué quelque chose? demanda tout à coup Reimar. Il faut alors que ce soit effectivement. Vous êtes-vous aussi aperçu qu'il existe des secrets entre nous et nos fiancées?»

Lavendel s'arrêta devant lui, la bouche béante.

— «Ne me regardez donc pas de cet air hébété! s'écria Reimar. Je vous avoue que je suis aussi malade que vous.»

Lavendel secoua la tête avec inquiétude, comme un homme qui n'est pas bien convaincu que celui qui lui parle, possède toute sa raison. Reimar se retourna avec dépit, un juron sur ses lèvres.

— «Je veux redevenir apprenti, si je comprends rien à tout ce que vous me dites, mon cher ami, s'écria Lavendel. Je ne suis pas malade, Dieu merci, et ma fiancée ne m'a pas encore parlé de secrets.»

— «Il y a bien d'autres choses qu'elle ne te dira pas,» murmura Reimar.

— «Ah! j'y pense, reprit l'apothicaire; oui, vous avez raison. Depuis trois mois elle ne cesse de me répéter : «cela ne vous regarde pas; que vous importe; qu'en savez-vous; que pouvez-vous comprendre à cela?»

— «Vous en avez donc été frappé?»

— «Parce qu'elle me fait à chaque instant la même réponse, toutes les fois que je lui adresse la parole. Toute question mérite une réponse; mais je l'attends en vain : c'est comme si je parlais au milieu d'un bois. J'ai tout cela sur le cœur, et si Claudine n'était pas aussi pesante vous m'entendez? — en argent; oui, certainement, je sais bien ce que je ferais. Je connais quelqu'une qui me conviendrait beaucoup mieux qu'elle.»

— «Bah! Nommez-moi donc cette belle digne d'envie!»

— «Oh! je m'en garderai bien, répondit Lavendel tout confus. Ce serait une belle affaire.»

— «Allons, avant que de nous séparer, dites-moi franche-

ment quelle est celle qui, plus habile que Claudine, a su toucher votre insensible cœur.»

— « Par tous les dieux ! répondit Lavendel, en saluant Reimar d'un air gauche et plein d'inquiétude, c'est mon secret, mon cher ami ; me comprenez-vous ? »

Il avait déjà pris le chemin de Truttenau, et avait disparu au milieu des blonds épis qui ondoyaient dans les champs.

VIII.

— « Que la peste te serre ! lui cria Reimar d'un ton de mépris. Le stockfisch a aussi ses secrets ! se dit-il à lui-même pendant que son cheval galopait vers l'auberge du Mai, qui n'était pas très-éloignée. Il a eu la main plus heureuse que moi. Claudine est une fois plus riche que Ninette — une fois plus jolie, Dieu le sait — et beaucoup plus sentimentale. Quel dommage qu'elle aille s'enterrer au Roi Salomon derrière des boîtes de pilules et de pastilles. Elle serait mieux placée à la résidence. En cherchant ailleurs, je ne voulais trouver que de l'argent ou du sentiment. Ce qu'on nomme esprit, ce qu'on appelle éducation, et ce qui n'est dans le fait qu'affectation et préciosité, on le rencontre chez nous à chaque coin de rue. Mais l'argent ! Ce maudit argent ! Quelle puissance terrestre, autre que la sienne, pourrait me forcer à plier devant une capricieuse petite fille comme cette Ninette, qui mettrait volontiers, sans doute, sa pantoufle au milieu des armes de ma famille. »

Le référendaire, tout à coup, fit un bond sur sa selle. Dans sa préoccupation il ne s'était pas aperçu que son cheval s'était arrêté précisément sous une fenêtre de l'auberge du Mai, et qu'à cette fenêtre était assise une petite brune aux regards de feu, qui avait quitté sa broderie pour examiner notre cavalier absorbé dans ses réflexions. Honteux, il se hâta d'ôter son chapeau, balbutia une excuse, et dans son embarras demanda un verre d'eau. La demoiselle fit un signe à une servante, qui le regardait en riant, et avec une inclination de tête obligeante : « Vous paraissiez fatigué,

monsieur le référendaire, dit-elle; voulez-vous vous reposer un instant sur ce banc devant ma fenêtre, puisqu'il ne serait pas convenable que vous entrassiez dans une chambre.»

— « Ah! mon Dieu, mademoiselle Fürstenau, est-ce vous? s'écria Reimar, étonné de retrouver dans la jolie brodeuse une de ses anciennes connaissances de la résidence. Où avais-je donc les yeux? Ce n'est pas une illusion cependant. Passer de l'aspect d'un soleil à celui d'un autre, sans en être ébloui, n'est pas donné à un myope tel que moi. Permettez-moi, au reste, de vider à votre santé ce verre d'eau que votre bergère d'Arcadie vient de me présenter. Je voudrais que ce fût du champagne; le toast en serait plus digne de vous. »

Il avala son verre d'eau à la santé de la jeune riche, et jeta d'un air nonchalant un demi-écu sur l'assiette de la servante; achetant ainsi sa prompte retraite de la manière la plus sûre. Le cheval fut attaché aux palissades, et son maître momentanément se pencha familièrement sur la fenêtre de la bonne Louise. « Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue, » lui dit-il du ton d'un dandy consommé.

— « Trois semaines à peine, monsieur Reimar, répondit Louise en riant. Ne vous en souvenez-vous pas? C'était dans le Lustwald. Vous m'y avez accablée de compliments. »

— « Oui, c'est bien vrai, répliqua le référendaire, en passant la main dans ses cheveux; mais trois semaines, c'est une éternité pour un ami qui soupire. Que de plaisirs dans cet hiver où je vous ai rencontrée partout! Vous, la plus gracieuse de toutes les danseuses, — moi, votre heureux cavalier. Oh! pourquoi n'a-t-elle pas duré éternellement, cette belle saison! »

— Pst! fit Louise, en le menaçant malicieusement du doigt. Où s'égare votre langue? »

— « Dans le paradis du passé, répondit Reimar avec enthousiasme. Je crois vraiment, ma bonne amie, que nous nous sommes aimés jadis. »

— « Vains songes! dit Louise, non sans laisser échapper un léger soupir. »

— « Beaux rêves cependant, reprit Reimar. Pendant deux mois je n'ai presque fait que penser à vous. »

— « Vous êtes bien bon. »

— « Vrai ! vrai ! sans compliment ! Mais vous m'intéressiez tant ! »

— « De mieux en mieux. »

— « Pourquoi nier que vous avez eu aussi quelque inclination pour moi ? »

— « Hm ! Cette question »

— « Est indiscreète, n'est-ce pas. Ne vous ai-je pas déclaré ma passion ? »

— « Oh ! oui. »

— « N'y avez-vous pas répondu ? »

— « Vous croyez ? »

— « N'avons-nous pas toujours dansé ensemble ? »

— « Vraiment. »

— « Ne nous sommes-nous pas promenés dans les jardins ou au lever de Phébus, ou à l'heure où l'on chante : Lève-toi, regarde dans un doux repos ? »

— « Mais oui. Et que s'en suit-il ? »

— « Que nous nous aimions — chastement ; que nous nous aimions sans nous le dire, jusqu'à jusqu'à ce que — la raison mit fin promptement à nos amours. »

— « Ce fut la mienne. »

— « C'est égal ; dans tous les cas la raison fut une sotte, que ce soit la vôtre ou la mienne. »

IX.

— « Mais, au fait, comment cela arriva-t-il ? » reprit Reimar après un instant de silence, en pressant tendrement la main de Louise.

— « Je vais vous l'apprendre. Je me suis dit : tu es une pauvre fille, tu dépends d'une tante capricieuse, et tu n'es dans la résidence que pour apprendre à vivre et à travailler. »

— « Oui, fit Reimar. Voyez donc ; je vous croyais riche. Vos châles, vos montres, votre brillante toilette »

— « Tout cela n'était que des présents de mes parents, répondit Louise en riant; apparence trompeuse. Je me suis dit aussi : ce jeune homme est élégant, riche, et par conséquent inconstant.... »

— « Inconstant? Vous êtes trop indulgente. Riche? C'est plus que de l'indulgence. »

— « Pourquoi? Votre extérieur, votre toilette à la dernière mode, ces bijoux.... »

— « Tout cela est emprunté à quatre-vingts pour cent, ma bonne amie, s'écria Reimar en riant; bijoux de Gumperz et compagnie : apparence trompeuse! »

— « Vous plaisantez! »

— « Non, je vous jure, et je vous félicite très-sérieusement d'avoir été si raisonnable. Mille jeunes gens de la résidence me ressemblent en tous points; nous sommes comme les décorations des théâtres, qui ne font d'effet que de loin, mais qui de près montrent à l'œil inexorable leurs peintures grossières. Nous aspirons à la fortune; aussi feignons-nous d'être riches, et je vous assure, ma raisonnable amie, que je suis sur le point de faire naufrage, ainsi que bien des navires poussés par la vapeur et la fumée, si quelque riche beauté ne me tend bientôt une main secourable. »

— « Votre franchise me ravit, dit en riant Louise, et je suis enchantée que l'absence de ma tante, qui est allée surveiller ses ouvriers dans les champs, m'ait permis d'entendre vos confidences. Je crains cependant que votre fiancée ne soit mécontente de votre longue absence. L'horloge de la ville a sonné midi depuis longtemps. »

— « Ah! oui, ma fiancée, répondit le référendaire avec chagrin; il faut donc.... »

— « Oh! quel air troublé! s'écria Louise avec ironie. Ne croirait-on pas?... »

— « Croyez tout ce que vous voudrez, interrompit Reimar avec vivacité; mais s'il ne s'agissait pas de vingt mille écus.... »

— « Fi! dit Louise, en continuant à rire; de l'intérêt? »

— « Ainsi va le monde! répondit le référendaire en détachant son cheval; mais les vingt mille écus sont pour moi les fruits de Tantale. Je m'efforce vainement d'y atteindre, et je finirai par succomber sous le fardeau de mes dettes. »

— « Mais non. Ninette est »

— « Insignifiant, impérieuse, et son père est un temporisateur qui a quelque dessein secret — Dieu sait lequel ! »

— « Vraiment, dit Louise. Je ne connais pas autrement cette famille; mais je crois que vous avez raison, et — c'est un malheur que vous soyez déjà fiancé. »

— « Fiancé! Plût à Dieu que je le fusse déjà, » murmura Reimar.

— « Je connais un parti qui vous aurait bien convenu, » continua Louise.

— « A moi? demanda le référendaire, en retirant vivement son pied de l'étrier; à moi? Expliquez-vous vite. »

— « C'est une jeune fille de l'âge de Ninette, plus jolie qu'elle, plus riche qu'elle; car elle est l'unique héritière de quarante mille écus. »

— « Quarante?.... » Le mot expira sur les lèvres du référendaire.

— « Plus encore, mon ami, reprit Louise en riant. La demoiselle vous a déjà vu. Vous êtes fort en faveur auprès d'elle; elle romprait volontiers de lourdes chaînes qui lui pèsent, et »

— « Arrêtez! s'écria Reimar tout saisi. Ce que vous dites, serait capable de tourner la tête du plus sage des référendaires. Mais non, continuez. Parlez. Où est-elle? Comment s'appelle-t-elle? »

— « C'est mon secret, » répondit Louise.

— « Des secrets, et jamais d'explications! s'écria Reimar avec impétuosité. Ce bavard de Frischlingen est devenu un château mystérieux à la Radcliff. Cruelle! Vous me faites pressentir les joies du Ciel, et vous refusez de me les faire partager! »

— « Mais Ninette? »

— « Mais, mon excellente amie, que vous importe Ninette? Il est question de l'inconnue. Parlez. Où dois-je l'aller chercher? »

— « Mon amitié pour vous, continua Louise après quelques instants de réflexion, me fait commettre peut-être une indiscretion; mais enfin, je vais vous satisfaire. Pour gagner votre confiance, je me vois obligée de trahir jusqu'à un certain point celle de mon amie. Dimanche prochain, ce sera la fête patronale du village. Ma tante m'a permis d'inviter quelques personnes. Soyez de la partie, bouillant chevalier, et je verrai si vous aurez assez de perspicacité pour découvrir votre inconnue. »

— « Je viendrai! s'écria le référendaire; je n'aurai garde de manquer à l'invitation. »

— « Il y a une condition, ajouta Louise. Votre fiancée.... »

— « Mademoiselle Ninette Grundling, voulez-vous dire? Je comprends; elle ne viendra pas, et cela pour de bons motifs. Je me présenterai seul, je chercherai, je trouverai. Je serais doublement heureux, si je découvrais en vous la fée propice à qui la fortune a fait don, dans sa justice, des quarante mille écus. »

Louise l'interrompt : « Soyez sans inquiétude, mon ami, je ne voudrais pas acheter si cher un repentir. Ce n'est pas bien à moi, vraiment, de vous faire une proposition pareille; car comment, dans tous les cas, vous y prendriez-vous pour rompre les chaînes d'Armide et porter vos vœux à une nouvelle divinité? »

— « Quant à cela, c'est mon secret, » répondit Reimar avec une légère inclination de tête, et il s'élança sur son cheval, qui l'emporta, triomphant, vers la ville aussi vite que le lui permettait son trot.

X.

« Si quelqu'un nous accusait de ne pas savoir élever nos enfants, je le prierais de nous indiquer qui s'y prend mieux que nous, » dit au médecin ordinaire le réviseur, après s'être tous deux retirés à l'écart, avoir allumé leurs pipes, et s'être assis l'un à côté de l'autre sous une verte treille, d'où la vue s'étendait sur la plaine où s'exerçaient les tireurs.

« Oui, certes, nous nous y entendons, mon cher ami, répondit Goldammer; mais c'est à moi qu'appartient le mérite de l'invention. »

— « D'accord, répliqua Grundling ; mais convenez que je ne vous seconde pas mal. »

— « Nous arriverons au but, grâce à notre prudence. *Nititur in retilum*, dit un proverbe des vieux poètes latins, qu'on peut traduire par : *fruit défendu nous paraît doux*. Il suffit de permettre quelque chose, pour lui enlever son prix et finir par en dégoûter. Ce qu'on a, nous est inutile. Le cordonnier est toujours le plus mal chaussé. Le confiseur ne fait pas le moindre cas de ses sucreries, et j'espère voir bientôt arriver l'instant où nos enfants, devenus raisonnables, nous diront : Pardonnez-nous, nous ne voulons plus de ces messieurs. »

— « Ce moment ne paraît pas effectivement être très-éloigné, répondit Grundling. Je sentirai alors un poids énorme tomber de dessus ma poitrine. »

Mais, digne ami et voisin, nous n'en sommes pas plus avancés, quant à l'affaire principale. Nos filles s'embrassent, et — grâce à notre artifice — devant tout le monde, mais dans l'intérieur, il me semble que leur amitié n'a pas fait tous les progrès que nous désirerions. »

— « Il ne me le semble pas non plus. C'est affreux qu'une robe ait semé les germes d'une haine telle que Frischlingen n'en avait jamais vue ; aussi devrions-nous par charité resserrer nous-mêmes des nœuds qui ont tant de peine à se former. Je vous le dis, réviseur, elles finiront par s'aimer. Nous n'avons plus besoin que de le leur défendre maintenant. En tout cas, je me sens tout heureux de voir s'éteindre peu à peu le caprice de ma fille pour Lavendel. »

— « Je ne conçois pas vraiment ce que vous pouvez avoir contre ce bon apothicaire ! s'écria Grundling en riant. C'est un bel homme, bon travailleur ; sa pharmacie est une des plus belles de la ville ; il est sédentaire, ménager, s'accommode de tout. Je ne souhaite pas un meilleur gendre. »

— « Voyez un peu ce fou-là, répondit le docteur, rouge de colère. Je le déteste de tout mon cœur. Gauche et roide comme le Salomon peint sur ses volets, il me convient comme l'âne au

noble coursier. Je l'avoue, il travaille jour et nuit; mais il n'y a là aucune étincelle de génie, pas de vues rationnelles. Il fait comme on a fait depuis des milliers d'années. Pas de feu! Pas de vie! Ça ne marche pas avec le siècle! Si ses recettes ne contiennent pas vingt-sept médicaments, et ne lui fournissent pas l'occasion par leur base, leurs constituants, leurs correctifs, de noyer le malade dans ses ordures pharmaceutiques, il n'est pas content. Comme nous irions bien ensemble! Et sa parcimonie, ou plutôt son avarice! Et sa patience, voisine de la bêtise! Cet homme me mettrait au désespoir avec son impassibilité d'âne. Si je ne puis discuter posément avec quelqu'un, tout est dit. Une petite guerre domestique! Voilà ma vie. Dieu m'a trop puni en me donnant Claudine, qui cède toujours et ne me répond pas. Voilà assez de motifs pour refuser Lavendel. Mais j'ai lieu d'être étonné, réviseur, que vous refusiez un excellent garçon comme le référendaire. Un petit homme fait au tour, toujours bien mis, élégant, vrai baril de poudre, hargneux, leste, véritable juriste, tel que j'en voudrais trouver un pour soutenir mes nombreux procès en l'honneur de la doctrine de Hahnemann.»

— «Dieu me garde du référendaire! s'écria Grundling. Un homme qui n'a rien, qui courtise l'argent de ma fille, un Lovelace qui tourne la tête à toutes les femmes par ses doucereux propos.»

— «Ah! ah! reprit le docteur en riant. Quel homme retors! quel bavard! Les mauvais avocats restent seuls sans fortune, et Reimar connaît à fond sa partie. Souvenez-vous seulement de cette dissertation qu'il griffonna dans un après-midi. Mettez donc hors de cause ce Lovelace, c'est mon favori. Il sait au moins écrire une langue que je comprends, et chaque fois que je lis quelqu'une de ses épigrammes ou autres droleries pareilles, je suis de si bonne humeur, que la première recette écrite dans ces dispositions, guérit à l'instant mes malades.»

— «Eh! que le Ciel vous accorde souvent une lecture aussi bienfaisante, et à moi un gendre qui me convienne,» répliqua le réviseur en riant.

— «*Anten!*» dit le docteur.
Et tous deux rentrèrent en ville en s'entretenant de politique.

XI.

Le jour de la fête du village d'Eschholz se leva, éclairé par un soleil comme pourraient en désirer les plus belles fêtes du monde. Les jeunes filles de Frischlingen avaient lavé et repassé leurs robes blanches, les habits de noces avaient été tirés des armoires; les chapeaux et les bottes avaient été époussetés et cirés. Les vieillards avaient leurs peines comme les jeunes gens, les enfants comme les grandes personnes. Allons! Allons, s'écria la génération nouvelle, et les retardataires d'un âge plus mûr finirent par se mettre en route.

Ninette n'avait pas été une des moins curieuses de voir la fête; mais cette fois le papa et la maman étaient restés sourds à ses prières, et l'avaient renvoyée à l'obligeant Reimar. Celui-ci se montra assez peu galant pour un amant. Il se plaignit en termes choisis de ne pouvoir accompagner ce jour-là Ninette, une affaire importante l'appelant en toute hâte à la résidence. L'apparition de la rossinante de M. le référendaire, conduite par le valet d'écurie du Bouc bleu, vint confirmer ses paroles, et Ninette, déçue dans son espoir, quitta en boudant, pour ne pas dire furieuse, la maison paternelle et se rendit chez son amie.

«*Chère Claudine,* dit-elle à la jeune fille qui, toute parée, se regardait dans la glace, quoique nous soyons convenues depuis quelques jours de nous rendre à la fête chacune de son côté avec son amant, laissant au hasard le soin de nous réunir, je viens de te proposer d'y aller ensemble. Reimar ne peut m'y accompagner, et Lavendel»

— «*Ah! ma bonne,* répondit Claudine en rougissant. Que je suis peinée de ne pouvoir y aller non plus. Tu sais quel plaisir je me promettais; mais il n'y aura aujourd'hui pour moi ni promenade ni fête. Ma tante Stoll est malade, et m'a demandé de lui tenir compagnie. Je dois des égards à son âge; ainsi»

— « Ainsi, interrompit Ninette, qui soupçonnait la véracité de son amie; ainsi tu t'es parée comme une princesse pour aller t'enfermer dans la chambre de ta tante à lui lire la Bible? »

— « Je puis m'habiller comme je veux, j'espère, » répondit brusquement Claudine, en jetant un regard perçant sur le référendaire, qui montait à cheval au moment même.

— « Sans doute, reprit Ninette, en effeuillant une rose avec un dépit croissant. Je vois ce que c'est. On ne veut pas que je me trouve à la fête, pour être seule avec son langoureux amant. »

— « Ah! » fit Claudine, en voyant le cheval de Reimar faire un faux pas et le jeter presque à terre.

— « Ah! reprit Ninette, sans remarquer ce qui s'était passé. Ton refus me montre ton mauvais cœur. On aura en ville une belle idée de notre amitié. »

— « Ah! oui, nous nous aimons tant! » répondit Claudine avec une naïveté ironique.

— « Oh! je ne suis pas ta dupe! » s'écria l'impétueuse Ninette.

— « J'y vois clair aussi, répondit Claudine avec indifférence; ton orgueil est toujours le même. »

— « Je sais que tu ne cesses de t'égayer sur mon compte. »

— « Pourvu que tu puisses jouer la grande dame! Pourvu que tu puisses assouvir ta colère! »

— « Notre amitié n'est pas aussi forte que les voisins se l'imaginent. »

— « Non, certainement non, chère Ninette. »

— « Je n'ai pas encore oublié ta robe de confirmation. »

— « Je pense toujours à ta satire. »

— « Que je me repens de m'être réconciliée! »

— « Pourquoi ai-je donné les mains à cette réconciliation! »

— « Mais je sais bien quel était mon but. »

— « J'avais aussi mes motifs. »

— « Et quels étaient ces motifs? mademoiselle Claudine. »

— « Permits que je te les taise, orgueilleuse Ninette. »

— « Bien; mais je parlerai autrement quand six mois seront écoulés. »

— « Pourquoi dans six mois ? mademoiselle Ninette. »

— « C'est mon secret, trop curieuse Claudine. »

XII.

Ninette se jeta en sanglotant dans les bras de sa mère : « Ah ! s'écria-t-elle en gémissant, papa fait au café sa partie de billard, tandis que son enfant se désespère. Qui m'aurait dit que je me soumettrais à une pareille violence ? Pourquoi ai-je obéi à mon père ! Détestable Claudine ! Indifférent Reimar ! »

Et elle versa toute la provision de ses douleurs dans le sein de sa bonne mère, qui la plaignit, mais qui n'eut pas d'autres moyens de la consoler. Elle l'exhorta à la patience, lui parla de la fragilité des joies de la terre, des plaisirs d'une fête, excusa à demi Claudine, ne dit rien pour justifier le référendaire, et laissa même tomber un mot sur les fiancés peu galants qui deviennent toujours des époux despotes. L'impérieuse Ninette envoya vers le ciel un soupir muet, mais significatif, et s'approcha de la fenêtre pour regarder Claudine qui sortait seule de la maison, et qui se dirigea effectivement vers la rue habitée par la veuve Stoll. Depuis longtemps déjà elle avait disparu, lorsque du côté opposé on vit arriver Lavendel en habit de dimanche. Il voulut entrer dans la maison Goldammer ; mais la servante aux aguets lui dit ce que Claudine avait dit à Ninette. Lavendel se promena quelques instants sur le trottoir d'un air tout déconcerté, et tressaillit presque de frayeur en apercevant Ninette à sa fenêtre ; mais c'était une frayeur mêlée de joie. Il ôta son chapeau, salua jusqu'à terre, et s'enhardit au point d'approcher, de s'arrêter devant la maison de Grundling et de hasarder une phrase banale. Ninette lui répondit d'un ton amical, et, sans que nous sachions comment cela se fit, la maman invita le timide berger à entrer, et il osa le faire. Qu'il suffise de savoir que peu d'instants après il était assis dans la chambre de Grundling, parlant avec madame de chanvre, de lin et de sirop ; avec Ninette, de Claudine, mais d'une manière fort peu avantageuse ; car il était excessivement piqué d'être venu la chercher inutilement

pour la conduire à Eschholz. Il finit même par offrir à Ninette de l'y accompagner. On le remercia avec reconnaissance, et les yeux de maman étincelèrent de plaisir, lorsqu'il se mit à parler avec un air d'importance de sa fortune, de ses biens-fonds, de ses provisions de vin, de lin et de blé. Le regard de Ninette s'adoucissait aussi par degré; car à chaque instant la conversation ramenait ce refrain: «Oui, excellente demoiselle, vous êtes bonne, vous, vous avez un bon cœur; et plaise à Dieu, que tout le monde vous ressemble. Vous aimez le solide, et vous n'exigeriez certainement pas de moi, comme certaine personne, que je fisse des vers, puisque je ne l'ai jamais appris. Vous ne me reprocheriez pas d'être froid comme de la glace, insensible comme du bois, parce que je ne tombe pas en convulsion au clair de la lune, et que je ne chante pas les merveilles de l'aurore. Ah! vous pourriez me rouler autour de votre doigt, comme je roule ce fil autour de mon bras, si»

Lavendel se tut, étonné d'en avoir tant dit tout d'une haleine; ce qui ne lui était pas arrivé depuis un an. Mais il se sentit tout transporté de joie, en lisant dans les yeux de Ninette qu'elle le considérait comme un consolateur. Cependant la maman, la tête pleine des provisions de lin, de blé et de vin entassées dans les caves du riche Roi Salomon, saisit le moment favorable pour glisser dans l'oreille de sa fille: «Dieu bénisse ce brave et digne homme! Ce serait bien un autre mari que ce freluquet de référendaire; — riche — honnête, et — un véritable agneau.»

XIII.

Les heures s'écoulèrent ainsi comme des minutes, et le soir arriva sans qu'on s'en aperçût. Ninette ne concevait pas comment elle avait pu écouter si longtemps le débonnaire Lavendel. L'apothicaire se demandait pourquoi il avait craint si longtemps d'adresser la parole à la raisonnable Ninette. La maman comprenait mieux que personne au monde que ce jour pourrait bien aider à la réalisation d'un projet nourri longtemps dans son cœur. Elle fit donc son possible pour fortifier la bonne intelligence qui ré-

gnait entre les deux jeunes gens. Une planète extraordinairement favorable brillait au-dessus de la tête de l'apothicaire; sa fureur de proverbes, dans laquelle il retombait de moment à autre, fut même jugée avec indulgence par ces dames. Le hasard et la meilleure langue de Frischlingen vinrent encore au secours du possesseur du Roi Salomon.

Les rues s'animaient de plus en plus; on revenait d'Eschholz. On entendait à une grande distance encore M.^{me} Lips, l'épouse de l'administrateur de la caisse des pauvres, annonçant son arrivée par les éclats de sa voix et ses ris continuels. Elle s'avança lentement, escortée de ses amies, vers la maison de Grundling, devant laquelle la maman, Ninette et Lavendel s'étaient assis pour jouir de la fraîcheur de la soirée. A l'aspect de ce groupe, les traits de M.^{me} Lips s'animèrent singulièrement. « Charmant! s'écria-t-elle, en s'arrêtant avec tout son escadron de cousines babillardes. Voilà qui me plaît. Bonsoir, madame la réviser; bonsoir, Ninette; bonsoir, monsieur Lavendel. Vous avez choisi la bonne part. Ce que tu me feras, je te le ferai. » — « Ah! combien nous vous avons plainte, chère demoiselle, mugit le cœur des tantes; combien nous nous sommes apitoyées sur votre sort, monsieur l'apothicaire. » — Ceux qu'on avait tant plaints, se regardèrent tout étonnés, et la maman demanda qu'on expliquât cette énigme.

— « Respectable voisine, répondit M.^{me} Lips avec un flux intarissable de paroles; c'est à juste titre que nous exprimons nos regrets; car le monde pervers qui nous trompe tous les jours, tombe de plus en plus dans les filets de satan. Nous savions toutes, ma chère, qu'il régnait dans vos rapports une obscurité impénétrable pour nous, quelque désir que nous éprouvions de vous savoir tous heureux; mais nous ne pensions pas dans notre simplicité que l'affaire se dénouerait ainsi. »

— « Mais parlez donc! s'écria M.^{me} Grundling, » en se serrant pour faire place à l'oratrice, tandis que sa suite se rangeait en demi-cercle autour des parties intéressées.

— « Nous savions toutes, reprit M.^{me} Lips, que M. le révérendaire devait être retourné à la résidence; et que Claudine

Goldammer devait aller garder sa tante malade. Nous avons toutes applaudi à sa résolution; car celui qui accomplit sa vocation, marche dans les voies de Dieu, et visiter les malades, est un des préceptes de la charité chrétienne. Mais — vous serez étonnée. — La tante Stoll est seule au logis. — Le référendaire n'a pas vu la résidence. A la fête, dans la maison de la vieille Fürstenau, on a fait de la musique, on a sauté, on a dansé, on a chanté, et le référendaire n'a valsé qu'avec Claudine. Il y avait une poussière et un bruit affreux. Ils paraissent être devenus intimes, et l'orgueilleuse demoiselle Fürstenau attisa le feu, à ce qu'on rapporte. »

Des larmes de colère roulaient dans les yeux de Ninette. — Lavendel, la bouche béante, était suspendu aux lèvres de la Renommée, qui continua :

« Ce sont sans doute de jolies choses, madame la réviseur; mais mon devoir de chrétienne m'ordonne de parler. J'ai toujours dit qu'il ne vient rien de bon de la résidence. Une pareille conduite est une trahison envers des cœurs si fidèles! » — Elle montrait Lavendel et Ninette.

« Véritable trahison! » répétèrent en chœur les cousines, en hochant la tête et en regardant tristement les amants trompés. Elles n'eurent hâte que de courir partout répandre la malheureuse nouvelle.

XIV.

Goldammer et Grundling arrivèrent sur ces entrefaites, comme si on les eût appelés. Leur étonnement fut grand en apprenant ce qui s'était passé. Les yeux rouges de Ninette, le souris embarrassé et l'air décontenancé de Lavendel, ne leur permirent pas de douter de la vérité de ce que leur annonçait la mère.

« Eh! tonnerre! s'écria le médecin; de quoi s'est avisée cette péronnelle? »

« Sacrebleu, ajouta le réviseur, quelle idée a passé par la tête du référendaire? »

Leurs sourcils étaient froncés; mais un sourire imperceptible se jouait sur leurs lèvres.

- « Qu'y a-t-il à faire ? » reprit le docteur.
- « Devons-nous nous en rapporter entièrement au bavardage de quelques commères ? » demanda le réviseur.
- « Il faut voir ; il faut entendre soi-même, » dit la mère, et le pétulant docteur adopta son opinion.
- « Oui, oui, et trois fois oui ! s'écria-t-il ; il fait encore clair et la soirée est belle. Allons à Eschholz, et surprenons les coupables sur le fait. »
- « Allons ! » répondirent les autres. Et la troupe se mit en marche.

« Ninette, voudrais-tu venir ? » demanda le réviseur en souriant.

— « Je ne resterai pas en arrière, » répondit l'héroïque jeune fille, moitié fâchée, moitié rieuse.

« Et vous, monsieur Lavendel ? » demanda Goldammer d'un ton ironique, en regardant l'apothicaire par-dessus l'épaule.

— « Si vous me le permettez, j'aurai l'honneur de conduire mademoiselle Grundling, » répondit Lavendel avec une gauche révérence. Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

Le docteur partit d'un éclat de rire sardonique.

« C'est bien de l'honneur que vous lui faites, » reprit le réviseur d'un ton amical.

Ninette, avec toute la dignité d'une princesse, passa son bras sous celui de Lavendel, et M.^{me} Grundling les suivit avec M.^{me} Goldammer, qui venait d'arriver aussi.

La procession s'avança en silence et sans obstacle à travers des sentiers bien connus, se dirigeant vers l'auberge du Mai. Les pères marchaient les premiers, gesticulant et causant confidentiellement. Lavendel instruisait Ninette dans les principes de la botanique, et les mamans traitaient le chapitre des fiançailles et du mariage. De loin déjà ils entendirent les sons du violon et de la basse qui partaient de l'auberge. Une jeunesse avide de vivre et de jouir y tourbillonnait en cadence. Des coups de feu retentissaient entre les arbres ; des fusées serpentaient dans la plaine, qu'elles teignaient de leurs feux bleus. Devant la maison, à de

nombreuses tables se heurtaient les verres; en haut, on voyait passer devant les fenêtres ouvertes les divers couples de danseurs: Les assaillants ne s'amuserent pas longtemps à examiner la forteresse; ils montèrent rapidement à l'assaut, et la surprise eut un plein succès. La valse venait de finir, et Claudine, au bras de Reimar, s'approchait de la porte, le visage rouge et brûlant.

XV.

Qui n'a pas été surpris une fois dans sa vie à faire quelque chose de défendu, ne fût-ce que par sa mère à manger ses confitures? Tout le monde peut donc se mettre à la place du couple confondu. A un signe il suivit les nouveaux arrivés dans le jardin, qui était presque désert, et où Louise anéantie se hâta de les aller rejoindre.

« Monsieur le référendaire, » dirent ensemble les pères et les mères. Et une longue pause suivit ces mots.

— « Mais, monsieur le référendaire, » ajouta Lavendel, qui s'était armé d'un demi-courage, paralysé encore par la timidité.

— « Je n'ai rien à faire avec vous, » répondit le référendaire d'un ton rude, et il se tourna d'un air suppliant vers Ninette.

— « Je n'ai rien à faire avec vous, » lui dit-elle avec vivacité et en s'approchant de Claudine.

— « Je n'ai rien à faire avec toi! » s'écria celle-ci, en voulant s'éloigner; mais Ninette la retint de force, et pendant que les pères écoutaient les excuses de Reimar, que les mères écoutaient celles de Louise, et que Lavendel annonçait l'état du baromètre à la vieille tante, qui était accourue aussi; la fille de Grundling entraînait dans le bosquet son ennemie.

« Voilà de belles choses, mademoiselle! s'écria-t-elle en colère. Est-ce là de l'amitié? M'enlever mon fiancé! L'attirer dans ses filets! Me déshonorer devant toute la ville! Est-ce bien? »

— « L'inclination du cœur est la voix du destin, » répondit Claudine d'un ton pathétique, et elle voulut s'enfuir; mais Ninette, furieuse, la retint encore une fois.

— « Tu te moques de moi, lui cria-t-elle à l'oreille; mais ne

va pas croire que tu me brises le cœur. Ta fausseté n'arrive pas tout à fait mal à propos. Notre amitié cesse. Dès cet instant, nous redevenons ce que nous étions auparavant.»

— «Je le veux bien, répondit en riant Claudine, que la honte rendait néanmoins toute confuse. Je serai ainsi délivrée de mes chaînes. Ce n'est pas pour toi-même que je te recherchais, apprend-le maintenant. Mon père m'avait ordonné de te bien traiter; autrement je n'y aurais jamais pensé.»

— «Le mien m'a enjoint précisément la même chose, répliqua Ninette avec vivacité. J'ai obéi.»

— «Je voulais obtenir l'époux que je m'étais choisi,» ajouta Claudine.

— «Bien! s'écria Ninette avec emportement. Reimar devait être le prix de mon obéissance, après les six mois de délai, si je restais ton amie.»

— «Étions-nous donc unies par la même convention?» demanda Claudine étonnée.

— «Je m'en aperçois maintenant, infidèle, répondit Ninette; mais c'est égal; la convention est annulée; jamais Reimar ne sera mon époux.»

— «Il ne restera pas célibataire pour tout autant, répliqua Claudine avec ironie; ainsi nous sommes quittes et dégagées de nos promesses.»

XVI.

— «Non pas! s'écria le docteur, en entrant avec toute la société sous le bosquet. Nous voulons tenir ce que nous avons promis au bal du carnaval. Le référendaire retourne repentant à sa bannière, et mademoiselle ma fille ne refusera pas d'en faire autant.»

Reimar baissa les yeux et se tut. Ninette fit une moue ironique; Claudine jeta sur son père un regard affligé. Mais derrière lui était Louise, qui secouait la tête en riant, tandis que Lavendel, avec une mine singulièrement espiègle, se glissait vers Ninette, et se mettait à chuchoter très-sérieusement avec elle. Le docteur

cependant continua son sermon, qui aurait duré longtemps, si Claudine ne s'était jetée à son cou, en s'écriant : « Tout au monde, mon père, excepté monsieur Lavendel. »

— « Tout au monde, mon excellent père, excepté le référendaire ! » s'écria à son tour Ninette, en se précipitant dans les bras de Grundling.

— « Les choses en sont-elles venues à ce point ? demandèrent les pères avec une gravité feinte. Alors nous consentons, pourvu que messieurs les amants se retirent d'aussi bonne grâce. Mais vous devez racheter votre inconséquence en amour par votre constance en amitié. Si vous promettez de rester meilleures amies que vous ne l'avez été jusqu'à présent, mais dans ce cas seulement, nous vous dirons : Chargez votre croix. »

Les deux jeunes filles se regardèrent, résistant et cédant tout à la fois. Elles finirent cependant par se tendre la main en détournant la tête, et sans prononcer une parole. Mais Louise s'approcha et les poussa dans les bras l'une de l'autre. « Je suis la cause du mal, dit-elle en riant ; il est donc juste que je me charge de le réparer, mes bonnes amies. Prouvez à vos pères la sincérité de votre réconciliation ; montrez-vous charitables et dépitressées. Que ce que Claudine aimait, appartienne à Ninette, et que ce que Ninette préférait, soit à Claudine, ainsi que l'a voulu un favorable destin. »

XVII.

Le référendaire était aux genoux de Ninette ; Lavendel se tenait en souriant à côté de Claudine, et tous deux furent formellement échangés comme deux lettres de change. Puis les jeunes filles s'embrassèrent, et ce fut un baiser de cœur. Le référendaire respira. Lavendel tira ses gants, afin d'embellir le bal de la fête avec sa nouvelle fiancée.

« Tu me fais plaisir, » dit le réviseur enchanté à Ninette, qui abandonnait avec bonté sa main à l'apothicaire.

« Très-bien ! s'écria le docteur plein de joie, en embrassant le référendaire. A l'instant amoureux, à l'instant marié. Je vous

achète un titre de conseiller, et vous dirigerez mes procès à la résidence. Ainsi tout est pour le mieux, comme je le désirais, et vous verrez, réviseur, quelle tendre amitié unira ces jeunes épouses. Seulement Claudine habitera la résidence, et Ninette demeurera au Roi Salomon. Mais que toute cette histoire, ajouta-t-il d'un air d'importance, en regardant autour de lui, bien que vue par vingt yeux et entendue par autant d'oreilles, reste un secret pour notre bonne ville de Frischlingen. »

E. HAAG.

Études philosophiques.

LE LIVRE DU PEUPLE,

PAR

L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

Il n'y a pas longtemps que les journaux français et étrangers servirent d'échos successifs à une nouvelle, qui a éprouvé cependant moins de retentissement qu'on n'eût pu s'y attendre. Cette nouvelle, c'était la retraite de l'abbé de La Mennais au fond d'une campagne obscure de province, où il se livrerait à des travaux importants, au dire des uns; et à d'austères pratiques de pénitence, s'il est possible d'en croire les bruits qui se sont répandus sur *sa conversion*. On a jusqu'ici longuement et souvent discuté ou écrit sur les systèmes politiques et religieux du célèbre écrivain. Les uns se sont faits ses prosélytes enthousiastes; d'autres l'ont attaqué avec un acharnement peu raisonnable; c'est le temps qui décidera de la valeur morale qui restera attachée à ses œuvres; du respect ou du blâme qui suivra son souvenir; jusque-là, M. de La Mennais, dont la célébrité est devenue européenne, continuera de trouver parmi les philosophes, les penseurs, les hommes politiques, autant de disciples peut-être que d'ennemis.

Aux yeux du bien petit nombre de ceux qui apprécient l'œuvre par sa portée, et l'ouvrier par l'œuvre qu'il a produite, l'abbé de La Mennais passera comme une intelligence puissante, qu'une brûlante exaltation a fait dévier de l'avenir qui devait lui appartenir. On le plaindra de s'être perdu dans les déserts de l'orgueil, d'avoir sacrifié à de secrètes ambitions le rôle paisible du ministère qu'il avait accepté; et si l'on est forcé de condamner le

pernicieux usage qu'il a fait des dons de Dieu, on formera le vœu qu'il reconnaisse encore à temps ses erreurs, pour les expier en partie, et pour en prévenir les résultats par un aveu qui rendra à son talent d'écrivain et de socialiste le cachet d'énergie qui se reflète au front de l'homme par qui la vérité est annoncée au siècle.

On a cherché mille fois le moyen de rendre parfaits les hommes; mais, malgré tant d'efforts, ce moyen est encore à trouver, parce que le christianisme a été surchargé de complications et d'ornements parasites; il ressemble à ces édifices antiques, si imposants par leur belle nudité, et qu'on a gauchement tapissés de ciselures grimpantes, de reliefs en plâtre, qui figurent là comme des *madrigaux* dans une épopée. La morale évangélique, si brillante et si simple, s'est éclipsée sous le fatras obscur des arguties théologiques; on oublia les vérités pratiques pour s'occuper d'*énigmes* qui donnèrent lieu, jusque vers nos derniers siècles, à tant de dissensions tour à tour déplorables ou ridicules. Quand les souverains jetèrent quelquefois sur le Christ dépouillé un pli de leur manteau, ce ne fut presque toujours que pour sanctifier des faiblesses cachées; et comme l'écrivait si énergiquement, il y a quelques années, un de ces hommes trop rares de nos jours par la haute portée de leurs appréciations : « Quand sonna le tocsin de 1793, des frénétiques voulurent retourner au néant pour créer de nouveau; ils mirent en place de l'inégalité des biens une égalité de misère; et impatients qu'ils étaient de tout raser, sans songer aux moyens de rebâtir, ils attaquèrent à sa base le vieil édifice social, qui les écrasa sous ses ruines. Aux orgies royales de Louis XV succédèrent les orgies populaires, où il fut décidé que Dieu était un mot vide de sens, bien que par un grotesque hiérophantisme renouvelé des Grecs on l'honorât encore comme un préjugé vénérable à force d'antiquité. L'austérité républicaine manquait alors à presque tous ceux qui rêvaient la république; ils oubliaient ou ne savaient pas qu'un tel gouvernement, dans les cas exceptionnels où il peut être adopté, ne se base que sur des principes religieux et moraux étroitement unis,

et que l'homme d'État qui les foule aux pieds pour échafauder sa démocratie, ressemble à un manœuvre imbécille qui, se mélangant de bâtir, voudrait commencer son édifice par le toit.

De nos jours, un bruit sinistre gronde autour de nous, sous nos pieds, sur nos têtes. Les plus hautes intelligences semblent éprouver des vertiges. C'est un triste spectacle que celui qui nous découvre les écarts de la raison humaine ! Tantôt nous la voyons toucher presque aux confins de la vérité, tantôt s'enfoncer dans des solitudes inconnues ; fleuve lent et majestueux à son origine, mais qui se divise bientôt, dont les ramifications sans nombre courent se perdre sous des sables arides, ou, bondissant sans limite et sans frein, viennent briser leurs flots à travers les écueils que leur écume blanchit, sans y laisser de trace.

Au terme de tant d'efforts perdus, que trouvons-nous ? Des sectes contraires, des opinions disparates, des théories qui se détruisent l'une par l'autre : le bon sens luttant contre l'orgueil de la raison ; le raisonnement étouffant l'expérience dans les réplis de ses paradoxes. Que si la vue du passé nous afflige, irons-nous demander à l'avenir une espérance tant de fois déçue ? Mais l'avenir n'a pas plus d'espoir que le passé n'avait de richesses ; toutes les chances de succès ne semblent-elles pas épuisées ? Vaut-il surgir du chaos, où roulent pêle-mêle nos croyances et nos destinées, un génie supérieur à ceux qui se sont succédé pendant une longue suite de siècles ? Quel pays privilégié sera le berceau de ce nouveau Christ ? Où puisera-t-il les enseignements qui mettent sa haute sagesse en rapport avec nos besoins ? Et qu'est-ce, en vérité, que la sagesse, qu'est-ce que la philosophie, qui, après tant de révolutions physiques et morales, n'ont produit parmi nous que le doute universel, vaste et dernier naufrage de l'intelligence ?

La raison humaine n'a encore gravé son nom que sur des ruines. Jugement sévère, mais exact, dont les preuves sont partout, et qui ne sera récusé que par les petitesesses de l'amour-propre. Tous ceux que jusqu'ici on est convenu d'appeler grands hommes, rhéteurs à la parole puissante, aimés de tout l'ascendant

que prêt le savoir; sages orgueilleux, qu'à divers intervalles la foule éblouie salua du nom de créateurs des doctrines philosophiques; tous ceux qui ont paru s'élever au-dessus de l'horizon social, ont en vain creusé l'intelligence; ils l'ont exploitée comme une carrière, où le vide reste seul après le travail. Que prétendaient-ils édifier, ces grands insensés, qui n'ont pas compris que la première pierre posée dans le vague, s'enfoncé à mesure qu'on s'appuie sur elle?

C'est ainsi que nous voyons l'abbé de La Mennais, un homme qui semble réunir en lui tous les prestiges des dons naturels et des facultés acquises, après avoir étonné le siècle par la puissance de sa persuasion, et la valeur rigoureuse de sa logique développée dans des ouvrages dont un seul avait suffi pour établir sa renommée, tomber tout à coup sous l'influence d'une sorte de fièvre intellectuelle, et condamner son nom, si riche de considérations et de respects, à servir d'affiche à la spéculation d'un journal quotidien.

Qui pourra sonder les causes d'une chute si grave et si précipitée? Qui osera même en essayer l'analyse? Comment, par exemple, ne pas reconnaître, malgré soi, deux êtres tout à fait opposés entre l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., où par la plus vigoureuse dialectique il a prêché l'asservissement de la pensée au joug théocratique, et le démagogue fongueux, qui plus tard crie malédiction et ruine à toute espèce de pouvoir, résumé sous la forme de la royauté. Les *Paroles d'un Croyant*, premier écho de cette palinodie, qui, fût-elle l'expression d'une conviction réelle, n'en est pas moins un symptôme accusateur de faiblesse morale, ont été recueillies avec un engouement qui tenait presque du délire; et le prêtre qui avait osé tracer et adresser au peuple cette proclamation séditieuse, cet appel au meurtre et à l'émeute, dut s'applaudir du succès maudit de son œuvre.

Nous ne nous dissimulons pas que sur ce point les jugements sont fort contraires. Mais le nombre de ceux qui ont repoussé le manifeste antichrétien de M. de La Mennais, fût-il encore

plus restreint, il n'en aurait pas moins de son côté le bon droit irréconciliable qui naît de la conscience. Et peut-être l'abbé de La Mennais lui-même se souvient-il encore de cette voix de femme¹, retentissante il y a trois ans, et qui, dans son peu de paroles, enfermaient plus de semences de régénérations qu'il n'en fera germer au cœur de ceux qui se laissent aller à ses séductions, s'ils ont ce qui manque à M. de La Mennais, la foi sans l'orgueil, la charité sans la haine, et s'ils n'ont pas oublié qu'il est dit quelque part dans l'Évangile : « Malheur à celui par qui le scandale est venu. »

Et cette voix lui a dit des mots qu'il n'a pas compris, parce qu'en lui la charité n'était pas descendue comme un souffle de l'esprit de Dieu; car s'il avait su ce que c'est qu'aimer, il aurait reconnu que *la tâche est à l'œuvre et non à la colère*; « que l'intelligence n'a pas été donnée à l'homme d'avenir pour une agitation inutile et funeste. Que si les puissants sont méchants, et s'ils font le mal, la religion non plus que la science ne consistent pas à détruire les puissants, mais à guérir le mal; car voilà l'œuvre sainte du prêtre de Dieu. Si, se défendant d'un trop fatal orgueil, il n'avait pas cru qu'à lui seul était donné de marcher dans le chemin de la vérité; si, animé de l'amour de ses frères, il avait cherché la lumière partout où elle est annoncée; si, chrétien fidèle, il n'avait pas été retenu de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, par la crainte peut-être de rendre aussi à César ce qui est à César, ô que puissante et féconde eût été son éloquence évangélique! S'il avait aimé le peuple, ce n'est point une parole de guerre qu'il serait venu jeter dans le monde, car la guerre est toujours faite avec les deniers et le sang du peuple. S'il avait eu la foi, ce n'est point une parole de guerre qu'il aurait criée à la porte des palais; car une parole de guerre ne peut produire que le désordre et la mort. S'il avait eu la science sacrée, il n'aurait pas oublié qu'il n'est besoin de la ruine, des larmes et de la mort de personne, pour établir le règne de Dieu sur la terre. Il aurait su apprendre à ceux qui habitent les

¹ M.^{me} Charisse Vigoureux, *Paroles de Providence*.

palais, que si les diadèmes pèsent au front des rois, s'ils sont mal assurés sur leur tête, c'est parce que les nations souffrent. Et que, si pour eux il y a souci, crainte et danger, c'est que Dieu ne peut vouloir la paix pour quelques-uns, qu'ils soient riches ou pauvres, peuples ou rois, tant que le bonheur n'est pas accessible à tous. Et alors, s'il avait eu cette science sacrée, elle lui eût fait deviner le secret de rétablir l'équilibre entre les uns et les autres. Apôtre de charité, conduit dans sa voie par l'inspiration d'en haut, il eût pu goûter un jour le bonheur qui résulte du bien qu'on a semé et qu'on voit recueillir. Au lieu d'éterniser le mal sur la terre, en vouant les riches et les puissants, les heureux et les souverains à la vindicte des autres, il eût hâté l'accomplissement de l'œuvre de régénération, et, je le répète, plus auguste et plus sainte alors eût été parmi nous son éloquence! Il devait dire aux riches, toujours en retard quand le bien est à faire : Pour que vos fortunes ne soient plus menacées par la misère du pauvre, et que vous ne soyez pas les derniers dans la cité de Dieu, venez aussi travailler à la vigne du Seigneur. Apportez une parcelle de vos trésors pour élever la maison du pauvre à côté de votre palais, qu'elle ne couvrira pas de son ombre. Mais ce n'est pas une aumône qui vous est demandée, c'est une pierre de base pour la reconstruction de l'édifice social, une journée de labeur dans le champ de l'avenir; et votre part dans l'œuvre, sur la petite graine qui, tombée dans la bonne terre, produira les épis qui fructifieront au centuple; et ceux qui les auront cultivés, partageront avec vous, et des palmes glorieuses vous seront encore décernées avec ces biens nouveaux. »

Mais voilà qu'au lieu de comprendre cette noble mission, le prêtre a passé, sans apercevoir le phare des destinées sociales; il a déchiré sa robe aux ronces de l'orgueil. Celui qui se disait pasteur d'âmes, et qui n'a su ouvrir aux faibles brebis que Dieu lui confiait, d'autres pâturages que le champ de la résignation et la vallée des larmes; celui qui devait nous expliquer le précepte de la loi unique : *Aimez-vous les uns les autres*, celui-là s'est laissé fasciner par les illusions mensongères d'une égoïste

ambition, lui pourtant, qu'on avait vu refuser stoïquement les dignités de Rome, comme pour descendre plus aisément aux humbles fonctions du ministère consolateur dont il s'était revêtu. Car cet homme que la nature avait si richement doué, n'a pas de voiles aujourd'hui qui laissent le change sur ses tendances, qui déguisent le dangereux pouvoir que ses talents lui prêteraient sur des masses aveugles par le défaut de leur intelligence incomplète, comme il a été lui-même jeté dans les extrêmes de l'erreur par son âme ardente, par sa pensée volcanisée, dont la phrase large, sonore et les périodes à effet, ont malheureusement plus d'attrait que la logique du bon sens, de la raison et de la science, pour les spectateurs du grand drame moral qui s'agit au milieu de notre société, sans qu'on ose encore en fixer ni prévoir le dénouement.

Et nous avons bien le droit aujourd'hui, et cela sans arrière-pensée de haine, d'aigreur, et même sans la plus légère prévention; nous avons le droit de lui dire : Ecrivain, qui parlez si haut de votre amour pour les nations; qui venez, dites-vous, avec une mission de fraternité relier entre les hommes le pacte social que Dieu leur avait donné à l'origine des temps, quel doigt vous a marqué au front du signe des prophètes?

Nous vous avons vu tour à tour¹ « porte-étendard de l'Église romaine; rédacteur hardi d'un journal censuré de Rome; prêtre réprimandé, mais soumis encore à l'autorité pontificale; puis vous avez jeté au pape et à l'univers votre révolte superbe dans un cri qui a ébranlé l'Europe; puis violent révolutionnaire, audacieux tribun lors d'un procès célèbre; et quand, après un temps de calme et de silence, vous avez reparu sur la scène avec un manifeste qui devait clore le cercle de vos variations, et découvrir enfin l'énigme de votre pensée et de sa marche d'avenir, nous avons trouvé cette pensée enveloppée de vague et d'inexactitude, sa marche indécise et sans direction, et l'homme embarrassé de ses caractères divers, prêtre, philosophe, chrétien, prophète, tribun, rationaliste, politique, socialiste. »

¹ *Phalange*, 1.^{er} mars 1837.

Au milieu de ce conflit d'éléments divers et si contraires qu'ils s'annihilent les uns les autres, l'homme se morcelle, se divise et subit les plus étranges métamorphoses; l'écrivain remarquable reste seul entier : mais c'est un vase précieux par ces ciselures, et vide, ou qui ne renferme que des poisons.

Dans notre appréciation du prêtre devenu journaliste, nous irons plus loin que la *Phalange*, à qui vient d'être emprunté ce portrait rapide et précis de l'existence publique de M. de La Mennais. Il convenait à un journal dont nous partageons à plusieurs égards les théories lumineuses sur les points principaux de la régénération sociale, de rechercher s'il était raisonnable d'attendre d'un homme de haut talent, mais dont l'âme est un creuset où bouillonnent en fusion tant de principes opposés, d'idées incohérentes, de pensées hétérogènes et d'éléments en divergence; s'il était possible d'en espérer une tendance fixée enfin vers un but harmonique et permanent.

Ce n'est qu'à un petit nombre d'hommes inébranlables, dont les principes n'ont jamais subi l'influence des cérémonies extérieures, qu'il appartient de prolonger de siècle en siècle ces nœuds d'alliance qui doivent enclaver le globe; c'est à eux qu'il est réservé d'enterrer cette morale cadavéreuse sur laquelle viennent s'abattre sans cesse des nuées de sophistes. Qu'à leurs yeux toute amélioration jaillisse d'une vérité découverte; alors, éclairée par eux, l'humanité marchera plus rapidement vers ce glorieux avenir dont peut-être ils ne jouiront point, mais qui leur sera révélé par une intuition consolante, comme autrefois au législateur des Hébreux apparut de loin la terre promise.

Nous faisons des vœux sincères pour que M. de La Mennais cesse de dénaturer les devoirs de la mission évangélique; car au temps où nous vivons, Grégoire VII et Thomas de Cantorbéry seraient séquestrés comme des fléaux publics, tandis que les vertus de Fénelon et de Vincent de Paule ramèneraient plus de cœurs à la religion, au bonheur qu'elle enfante, que les doctrines subversives des raisonneurs du seizième siècle. M. de La Mennais vient de se faire l'apôtre des idées républicaines dans leur plus

large extension. Mais avec l'étrange versatilité de ce qu'il s'avise d'appeler ses convictions, quelle utopie a-t-il la prétention de réaliser? *Prêtre*, il a foulé aux pieds de son orgueil toute subordination aux suprématies fondées par la loi providentielle; *prêtre*, sous le manteau de la fraternité universelle, il a dépeint les rois s'engraissant de la substance des peuples; *prêtre*, il annonce à ces peuples un bonheur parfait quand les sommités sociales auront été fauchées... Il a été accueilli, exalté, déifié par les fanatiques du républicanisme. Et cela devait être. La presse du parti n'a pas eu assez d'encens à brûler devant lui; encore un peu de temps, et nous le verrons sans doute proclamer le patriarche des niveleurs, et son nom, effaçant des noms jusqu'ici tristement fameux, servira de talisman aux dévergondages de la démagogie.

Écrivain vulgaire et sans illustration, M. de La Mennais se fût perdu dans la foule inconnue où végètent tant de nullités de toutes classes; mais homme appelé par l'autorité de sa parole à dominer les intelligences, les aberrations de ses doctrines peuvent devenir funestes aux faibles, si elles ne trouvent dans le sens droit de la partie saine du public une énergie répulsive qui en neutralise le danger. *Prêtre*, il a menti à sa mission. Oubliant que LE PRÊTRE EST PARMI NOUS LE CHRIST CONTINUÉ, il a jeté sur la route la croix du dévouement et de l'abnégation du soi, qu'il devait aller planter sur la montagne sainte; puis il est venu s'associer à l'ivresse des passions humaines; lorsque tous les regards étaient fixés sur lui, ceux de la vertu, pour chercher des exemples, ceux des vices, pour épier une excuse à leurs écarts, il a quitté le sacerdoce comme on quitte un métier; car il n'était pas de ceux qui se contentent d'un village pour diocèse, et qui consentent à n'être éloquents que pour produire un peu de bien parmi les pauvres d'esprit et les masses condamnées par le sort à végéter. Il lui a fallu un plus vaste théâtre; après les Saint-Simoniens, les néo-chrétiens, les templiers et tant d'autres, il fallait à son orgueil qu'on vînt crier aussi les *Lamennaisiens*.

C'est donc quelque chose que d'être le premier d'une secte; et cette petite gloire n'est pas sans charmes pour certains esprits

inquiets, dont la vanité se croit appelée à renverser les vieilles lois de l'ordre social, et qui ont pensé qu'il suffirait d'articuler bien haut des mots vides et retentissants, pour faire surgir au gré de leurs caprices des générations neuves et créées à leur image.

Et cependant l'heure n'est pas encore venue d'imprimer l'anathème à cette intelligence égarée, mais trop puissante encore pour ne pas revenir à la route droite. La retraite de M. de La Mennais est connue; mais ses motifs sont encore ignorés; le bruit vague s'est répandu qu'il travaille à un ouvrage de haute portée, qui a pour objet le peuple, ses droits, son avenir.

Si ces *on dit* ne sont pas sans fondement, l'écrivain sera jugé alors sur son œuvre; le socialiste, sur sa théorie; l'homme d'intelligence, sur l'usage qu'il aura fait des lumières venues d'en haut. Il est à désirer que M. de La Mennais nous donne cette fois encore une palinodie qui rachète toutes les autres, en lui donnant place parmi les hommes qui furent utiles à leurs frères. Mais qu'il sache bien s'abstenir de cette fraternité *poétique* qu'il délayait dans les colonnes de son journal.

On est aujourd'hui lassé outre mesure du socialisme habillé en *premier-Paris*, déguisé en feuilleton, ou vagabond par le monde sous les traits des faiseurs de conférences ou sous le manteau du poète.

(La fin au numéro de février de la Revue du Noan.)



Mélanges.

COMMENT MAITRE RENARD FAISAIT SA COUR.¹

.....

Vous savez, ma chère Nymphaline, qu'au siècle dont je vais vous entretenir, les différentes espèces d'animaux vivaient dans un accord parfait : le chien et le lièvre faisaient assaut de compliments entre eux, et chacun sait que le loup (il n'avait pas encore goûté la chair du mouton), que le loup, dis-je, avait une affection toute particulière pour l'agneau. En ces heureux jours, deux chats, des plus huppés et d'une ancienne, bien ancienne maison, possédaient une fille unique; jamais on n'avait rien vu de plus aimable, ni de plus séduisant : à mesure qu'elle grandissait, elle laissait voir tant de charmes, qu'en peu de temps on la remarqua comme la plus grande beauté du voisinage. Ai-je besoin de vous détailler toutes ses perfections? Non; il suffit de dire qu'elle avait une peau plus douce que l'écaille de la tortue, que ses pattes étaient plus moelleuses que le velours, que ses moustaches avaient douze pouces de longueur au moins, et qu'elle avait dans le regard un charme vraiment admirable

¹ Le conte suivant a été composé pour donner au lecteur anglais un aperçu d'un genre de nouvelle qui n'est pas encore naturalisé chez nous, bien qu'il s'en trouve souvent de pareilles dans les légendes de nos voisins d'Irlande. Les personnages y sont représentés par des animaux, dont les caractères sont dessinés avec mille nuances délicates et subtiles, et avec une aussi grande variété de traits que s'ils appartenaient réellement au monde civilisé.

(Note de l'auteur anglais.)

Comme ce genre de nouvelle n'est pas plus familier en France qu'en Angleterre, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant ici le conte que l'on va lire.

(Note des Traducteurs.)

chez une chatte. Mais si la jeune beauté avait maint et maint adorateur, du vivant même de monsieur et de madame, vous pouvez bien supposer que le nombre n'en diminuait point, quand, à l'âge de deux ans et demi, elle devint orpheline et unique héritière d'un immense patrimoine. Bref, c'était le plus riche parti de toute la contrée. Sans vous ennuyer, ma chère, des aventures de tous ses autres amants, de leurs instances et des refus qu'ils eurent à subir, j'en viens droit aux deux rivaux qui cherchèrent le plus à réussir : le chien et le renard.

Or, le chien était un galant compère, honnête, franc du collier et plein d'affection : « Pour ma part, disait-il, je ne m'étonne pas de voir ma cousine refuser Bruin l'ours et Gauntgrim le loup. Il est sûr qu'ils se donnent de grands airs et se disent *nobles*, eh bien, après ? Bruin a toujours la mine refrignée, et Gauntgrim passe sa vie en colère ; une chatte, quelque peu sensible, mènerait une triste vie avec eux : pour ma part, je suis d'un naturel très-doux, tant qu'on ne me met pas hors de moi, et je n'ai d'autre défaut que de me fâcher si l'on trouble mes repas. Je suis jeune, j'ai bonne mine, je suis ami du plaisir et du jeu ; partant le plus aimable mari que chatte puisse trouver par une journée d'été. Si elle m'épouse, à la bonne heure ; elle peut garder ses biens pour elle-même ; sinon, je ne lui garderai pas rancune, et j'espère n'être pas trop amoureux pour oublier qu'il est au monde d'autres chattes. »

Là-dessus il releva sa queue en trompette et s'en alla chez sa belle, l'air radieux et content.

Le renard entendit le chien qui devisait ainsi à part lui — car le drôle le guettait toujours à la dérobée dans les trous et dans les coins — et il partit d'un éclat de rire, quand le chien eut disparu.

« Ho ! ho ! mon bel ami, dit-il, pas si vite, de grâce ; vous avez le renard pour rival, s'il vous plaît. »

Le renard, comme vous le savez de reste, est un animal qui ne peut jamais rien faire sans rouerie ; et comme, grâce à sa finesse, il était généralement heureux dans toutes ses entreprises, il ne

douta pas un seul instant de pouvoir donner un pied de nez à son rival. Reynard savait qu'en amour il faut, autant que possible, entrer le premier en campagne ; il résolut donc de prendre les devants sur le chien, et de se présenter avant lui à la résidence de la chatte. Mais ce n'était pas chose facile ; car, bien que le renard pût aller plus vite que le chien dans une petite course, il n'était pas de force avec lui dans une marche de quelque durée. « Bah ! dit le renard, ces bonnes pâtes d'animaux-là n'ont jamais grande malice, et je sais déjà comment m'y prendre pour le retarder dans sa route. »

Ainsi parlant, maître renard se met à trotter d'un bon petit train, prenant le plus court, à travers des bois ; puis il gagne sur le chien, se laisse glisser au milieu d'un trou dans la terre, et le voilà qui se met à glapir de la manière la plus piteuse.

A ce bruit, le chien s'inquiète, s'alarme : « Ça, dit-il, voyons si le pauvre renard ne s'est pas fourré dans quelque mauvais pas : ces fins matois-là se mettent toujours dans l'embarras. Dieu soit loué, il ne me vient jamais en tête l'idée d'être un malin. » Et notre brave animal se mit à courir de toutes jambes pour voir ce qui était arrivé au renard.

« Eh ! mon cher, criait celui-ci, que faire ? que faire ? Ma pauvre petite sœur s'est jetée dans ce trou, et je ne puis l'en retirer : bien sûr elle y périra. » Là-dessus il se mit à pousser des hurlements encore plus lamentables qu'avant.

— « Mais mon cher renard, dit le chien tout naïvement, pourquoi n'y suivez-vous pas votre sœur ? »

— « La belle demande, ma foi, reprit le renard ; mais ne voyez-vous pas qu'en essayant d'y pénétrer, je me suis tordu l'échine, et je ne peux plus remuer. Oh ! mon cher, que faire, si ma pauvre petite sœur est étouffée ? »

— « Ne vous tourmentez pas, je vous prie, répondit le chien ; je l'en retirerai dans un instant. » Et le voilà qui s'enfonça à grand'peine dans le trou.

Sitôt que le renard vit que le chien y allait de bonne foi, vite il roula une grosse pierre à l'ouverture du trou, et l'y enfonça

si bien, que le chien, ne pouvant pas se retourner pour repousser la pierre avec les pattes de devant, se trouva prisonnier.

— Ha! ha! cria Reynard, en riant au dehors; amusez-vous bien avec ma pauvre petite sœur, pendant que je m'en vais présenter vos compliments à mademoiselle la chatte.»

Il dit, et le voilà cheminant à son aise, sans s'inquiéter le moins du monde de ce que devenait le pauvre chien. Arrivé dans le voisinage de la belle chatte, il résolut d'aller rendre visite à une vieille pie de ses amies, qui vivait retirée dans un arbre, et qui était parfaitement au fait de toutes les nouvelles de l'endroit. « Car, pensa Reynard, je voudrais bien connaître le côté faible de ma maîtresse en perspective, et m'introduire sans perdre de temps. »

La pie fit au renard un très-cordial accueil, et lui demanda le motif d'un si grand déplacement.

— « Sur ma parole, dit le rusé; c'était avant tout pour le plaisir de vous voir et d'entendre ces piquantes anecdotes que vous racontez avec tant de charme et de grâce; mais, pour vous mettre dans le secret, ça n'ira pas plus loin, n'est-ce pas? vous le jurez.... »

— « Foi de pie, » fit Margot en l'interrompant.

— « Pardon d'avoir douté de vous, continua le renard; j'aurais dû me rappeler que discrétion et pie sont synonymes; je vous disais donc vous connaissez sa majesté la lionne? »

— « Assurément, » dit la pie, se rengorgeant.

— « Eh bien, il lui a pris une fantaisie, c'est-à-dire une idée, oui, là, un caprice pour votre très-humble serviteur, et le lion en est devenu si jaloux, que j'ai cru prudent de décamper: c'est qu'un lion jaloux n'est pas commode, avec votre permission. Mais tenez votre parole. »

Quelle joie pour la pie, qu'une nouvelle de la sorte! Elle ne pouvait faire autrement que de lui rendre la monnaie de sa pièce, avec toutes les nouvelles qu'elle avait en répertoire. Elle raconta tous les cancons qu'on faisait sur Bruin et Gauntgrim; et puis elle en vint à parler de la pauvre jeune chatte. Elle n'ou-

blia pas un seul de ses endroits faibles, soyez-en sûr. Le renard était tout oreille, et il en apprit assez pour se convaincre, malgré les exagérations de la pie, que la chatte ne laissait pas que d'être fort sensible à la flatterie et d'avoir une imagination très-exaltée.

Quand elle eut fini, la pie ajouta : « Mais ce doit être un grand malheur pour vous d'être banni d'une cour aussi brillante que celle du lion. »

— « Quant à cela, dit le renard, j'ai trouvé la consolation de mon exil dans un présent que sa majesté m'a remis à mon départ, comme témoignage de ma sollicitude, au sujet de son honneur et de sa tranquillité domestique : elle m'a donné trois poils de la cinquième jambe de l'amoronthologosphorus; rien que cela! dame Margot, songez-y bien. »

— « Du quoi? » cria la pie, en redressant l'oreille gauche.

— « L'amoronthologosphorus. »

— « Là! dit la pie, et qu'est-ce que c'est que ce mot qui n'en finit pas? mon cher Reynard. »

— « L'amoronthologosphorus est un animal qui vit de l'autre côté du fleuve Bylynx; il a cinq jambes, et sur la cinquième il y a trois poils : et quiconque possède ces trois poils, peut être à tout jamais jeune et beau. »

— « Juste Ciel! je vous en prie, faites-les-moi voir, » dit la pie en élevant la patte.

— « Je voudrais bien pouvoir vous faire ce plaisir, madame; mais il m'en coûterait la vie, rien moins de les montrer à toute autre femme qu'à ma future. Dans le fait ils n'ont de vertu que sur le beau sexe, comme vous pouvez en juger par moi-même; car ils sont tout à fait impuissants à embellir mon pauvre individu; aussi je dois en faire un cadeau de noces, et sa majesté le lion a compensé par la générosité d'un tel don le sacrifice que j'ai fait de l'amour de sa royale moitié. Il faut convenir qu'il y avait dans le présent bien de la délicatesse; mais êtes-vous bien sûre de n'en point parler? »

— « Une pie commère, en vérité! » dit la vieille bavarde.

Alors le renard lui dit bon soir, puis il se retira dans un coin pour se remettre des fatigues de la journée, avant de se présenter chez la jeune et belle chatte.

Dès le matin, Dieu sait comment ! chacun savait par la ville que monsieur le renard avait été banni de la cour pour avoir attiré sur lui les regards de sa majesté la reine, et que le lion l'avait décidé à partir par le don de trois poils qui avaient la vertu de conserver jeune et belle à jamais toute femme qui épouserait le renard.

La chatte fut la première à savoir les nouvelles, et devint toute curieuse de voir un étranger si intéressant et possesseur de secrets qui, suivant le langage du jour, devaient faire le bonheur de tout animal ! Elle ne tarda pas à voir l'accomplissement de ses vœux. Comme elle faisait un petit tour de promenade dans le bois, le renard se ménagea une rencontre avec elle. Soyez sûr qu'il lui fit sa plus belle révérence, et il s'y prit avec tant de grâce pour enjoler la pauvre innocente, qu'elle ne fut pas surprise de l'amour de la lionne. Voyons pourtant ce qu'il advint de son rival, le chien.

« Ah ! le pauvre animal, dit Nymphaline ; on devine sans peine qu'il n'avait pas besoin d'être enterré vif, pour perdre toute chance d'épouser l'héritière. »

— « Attendez la fin, » répondit Fayzenheim.

Quand le chien se vit ainsi fait au même, il se tint pour perdu. En vain il donna de ses pattes de derrière contre la pierre ; il ne réussit qu'à se les meurtrir, et enfin force lui fut de rester coi, la langue hors de la gueule et n'en pouvant plus. « Cependant, dit-il, après avoir repris haleine, je ne veux pas mourir de faim ici, sans faire de mon mieux pour me tirer d'embarras, et s'il n'y a pas moyen de passer par là, voyons, n'y a-t-il pas d'issue à l'autre bout du souterrain. » Ainsi disant, son courage, qui lui tenait lieu de ruse, lui revint, et le voilà procédant avec cette même droiture qui lui était habituelle en toute occasion. D'abord le sentier était excessivement étroit, et il se déchira les flancs contre les pierres dont les pointes anguleuses hérissaient le sol.

Mais peu à peu le chemin devint plus facile, puis il put marcher tout à fait à son aise, jusqu'à ce qu'il parvint à une vaste caverne, où il aperçut un immense griffon, accroupi et fumant une énorme pipe. Le chien ne fut nullement enchanté d'une rencontre si imprévue avec un monstre qui n'avait qu'à ouvrir la gueule pour l'engloutir d'une seule bouchée : pourtant il fit bonne contenance en ce moment critique, et s'approchant avec respect du griffon : « Monsieur, lui dit-il, je vous serais infiniment obligé de vouloir bien m'indiquer la route qui conduit de ce souterrain à la surface de la terre. »

Le griffon ôta la pipe de sa gueule, et, jetant sur le chien un regard terrible : « Misérable ! s'écria-t-il, comment oses-tu venir ici ? Tu voulais sans doute me voler mon trésor ; mais je sais comment traiter les vagabonds de ton espèce, et je vais à coup sûr te dévorer. »

— « Libre à vous, si tel est votre désir, dit le chien ; mais ce serait bien mal se conduire, vous êtes si grand auprès de moi ! Quant à moi, je n'attaque jamais un chien qui n'est pas de ma taille. J'aurais honte de moi-même, si je le faisais ; et, pour ce qui est de votre trésor, mon caractère, dont je garantis l'honnêteté, est trop bien connu pour mériter un tel soupçon. »

— « Sur ma parole, dit le griffon, qui ne put s'empêcher de sourire de ce qu'il voyait, vous avez une singulière franchise dans la manière de vous exprimer ; mais comment, je le répète, êtes-vous venu ici ? »

Alors le chien, qui ne savait pas ce que c'était que de mentir, raconta au griffon toute son histoire ; comme quoi il s'était mis en route pour aller faire sa cour à la chatte, et comment maître renard l'avait attiré dans le souterrain.

Quand il eut fini, le griffon lui dit : « Je vois, mon ami, que vous savez dire la vérité ; j'ai tout justement besoin d'un serviteur comme celui que vous serez pour moi ; ainsi demeurez ici, vous veillerez sur mon trésor pendant mon sommeil. »

— « Deux mots de réponse, dit le chien. Vous avez par trop froissé mes sentiments en suspectant mon honnêteté, et j'aimerais

bien mieux retourner dans le bois et me venger de ce coquin de renard, que de servir un maître qui a de moi une si mauvaise opinion, même s'il me donnait la garde (et bien moins encore la responsabilité) de tous les trésors du monde. Ainsi donc, je vous en prie, laissez-moi m'en aller, et veuillez me mettre sur le vrai chemin qui conduit chez ma cousine la chatte.»

— «Je ne suis pas un griffon à plusieurs paroles, répondit le maître de la caverne, et je te donne à choisir d'être ou mon domestique ... ou mon déjeuner; c'est absolument la même chose pour moi; tu as pour te décider jusqu'à ce que j'aie fumé ma pipe.»

Le pauvre chien ne resta pas si longtemps à réfléchir. «Il est vrai, pensa-t-il, que c'est un grand malheur d'avoir à vivre dans un antre en tête à tête avec un griffon à la mine si rébarbative; mais, probablement, si je le sers bien et fidèlement, il aura pitié de moi quelque jour, et me laissera retourner sur terre, pour faire voir à ma cousine ce que vaut ce fripon de renard; d'ailleurs, quoique je sois disposé à vendre ma vie aussi chèrement que possible, il n'y a pas moyen de lutter contre un griffon qui a la gueule d'une taille aussi monstrueuse.» Bref, il résolut de demeurer avec le griffon.

— «La patte maintenant!» dit l'horrible fumeur, et le chien la lui donna.

— «Allons! dit le griffon, je vais te dire ton service — tiens, regarde.» Et soulevant sa queue, il fit voir au chien un énorme monceau d'or et d'argent dans une cachette creusée sous terre, qu'il recouvrait avec les replis de sa queue. Il y avait encore, ce qui avait pour le chien bien plus de valeur, un immense tas d'os d'un aspect tout à fait séduisant.

— «Maintenant, dit le griffon, pendant le jour je peux donner tous mes soins à cette partie de moi-même; mais la nuit il faut à toute force que je dorme; ainsi, pendant mon sommeil, tu devras me remplacer dans ma surveillance.»

— «Très-bien, dit le chien, pour l'or et l'argent je n'ai rien à dire, mais j'aimerais beaucoup mieux vous voir garder les os; car j'ai souvent faim pendant la nuit, et»

— « Tais-toi, » dit le griffon.

— « Mais, monsieur, dit le chien après un court silence, personne, assurément, ne vient jamais dans une retraite aussi cachée? Quels voleurs craignez-vous, si j'ose vous le demander? »

— « Je sais, reprit le griffon, qu'il y a nombre de serpents dans le voisinage : ils cherchent sans cesse à me dérober mon trésor, et s'ils me surprennent endormi, alors, non contents de me voler, ils feront leur possible pour me piquer à mort; aussi le manque de sommeil épuise mes forces. »

— « Ah! fit le chien, qui aimait avec délices à dormir sa bonne nuit, ce n'est pas moi qui envie votre trésor, monsieur. »

Quand il fut nuit, le griffon, qui était bon physionomiste, et qui vit qu'il pouvait se fier au chien, se coucha dans un autre coin de la caverne. Le chien, qui se donnait beaucoup de mouvement pour se tenir bien éveillé, monta la garde autour du trésor. Cependant l'eau lui venait à la bouche, car il ne pouvait s'empêcher de flairer de temps à autre un certain tas : mais il finit par se dire : « Ce qui est fait est fait, et puisque j'ai promis de servir le griffon, je dois le faire comme il convient à un honnête chien. »

Vers le milieu de la nuit il vit un grand serpent qui se glissait le long de la caverne; mais il aboya si fort que le griffon se réveilla, et le serpent s'enfuit en toute hâte.

Le griffon, enchanté, donna au chien un os pour s'amuser. Chaque nuit le chien veillait sur le trésor, et il s'en acquittait si bien, que pas un serpent, à la fin, n'osa se montrer; aussi le griffon passait d'excellentes nuits.

Le chien trouvait dans sa position bien plus de douceurs qu'il ne l'avait espéré. Le griffon lui donnait régulièrement un os pour son souper, et charmé de sa fidélité, il devint un maître aussi agréable que pouvait l'être un griffon. Toutefois le chien nourrissait au fond de son cœur le désir impatient de retourner sur la terre. N'ayant cependant tout le jour rien d'autre à faire qu'à dormir couché par terre, il rêvait incessamment aux charmes de

sa cousine la chatte, et il faisait, *in petto*, pleuvoir sur son coquin de rival la plus rude volée que jamais renard eût eu l'honneur de se voir administrée par un chien. Il se réveillait tout haletant. Hélas ! il ne pouvait réaliser ses rêves !

Une nuit qu'il veillait, comme de coutume, sur le trésor, il fut étrangement surpris de voir entrer dans la caverne un joli petit chien, tacheté de noir et de blanc, qui se mit bientôt à caresser notre honnête chien de garde, en remuant la queue de plaisir.

« Ah ! mon mignon, dit le gardien (car nous lui donnerons désormais ce nom pour le distinguer du nouveau venu), vous auriez bien mieux fait, pendant la plus grande partie de votre route, d'aller à reculons. Tenez, il y a là un énorme griffon endormi dans un coin ; sitôt son réveil, il va ou vous dévorer, ou faire de vous un domestique, comme il a fait de moi. »

— « Je sais ce que vous voulez me dire, répliqua le petit chien, et je suis descendu ici pour vous délivrer. La pierre ne ferme plus l'entrée du souterrain, et vous n'avez plus qu'à me suivre ; venez, mon frère, venez. »

Le chien avait bien grande envie de le suivre : « Ne me tentez pas, mon bon petit ami, dit-il ; soyez sûr que je serais trop heureux de me sauver de cette froide prison, et de me rouler encore sur l'herbe tendre ; mais si j'abandonne le griffon, mon maître, ces damnés serpents, qui font toujours le guet, vont entrer ici et dérober son trésor — qui sait ? peut-être le piquer lui-même à mort. »

Alors le petit chien s'avança tout près du gardien, s'entretint longuement avec lui, lui fit mille caresses, le lécha sur les deux joues, et, le prenant par l'oreille, s'y prit de mille manières pour l'arracher à la garde de son trésor ; mais le chien ne bougea point, malgré la violente tentation qu'il en avait.

A la fin le petit chien, voyant que c'était peine perdue, lui dit : « Eh bien donc, puisqu'il faut vous laisser, adieu ! Mais la course que j'ai faite à votre recherche m'a donné une telle faim, que je vous prierai de me faire passer un de ces os ; ils ont une

odeur appétissante, et un de moins sur une si grande quantité, ne saurait faire faute.»

— « Hélas ! reprit le gardien, les yeux baignés de larmes, que je suis malheureux d'avoir mangé celui que mon maître m'a donné, autrement je vous l'aurais offert, et bien volontiers encore. Mais je ne puis vous en donner un de ceux-ci ; car j'ai promis à mon maître de les garder, et je l'ai juré en levant la patte. Je suis persuadé qu'un chien d'apparence aussi respectable que vous l'êtes, n'insistera point davantage. »

— « Ah bah ! reprit le petit chien avec humeur, quel non-sens dites-vous là ! sûrement un grand griffon peut se passer d'un petit os, qui est bon pour moi. » Et, passant le museau sous le gardien, il essaya, sans plus tarder, d'en attraper un.

Alors le gardien se mit en colère, et, malgré toute sa répugnance, il prit le petit chien par la nuque et le poussa dehors, sans pourtant lui faire le moindre mal. Tout à coup le petit chien se change en un serpent monstrueux, plus gros que le griffon lui-même. Le gardien se mit à aboyer de toutes ses forces.

Le griffon se leva en sursaut, et le serpent se jeta sur lui avant qu'il fût bien éveillé. Que n'étiez-vous pas à ce terrible combat, ma chère Nymphaline ! vous auriez vu comme ces deux ennemis s'enveloppaient, s'enlaçaient l'un l'autre, comme ils dardaient l'un contre l'autre leurs langues de feu.

A la fin le serpent eut le dessus, et il allait percer le griffon de son dard au défaut des écailles qui lui servent de cuirasse ; mais le chien le saisit à la queue et le mordit si cruellement, qu'il se retourna malgré lui, pour se défaire du nouvel assaillant. Le griffon profita de l'occasion, attrapa le serpent par la gorge avec ses griffes et l'étrangla de la belle manière.

Sitôt que le griffon fut remis de l'émotion du combat, il combla de mille caresses le chien son sauveur. Celui-ci lui raconta toute l'histoire, et le griffon vit alors clairement que le serpent mort était le roi de son espèce, qui avait le don de se métamorphoser à son gré.

« S'il avait séduit ta bonne foi, dit-il ; si tu avais même un

instant abandonné le trésor ; ou, si tu lui en avais donné une partie, que dis-je, un os seulement, c'en était fait de toi à l'instant même ; et moi, j'étais mort avant d'avoir pu me réveiller ; mais non, personne au monde, pas même la créature la plus malfaisante, n'a le pouvoir de faire tort aux honnêtes gens ! »

— « Je l'ai toujours pensé, répondit le chien ; et maintenant, monsieur, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous endormir, et de vous fier à moi pour le reste. »

— « Non pas, dit le griffon ; je n'ai plus besoin désormais d'un serviteur ; car à présent que le roi des serpents est mort, les autres ne viendront plus me tourmenter. C'était uniquement pour assouvir son avarice que ses sujets osaient affronter l'autre du griffon.

A ces mots, le chien ne se sentit pas de joie, et, se levant sur les pattes de derrière, il conjura le griffon dans les termes les plus pathétiques de le laisser retourner sur terre pour aller voir sa maîtresse la chatte, et mettre en pièces son rival le renard.

« Va, tu n'as pas affaire à un maître ingrat, dit le griffon ; tu retourneras sur la terre, je veux même t'apprendre toute la finesse de notre race ; et c'est bien autre chose que cette misérable petite engeance de renard ; je te promets que tu pourras en revendre à ton rival. »

— « Ah, pardonnez-moi, dit brusquement le chien, je vous en ai la même obligation ; mais je trouve que l'honnêteté vaut bien la ruse toujours, et je crois qu'il y a beaucoup plus de sécurité pour moi à être chien d'honneur, qu'à connaître toutes les roueries du monde. »

— « Bien, répondit le griffon, tant soit peu piqué de la brusquerie du chien ; agissez à votre guise ; je vous souhaite tout le succès possible. »

Alors il lui ouvrit une porte dérobée sur un côté de la caverne, et le chien vit un large sentier qui menait droit à la forêt. Il remercia le griffon de tout son cœur, et se mit à courir, en remuant la queue, par un beau clair de lune. « Ah ! ah ! maître

renard, dit-il, il n'y a pas pour un honnête chien de piège qui n'ait deux issues, si malin que vous croyez être.»

Là-dessus, le voilà qui roule galement la queue au-dessus de sa jambe gauche, et qui s'achemine au grand trot vers la demeure de la chatte. Quant il l'eut aperçue, il s'arrêta pour se rafraîchir à un étang où se trouvait, devinez qui, ... notre comère la pie!

«Eh que voulez-vous, l'ami?» dit-elle d'un ton dédaigneux, car le chien paraissait un peu défait par suite de son voyage.

— «Je vais voir ma cousine la chatte,» répondit-il.

— «Votre cousin! oui-da, venez donc, dit la bavarde; ne savez-vous pas qu'elle va épouser le renard? Ce n'est pas le moment pour elle de recevoir les visites d'un rustre comme vous.»

Ces paroles jetèrent le chien dans une grande colère, et pen s'en fallut qu'il ne donnât un bon coup de dent à la pie pour sa façon grossière de communiquer aux gens d'aussi mauvaises nouvelles. Il se modéra pourtant, et, sans lui faire l'honneur d'une réponse, alla droit au logis de la chatte. Mademoiselle était assise à sa fenêtre: le chien ne l'eût pas plus tôt aperçue, qu'il en perdit, non pas la tête, mais le cœur. Jamais chatte aussi séduisante n'avait frappé ses regards: il s'avance, la queue en l'air, et de la façon la plus gracieuse. Mais la chatte se lève, lui ferme la fenêtre au nez, et là le renard s'y montre à sa place.

«Sors, coquin! sors! s'écria le chien, en montrant les dents; sors! je te défie en combat singulier, je n'ai pas oublié ta malice; tu vois que je ne suis pas resté longtemps enfermé dans la caverne, et que je suis en état de te punir de ta scélératesse.»

— Va-t'en chez toi, imbécille, dit le renard d'un ton goguenard; tu n'as pas affaire ici, et pour ce qui est de te battre — bah!»

Là-dessus le renard quitta la fenêtre et disparut. Mais le chien, au comble de la fureur, se mit à gratter vigoureusement à la

porte, et il fit un tel vacarme, que pour le coup la chatte elle-même vint à la fenêtre.

« Qu'est-ce à dire ? lui cria-t-elle avec colère ? Que signifie cette insolence ? Qui êtes-vous et que voulez-vous faire ici ? »

— « O ma chère cousine, dit le chien, n'ayez pas ce ton sévère ; je suis venu dans l'intention de vous faire une visite ; et, quoi que vous fassiez, laissez-moi vous supplier de ne pas écouter ce vilain renard ; vous ne sauriez vous imaginer quel gueux cela fait ! »

— « Quoi ! dit la chatte, toute rouge de honte ; osez-vous traiter ainsi ceux qui valent mieux que vous ? Je le vois, vous avez quelque dessein sur moi ; partez à l'instant. »

— « C'est assez, madame, reprit le chien avec fierté ; vous n'avez pas besoin de me le dire deux fois. Adieu. »

Alors il battit en retraite, mais à pas comptés, et s'alla loger sous un arbre, où il s'arrangea pour passer la nuit. Le lendemain il y avait un étrange mouvement dans le voisinage ; un étranger, dont la manière de voyager était toute différente de celle du chien, était arrivé vers la fin de la nuit, et avait établi sa demeure au fond d'une vaste caverne creusée dans un rocher escarpé. Il avait fait tant de bruit en fendant l'air de ses ailes, qu'il avait réveillé tous les oiseaux, tous les quadrupèdes de la contrée ; et le renard, que ses remords ne laissaient jamais dormir d'un sommeil bien profond, mettant le nez à la fenêtre, reconnut, non sans de vives alarmes, que cet étranger n'était rien moins qu'un griffon monstrueux.

Or, les griffons sont les bêtes les plus riches de l'univers : c'est pour cela qu'ils gardent leurs trésors si bien enfouis dans la terre. Quand il leur arrive de faire une visite *en haut*, ce n'est pas une de ces choses qu'on oublie si vite.

La pie était tout en émoi. Que pouvait vouloir le griffon dans le pays ? Elle résolut d'aller jeter un coup d'œil dans la caverne ; la voilà donc qui se perche toute tremblante sur le roc, se donnant l'air de ramasser des broussailles pour son nid.

« Hola ! madame, cria une voix rauque, et elle vit le griffon

qui passait la tête hors de la caverne; hola! vous êtes justement la dame à qui j'ai affaire; vous connaissez tous les habitants des environs, n'est-ce pas?»

— «Oui, tout ce qu'il y a de plus distingué, votre seigneurie, certainement,» dit la pie, en faisant la révérence.

A ces mots, le griffon sortit de la caverne, puis fumant tranquillement sa pipe en plein air, pour mettre Margot à son aise: «Avez-vous ici, continua-t-il, quelques animaux de bonne famille, établis dans le voisinage?»

— «Oh! de la plus haute volée, votre seigneurie, parole d'honneur. Voilà dix ans que j'y vis moi-même, et la grande héritière la chatte, qui demeure là-bas, attire ici grande affluence d'étrangers.»

— «Hum! une héritière, en vérité! Vous vous connaissez bien en héritières, dit le griffon. Il n'y a qu'une héritière au monde, et c'est ma fille.»

— «Excusez-moi! Votre seigneurie a une famille? Je vous demande mille pardons. Mais je n'ai vu que l'équipage de votre seigneurie, la nuit dernière, et je ne savais pas que vous voyagiez en compagnie.»

— «Ma fille m'a précédé, et elle était logée en lieu sûr avant mon arrivée. Elle ne vous a pas dérangée, j'ose le dire, comme moi; car elle file doux comme un cygne; mais moi, j'ai la goutte à la patte gauche, et voilà pourquoi je souffle et gémis si fort en voyageant.»

— «Irai-je chez mademoiselle griffonne, voir comment elle se trouve après son voyage?» dit la pie, en s'avançant.

— «Non, merci; je n'ai pas l'intention de la laisser voir pendant mon séjour ici, ça la dérange, et puis je crains un enlèvement de la part des jeunes animaux, si jamais ils venaient à savoir comme elle est belle; c'est mon portrait vivant, mais elle est d'une légèreté qui n'a pas de nom! Ce n'est pas que je me mettrais beaucoup en peine, si elle s'en allait avec un galant de condition; je ne serais pas obligé de lui compter sa dot, qui est énorme, et je ne suis pas fort pour lâcher mon argent, madame, quand je le tiens une fois! ho, ho, ho!....»

— « Milord a trop d'esprit; mais si vous refusiez votre consentement, » dit la pie, qui brûlait de connaître toute l'histoire de famille d'un si grand seigneur.

— « Je n'en aurais pas moins à lui compter sa dot. Elle lui a été léguée par son oncle, le dragon. Mais que tout cela reste entre nous, au moins. »

— « Votre seigneurie peut compter sur ma discrétion; je lui souhaite bien le bonjour. »

Et la voilà partie à tire-d'aile, et tout d'une haleine jusqu'à la demeure de la chatte. Les deux amants déjeûnaient en tête à tête, et le renard tenait sa patte sur son cœur. « Touchant spectacle! » cria la pie. La chatte devint toute rouge, et pria Margot de prendre un siège.

C'est alors que la pie donna carrière à sa langue, elle jasa, caqueta, cancanna il fallait voir comme! Elle leur conta toute l'histoire du griffon et de sa fille, en y joignant une foule d'anecdotes, dont le griffon ne lui avait jamais soufflé le premier mot.

La chatte était tout oreille. Une autre jeune héritière dans le voisinage serait une rivale redoutable. « Mais la griffonne est-elle jolie? » dit-elle.

— « Jolie! cria la pie. Oh! si vous aviez pu voir le père! quelle bouche et quels yeux, et quelle stature! et elle est, dit-il, son portrait vivant! Mais que dites-vous, monsieur Reynard; vous qui avez tant couru le monde, vous aurez peut-être vu la jeune lady? »

— « Quoi? non je ne puis dire que je l'aie vue, répondit le renard comme sortant d'une rêverie; mais elle doit être prodigieusement riche. Je parie que ce gros butor de chien ira roder autour d'elle. »

— « Ah, à propos, dit la pie, quel tapage il a fait à votre porte hier; pourquoi ne le receviez-vous pas, ma chère? »

— « Oh! fit la chatte d'un air froid, monsieur Reynard dit que c'est un vilain caractère, toujours à la piste des bons partis, et qui cache les plus dangereuses dispositions à mordre sous un faux

semblant de bonhomie. J'espère qu'il ne vous cherchera plus querelle, mon cher Reynard ! »

— « A moi ! ô le pauvre malheureux ! non — il peut faire quelque scandale ; il sait cependant qu'une fois en colère, je suis un vrai diable pour mordre ; — mais on ne doit pas se vanter soi-même. »

Dans la soirée, le renard se sentit un étrange désir d'aller voir le griffon fumant sa pipe ; mais que faire ? Le chien était posté sous l'arbre en face, épiant ses mouvements, sans nul doute. Or, le renard ne tenait pas le moins du monde à prouver qu'il mordait comme un diable, ainsi qu'il l'avait déclaré. Enfin il s'avisa de recourir à un stratagème pour se débarrasser de l'ennemi. Un jeune lapin fashionable, espèce de petit-maitre de province, était venu en passant voir sa cousine pour lui présenter ses hommages, et le renard, le prenant à part, lui dit : « Voyez-vous ce misérable chien qui fait le gaet sous l'arbre ? Eh bien, il s'est très-mal conduit avec votre cousine, la chatte ; et vous devez certainement l'appeler en duel — excusez ma hardiesse — sans l'estime que j'ai pour votre caractère, je ne me serais pas permis une telle démarche ; vous savez si je voudrais châtier moi-même l'insolent ; mais quel scandale cela ferait ! Ah ! si j'étais le mari de votre cousine, ce serait tout autre chose. Mais vous sentez quels cancons cette maudite pte ne manquerait pas de faire ! »

Le lapin était tout sot ; il assura le renard qu'il n'était pas de force avec le chien ; qu'il était tout dévoué à sa cousine, bien certainement, mais qu'il ne voyait pas de nécessité à se mêler de ses affaires domestiques ; bref, il essaya de tous les moyens possibles pour se tirer de ce mauvais pas ; mais le renard mit tant d'adresse à flatter sa vanité, il lui assura d'un si grand sérieux que le chien était le plus grand poltron du monde, et qu'il lui ferait de bien humbles excuses ; il lui fit un tableau si éloquent de la gloire que lui vaudrait un si courageux exploit, qu'enfin il décida le lapin à sortir et à provoquer le chien.

« Je veux être votre second, dit le renard, et la grande

plaine de l'autre côté du bois, à deux milles d'ici, sera le champ de bataille; là on ne nous verra point. Vous allez en avant, je vous rejoins dans une demi-heure, et, encore un mot, écoutez, dans le cas où il accepterait le défi, et que vous auriez la moindre crainte, je serai dans la plaine, et je vous débarrasse de l'affaire avec le plus grand plaisir; comptez sur moi, mon cher monsieur.»

Le lapin se mit en route. Le chien fut un peu surpris de la témérité de la pauvre créature; mais apprenant que le renard devait y venir, il consentit volontiers à se rendre sur le terrain. Cet empressement n'était pas précisément du goût de messire lapin; il se mit à marcher bien lentement au rendez-vous, et n'y voyant pas le renard, il lui prit une panique, et pendant que le chien, la tête appuyée contre la terre, flairait de toutes ses narines l'arrivée du renard, notre poltron se fourra dans un terrier et laissa le chien s'en retourner.

Pendant le renard était déjà au rocher; il marchait à pas de loup, regardant à droite et à gauche avec une extrême précaution; car il avait certain pressentiment vague qu'un père griffon ne devait pas être extrêmement poli avec les renards.

Il y avait deux trous dans le roc, l'un en bas, l'autre en haut, un étage au-dessus et un au-dessous; or, tandis que le renard allait furetant, il vit une énorme griffe qui lui faisait signe.

« Ah! ah! dit le renard, c'est notre coquette, c'est la jeune griffonne, je le parie.»

Il s'approche, et une voix lui dit: « Charmant monsieur Reynard! ne pourriez-vous pas trouver le moyen d'arracher une infortunée griffonne à l'odieuse captivité de cette caverne? »

— « O Ciel! s'écria tendrement le renard, quelle belle voix! Ah! mon pauvre cœur, quelle jolie griffe. Serait-il possible! Quoi, cette voix serait celle de la fille de monseigneur le grand griffon? »

— « Silence, flatteur, pas si haut, de grâce! Mon père fait sa promenade du soir, et il a l'oreille très-fine. Il m'a lié mes pauvres ailes dans la caverne; il a si grand'peur qu'on ne m'enlève; vous savez que toute ma fortune est placée sur ma tête.»

— « Ne parlez pas de fortune, dit le renard; mais comment vous délivrer? Dois-je entrer et ronger la corde? »

— « Hélas! reprit la demoiselle, c'est par une énorme chaîne que je suis attachée. Cependant vous pouvez entrer, vous serez plus à votre aise pour me parler. »

Le renard regarda autour de lui avec précaution, et ne voyant pas de traces de griffon, il pénétra dans la caverne inférieure, et monta par l'escalier jusqu'à l'étage d'en haut; à peine entré, il aperçut des tas énormes de bijoux et d'or, et mille trésors différents.... Certes, le vieux griffon avait bien pu rire de la pauvre chatte quand on l'avait traitée d'héritière. Le renard fut ivre de joie à la vue de ces preuves non équivoques d'opulence, et il entra dans la caverne supérieure, avec l'intention bien arrêtée de tomber éperdument amoureux des charmes de la griffonne.

Il y avait cependant un immense abîme entre le palier de l'escalier et l'endroit où la jeune captive était enchaînée, et notre compère jugea le passage impossible. La caverne était très-sombre; mais il en vit assez de la figure de la jeune griffonne, pour juger, malgré sa robe, qu'elle était le portrait de son père et la plus hideuse héritière que le monde eût jamais vue.

Malgré cela, il dissimula son dégoût, et se mit à lui débiter un tel chapelet de compliments, que mademoiselle en parut tout émerveillée. Il la supplia de s'enfuir avec lui au premier moment qu'elle serait libre.

« Impossible, dit-elle; mon père ne me retire jamais mes chaînes qu'en sa présence, et alors je ne puis m'éloigner de sa vue. »

— « Le misérable! cria le renard; et que faire donc? »

— « Quoi? tenez, je ne connais qu'un seul moyen, reprit la griffonne, le voici : Je lui prépare toujours sa soupe, et si je pouvais y mettre un narcotique pour l'endormir avant qu'il ait eu le temps de m'enchaîner, je pourrais m'échapper, emportant avec moi tous mes trésors. »

— « Charmant! s'écria le renard; quelle invention! que d'esprit! Je sors chercher à l'instant des pavots. »

— « Hélas ! fit la récluse, les pavots sont impuissants sur les griffons. Le seul philtre pour endormir mon père, c'est une jeune chatte, bien tendre, bouillie dans sa soupe ; c'est étonnant, l'effet que cela produit sur lui ! Mais où trouver une chatte ? et il faut une chatte vierge encore ! »

Le renard fut quelque peu surpris d'une recette aussi bizarre. « Mais, pensa-t-il, les griffons ne font pas comme le reste du monde, et une aussi riche héritière ne s'obtient point par des moyens ordinaires. »

« Je connais une chatte, une chatte vierge, dit-il après une courte pause ; mais j'éprouve un peu de répugnance à l'idée d'en faire un pot au feu pour le griffon. Un chien ne ferait-il pas bien l'affaire ? »

— « Ah ! c'est bien mal ! dit la griffonne, faisant semblant de pleurer ; vous êtes amoureux de la chatte, je le vois ; eh bien, épousez-la, la pauvre naine, et laissez-moi mourir de douleur. »

En vain le renard protesta qu'il ne donnerait pas un brin de paille à la chatte ; rien ne put calmer la griffonne que l'assurance formelle, que, bon gré, mal gré, il amènerait la pauvrete dans la caverne pour la faire bouillir dans la soupe du griffon.

— « Mais comment l'amèneriez-vous céans ? » demanda-t-elle.

— « Je m'en charge, dit le renard. Mettez seulement un panier en dehors de la fenêtre, et montez-le au moyen d'une corde ; au moment où il arrive à la croisée, mettez la patte dessus, mais vite, vite ; car elle est terriblement agile. »

— « Fi donc ! reprit l'héritière ; la jolie griffonne que je ferais, si je ne savais pas comment prendre une chatte. »

— « Mais il faut pour cela que votre père soit sorti, » dit le renard.

— « Certainement, il fait sa promenade chaque soir au coucher du soleil. »

— « A demain donc, » dit le renard, impatient de posséder le trésor.

Ces arrangements pris, le renard jugea qu'il était temps de battre en retraite ; il descendit les escaliers, et voulut en passant

dérober quelques lingots; mais c'était trop lourd à porter, et il fut obligé de reconnaître à part-lui l'impossibilité d'emporter le trésor sans prendre aussi par-dessus le marché la griffonne, dont les reins lui semblaient diablement forts.

Il retourne au logis de la chatte, et quand il fut chez elle, quand il vit comme tout y avait un air plus que modeste au prix des splendeurs étalées chez le griffon, il fut on ne peut plus étonné d'avoir jamais pensé que la chatte eût la moindre prétention aux idées de grandeur. Néanmoins il déguisa sa trahison, et sa maîtresse trouva qu'il n'avait jamais été plus aimable.

« Devinez seulement, dit-il, où j'ai été? Chez notre nouveau voisin le griffon; c'est un charmant personnage, plein d'une affabilité exquise, et qui a toutes les manières de la cour. Quant à cette extravagante de pie, il a tout de suite jugé son caractère; et quant à ce qu'il a dit d'une prétendue fille, pure *charge*, il n'en a pas. Vous savez que *la charge* est un amusement à la mode dans le grand monde. Il n'a, dit-il, entendu parler que de votre beauté, et comme je lui faisais part de notre union prochaine, il a insisté pour donner un grand bal et un souper en l'honneur de cet événement. Vraiment, c'est un galant ci-devant jeune homme, et il se meurt d'envie de vous voir. Aussi force m'a été d'accepter l'invitation. »

— « Et impossible de faire autrement, fit l'ingénue; elle était, je crois l'avoir dit déjà, très-sensible à la flatterie. »

— « Voyez seulement comme il a des attentions délicates, dit le renard. Comme il est très-mal logé pour une bête de son rang, et que ses trésors occupent tout le rez-de-chaussé, il est forcé de donner la fête à l'étage supérieur; alors il y aura pour les convives une corbeille suspendue en dehors, et lui-même il les fera monter jusqu'en haut. Quelle *condescendance*! Mais les grands sont si aimables! »

La chatte, élevée dans la retraite, fut d'une joie folle à l'idée de voir tant de magnificence, et ce fut l'unique entretien du couple amoureux tout le jour suivant. Quand à la brune maîtresse renard, mettant le nez à la fenêtre, vit son ancien ami, le chien, couché

comme d'habitude et guettant son rival d'un air rébarbatif, « ah! la mandite créature! dit-il, je l'avais complètement oubliée, que faire à cette heure? Je ne pèserais pas lourd dans ses griffes, s'il me voyait seulement poser la patte sur le seuil de la porte. »

Et le voilà qui rumine dans sa tête un moyen de se délivrer de son rival; à la fin il s'arrête à un expédient vraiment très-curieux : il désirait que la chatte sortît avant lui et l'attendît un peu sur la route, à quelques pas de là. « Car, dit-il, si nous sortions ensemble, nous serions insultés par le chien, ce n'est pas douteux; il sait bien qu'en présence d'une dame, l'usage ne permet pas à une personne de mon rang de venger un affront. Mais quand je suis, il est si poltron, le misérable! qu'il n'osera pas dire que son âme lui appartient seulement; laissez la porte ouverte, et je vous suis à l'instant même. »

L'esprit de la chatte était tellement prévenu contre son pauvre cousin, qu'elle crut aveuglément, l'ingénue! tout ce qu'on lui disait contre son caractère; aussi recommanda-t-elle mille et mille fois à son amant de ne pas ravalier sa dignité, en descendant jusqu'à une querelle avec un chien; puis elle partit la première.

Le chien vint au-devant d'elle d'un air très-moderste, et la pria de lui permettre quelques mots seulement; mais elle le reçut avec tant de hauteur, qu'il en perdit le courage, et il s'en retourna sous son arbre, plus furieux que jamais après son rival. Mais quelle fut sa joie, quand il vit que la chatte avait laissé la porte ouverte. « Ah! ah! brigand, pensa-t-il; tu ne peux plus m'échapper. » En un saut il fut à la porte de derrière. Et quelle fut sa surprise à la vue du renard, étendu sur la paille, palpitant comme si son cœur voulait briser sa poitrine, et roulant ses yeux dans les angoisses de la mort.

« Ah, mon ami, dit le renard d'une voix altérée; vous êtes vengé, mon heure et venue; je vais rendre l'âme; mettez votre patte dans la mienne, et dites que vous me pardonnez. »

En dépit de son ressentiment, le généreux chien ne pouvait mettre la dent sur un moribond.

« Vous m'avez joué un tour indigne, dit-il; vous avez

voulu me laisser mourir de faim dans une caverne, et il est bien clair que vous m'avez desservi dans l'esprit de ma cousine : certes, je songeais à me venger ; mais si vous vous mourez véritablement, cela change la thèse. »

— « Oh ! oh ! murmura le renard d'un ton lamentable ; il n'y a plus de remède ; la pauvre chatte est allée chercher le docteur singe, mais il n'arrivera pas à temps. Quel supplice qu'une mauvaise conscience à son lit de mort ! Mais attendez le retour de la chatte, et je vous rendrai pleine justice auprès d'elle avant d'expié. »

Le brave et digne chien fut ému à la vue de son ennemi mortel, réduit à un si triste état, et il fit de son mieux pour le consoler.

« Oh ! oh ! dit le renard, j'ai le gosier si sec, que je brûle ; » et, tirant la langue hors de la gueule, il roula ses yeux d'une manière plus effrayante que jamais.

— « N'y a-t-il pas d'eau ici ? » demanda le chien, cherchant autour de lui.

— « Hélas ! non ! Pourtant oui, j'y pense maintenant, il y en a un peu dans ce petit trou qui est dans la muraille ; mais comment y atteindre ? c'est si haut qu'il m'est impossible, faible comme je le suis, d'y grimper, et je n'ose pas demander un tel service à quelqu'un que j'ai si cruellement offensé. »

— « N'en parlons plus, dit le chien ; mais le trou est bien petit, je ne saurais y fourrer le museau. »

— « Non ; mais si vous grimpez sur cette pierre et que vous passiez votre patte dans le trou, vous pourrez la plonger dans l'eau, et par ce moyen désaltérer mon pauvre gosier tout desséché. Oh ! quel supplice d'avoir une mauvaise conscience ! »

Le chien monta sur la pierre, et, se dressant, tout debout, il mit une patte de devant dans le trou ; tout à coup le renard tire une corde qu'il avait cachée sous la paille, et le chien se trouva serré contre le mur, la patte dans un nœud coulant. « Misérable ! » dit-il en se retournant ; mais le renard se lève de dessus la paille, attache avec ses dents la corde à un clou à

l'autre extrémité du mur, et détale, en lui criant : « Adieu, mon cher ami ; gardez-vous désormais de croire aux conversions soudaines ! » Puis il laisse le chien sur ses jambes de derrière pour garder la maison.

Le renard trouva la chatte qui l'attendait au rendez-vous désigné, et ils s'en allèrent ainsi, se faisant l'amour, jusqu'à la cave. Il faisait nuit alors, toutefois ils virent la corbeille qui attendait en bas ; le renard aida la pauvre chatte à s'y placer. « Il n'y a de place que pour un, dit-il, montez la première ! »

On hissa la corbeille : le renard entendit un miaulement lamentable, et puis plus rien. « Voilà pour la soupe du griffon, » pensa-t-il. Il attendit patiemment quelque temps, puis la griffonne, agitant la griffe à la fenêtre, lui dit d'un ton joyeux : « Tout va bien, mon cher renard ; mon père a pris sa soupe et dort aussi profondément qu'un roc ! Le plus grand bruit du monde ne l'éveillerait pas maintenant, jusqu'à ce qu'il ait *cuvé* sa chatte bouillie : et ce ne sera pas avant douze bonnes heures. Venez m'aider à emballer le trésor ; je serais désolée de laisser un seul diamant après moi. »

— « Et moi aussi, dit le renard ; un instant, je vais faire le tour par l'entrée du bas. Quoi, la porte est fermée ! De grâce, charmante griffonne, veuillez l'ouvrir à votre impatient adorateur. »

— « Hélas ! mon père a caché la clef ! Je ne sais jamais où il la place ; il vous faut monter par la corbeille ; tenez, je vous la descends. »

Le renard se sentait quelque répugnance à se risquer dans le même moyen de transport qu'avait pris sa maîtresse pour aller se faire bouillir ; mais le plus matois se laisse aller quand il s'agit d'argent à gagner, et l'avarice peut attraper même un renard au piège. Il se plaça donc aussi commodément que possible dans la corbeille, et il fut monté en moins de rien. Mais le panier s'arrêta au moment même d'atteindre la fenêtre, et le renard sentit, avec un léger frisson, la patte de la griffonne lui caresser le dos.

« Oh ! la belle robe ! dit-elle d'un ton doux et tendre. Oh ! la belle fourrure ! je n'en ai jamais vu de pareille. »

— « C'est trop aimable à vous, dit le renard ; mais vous en jugerez bien plus à votre aise, quand je serai entré. Hâtez-vous, je vous en prie. Pourquoi perdre un seul instant ? »

— « Non, je n'en ai jamais vu de pareille ; je ne m'étonne pas de vos succès près des dames. »

— « Ah ! bien-aimée griffonne, ma fourrure est à vous à jamais ; mais vous me pincez un peu trop fort. »

À peine avait-il dit, la corbeille redescendit, mais sans le renard. Quant à lui, il se trouva lui-même pris par la queue, et suspendu vers le milieu du rocher au moyen d'une poulie, dans le genre absolument de celle où il avait attrapé le chien.

Je vous laisse à deviner sa consternation ; il se mit à glapir de toutes ses forces — car le plus cruel supplice pour un renard est d'être pendu par la queue, la tête en bas. Alors la porte de la caverne s'ouvrit, et il en sortit le griffon lui-même, fumant sa pipe au milieu d'un cercle formé des plus fashionables du voisinage.

« Oh ! frère ! dit l'ours, en riant presque à en mourir ; qui a jamais vu encore un renard pendu par la queue ? »

« Vous n'avez pas besoin d'un médecin, » dit le docteur singe.

« Un joli parti, ma foi ! la fille d'un griffon pour une créature comme toi ! » dit la chèvre, en se pavanant auprès de lui.

Le renard grinçait des dents de douleur et ne disait mot. Mais le coup le plus poignant pour lui, ce fut la pitié que lui témoigna un gros imbécille d'âne, en lui assurant d'un grand sérieux qu'il ne voyait pas du tout de quoi rire dans sa position !

« En tout cas, finit par dire le renard, tout trompé, dupé, trahi que je suis, j'ai joué le même tour au chien ; allez vous moquer de lui, messieurs, il le mérite bien autant que moi, je vous le jure. »

— « Pardonnez-moi, dit le griffon, ôtant sa pipe de la gueule ; jamais on ne rit d'un honnête homme. »

— « Et tiens, dit l'ours, le voici justement. »

En effet, le chien, après de longs efforts, avait rompu la corde

en deux et délivré sa patte; l'odeur du renard l'avait mis en état de suivre sa piste, et il arrivait altéré de vengeance et se trouvant déjà vengé.

Mais sa première pensée fut pour sa cousine. « Ah ! où est-elle ? » demanda-t-il avec des cris touchants; bien sûr que ce vilain renard lui aura servi quelque plat de sa façon.

— « En vérité, j'en ai peur, mon vieil ami, répondit le griffon; mais ne te désole pas : après tout, elle n'avait rien de remarquable. Tu épouseras ma fille la griffonne, tu hériteras de tous mes trésors, hein ! et de tous les os dont tu fus jadis le gardien si loyal. »

— « Ne m'en parlez pas, dit le fidèle chien; je n'ai que faire d'aucun de vos trésors, et sans vouloir être brutal, votre griffonne peut bien aller au diable. Je ferai le tour du monde; mais je retrouverai ma chère cousine. »

— « Regarde là, donc, » dit le griffon; et la belle chatte, plus belle que jamais, s'élança de la caverne, et vint se jeter entre les pattes du chien.

Plaisant spectacle, n'est-ce pas ? pour le renard ! Il en savait assez du cœur féminin, pour se convaincre qu'une langue douce et sensée peut faire excuser maintes petites infidélités; mais servir vivante de pot au feu à un griffon, non, l'offense n'était point pardonnable !

« Vous me comprenez, monsieur Reynard, dit le griffon; je n'ai pas de fille, et c'était à moi que vous faisiez l'amour. Sachant quelle espèce de créature c'est qu'une pie, je me suis amusé à lui faire des *charges*; vous savez que c'est l'amusement en vogue à la cour. »

Le renard fit un grand effort et sauta à terre, laissant sa queue sur le champ de bataille, et elle ne repoussa guère vite.

« Tiens ! dit le griffon, comme tous ces animaux ont ri de la figure que faisait le renard en gagnant le bois à toutes jambes. Le chien bat le renard, auprès des dames, après tout; et roué comme il l'est du reste, le renard est la dernière créature qui dût jamais penser à faire l'amour. »

« Charmant ! s'écria Nymphaline, en battant des mains; c'est tout à fait le genre d'histoire que j'aime. »

— « Et je suppose, monsieur, dit Niss vivement, qu'à partir de ce jour, le chien et la chatte vécurent très-heureux. En effet, le bonheur conjugal du chien et de la chatte est passé en proverbe! »

— « J'ose le dire, répondit le prince, qu'il y eut autant d'accord chez eux que dans aucun autre ménage. »

D. T.

UNE NUIT A MANTOUE.

On apprend un matin de 1809 que Napoléon est parti dans la nuit, à quatre heures, pour un voyage dont on ignore le but; on ne sait pas même de quel côté Sa Majesté s'est dirigée. Cependant l'Italie était le seul lieu où l'empereur dût aller. C'est en effet à Milan qu'il veut d'abord se rendre; mais un des motifs cachés de ce voyage est de se rapprocher de son frère Lucien, qu'il n'a pas vu depuis le mariage de ce dernier. L'empereur n'a jamais douté que Lucien ne soit de tous ses frères le seul qui puisse le comprendre et marcher avec lui dans une large route, bien que le caractère de Lucien ne soit pas facile, et il a résolu de le voir lui-même; en conséquence, les deux frères se sont donné rendez-vous à Mantoue.

Lucien arrive le soir, vers neuf heures, dans une berline de voyage, avec M. Boyer, cousin-germain de sa première femme, et le comte de Châtillon, l'un de ses amis.

— « Ne faites pas dételer, dit Lucien; peut-être repartirai-je ce soir, peut-être même tout à l'heure. » Et il monte chez l'empereur.

Napoléon était dans une grande galerie, où il se promenait avec le prince Eugène, Murat et le grand maréchal Duroc. Il alla au-devant de son frère, et lui tendit la main avec toute l'apparence de l'amitié. Lucien fut ému. Il n'avait pas revu son frère depuis Austerlitz; il fut un moment sans répondre, et dit ensuite à Napoléon combien il était heureux de le servir.

L'empereur fit un signe, et tous ceux qui étaient dans la galerie se retirèrent aussitôt.

« Eh bien ! Lucien, dit Napoléon, quels sont vos projets maintenant ? Voulez-vous enfin marcher dans ma route ? »

Lucien regarda son frère d'abord avec étonnement ; car cette question sur ses projets, à lui, qui n'en formait aucun, lui parut étrange.

« Je ne fais pas de projets répondit-il enfin ; quant à marcher dans la route de Votre Majesté, Sire, comment l'entendez-vous ? »

Il y avait là, sur une table ronde, une carte d'Europe d'une immense grandeur. L'empereur la prit par l'un des bouts ; et la déroulant par un geste plein de grâce, il la jeta sur la table avec une sorte de nonchalance, en disant à Lucien : « Choisissez le royaume qui vous plaît ; et je vous engage ma parole de frère et d'empereur, de vous le donner et de vous y maintenir ;... car les rois d'Europe entendez-vous, Lucien !... » Il s'arrêta, et regardant son frère avec une admirable expression : « Lucien, continua Napoléon, vous pouvez partager avec moi le pouvoir que j'exerce sur des hommes inférieurs ; il ne faut pour cela que marcher dans la route que je vous ouvrirai pour maintenir mon système, le plus vaste et le plus beau qu'un homme ait jamais conçu ; mais pour qu'il reçoive son exécution, il faut que je sois secondé, et je ne puis l'être que par les miens ; de mes frères, il n'est que vous et Joseph qui puissiez me servir efficacement. Louis n'est qu'un entêté, et Jérôme, un enfant sans capacités. C'est donc sur vous que se reportent toutes mes espérances. Voulez-vous les réaliser ? »

— « Sire, avant d'aller plus loin, répondit Lucien, je dois prévenir Votre Majesté que je ne suis point changé ; mes principes sont les mêmes qu'en 1789 et en 1803. Je suis ici, près de Napoléon empereur, ce que j'étais sur ma chaise curule le 18 brumaire. Maintenant, mon frère, c'est à vous de voir si vous voulez poursuivre. »

— « Ce que vous dites là est absurde, dit Napoléon, en levant les épaules ; autre temps, autre direction à donner aux idées. C'est bien le moment de venir parler de vos utopies de répu-

blique!.... Il faut comprendre mon système, vous dis-je marcher dans mes voies, et demain je vous fais le chef d'un grand peuple. Je reconnais votre femme pour ma sœur.... Je la couronne comme vous.... Je vous fais le plus grand de l'Europe après moi, et je vous rends toute mon amitié.... Eh bien, mon frère!....» ajouta-t-il d'une voix caressante, de cette voix que je n'ai connue qu'à lui, et dont les cordes fortes et moelleuses vous remuaient le cœur à le faire palpiter. Cet homme était une séduction tout entière.

Lucien tressaillit en l'écoutant.... Il devint pâle; car il l'aimait. « Je ne me *vends pas*! répondit-il d'une voix émue. Écoutez-moi, mon frère, écoutez-moi; car cette heure est bien importante dans votre vie comme dans la mienne; je ne veux pas être votre *préfet*; si vous me donnez un royaume, je veux le régir selon mes idées, selon ses besoins surtout. Je veux que les peuples dont je serai le chef ne maudissent pas mon nom; je veux qu'ils soient heureux et honorés, et non pas esclaves enfin, comme ils sont en Toscane et dans toute l'Italie; vous-même, Sire, vous ne désirez pas trouver en votre frère un lâche complaisant, qui pour quelques douces paroles vous vende le sang de ses enfants: car un peuple, après tout, n'est qu'une grande famille, dont le chef doit compte à Dieu de chacun de ses membres.»

L'empereur regarda Lucien avec les sourcils froncés, et toute l'apparence du plus profond mécontentement. « Pourquoi donc alors venir vers moi? lui dit-il; car si vous êtes entêté, je le suis, vous le savez, au moins autant que vous!.... La république! Vous n'y songez pas plus que moi! D'ailleurs, pourquoi l'aimeriez-vous, votre république?.... C'est comme Joseph, qui s'avise l'autre jour de m'écrire une lettre incroyable pour que je lui laisse faire *sa besogne de roi*! Il ne lui manquerait plus vraiment que de rétablir la haquenée!»

Et Napoléon levait les épaules et souriait avec mépris.

— « Pourquoi non, dit Lucien, si cela était utile aux intérêts du pays? C'est une absurdité, à la bonne heure; mais si la chose

eût été bonne pour Naples, Joseph eût très-bien fait d'insister pour le faire.»

Napoléon fit alors plusieurs mouvements; diverses impressions se succédèrent sur son visage et lui donnèrent un aspect étrange. Il marcha très-rapidement, répétant avec un accent qui révélait une vive émotion intérieure : « Toujours le même! toujours le même!... » Et se tournant tout à coup vers son frère, il cria d'une voix tonnante, en frappant du pied les dalles de marbre de la galerie : « Mais, encore une fois, pourquoi donc êtes-vous venu vers moi? Pourquoi toutes ces contestations? Ne devez-vous pas m'obéir comme à votre père, comme au chef de la famille? Eh! par Dieu, vous ferez ce que je veux! »

Lucien commençait à s'échauffer, et toute la raison qu'il s'était promis d'avoir, s'était épuisée peu à peu; car elle était devenue bien orageuse, cette entrevue, qui devait décider non-seulement de son sort à venir, mais de celui de l'Europe peut-être; car comment présumer ce qui serait arrivé, si cet homme vraiment supérieur eût été roi d'Espagne, ou de Prusse, ou de Pologne, par exemple!

« Je ne suis pas votre sujet! s'écria Lucien à son tour; et si vous croyez m'imposer votre joug d'airain, vous vous trompez jamais je n'y courberai la tête et rappelez-vous bien écoutez bien ceci rappelez-vous bien, dis-je, ce que je vous prédis un jour à la Malmaison. »

Un long silence, un silence effrayant, presque sinistre, suivit cette explosion d'une généreuse colère. Les deux frères étaient là, en présence l'un de l'autre, séparés seulement par la table sur laquelle était cette carte d'Europe, jouet de l'ambition capricieuse de Napoléon; il était fort pâle; ses lèvres serrées, la teinte presque livide de ses joues révélaient une commotion intérieure; il lançait à Lucien des regards furieux, tandis que la belle physionomie de celui-ci devait être admirable dans ce moment d'orage. Cet fut l'empereur qui rompit le premier le silence; il avait maîtrisé son agitation, et ce fut même avec calme qu'il dit à son frère : « Vous réfléchirez à tout ce que je vous ai dit, Lucien, la

nuit porte conseil. Demain, j'espère vous trouver plus raisonnable dans l'intérêt de l'Europe, si ce n'est dans le vôtre au moins. Bonne nuit, mon frère! » Et Napoléon lui tendit la main; Lucien la prit et la serra avec émotion. « Adieu! à demain! » répéta l'empereur. Lucien lui fit un signe de tête, comme pour lui dire quelque chose, puis il sortit de la galerie précipitamment, remonta dans la voiture où l'attendaient ses deux amis, et partit au moment même de Mantoue.

Lucien ne revit Napoléon qu'aux jours de son malheur.

Maintenant, quant à la prédiction de la Malmaison que Lucien rappelait à son frère, elle avait eu lieu peu de temps avant que l'empire fût proclamé; mais Napoléon était déjà considéré comme tel dans la famille, et les querelles amenées par le mariage de Lucien en avaient pris une teinte d'autant plus sombre, que Napoléon se voyait trompé dans ses calculs relativement à ce frère, dont il comptait faire un de ses plus puissants *lieutenants*. Mais Lucien, qui avait toujours espéré voir renaître ses beaux jours du forum, et qui ne voyait que ceux ramenés par Auguste, fut terrible dans ses reproches; il dit à l'empereur qu'il lui avait manqué de parole, qu'il avait agi avec *déloyauté* envers lui; enfin, la discussion devint une querelle très-vive.

« Vous voulez étrangler la république? s'était écrié Lucien en fureur; eh bien! assassinez-la! Élevez-vous sur son cadavre et sur ceux de ses fils! Mais écoutez bien ce qu'un d'eux vous prédit : Cet empire que vous fondez par la force, que vous ne soutiendrez que par la violence, eh bien, il sera abattu par la violence et par la force et vous-même, vous serez brisé ainsi. »

Et saisissant un écran sur la cheminée, il le brisa d'une main tremblante de rage; puis, comme s'il eût voulu rendre sa colère plus sensible encore, il prit sa montre, la jeta à terre, et l'écrasa du talon de sa botte, en répétant : « Oui!.... brisé, broyé ainsi! »

(*Ausland.*)



Critique littéraire.

LIVRE FRANÇAIS.

DE LA NATURE DU DROIT, par G. F. SCHÜTZENBERGER, docteur
en Droit. Strasbourg, chez F. G. Levrault.

Lorsqu'on entend certains vieillards déplorer nos agitations politiques, se plaindre de l'incertitude des doctrines, de l'absence des principes et de l'instabilité de l'ordre social, on serait tenté de croire qu'autrefois les idées étaient arrêtées, les opinions uniformes, les institutions toujours respectées, en un mot, que la société reposait sur des fondements inébranlables. Il n'en est rien pourtant, à regarder de près le cours habituel des choses humaines. Suivons pas à pas, de siècle en siècle, le développement historique des peuples, partout nous verrons les mœurs et les lois se transformer, les cultes renouveler leurs dogmes et leurs cérémonies, les systèmes philosophiques se succéder ou s'entre-détruire, les empires naître ou tomber en ruines. La société, comme le monde physique, ne vit qu'au milieu d'un mouvement de décomposition et de recomposition qui jamais ne s'arrête. Les théocraties orientales ont fait place à des monarchies absolues; les républiques de la Grèce et de l'Italie ont succédé aux monarchies asiatiques; puis le moyen âge enfanta d'autres théocraties, d'autres monarchies, d'autres républiques. A l'aurore des temps modernes, tout était révolution dans les deux mondes. Depuis, le mouvement s'est continué sans trêve, sans relâche; les peuples n'ont pas eu le loisir de reprendre haleine. L'Angleterre a donné le signal; l'Amérique a suivi l'exemple de sa métropole; nous savons ce qu'a fait la France; la Grèce, l'Espagne, le Portugal se sont précipités dans la même carrière; l'Italie et l'Allemagne fermentent; l'Égypte et la Turquie sont en travail d'une grande réforme: aujourd'hui, comme toujours, les hommes, dégoûtés du passé, las du présent, avides de l'avenir, démolissent, pour reconstruire et démolir encore.

Mais d'où viennent ces vicissitudes orageuses? Quelle est la cause qui tour à tour élève et abaisse le flux et le reflux des événements? C'est que, depuis l'origine des sociétés, peuples et rois, castes et particuliers, s'évertuent à faire prévaloir des prétentions et des intérêts opposés; c'est que deux puissances rivales se disputent le monde, la force et la justice, le fait et le droit : lutte vieille et obstinée, dont le récit, sous mille formes diverses, constitue toutes nos histoires!

Cependant il est manifeste que les générations emportées par la tempête aspirent au port; et, si elles se résignent aux fatigues et aux dangers, c'est au moins dans l'espoir de léguer à leur postérité le repos et le bonheur. Les âmes d'élite de tous les temps ont cherché un point d'arrêt au milieu de l'entraînement général. La vraie philosophie a toujours rêvé l'union fraternelle des hommes : ses efforts tendent encore à établir dans le monde moral l'harmonie par la science, et l'ordre par la justice.

Qu'est-ce que la science? Qu'est-ce que la justice? Redoutables problèmes, agités depuis bien des siècles, et qui peut-être ne sont pas encore résolus. Après Pythagore sont venus Platon, Aristote et Chrysippe; après les Grecs, Cicéron; après les Romains, Machiavel, Bodin et Grotius; plus tard, Hobbes, Puffendorf, Bossuet, Fénelon, Montesquieu, Rousseau, sans parler de tant d'autres hardis penseurs, en Italie, en Angleterre et surtout en Allemagne.

En s'appuyant sur vingt-cinq siècles de travaux et de discussions, M. Schützenberger, à son tour, se propose d'expliquer l'énigme de notre destinée, et d'asseoir la société sur sa véritable base, la base indestructible du Droit. Il était digne du premier magistrat électif d'une grande cité, de détourner un instant nos esprits des questions irritantes, et de les appeler sur le terrain paisible de la philosophie. Au sein de la région sereine des principes, loin des querelles mesquines et des petits intérêts qui nous divisent, les nobles âmes de tous les partis pourront peut-être s'entendre et s'accorder. Nous qui nous laissons distribuer, morceler en factions irréconciliables, hommes du tiers-parti, du juste-milieu, de l'opposition dynastique, légitimiste ou républicaine, ne voulons-nous pas, au fond, à peu près la même chose? Que réclame-t-on à droite, à gauche, au centre, partout? *Le bien public*, en d'autres termes, l'ordre par la justice.

Or, voilà précisément ce que cherche M. Schützenberger, ce qu'il demande à l'observation psychologique, au raisonnement, à l'histoire.

C'est un spectacle en vérité très-édifiant, que de voir un administrateur actif, infatigable, tout occupé depuis plusieurs années de nos intérêts matériels, s'élever au-dessus de la sphère des besoins positifs, qu'il connaît si bien, et se poser cette double question : Qu'est-ce que le Droit dans sa pureté idéale, ou le Droit absolu? Qu'est-ce que le Droit dans sa réalisation sociale, ou le Droit public?

Disciple de l'école française et de l'école allemande, l'auteur sait, quand il est possible, aborder les hautes théories de prime-saut et par une intuition immédiate; il sait aussi, quand il faut, préparer les voies, et s'avancer prudemment, de degré en degré, à l'aide de la méthode analytique. Il débute par ce procédé circonspect que la scolastique nomme à *posteriori*. Avant d'arriver au cœur de la question, une observation scrupuleuse constate les conditions extérieures du Droit, c'est-à-dire, pour le *Droit naturel*, la liberté d'agir, la loi de conscience et la sanction morale; pour le *Droit positif*, la liberté civile, la loi écrite et la sanction pénale.

La première partie de l'ouvrage est donc entièrement psychologique: elle a été rédigée avec une sagesse d'esprit qui s'allie parfaitement à l'élévation des idées et à la hardiesse des théories. Le style en général est élégant et animé. Seulement nous aurions désiré quelquefois un peu plus de rigueur dans l'expression. Nous allons résumer la doctrine de l'auteur, telle que nous la concevons après une lecture très-attentive.

La première condition du *Droit* est la *liberté*. Essayez de la supprimer, l'homme n'est plus responsable de ses actes, il sort de la classe des êtres moraux, et n'a pas plus de droits que de devoirs. Mais cette *liberté*, prérogative inaliénable de notre âme, ne saurait être sa règle à elle-même; elle ne peut ériger ses caprices en maximes législatives. Au-dessus de ses déterminations mobiles, il faut reconnaître une loi *invariable*, proclamée par la conscience, une loi à laquelle on peut désobéir, mais dont on ne saurait nier l'autorité, lors même qu'on cherche à s'y soustraire. Cette loi, qui n'est point arbitraire, individuelle, relative, mais nécessaire, universelle, absolue, et qui par conséquent ne relève pas du *moi*, ne saurait non plus être dérivée du monde sensible; les sens nous révèlent ce qui passe, et non ce qui est nécessairement; leur action, circonscrite dans des bornes étroites, ne saurait atteindre à l'universel; sans cesse sollicités par des impressions changeantes, ils flottent au milieu des phénomènes, sans pouvoir se reposer jamais au sein de l'*absolu*. La faculté

qui d'un vol sublime s'élève à l'absolu, qui d'une intuition immédiate le saisit dans sa sphère divine, c'est *l'intelligence*. Elle seule peut rendre compte de cette loi antérieure et supérieure à l'expérience, mesure fixe et universelle de nos actions.

Des hauteurs de la métaphysique, où il a vu resplendir la loi *absolue*, l'auteur descend aux réalités de l'ordre social. En sortant du sanctuaire de la conscience pour se formuler dans le *Droit positif*, la loi morale se traduit en préceptes applicables aux diverses circonstances de la vie. Dès lors l'idéal, aux prises avec les faits, s'altère et se dégrade. Considérée en son principe, la loi morale est une, pure et parfaite; mais les règles de conduite qui en découlent sont diverses, mélangées et imparfaites. C'est pour cela que *la loi positive* doit se modeler sur la loi morale, et s'en tenir constamment le plus près qu'il soit possible.

Arrivé au Droit positif, M. Schützenberger le définit une faculté d'agir, déterminée par la loi et garantie par un pouvoir qui en assure l'efficacité. De là découle la nécessité d'un pouvoir législatif et d'un pouvoir judiciaire.

L'auteur juge avec une haute impartialité les différentes formes que le pouvoir législatif a revêtues depuis l'antiquité, faisant habilement ressortir les avantages et les inconvénients de chaque combinaison.

Dans sa perfection idéale, le pouvoir législatif doit connaître et vouloir toujours ce qui est juste; mais, en réalité, il est sujet à l'erreur, comme tout ce qui tient à l'humanité. C'est parce que le pouvoir peut manquer à sa mission, qu'il faut une opposition dans l'État, c'est-à-dire, une voix qui rappelle *l'autorité* à ses devoirs quand elle s'en écarte. L'opposition est comme la conscience des gouvernements.

Toutefois l'autorité de la loi, même imparfaite, est la sauve-garde de l'ordre : tant qu'une loi est en vigueur, elle est présumée juste, et nous lui devons obéissance; car l'anarchie est un plus grand mal que les mauvaises lois.

Quand la loi est faite et promulguée, il faut l'interpréter et l'appliquer, ce qui suppose lumières et indépendance. Malgré les efforts tentés pour obtenir ces garanties, on n'a jamais constitué un tribunal infallible. Toute justice humaine est sujette à errer. Néanmoins l'auteur recommande le respect de la chose jugée, comme il a déjà enseigné l'obéissance à la loi; mais, en même temps, il veut qu'une

sage réforme fasse successivement disparaître toutes les imperfections reconnues, soit dans l'ordre judiciaire, soit dans l'ordre législatif.

Où est la lumière qui guidera le législateur dans les améliorations qu'il poursuit? Où le juge trouvera-t-il un *criterium* de vérité qui ne le trompe jamais? Où est le principe, le but des institutions civiles? Dans *la justice*, sans doute; mais qu'est-ce que la justice? M. Schützenberger évoque les écoles les plus célèbres, et leur demande de répondre à cette inévitable question. Il ramène toutes les solutions proposées à trois séries, selon que les systèmes se sont exclusivement adressés à l'une ou à l'autre des trois facultés suivantes:

1.° *La sensibilité organique*, d'où dérive l'instinct égoïste, principe du matérialisme et de ce qu'on appelle improprement droit du plus fort, doctrine des tyrans et des esclaves, victorieusement réfutée par notre publiciste.

2.° *L'entendement*, auquel l'auteur rapporte l'instinct social ou sympathique, source du sentimentalisme, de la doctrine du sens commun et de celle des utilitaires.

3.° *L'intelligence*, sur laquelle sont fondés le rationalisme de Kant, l'idéalisme de Fichte, et les systèmes de Schelling et de Hegel.

Nous aurions quelques objections à faire à cette classification, qui ne nous a paru ni exacte ni complète. La théorie des facultés sur laquelle elle repose, ne nous satisfait pas pleinement. La seconde catégorie surtout prête le flanc à la critique. Les *sentimentalistes* et les *utilitaires* ne se rattachent pas, selon nous, à la même école psychologique. Quant à la philosophie du *sens commun*, celle de Reid, de Dugald-Stewart et de Royer-Collard, nous croyons qu'elle a été appréciée un peu à contre-sens. Enfin, le résumé des grandes écoles de l'Allemagne moderne est beaucoup trop rapide pour être suffisamment intelligible. Nous craignons que les illustres philosophes dont il y est question, ne soient pas jugés favorablement sur un compte rendu aussi sommaire. Ici la concision risque de mutiler la pensée, et par suite de donner une fausse idée du système.

Cette revue historique, que nous traitons peut-être trop sévèrement, est riche de savoir et d'éloquence dans plusieurs parties. Elle est suivie d'une conclusion sage et féconde qui doit résumer l'esprit de tout l'ouvrage. L'auteur ne repousse pas absolument les théories exclusives qu'il vient d'exposer; il cherche plutôt à les concilier, à les compléter les unes par les autres. Il accepte à la fois la sensibilité, l'entendement et

l'intelligence, comme exerçant une triple action sur la liberté humaine ; mais pour que cette action soit légitime, il veut que l'entendement commande aux sens, et l'intelligence à l'entendement. Il n'arrache pas du cœur l'instinct égoïste, mais il le subordonne à l'instinct social, qui lui-même doit se soumettre aux principes intellectuels. C'est dans cette hiérarchie des facultés que M. Schützenberger voit la loi de justice, dont il indique rapidement les applications civiles et politiques.

Ce procédé est manifestement éclectique, et l'auteur le reconnaît lui-même, lorsque, après avoir montré que la plupart des philosophes n'ont vu qu'une face de la question, et ne possèdent qu'une portion de la vérité, il ajoute : « Le but idéal de la philosophie, c'est le rétablissement de l'harmonie entre les divers systèmes par l'influence d'un principe supérieur, résumant et coordonnant tous les principes inférieurs qui avaient usurpé sa place. » (Page 74.)

« Nous avons entendu demander quel rapport pouvait exister entre l'ouvrage que nous venons d'examiner, et le haut enseignement que le ministre de l'instruction publique a récemment confié à M. Schützenberger, entre la philosophie du Droit et le Droit administratif ? Reconnaissons d'abord qu'en matière d'administration, le maire de Strasbourg a fait suffisamment ses preuves, et qu'à la rigueur il pourrait être dispensé de titres imprimés. Nous qui ne le connaissons que par les services qu'il rend à ses concitoyens, nous pouvons, sans être accusés de flatterie, parler de ses lumières, de son équité, et surtout du courage avec lequel il combat la routine, lors même qu'elle se cache sous un masque libéral. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'à notre avis la pratique de l'administration n'est pas le Droit administratif. Aussi croyons-nous devoir féliciter M. de Salvandy d'avoir choisi, pour remplir la chaire nouvelle, un esprit éminemment philosophique. Celui qui a tracé d'une main si ferme les éternels principes du Droit, saura jeter la lumière au milieu de ce dédale de lois, d'ordonnances et de règlements qui embarrassent l'action du pouvoir. Le professeur aura une belle tâche à remplir : faire connaître les mille rouages du mécanisme administratif, et montrer comment on peut le simplifier en lui donnant une plus haute moralité, en mettant l'esprit au-dessus de la lettre, l'intelligence et l'activité au-dessus des formules et des écritures. Ce que notre maire a fait et écrit, est un gage de ce que nous avons le droit d'attendre de son enseignement.

L. D.

TABLE DES MATIÈRES

DU DOUZIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

34.^{me} NUMÉRO.

	Pages.
I. Le Carnaval à Stuttgart en 1737, traduit de l'Allemand d'après Wilhelm Hauff	3
II. Le Rossignol de Murom, nouvelle russe, traduit d'A. Lewald (suite et fin)	47
III. La Suède, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'abdication de Christine (1654). — (Suite)	69
IV. MÉLANGES :	
Nécrologies : Notice sur M. Pierre-Frédéric Berger-Levrault, par M. P. de Golbéry; — Mes Souvenirs sur Henri Klimrath; — J. Sarrazin	94 — 107
V. CRITIQUE LITTÉRAIRE.	
<i>Livres allemands :</i>	
Uranie; Almanach pour 1837.	109
Manuel historique, 9. ^e année, par F. de Raumer	109
Manuel de drames historiques, 2. ^e année, par le docteur Franck	110
La France et l'Algérie, par l'Ermite de Gauting	110
<i>Livres français :</i>	
Les Voix intérieures, par Victor Hugo	111
Les Salons de Paris, par Madame la duchesse d'Abrantès. — Souvenirs d'une ambassade en Espagne et en Portugal, par la même	111
Bulletin bibliographique	114

35.^{me} NUMÉRO.

I. Recherches bibliographiques et critiques sur les romans et poésies du cycle teutonique	119
II. Essai sur la philosophie de Hegel (2. ^e partie, 4. ^e article), par M. Willm	151
III. Parallèle entre la Russie et les États-Unis d'Amérique, par M. Hœrtél.	164

	Pages.
IV. Lettre de M. A. Lewald à M. Meyerbeer, sur la représentation des Huguenots à Baden-Baden	182
V. La Suède, etc. (Suite et fin).	192
VI. MÉLANGES :	
Un Amour au désert, épisode des mémoires d'un étudiant allemand, qui a servi en Afrique dans la légion étrangère	203
La Sœur d'un ange, nouvelle, imitée de Jacob Glatz	221

36.^{me} NUMÉRO.

I. Essai sur la philosophie de Hegel (2. ^e partie, dernier article), par M. Willm.	239
II. Observations sur les projets de chemins de fer du Haut-Rhin, par M. H. Molineau.	256
III. Le Secret	265
IV. Le Livre du peuple, par l'abbé F. de La Mennais.	296
V. MÉLANGES :	
Comment maître Renard faisait sa cour	306
Une nuit à Mantoue.	332
VI. CRITIQUE LITTÉRAIRE.	
<i>Livre français :</i>	
De la nature du Droit, par M. F. G. Schützenberger, docteur en Droit.	337

AVIS.

CONTINUATION DE LA REVUE GERMANIQUE

PAR

LA REVUE DU NORD.

La maison F. G. Levraut vient de céder la propriété de la *REVUE GERMANIQUE* à l'administration de la *REVUE DU NORD*, dont le siège est établi depuis trois ans à *Paris, rue du Four Saint-Germain, n.º 41*. M. Levraut continuera de recevoir les demandes d'abonnements qui lui seraient adressées, et se charge de les transmettre à la nouvelle administration.

Messieurs les souscripteurs de la *Revue germanique* qui repouvelleront leur abonnement dans le cours du premier semestre 1838, recevront la *Revue du Nord* SANS AUGMENTATION DE PRIX, c'est-à-dire pour 32 francs PAR AN, au lieu de 40 francs, prix ordinaire de la *Revue du Nord*.

Nous espérons que cette faveur, en prouvant à MM. les souscripteurs le désintéressement de la nouvelle administration, les engagera à continuer l'importante collection préparée depuis neuf ans avec tant de soins et de consciencieux travaux par la maison F. G. Levraut.

La *Revue du Nord* s'est attaché le concours des rédacteurs de la *Revue germanique*. Elle a fait dresser une table exacte des matières publiées jusqu'ici par l'ancienne *Revue*. Elle prend vis-à-vis les souscripteurs de la *Revue germanique* l'engagement formel de n'admettre dans sa nouvelle série aucun article, original

ou traduit, qui puisse faire double emploi dans la collection générale.

La *Revue du Nord* paraît, comme la *Revue germanique*, du 1.^{er} au 5 de chaque mois, par livraison in-8.^o, de huit à dix feuilles d'impression.

Des mesures sont prises pour qu'aucun retard ne vienne entraver désormais la publication régulière de ses numéros.

PLAN DE LA REVUE DU NORD.

Le cadre de la *Revue du Nord*, plus large, plus développé que celui de l'ancienne *Revue germanique*, embrasse l'histoire des sciences, des arts et des lettres dans toutes les contrées du Nord des deux hémisphères.

Ainsi L'ANGLETERRE et LA FRANCE, tous les PAYS GERMANIQUES, LA HOLLANDE si peu connue, LA RUSSIE, les régions SCANDINAVES, que le gouvernement français fait explorer en ce moment par une commission savante, LES ÉTATS-UNIS de l'Amérique du Nord, apportent leur immense tribut de matériaux à une Revue dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques à côté des meilleures encyclopédies.

La philosophie profane et religieuse, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, la philologie, la médecine, l'économie politique, l'industrie, le commerce, les mémoires biographiques, la critique littéraire et artistique, viennent tour à tour y signaler leurs discussions actuelles, leur progrès. La poésie, le conte, la nouvelle, les curieuses légendes, mêlent aux travaux sérieux le charme de leur incessante variété.

L'union des deux *Revues* au même foyer centralise de plus en plus les rayons scientifiques et littéraires.

La REVUE DU NORD, avec tous ses éléments de succès, continuera dignement la *Revue germanique*. Si, comme tout le fait présager, elle voit s'accroître chaque jour davantage la faveur du public des hautes classes auquel elle s'adresse, sa base s'élargira de nouveau, ses publications deviendront plus fréquentes; elle réalisera les promesses d'intérêt général que la *Revue des*

deux Mondes a cessé de tenir depuis longtemps, et que la *Revue britannique* n'accomplit avec succès que pour une spécialité de lecteurs.

Messieurs les abonnés de la *Revue germanique* seront à même d'apprécier par la lecture des prochains numéros de la *Revue du Nord*, les efforts constants des rédacteurs de cette importante publication, pour satisfaire aux exigences de son titre, pour s'élever à la hauteur de sa mission.

Le numéro de JANVIER 1838 contient, entre autres, un article fort remarquable sur LES PRISONS DE HOLLANDE. Cet article, rédigé sur des notes précieuses, communiquées avec beaucoup d'obligeance par la légation hollandaise, est une réfutation sévère des erreurs de faits qui fourmillent dans le dernier ouvrage de M. Appert, intitulé : *Bagnes, Prisons et Criminels*.

La question des réformes à introduire dans notre régime pénitentiaire actuel, est à l'ordre du jour. Une commission, présidée par M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, dont on remarque toujours le nom en tête de toutes les tentatives de progrès, s'est réunie depuis quelque temps pour discuter cette matière, et pour préparer un projet de loi qui tendrait à faire en France l'essai du système des *cellules solitaires*.

La REVUE DU NORD publiera, dans son numéro de FÉVRIER, un travail de M. P. CHRISTIAN, ex-rédacteur de la *Revue germanique*, qui, après avoir résumé les systèmes pénitentiaires de Genève, pour l'Allemagne; de la Hollande; de Philadelphie et d'Auburn, pour les États-Unis, s'élève avec une puissance de logique supérieure contre notre manie d'aller chercher à l'étranger de prétendues améliorations, tandis que le secret véritable est caché dans l'examen sérieux de nos mœurs, de notre état social, de notre nationalité. M. Christian s'appuie sur l'expérience et les faits pour détruire les erreurs d'une prétendue philanthropie, qui n'est que la fille bâtarde des préjugés, du défaut ou de l'insuffisance d'observation et de notions acquises. Le travail qu'il termine en ce moment sur la *réforme pénitentiaire*, offre un

intérêt pressant d'actualité; et, laissant loin derrière lui tout ce qui a été publié jusqu'ici sur cette matière, doit éveiller l'attention des hommes chargés de créer une nouvelle législation répressive.

Des articles d'éducation, des biographies curieuses de personnages contemporains, des récits de voyages, une critique de littérature et d'arts, un feuilleton sur les théâtres de France et de l'étranger, un bulletin des principales publications du mois, dans toutes les langues; enfin, tout ce qui peut entretenir ou réveiller l'intérêt, trouvera place dans la nouvelle Revue.

*Prix d'abonnement à la REVUE DU NORD, pour les
souscripteurs de la REVUE GERMANIQUE.*

	PAR AN.	PAR SEMESTRE.
Paris et Strasbourg . . .	32 fr.	17 fr.
Départements	36 —	19 —
Étranger.	40 —	21 —

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU de LA REVUE, rue du Four Saint-Germain, n.° 41.

Chez F. G. LEVRAULT, libraire, rue de la Harpe, n.° 81.

A STRASBOURG, même maison;

Et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

30 janvier 1838.

LES ADMINISTRATEURS
DE LA REVUE DU NORD.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

